
U d'/of OTTAWA
39003002320678

BIBLIOTHÈQUE DE LITTÉRATURE

VICTOR GIRAUD

LES MAÎTRES DE L'HEURE

ESSAIS D'HISTOIRE MORALE CONTEMPORAINE



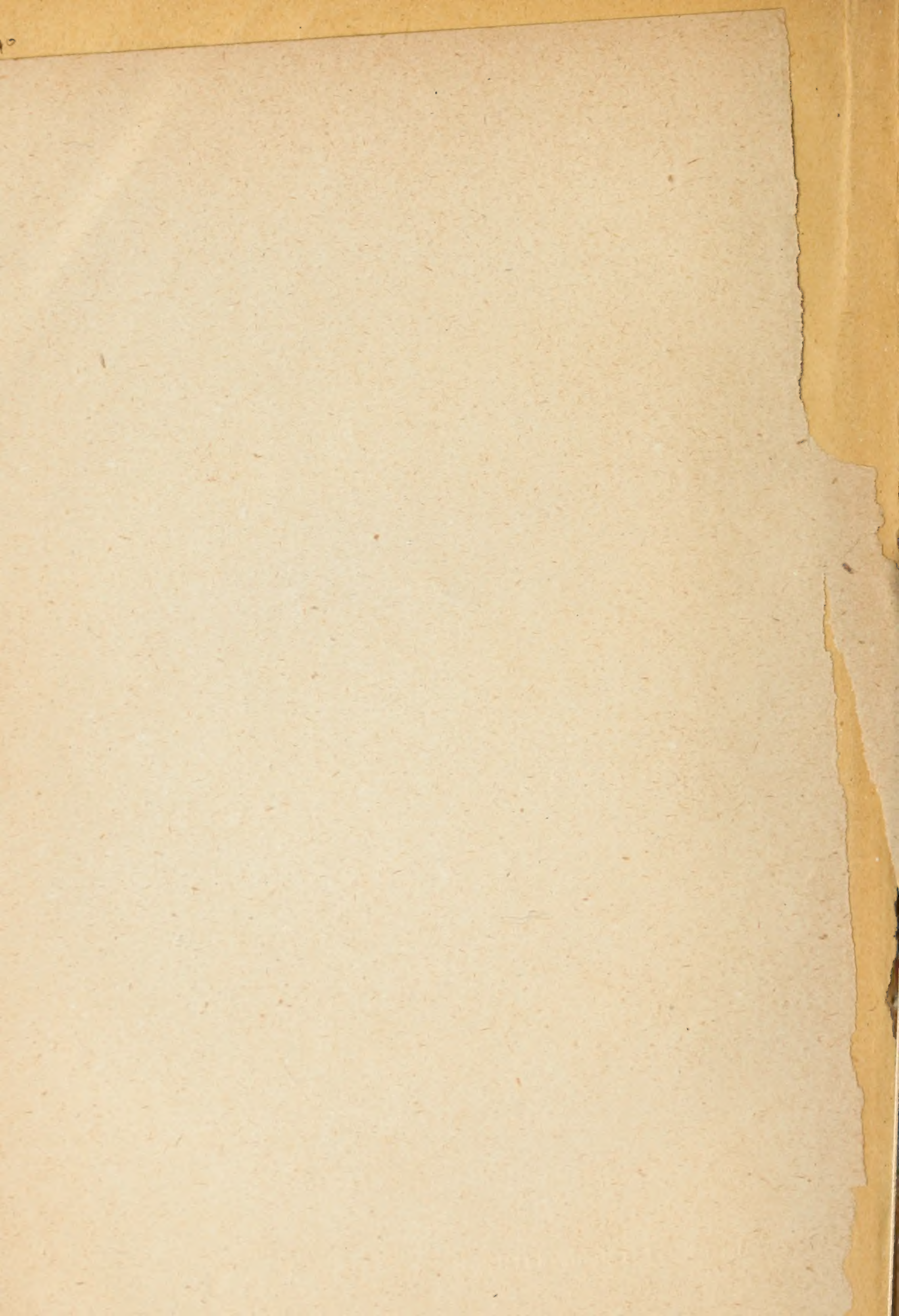
JULES LEMAITRE — ÉDOUARD ROD — ANATOLE FRANCE
LE BILAN DE LA GÉNÉRATION LITTÉRAIRE DE 1870

Ouvrage couronné par l'Académie française
Premier Prix de l'Académie



TROISIÈME ÉDITION

LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN — PARIS



LES MAÎTRES
DE L'HEURE

* *

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE HACHETTE

Essai sur Taine. 6e édition. Un vol. in-16........................ 8 fr. »
Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Bordin).

Pages choisies de Taine, avec une introduction, des notices et des notes. 2e édition. (6e mille.) Un vol. in-16........................ 5 fr. 75

Chateaubriand, *Études littéraires.* 2e éd. rev. et corrig. Un vol. in-16. 5 fr. 75

Pages choisies de Chateaubriand, avec une introduction, des notices et des notes. 3e édition Un vol. in-16........................ 8 fr. »

Pages choisies des Mémoires d'Outre-Tombe, avec une Introduction et des notes, 2e édition revue et augmentée. Un vol. in-16.. 4 fr. »

Nouvelles études sur Chateaubriand. Un vol. in-16.............. 5 fr. 75

Livres et Questions d'aujourd'hui. Un vol. in-16................ 5 fr. 75

Blaise Pascal, *Études d'histoire morale,* avec un portrait. 2e édition revue et corrigée. Un vol. in-16........................ 5 fr. 75
Ouvrage couronné par l'Académie française (premier prix Bordin).

Maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui. 2e éd. Un vol. in-16........ 5 fr. 75

Les Maîtres de l'heure, *Essais d'histoire morale et contemporaine.* 2 vol., petit in-8°, brochés :
Tome I. Pierre Loti, F. Brunetière, E. Faguet, E.-M. de Vogüé, P. Bourget. 1 vol. 8 fr.
Tome II. J. Lemaître, Ed. Rod. A. France, le bilan de la génération littéraire de 1870. 1 vol. .... 8 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Le Miracle Français. 3e édit. (5e mille). Deux vol. in-16. Chaque vol. 5 fr. 75

La Troisième France, 3e mille. Un vol. in-16.................. 5 fr. 75

La Civilisation Française *(Académie française, prix d'éloquence).* 3e édition (5e mille). Un vol. in-16........................ 1 fr. »

Histoire de la Grande Guerre, avec 90 cartes et plans, 8e mille. Un vol. gr. in-8, broché. 30 fr. » ; cart........................ 45 fr. »
Se vend aussi en 5 fascicules, chaque fascicule, illustré, broché. 6 fr. »
Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Née).

Écrivains et Soldats, *Essais et Portraits d'Histoire morale.* Un vol. in-8........................ 12 fr. »

Maurice Barrès, 3e mille. Un vol. in-8........................ 6 fr. »

AUTRES LIBRAIRIES

Bibliographie critique de Taine. 2e édition refondue. Un vol. in-8. Paris, Alphonse Picard........................ 5 fr. »

Pascal. *L'homme, l'œuvre, l'influence.* 4e édition revue, corrigée et considérablement augmentée. Un vol. in-16. Paris, De Boccard.... 7 fr. 50
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Pensées de Pascal, 11e édition. Un vol. in-16. Paris, Bloud...... 1 fr. 80

Opuscules choisis de Pascal. 7e édition revue et corrigée. Bloud. 0 fr. 80

Chateaubriand, Atala. Reproduction de l'édition originale. Un vol. petit in-18. De Boccard........................ 4 fr. »

Sainte-Beuve : Table. *Nouveaux Lundis,* etc. Un vol. in-16, 3e édition. Paris, Calmann-Lévy........................ 5 fr. 75

Pensées chrétiennes et morales de Bossuet. 4e édition. Bloud.... 0 fr. 80

Pensées de Joubert. Reproduction de l'édition originale. 5e édition revue et corrigée. Bloud........................ 1 fr. 80

Les Confessions de saint Augustin, traduction d'Arnauld d'Andilly, introduction et notes. 7e édition. Bloud........................ 1 fr. 80

Les Idées morales d'Horace. 3e édition revue et corrigée. Bloud. 0 fr. 80

Pro Patria (*Pages actuelles*). 3e édition. Bloud.................. 0 fr. 80

Pro Patria, t. II : La Banqueroute du Scientisme. 2e édit. Bloud.. 0 fr. 80

Un grand Français : Albert de Mun. 5e mille. Un vol. in-16. Bloud. 4 fr. »

Castelnau, 10e mille. Un vol. in-16. Crès........................ 3 fr. 50

Georges Goyau. *L'homme et l'œuvre.* Un vol. in-16. Perrin....... 5 fr. »

BIBLIOTHÈQUE DE LITTÉRATURE

VICTOR GIRAUD

LES MAÎTRES DE L'HEURE

ESSAIS D'HISTOIRE MORALE CONTEMPORAINE

* *

JULES LEMAITRE — ÉDOUARD ROD — ANATOLE FRANCE
LE BILAN DE LA GÉNÉRATION LITTÉRAIRE DE 1870

Ouvrage couronné par l'Académie française
Premier Prix de l'Académie



TROISIÈME ÉDITION

LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN — PARIS

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

AVERTISSEMENT DE LA PREMIÈRE ÉDITION

J'arrête ici, — au moins provisoirement, — l'enquête que j'avais entreprise sur la génération littéraire de 1870.

Cette enquête, je le sais, n'est pas complète. Mais les enquêtes de ce genre le sont-elles jamais? Il suffit peut-être qu'elles ne soient pas trop incomplètes. J'aperçois, certes, parmi nos aînés, plusieurs écrivains qui, à des titres divers, auraient mérité eux aussi de figurer au nombre des « maîtres de l'heure »; mais quelques-uns d'entre eux peuvent évoluer encore : aussi bien, ai-je gardé le secret espoir et le ferme désir de les étudier tous de mon mieux quelque jour.

Seulement, on peut mourir! Et il est toujours regrettable de laisser derrière soi inachevé un livre, même modeste, auquel on rêve depuis de longues années, où l'on a tâché d'exprimer quelques idées auxquelles on tient, — et que d'autres, si elles sont justes, feront fructifier après nous. D'autre part, il m'a semblé que, telle qu'elle est aujourd'hui, mon enquête avait porté sur des personnalités assez représentatives, qu'elle aboutissait à des résultats assez généraux et assez assurés, pour qu'on pût, sans trop d'arbitraire, essayer, d'ores et déjà, de dégager les conclusions qu'elle comporte. Au

tableau d'ensemble que j'ai, dans mon dernier chapitre, tracé d'une génération qu'ont diversement illustrée un Anatole France et un Rod, un Jules Lemaître et un Bourget, un Vogüé et un Faguet, un Brunetière et un Loti, il est possible que certaines nuances fassent un peu défaut : je serais étonné pourtant que mes études ultérieures m'amenassent à en modifier les lignes essentielles.

Et il va sans dire que je n'ai pas eu la prétention, en ces deux volumes, de mesurer l'effort total d'une génération, qui, si elle n'a peut-être pas été très heureuse, a du moins beaucoup travaillé, dans les ordres les plus divers, pour réparer les ruines que lui ont léguées ses devancières. Mon enquête, de propos très délibéré, a été purement littéraire. N'ayant sur les autres questions que des « clartés », j'ai tenu à ne pas dépasser les justes limites de ma compétence. Mais s'occuper de littérature n'est pas tout réduire à la littérature; et je crois bien que je me mépriserais un peu moi-même, si j'étais tenté de faire de la littérature le tout de l'homme. La littérature est une partie importante de la vie nationale : ce n'en est pas la seule, — il y avait une France avant qu'il n'y eût une littérature française; — ce n'en est pas surtout la plus importante. Elle n'est même pas toute la vie intellectuelle : elle n'en est qu'une province, comme la philosophie, l'art ou la science. Et la vie intellectuelle elle-même n'est pas toute la vie française, puisqu'elle ne saurait se confondre avec la vie morale, la vie religieuse, la vie économique, la vie politique ou sociale du pays. Une enquête complète sur la génération de 1870 devrait interroger les principaux représentants de ces divers genres d'activité. Je ne l'ai pas fait, je ne pouvais songer à le faire;

mais je souhaiterais vivement que d'autres le fissent. J'espère bien, encore une fois, n'être pas de ceux qui ramènent tout à une feuille de papier imprimé, et je sais que le livre est bien peu de chose en comparaison de la vie.

Mais le livre est quelque chose cependant, précisément parce qu'il reflète et, parfois, inspire la vie; et, si je ne m'abuse, une enquête même purement littéraire pourra ne pas être inutile à ceux qui voudront bien connaître la France d'aujourd'hui. Car, d'abord, la littérature, de notre temps surtout, touche à tant de choses, qu'on peut dire que la vie sociale tout entière vient s'y réfléchir comme dans le plus limpide et le plus fidèle des miroirs. Quel est celui de nos écrivains qui n'a, par exemple, sur la nature, l'objet, les exigences de la loi morale, ou sur la bonne organisation de la société, des idées plus ou moins personnelles, et ces idées, quel est celui d'entre eux qui s'interdit de les traduire ou de les insinuer dans son œuvre? D'autre part, la littérature a, sur tous les autres modes de l'activité sociale, cette supériorité de porter, pour ainsi dire, avec elle ses moyens d'expression. Il suit de là que l'on ne saurait se tenir au courant du mouvement littéraire contemporain sans être en même temps renseigné sur l'état des mœurs et des idées, des institutions et des âmes à notre époque. Ne cherchons pas à dire autrement ce qu'on a déjà admirablement dit. De nos jours, plus que jamais, et sans d'ailleurs cesser d'être elle-même, « la littérature est l'expression de la société »; et l'on peut concevoir une critique qui, de l'ensemble d'une œuvre littéraire, saurait dégager non seulement la « psychologie » d'un homme, mais même la « psychologie » d'une époque entière.

Je n'ose me flatter d'avoir, dans les pages qui vont suivre, réalisé pleinement ce genre de critique, dont je ne suis pas, on le sait assez, l'inventeur. Mais si mes observations, mes recherches et surtout mes conclusions débordent à chaque instant la pure littérature, j'espère que, loin de m'en vouloir, on m'en saura quelque gré. Je serais heureux que ces conclusions, quelques correctifs qu'elles puissent appeler dans la suite, fussent jugées dignes de quelque attention par ceux qui s'intéressent à l'histoire morale de la France contemporaine.

VICTOR GIRAUD.

Versailles, décembre 1913.

VI

M. JULES LEMAITRE

M. JULES LEMAITRE

> Ma source, humble et jolie,
> A tout, mélancolie,
> Caprice, éclat, beauté,
> Grâce et bonté.
>
> (*Le Ru. Les Médaillons*, éd. originale, p. 25.)

Une verve endiablée, très surveillée peut-être, mais étourdissante ; un style exquis, ailé, tout pétri d'esprit de finesse, et qui sauve, par son air de parfait naturel, par la grâce souveraine dont il ne se départ jamais, ses plus vives familiarités, et jusqu'à ses pires audaces ; une pensée très ferme sous ses dehors de souple nonchalance, mais incroyablement « subtile, engageante et hardie », « ondoyante et diverse » comme la vie elle-même, et capable de prendre tous les tons, de se prêter à toutes les formes de l'art ; un tour d'esprit si français qu'il semble qu'on ne puisse le goûter pleinement que chez nous ; un charme singulier, fait d'ingénuité et d'ironie, d'irrévérence et de modestie, de clairvoyance et de fantaisie, d'indulgence et de malice, d'émotion et de drôlerie, de gaminerie même : voilà quelques-uns des dons qui, dès l'avènement de M. Jules Lemaître à la vie littéraire, ont surpris, scandalisé quelquefois, mais surtout enchanté, séduit, ensorcelé ses contemporains.... Vous vous rappelez ce que Saint-Simon disait de Fénelon : « Une physionomie telle que je n'en ai pas vu qui y ressemblât, et qui ne se pouvait oublier quand on ne l'aurait vue qu'une fois. Elle rassemblait tout, et les contraires ne s'y combattaient point. Elle avait

de la gravité et de la galanterie, du sérieux et de la gaîté.... Ce qui y surnageait, ainsi que dans toute sa personne, c'était la finesse, l'esprit, les grâces... Il fallait faire effort pour cesser de la regarder. »

I

Le 10 janvier 1885, il paraissait, dans la *Revue Bleue*, un article intitulé : *Professeurs au Collège de France : M. Ernest Renan*. Ah ! le joli, l'étincelant, le fringant et piaffant article, et comme l'on comprend encore, en le relisant aujourd'hui, qu'il ait fait alors le tour de Paris, et qu'il ait, du jour au lendemain, rendu son auteur célèbre ! « Avec une insolence de page, une logique fuyante de femme et de jolies pichenettes à l'adresse[1] » de son héros, avec une candeur plus malicieuse encore qu'ingénue, avec un mélange bien savoureux de franchise et de rouerie, avec une verve çà et là un peu caricaturale, mais pleine d'imprévu et de vie jaillissante, le jeune écrivain nous traçait un portrait en pied de Renan ; il le surprenait dans l'amusant déshabillé de son cours du Collège de France ; il essayait de saisir, sur ce large visage épanoui qu'il nous a si drôlement décrit, le secret de son imperturbable gaîté ; chemin faisant, et sans avoir l'air d'y toucher, il disait au maître ironiste plus d'une vérité un peu dure. Et il y avait dans tout cela tant d'esprit, et tant de talent, un style si alerte et si pimpant, et, sous la grâce du sourire, un si lumineux bon sens, une intelligence si déliée, si fine et si ouverte, bref, une originalité si vive et si charmante, que ce fut un émerveillement. On ne disait pas : « Avez-vous lu Baruch ? » mais : « Avez-vous lu Jules Lemaître ? »

Et comme il n'y a que le succès qui réussisse, le nouveau venu n'allait pas tarder à recevoir la consécration suprême.

1. Ce sont les expressions mêmes de M. Jules Lemaître pour caractériser l'attitude de Renan à l'égard de Dieu (*Contemporains*, t. I, p. 205).

L'auteur de la *Vie de Jésus* s'était senti touché plus fortement qu'il ne le voulut bien dire. Lui, si dédaigneux d'ordinaire à l'égard de la littérature contemporaine, il crut devoir répondre. Ce fut quelques mois après, dans un discours prononcé à Quimper : « Un critique, disait-il, me soutenait dernièrement que ma philosophie m'obligeait à être toujours éploré. Il me reprochait comme une hypocrisie ma bonne humeur, dont il ne voyait pas les vraies causes. Eh bien! je vais vous les dire.... Je suis gai, parce que je suis sûr d'avoir fait en ma vie une bonne action, j'en suis sûr. Je ne demanderais pour récompense que de recommencer. » Renan, on le sait, n'était point modeste; il avait, — qui sait? il affectait peut-être, — une sécurité dans l'incroyance où il entrait, avec beaucoup d'orgueil, une réelle naïveté, et peut-être aussi une certaine pauvreté de vie intérieure. Mais il avait été piqué au vif. Pour ses débuts dans les Lettres, M. Jules Lemaître avait eu la gloire de troubler la sérénité d'Allah[1].

J'ai tort de dire : pour ses débuts. On croit généralement que l'article sur Renan a été le coup d'essai de M. Jules Lemaître, et l'on étonnerait bien des gens si on leur disait que l'auteur de ces pages mémorables avait déjà derrière lui une dizaine d'années d' « écriture ». Ne parlons pas de ses premiers articles dans le *XIXe Siècle* d'Edmond About. Mais depuis plus de cinq ans il collaborait à la *Revue Bleue*, et il y avait déjà publié une vingtaine d'articles, dont il n'a pas recueilli la moitié en volume. Mieux encore, il avait soutenu et publié ses thèses. Et enfin, et surtout, il avait signé de son nom deux recueils de vers qui ne sont point négligeables. Mais *habent sua fata*... On écrit durant de longues années des articles, des livres qui en valent bien d'autres, et qui, on ne sait trop pourquoi, passent inaperçus. Puis, un beau jour, quelques pages, auxquelles on n'attache pas soi-même grande importance, frappent

1. Sur les rapports de M. Jules Lemaître avec Renan à propos de cet article, et depuis cet article, voyez Jules Lemaître, *Mes Souvenirs* (*Revue hebdomadaire* du 1er février 1913).

l'attention du public : il vous découvre, il vous adopte, il vous baptise : vous n'existez pour lui que du jour où il vous a rencontré chez son libraire : en vain vous lui faites observer en souriant que voilà longtemps que vous travaillez pour lui plaire ; il ne vous entend pas, il refuse de vous croire, et si, par hasard, il découvre dans votre passé quelques productions qui soient de son goût, il les *postdate* sans vergogne ; il veut que vous n'ayez eu du talent que de la minute exacte où il vous en a reconnu. Laissez-le dire et laissez-vous faire : c'est lui au fond, n'en doutez point, qui a raison.

D'où venait-il donc, et quel était-il, ce nouveau venu qui osait ainsi railler le maître de l'heure, et qui poussait l'audace jusqu'à déployer infiniment d'esprit à ses dépens ? Chose assez curieuse, ce « provincial fraîchement débarqué de sa province » qui priait les Parisiens d'excuser son « ignorance » et sa « naïveté » n'était pas sans ressembler à Renan par son tour d'esprit et par plusieurs traits de sa destinée. « Je ne suis pas un homme de lettres, disait ce dernier, je suis un homme du peuple ; je suis l'aboutissant de longues files obscures de paysans et de marins. » Remplacez : *marins* par *terriens*, et soyez sûrs que M. Jules Lemaître s'approprierait volontiers ces lignes. « Je suis du peuple [1] », nous dira-t-il lui-même un jour. Il faut, pour être complet, s'empresser d'ajouter qu'il est un rural. Né en 1853 à Vennecy, dans un village du Loiret, par toutes ses hérédités lointaines il appartient à cette forte race aimable et sensée, patiente et un peu narquoise, ennemie des folles équipées et des imaginations aventureuses, fermement attachée au coin du sol qui l'a vue naître, et qui parle d'instinct un si joli français.

Les bonnes gens de chez nous
Ont peu de science,
Mais de l'esprit presque tous
Et de la vaillance.

1. *Théories et Impressions*, p. 1.

Ici plus d'un travailleur,
Vrai Gaulois, garde en sa fleur
Le bon sens libre et railleur
De la vieille France [1].

Il y a, vous pouvez l'en croire, en M. Jules Lemaître, un fond de vigneron tourangeau ; et c'est pour cela, j'imagine, qu'il s'est, à tout prendre, montré plus indulgent à Rousseau qu'à Chateaubriand. Aussi, comme il l'aime, sa « petite patrie », condition et fondement de la grande [2] ! Avec quelle joie il y retourne chaque année, pour « de longs séjours » ! Comme il s'y retrouve bien chez lui ! Comme il s'y purifie, s'y repose et s'y « apaise » ! Comme il est heureux d'avoir « un village à soi », de se sentir « presque invulnérable derrière ses peupliers » ! « Le peu que j'ai de sagesse, de douceur d'âme et de modération, je le dois à ceci, qu'avant d'être un homme de lettres (hélas !) qui exerce son métier à Paris, *je suis un paysan qui a son clocher, sa maison et sa prairie* [3]. » Observez-le, une autre fois,

1. *Les Médaillons : Mon pays*, édition originale, 1880, Lemerre, p. 88. — La pièce porte en sous-titre : *Meis* ; la dédicace a disparu des éditions actuelles (*Poésies de Jules Lemaître*, Lemerre, petit in-18, p. 69-70. — Cf. dans le livre sur *la Comédie après Molière* (p. 194), un développement très senti sur le paysan.

2. « Je recommande le livre (une *Histoire de Grenoble*) à tous ceux qui croient que de bien connaître les petites patries, cela fait encore mieux aimer la grande. » (*Revue Bleue* du 24 novembre 1888.)

3. *Contemporains*, t. V, p. 262-263. — Dans son premier « billet du matin » (non recueilli en volume), il disait déjà : « Voyez-vous, c'est un peu court, l'esprit d'un boulevardier du boulevard. Il est excellent d'avoir un clocher. Quand je retourne à la campagne, et que, de la voiture qui est venue me prendre à la station, je vois pointer, dans le lointain, *mon clocher à moi, cela m'attendrit* ; il me semble que je rentre doucement dans la vie plus saine et plus vraie, et que, dans ce refuge où m'attendent des âmes simples et bonnes, je juge d'un esprit plus lucide le monde factice que j'ai quitté... Or, les Parisiens de Paris n'ont point de clocher. La Madeleine en est totalement dépourvue ; les clochers de Saint-Augustin et de la Trinité ne sont pas des clochers... et jamais Parisien de quinze ans n'a eu l'idée d'écrire sur eux des vers élégiaques. Ces malheureux n'ont point, comme nous, une petite patrie dans la grande, car Paris n'est pas un « pays ». (*Temps* du 24 avril 1889.)

lisant Loti « serré contre la terre maternelle[1] » : et voyez-vous le geste instinctif du « terrien » qui a peu de goût pour l'exotisme, et qui s'attache d'autant plus étroitement à la terre natale, comme pour y chercher abri et refuge?

La campagne de chez nous
    A le charme intime.
Point de paysages fous,
    Point d'horreur sublime :
Mais des prés moelleux aux pieds;
Petits bois, petits sentiers
Et des rangs de peupliers
    Dont tremble la cime.

La nostalgie de cet aimable paysage le poursuivra partout. Si par hasard il va vivre quelque temps « en Alger », « sous le blanc soleil qui rend fou », il rêvera invinciblement d'une nature plus douce et plus humaine, celle précisément sur laquelle se sont ouverts ses regards d'enfant :

Oh! sous la lumière sereine,
Oh! dans les demi-jours soyeux,
Le vert tendre de la Touraine,
Doux et rafraîchissant aux yeux![2]...

Personne, — non pas même Ronsard et du Bellay, — n'a célébré, disons mieux : n'a chanté en termes plus émus la grâce un peu molle de cette nature, *terra molle e lieta e dilettosa*, disait le Tasse[3], l'azur clément de son ciel, et

1. *Contemporains*, t. III, p. 91. — Et voyez *Contemporains*, t. IV, p. 295-300, l'article où il proteste contre le cosmopolitisme de M. Bourget, et où, après nous avoir conté si drôlement les mésaventures de son unique voyage, il nous explique pourquoi son « incuriosité de paysan » le satisfait, et pourquoi il ne voyage plus.

2. *Midi* (*Petites Orientales*), *Poésies*, éd. actuelle, p. 193.

3. Citons ici tout au long, ces curieux vers du Tasse sur la Touraine (*Jérusalem délivrée*, chant 1, str. 62).

La terra molle e lieta e dilettosa
Simili a se gli abitator produce.
Impeto fan nelle battaglie prime,
Ma di leggier poi langue, e si reprime.

« Cette terre molle, douce et délicieuse produit des habitants qui lui ressemblent. Ils ont de l'élan dans les premières batailles, et puis languissent et s'arrêtent. »

jusqu'aux caprices de son fleuve. Mais pourquoi redire fort mal ce qu'il a lui-même admirablement dit, — dans une prose rythmée qui est parfois l'écho de sa propre poésie?

La nature a chez nous l'ondoiement et la grâce, quelque chose qui rit, qui flotte et se renouvelle. Elle caresse et n'éblouit pas. Elle a des coins intimes qui engagent, qui accueillent et qu'on dirait intelligents. Bénis soient les *coteaux modérés*, les saules, les peupliers et les ruisseaux de la Touraine! La Cybèle orientale est dure, fixe, métallique, insensible et semble avoir moins de conscience que celle de chez nous[1]....

Nous tenons là, n'en doutons pas, l'une des origines, et la plus profonde, du « nationalisme » de M. Jules Lemaître, et la source même de son talent.

Il ne lui a pas nui non plus d'être « du peuple ». Avez-vous remarqué? Les originalités les plus spontanées, en littérature comme peut-être ailleurs, se rencontrent assurément quelquefois parmi les classes moyennes, mais elles se recrutent plus généralement dans l'aristocratie ou dans le peuple. Chez ce dernier surtout, l'individualité, quand elle existe, peut se développer plus librement qu'au sein d'une autre classe; elle n'est pas opprimée par le poids, souvent si lourd, des traditions, ou plutôt des conventions sociales. Ajoutez que le peuple transmet à ses enfants un sang plus riche et plus neuf, un cerveau moins usé par le travail de la pensée, une sensibilité moins émoussée par

1. *Contemporains*, t. II (*Leconte de Lisle*), p. 40. — Ces lignes sont la reprise, à peine diversifiée, de quelques vers des *Petites Orientales* :

Mais là-bas, au pays, la terre est maternelle,
La Nature a chez nous la grâce et l'ondoiement,
Quelque chose qui flotte et qui se renouvelle,
Et des vagues contours le mystère charmant.

. . . .

Et je veux vous revoir, ô ciel changeant et tendre,
Coteaux herbeux, petits ruisseaux, coins familiers,
Saules, je vous désire! et je veux vous entendre,
Chuchotements plaintifs des tremblants peupliers.

(*Nostalgie*, *Poésies*, éd. actuelle, p. [illegible].)

le spectacle réfléchi du monde, bref, une âme plus vierge, plus capable d'impressions inédites, d'expressions fortes et franches. Fils d'un de ces instituteurs d'autrefois qui ne se donnaient point pour mission de prêter main-forte au pharmacien Homais, d'enseigner l'antipatriotisme à leurs élèves, de les « déraciner », de les déchristianiser au nom de l'idéal laïque et de la science moderne, M. Jules Lemaître a hérité de tout ce qu'il y a de bon dans le vrai peuple de France; il n'a pas connu, il n'a pas eu à répudier la basse envie plébéienne, le prurit égalitaire, l'ardeur niveleuse, l'aigreur orgueilleuse et vindicative et les sophismes démagogiques qui, depuis Rousseau, forment si souvent le fond de la « mentalité » populaire. Mais, en revanche, il a vu de très près les silencieuses, les stoïques vertus des humbles :

Oh! la sainte économie de nos mères, leurs prodiges de ménagères industrieuses, et l'étroitesse sévère du foyer domestique! C'est cette parcimonie même qui donnait tant de ragoût aux moindres semblants de vie plus aisée, aux petites douceurs exceptionnelles, aux crêpes du carnaval, aux cadeaux modestes du premier de l'an, aux deux sous des jours d' « assemblées »! Et cette parcimonie avait sa noblesse.... Car cette vie n'était si étroitement ordonnée que pour permettre *au fils, à l'héritier*, de connaître un jour une forme supérieure et plus élégante de la vie.... Et plus tard, sans doute, les enfants venus à Paris, et ayant pris d'autres habitudes peuvent sourire de cette mesquinerie campagnarde; mais c'est à elle pourtant, *c'est à leur enfance à la fois indigente et tendrement choyée qu'ils doivent leur persistante fraîcheur d'impression et cette sensibilité qui les a faits artistes et écrivains* [1].

Tant pis pour vous si vous n'êtes pas émus par cette page!

L'enfant promettait. A dix ans, on l'envoya à Orléans, au petit séminaire de Sainte-Croix [2], pour y commencer ses

1. *Contemporains*, 5e série (*André Theuriet*), p. 15-16.

2. *Étude sur Jules Lemaître : le Pays, l'Éducation, le Professorat*, par A. Bouvier, Orléans, Gout, 1911; — E. Sansot-Orland, *Jules*

études, qu'il termina au petit séminaire de Notre-Dame-des-Champs, à Paris. Nouvelle ressemblance avec l'auteur de la *Vie de Jésus* : M. Jules Lemaître a été élevé par des prêtres[1]. Est-il vrai qu'il les ait parfois un peu inquiétés, ces prêtres qui lui ont révélé Veuillot et qu'ils lui aient prédit la destinée d'un nouveau Renan? Je ne sais, et il est possible. Mais il est plus sûr encore que cette éducation « cléricale » l'a marqué de son « empreinte » : elle lui a, tout au moins, donné le goût, l'heureux goût de la casuistique et de l'analyse morale; et s'il est vrai, comme l'a dit bien profondément Joubert, que « les cérémonies du catholicisme plient à la politesse », ce qu'il y a d'avenant, d'aimable et de délicatement insinuant dans la manière de l'auteur des *Contemporains* ne lui viendrait-il pas, en partie, de ses années de collège? Allons plus loin : rappelons-nous que le souple et ironique écrivain qui a fait jouer *l'Ainée* n'a jamais été tendre pour les protestants, « nos frères sans grâce », comme il les a qualifiés un jour, et d'autre part que le voltairianisme n'a jamais été son fait. Je crois sentir à chaque instant chez M. Jules Lemaître, et parmi même ses fantaisies les plus audacieuses, un tour d'esprit et d'imagination catholiques, un fond persistant de sensibilité chrétienne. « C'est dans une école ecclésiastique, — a-t-il écrit d'Anatole France, — qu'il a passé son enfance, *ce qui est, je crois, un grand avantage*, car souvent les exercices de piété y font l'âme plus douce et plus tendre; la pureté a plus de chance de s'y conserver, au moins un temps, et (*sauf le cas de quelques fous ou de quelques mauvais cœurs*), quand plus tard la foi vous quitte, on

Lemaître, Paris, Sansot, 1903. — Voyez sur les premières impressions d'enfance et les premières lectures de Jules Lemaître (Casimir Delavigne, Florian, Boileau, Racine, Marmontel, Nodier; plus tard, La Fontaine, Racine, Pascal et La Bruyère « lus et relus sur les bancs du collège un nombre de fois qu'il ne saurait dire »), sur son « culte » d'enfant pour Jeanne d'Arc, *Impressions de Théâtre*, 3e série, p. 142-147, 5e série, p. 223-229; — et *Opinions à répandre*, p. 140-141.

1. « En somme, avoue-t-il lui-même, nous étions tous deux d'Église. » (*Revue hebdomadaire*, art. cit., p. 51.)

demeure capable de la comprendre et de l'aimer chez les autres, *on est plus équitable et plus intelligent*[1]. » « On ne touche pas impunément aux autels », disait Sainte-Beuve. « Dans le fond de votre cœur, aujourd'hui encore, il subsiste une sorte de cité de Dieu, que vous n'habitez plus, mais où vous ne souffrez pas qu'on pénètre le sourire aux lèvres.[2] » Ainsi parlait le fin Gréard, un jour de réception académique. Cette cité de Dieu, est-il bien sûr que l'enfant qui, un jour de Fête-Dieu, « beau, frisé comme un mouton, représentait le petit saint Jean-Baptiste et conduisait devant le dais un petit mouton vivant[3] », est-il bien sûr qu'il ne l'ait plus jamais habitée?

A cette discipline intérieure, la vie allait en surajouter une autre : celle de l'Université. Contrairement à ce qui eut lieu pour Renan, le passage de l'une à l'autre semble s'être fait très naturellement, sans crise et sans rupture. Au modeste instituteur de Tavers, le professorat, l'École normale devaient paraître le terme lointain, idéal de « l'ascension » qu'il rêvait pour son fils. Celui-ci se laissa faire apparemment sans difficulté : si parfois, aux heures de rêverie solitaire, la vocation d'écrivain était venue peut-être solliciter son ambition naissante, il devait se dire, comme tant d'autres avant et après lui, que l'Université lui offrirait les moyens de tout concilier, et qu'en tout cas elle ne le détournerait pas de sa voie véritable. Le raisonnement, s'il a été fait, dénote un bon sens singulièrement avisé. La culture universitaire, — telle qu'elle se donnait alors, — n'a point porté de plus heureux fruits que ceux qu'elle a fait pousser sur ce terrain, d'ailleurs exception-

1. *Contemporains*, 2e série (*Anatole France*), p. 88. Voyez aussi, dans la même série, le très pénétrant article sur *Ferdinand Fabre*, et dans la 3e série (p. 193-194), la jolie page où M. Jules Lemaître énumère les bénéfices qu'il a retirés de son origine et de son éducation, et qui se termine par la piquante devise : « Prince ne puis, bourgeois ne daigne, curieux suis. »

2. *Discours de réception de M. Jules Lemaître*, *Réponse de M. Gréard*. Paris, Lecène, 1896, p. 47.

3. *Contemporains*, 3e série, p. 215.

nellement riche et bien préparé. A l'adolescent curieux et fin qui venait lui demander surtout une direction spirituelle, elle ouvrit l'esprit en tous sens; surtout, elle fit de lui, dans toutes les acceptions du mot, un *humaniste* accompli. Dans tout ce qu'il écrira depuis, on sentira l'homme qui est nourri jusqu'aux moelles de toute la tradition classique et qui, même dans ses plus luxuriantes fantaisies, et ses infidélités apparentes, jamais au fond ne l'oubliera. En même temps, il s'initiait, tant bien que mal à la vie contemporaine : il dévorait Victor Hugo [1], il lisait Feuillet, qu'il adorait [2]; avec « toute la jeunesse étudiante » d'alors, « il se trouva républicain et se déclara ennemi juré de l'Empire ». Lui aussi, enfin, « à quinze ans, il copiait avec émotion et il admirait fort » les vers généreux et puérils de ce bon jeune homme qui s'appelait Jacques Richard. « Une patrie prospère, un tyran, devenu assez bonhomme, quoique chargé d'un crime lointain, à combattre et à mettre par terre, c'étaient là assurément les conditions les meilleures pour aimer la vie [3]. »

A tous ces Brutus de collège la vie réelle allait ménager un terrible réveil. Le témoignage de M. Jules Lemaitre ici est précieux à recueillir, et il a une valeur personnelle à la fois et symbolique de tout premier ordre : « Je n'ai point, a-t-il écrit, sur la guerre de 1870 des souvenirs « saisissants », mais sombres et mornes. J'avais dix-sept ans : il y a eu de petits combats tout près de mon village, qui a été occupé pendant plusieurs mois; j'ai aidé à soigner les blessés et les malades dans une petite ambulance. Voilà tout. Mais je crois que d'avoir *vu* cette guerre, ou de ne l'avoir pas vue, cela met (en général) une grande différence entre deux Français [4]. » Et ailleurs, parlant de sa propre génération :

1. *Contemporains*, 4e série, p. 114.
2. *Id.*, 3e série, p. 1-2.
3. *La Jeunesse sous le second Empire et sous la troisième République* (*Revue Bleue* du 13 juin 1885) [non recueilli en volume], p. 738-740.
4. Lettre au *Gaulois*, 8 septembre 1907.

Ces jeunes gens sont venus à un mauvais moment. Alors qu'ils sortaient de l'enfance et qu'ils entraient dans la vie, ils ont assisté à une épouvantable aventure. Les uns ont eu le cauchemar du siège de Paris et de la Commune; *les autres, en province, ont vu passer la Déroute sur les grands chemins, ont étouffé pendant des mois sous l'occupation allemande, ont remué la pourriture et l'horreur des ambulances.* Tous ont éprouvé la désillusion la plus cruelle et l'humiliation la plus atroce. Chez beaucoup, *l'impression a été si forte qu'elle leur a laissé au cœur une amertume foncière* et les a pour longtemps rendus incapables des gaîtés abondantes, régulières et saines de leurs aînés[1].

On a pu, à tort ou à raison, reprocher à M. Jules Lemaître de s'être joué de bien des choses respectables : dans son scepticisme, apparent ou réel, il n'a jamais enveloppé l'idée de patrie. La France a toujours été pour lui la grande vaincue, la douloureuse mutilée de 1870, et il l'a aimée d'une tendresse d'autant plus inquiète, ombrageuse et jalouse, qu'à l'âge des ferveurs généreuses, il avait de plus près assisté à son agonie sanglante.

La paix revenue, les études reprirent leur cours. Le rêve paternel fut peu à peu réalisé; en 1875, nous retrouvons M. Jules Lemaître professeur de rhétorique, — on dit aujourd'hui de « première », — au lycée du Havre. Professeur un peu fantaisiste, à ce que conte la légende, ou l'histoire. Fabriqua-t-il beaucoup de bacheliers? Je l'ignore. Je présume que la littérature contemporaine, qui déjà l'intéressait passionnément, — c'est alors qu'il fit la connaissance de Flaubert, — faisait quelquefois un peu tort aux textes latins ou grecs, et peut-être même aux classiques français. Il paraît que dans cette rhétorique on délaissait souvent Tacite pour Labiche, et il faut citer, car il est bien de lui, ce mot si piquant du jeune maître à un élève qui lui confiait triomphalement sa préférence pour La Fontaine : « Sans doute: mais quelle singulière idée d'écrire des

1. *La Jeunesse sous le second Empire*, etc., p. 741.

fables[1] ! » Lui, le jeune maître, il n'écrivait pas de fables, mais il faisait des vers; et s'il ne songeait pas encore à quitter l'Université, comment n'eût-il pas rêvé déjà, ainsi que le Petit Chose, d' « écrire dans les journaux »? Quand on a cette envie-là, et qu'on a du talent, il est rare qu'on tarde beaucoup à la satisfaire. Le 5 juillet 1879, la *Revue Bleue*, sous cette nouvelle signature, publiait un court, mais joli article sur *Bersot*, et peu après, une étude assez étendue sur *le Mouvement poétique contemporain en France* et deux grands articles sur *Gustave Flaubert*. La vocation s'était déclarée : le grand écrivain était « embarqué ».

Je voudrais bien le ressaisir, tel qu'il était alors, à la veille de son premier recueil de vers et de ses premiers articles, dans la fine complexité de son talent naissant et de sa nature morale. Il avait vingt-six ans. Il avait traversé déjà ou entrevu bien des milieux, s'était prêté à tous, ne s'était donné à aucun. Il avait été normalien, — car « on n'est point parfait », — et il s'était senti si libre dans la vieille maison de la rue d'Ulm, qu'il osa écrire un jour de « l'esprit normalien » qu' « il n'y en a pas[2] »; il s'y était affiné, développé, non déformé. « Leur demi-réclusion, a-t-il écrit, songeant évidemment à lui-même, leur demi-réclusion fait aux normaliens un œil plus aiguisé, un esprit plus prompt à observer et plus pressé de faire son butin d'expériences. » Ses expériences à lui, — quoique

1. Hugues Le Roux, *Portraits de cire*, 1891. Cf. aussi *Revue hebdomadaire*, *art. cit.*

2. Jules Lemaître, *l'Esprit normalien* (*Livre du centenaire de l'École normale*, Hachette, 1895, p. 565-574) : « Une affectation d'amusant cynisme dans les propos et dans la tenue » et « la promptitude, la facilité du mépris », voilà à quoi il ramenait ce soi-disant esprit normalien. — Dans quelques pages intéressantes du même volume sur *la Promotion de 1872* (p. 539), M. George Duruy nous donne les détails que voici : « Lemaître passait pour être un tantinet clérical. Mais sa gaminerie d'enfant de chœur ironique, digne de servir la messe de Renan, éclatait déjà en sonnets bibliques d'une magistrale bouffonnerie. » — Voyez aussi *Contemporains* (2e série, p. 261-262), la page où M. Jules Lemaître raille agréablement J.-J. Weiss pour avoir traité l'École normale de « prison ».

ses vers nous en fassent pressentir quelques autres, — me paraissent avoir été surtout d'ordre intellectuel. Il a beaucoup lu, sans grande méthode peut-être, au gré de sa fantaisie, en dilettante, ce semble, beaucoup plus qu'en professionnel. Il connaît les anciens assurément, et son fonds de culture classique est aussi solide que varié, mais ce sont surtout les modernes, et les modernes français, qui l'ont attiré[1]. Et il a, comme tout le monde, subi assez fortement quelques influences. Il a dû passer, comme presque tous les jeunes gens, par une période de fougueux romantisme. « J'ai adoré Corneille, nous avoue-t-il, et j'ai, peu s'en faut, méprisé Racine.... Les transports où me jetaient les vers de Musset, voilà que je ne les retrouve plus. J'ai vécu les oreilles et les yeux pleins de la sonnerie et de la féerie de Victor Hugo[2].... » Ces « transports », ces « adorations » sont maintenant passés. Le goût inné des « coteaux modérés » l'a emporté sur celui des « monstres divins », le culte d'un art plus subtil, plus raffiné, plus conscient sur l'admiration pour la « spontanéité grossière » des génies abondants et tumultueux : Sully Prudhomme a remplacé Victor Hugo. Taine, « ce frère abstrait de Hugo », comme l'a si bien appelé Eugène-Melchior de Vogüé, a été plus admiré que profondément goûté et adopté. « J'admire beaucoup Taine, écrivait un jour M. Jules Lemaître, mais je ne démêle pas bien quelle influence il a pu exercer sur moi. Évidemment, j'ai senti, bien davantage, celle de Sainte-Beuve, de Renan, et peut-être d'Anatole France[3]. » Retenons ce précieux aveu. La

1. « Je ne sentais pas la vie et l'originalité extraordinaire de la seconde moitié du XVIIe siècle.... Mais j'aimais les écrivains contemporains plus que tout et j'ai gardé longtemps cette candide prédilection : jusqu'à mon premier article sur Brunetière. » (*Revue hebdomadaire*, *art. cit.*, p. 39.)

2. *Contemporains*, 2e série (*Anatole France*), p. 84, 86. Ailleurs (*Contemporains*, 4e série, p. 104), il nous avoue que, « pendant dix ans, il a lu Hugo tous les jours ». Il a « beaucoup moins lu Lamartine et Musset, les aimant depuis moins longtemps ».

3. Lettre à la *Revue Blanche*, 15 août 1897.

sensibilité morbide de Joseph Delorme, sa curiosité, sa subtilité pénétrante, sa souple intelligence critique, et tout ce qui, dans l'art et la pensée de Renan, a enchanté deux ou trois générations de lecteurs : voilà, en vertu d'une secrète harmonie préétablie, les deux principales influences qu'a subies l'auteur des *Contemporains*, voilà les deux vrais maîtres de son esprit. Et c'est peut-être en lisant le poète de la *Vie de Jésus*, « *le plus cher de ses maîtres intellectuels*[1] », que le poète des *Médaillons* a senti s'évaporer, non sans regrets peut-être, non sans de furtifs retours nostalgiques, cette foi chrétienne qui fut celle de son cher Veuillot, et dont il n'a jamais pour sa part méconnu le charme profond et la haute vertu moralisatrice.

II

Un poète inédit, dont nul ne sait les rimes,
Souffre en mon cœur étroit, médite sous mon front.
J'ai des songes, parfois, qui me semblent sublimes,
Et des chagrins obscurs qui me semblent sans fond....

Ma langue balbutie, inégale à mes rêves,
Et jamais leur beauté n'aura fleuri qu'en moi.
Mon objet est trop haut pour mes forces trop brèves,
Et le souffle me manque, et peut-être la foi....

Donc, je veux oublier cet intime poète
Si vague et si caché que seul, hélas! j'y crois;
Et, ce labeur usant ma souffrance inquiète,
Je lime des sonnets ingénieux et froids[2].

1. *Contemporains*, 5e série, p. 99. Ailleurs (*Impressions de théâtre*, 7e série, *Ernest Renan*, p. 30, 39) : « C'est le bienfaiteur de nos esprits. Il en est beaucoup parmi nous qu'il a sauvés de l'impiété.... Nul esprit n'a plus puissamment agi sur moi, et il n'en est pas un seul que j'aie autant aimé. » Et enfin (*Revue hebdomadaire*, *art. cit.*, p. 48, 54) : « J'étais sans doute prédestiné à l'aimer et à subir profondément son influence.... Je ne le lus sérieusement qu'à l'École normale. Il m'apporta de grands plaisirs et me fut d'un grand secours. Il m'apprit le premier la piété sans la foi, et *m'aida à supporter sans secousse et sans douleur une crise morale beaucoup moins dramatique et infiniment moins importante par ses conséquences que celle qu'il avait connue jadis, mais enfin une crise du même ordre.... J'ai été possédé par lui, je l'avoue.... Ah! Renan me trouble encore....* »

2. *Au lecteur* (*les Médaillons*, éd. Lemerre, in-16, 1880, p. 1-2).

« Ingénieux », oui, certes; mais « froids », oh! que non pas! « Froids » a été mis ici pour la rime; et M. Jules Lemaître a eu ce jour-là la rime trop modeste, et même impropre. S'il y a quelque jeu dans ses vers, il n'y a pas que cela. En plus d'un endroit, il me semble bien y percevoir l'écho assez direct d'une émotion sincère ou d'une réelle souffrance : je souhaiterais, par exemple, pour le poète, que tout fût pure imagination dans la suite de pièces qui sont intitulées *Une méprise*[1]. Et assurément, quand il chante « le Ru[2] » ou « le petit vin de chez nous[3] », quand il nous décrit avec orgueil

> La Loire lente, honneur du vieux pays gaulois;

quand, « perdu dans la splendeur hostile » de l'Orient africain, il aspire de toutes les forces de son âme à la « douce terre natale »,

> A son sourire humain et de larmes voilé[4],

la chaleur même de son accent nous avertit que l'auteur s'est oublié pour laisser parler l'homme.

M. Jules Lemaître serait, j'en suis sûr, le premier à se moquer de moi, si je m'avisais de le célébrer ici comme un grand poète; — et il faut redouter les railleries de M. Lemaître. Un grand poète ne se serait point contenté de publier deux minces recueils de vers entre vingt-cinq et trente ans. J'avouerai même, si l'on y tient, qu'une histoire sommaire de la poésie française au XIXe siècle peut, à la rigueur, négliger son œuvre sans commettre un trop flagrant déni de justice. L'originalité poétique de l'auteur des *Médaillons* et des *Petites Orientales* est réelle; elle n'est pourtant pas assez éclatante pour s'imposer de haute lutte

1. *Poésies de Jules Lemaître* (éd. actuelle, p. 215-216).
2. *Le Ru* (*les Médaillons*, éd. originale, p. 91-97); *Poésies*, éd. actuelle, p. 73-79.
3. *Mon Pays* (*les Médaillons*, éd. originale, p. 87-88); *Poésies*, éd. actuelle, p. 69-70.
4. *Nostalgie* (*Petites Orientales*), éd. actuelle des *Poésies*, p. 171-173.

à la critique; elle est peut-être, aussi, mêlée à trop d'imitations ou de réminiscences, — le poète l'avoue lui-même quelque part[1], — pour le placer franchement au premier rang, fût-ce des *poetæ minores*. Il suffit, pour s'en convaincre, au sortir de la lecture de ces deux petits volumes, de relire Sainte-Beuve ou Baudelaire, Heredia ou Coppée, Verlaine ou Angellier : on sentira toute la distance, ou la différence. Et puis, qui sait ? Si, comme je le crois, la vraie poésie est un je ne sais quoi, plus facile à sentir qu'à définir, et qui, sans être à proprement parler de la musique, tend vers la musique comme à sa limite extrême, peut-être y a-t-il trop peu de ce je ne sais quoi dans les vers de M. Jules Lemaître pour qu'on puisse, avec sûreté, le classer dans la phalange sacrée.

Et cependant, comme il serait fâcheux, pour lui et pour nous, que M. Lemaître n'eût point écrit de vers! D'abord, qu'il y ait en lui une âme de vrai poète, c'est ce que je ne m'attarderai pas à démontrer longuement. En second lieu, que ce « poète inédit » ait souvent trouvé des « rimes » assez adéquates à son rêve, c'est ce qu'on a dû plus d'une fois noter au passage. Il y a de jolis vers dans ces deux recueils, et plus d'une pièce que guetteront les anthologies de l'avenir. Et puis, ce critique qui « adore les vers » a dû éprouver tant de plaisir à en faire pour son propre compte! « Sachez-le, s'écriait-il un jour, rien au monde n'est plus amusant que d'enchaîner des rimes, et ceux qui se livrent à cet exercice ont déjà reçu leur recompense. Rien n'égale la joie pure et pleine que donne la conscience ou l'illusion d'avoir fait de beaux vers[2]. » Ajoutons qu'on ne saurait rêver pour un futur écrivain en prose de meilleur, de plus fécond apprentissage : les prosateurs les plus

1. Pourquoi par plus d'effort traduire plus d'impuissance ?
Mon poème m'écrase, à peine commencé.
Puis, *mon rêve est sans doute* [illegible] ;
D'autres ont déjà dit tout ce que j'ai pensé.
(*Les Médaillons*, éd. originale, p. 9; éd. actuelle, p. 4.)

2. *Quelques poètes*, *Revue Bleue* du 29 septembre 1888 (non recueilli en volume).

originaux sont peut-être ceux qui ont commencé par être poètes. Que si cet écrivain en prose est un critique, bien loin que sa vocation première lui soit inutile, elle lui assure au contraire une supériorité marquée sur ses congénères. Ceux-là seuls, j'en suis convaincu, peuvent bien parler des poètes qui ont été poètes eux-mêmes, et c'est pour cela sans doute que les critiques des poètes sont si rares. L'exemple de Sainte-Beuve et celui de M. Jules Lemaître ne sont assurément point pour me démentir.

Et enfin, c'est vraiment une bonne fortune pour la critique que d'avoir affaire à un écrivain ayant dans son œuvre quelques volumes de vers. C'est là, n'en doutez pas, qu'il s'est, — consciemment ou inconsciemment, peu importe, — le plus intimement trahi, le plus complètement livré. Si « impressionniste » qu'on la conçoive, la critique est la critique, quelque chose de nécessairement un peu impersonnel. Si je lis de vous un article sur Corneille, c'est pour apprendre quelque chose sur Corneille, et non sur vous-même, et je suis en droit de vous en vouloir si vous abusez du nom de Bossuet pour me conter vos petites aventures individuelles. Au contraire, les vers ont été inventés, — la tradition le veut ainsi, et peut-être la nature des choses, — pour dire, ou tout au moins pour laisser entendre mille détails plus ou moins intimes qu'on n'oserait peut-être pas exprimer, ou tout ou moins publier en prose. A supposer d'ailleurs que le poète se vante ou veuille nous dérouter quelquefois, et qu'à prendre au pied de la lettre ses transpositions de la réalité vécue, on risque surtout de faire preuve d'une rare naïveté, ce qui est sûr, c'est qu'il ne peut s'empêcher par la qualité de ses rêves, par l'accent et le rythme de ses confidences, même fictives, de nous révéler le tour de son imagination, la nature et l'espèce, et le fond même de sa sensibilité. Et c'est cela seul qui importe. Et c'est pourquoi la critique doit attacher une particulière importance aux vers de M. Bourget, à ceux de M. Anatole France, — et à ceux de M. Jules Lemaître.

Il y a beaucoup d'espiègleries dans ces vers, — surtout si l'on se reporte aux éditions originales[1], — et il n'est point douteux que le poète ne se soit beaucoup amusé lui-même en écrivant la « chanson » de *Nini-Voyou*, la *Ballade des Questions*, *le Sucre*, ou encore telle *Étude de rhume*, ou tel *Rondeau* fort suggestif. Si, en réimprimant ses vers en 1896, il a supprimé quelques-unes de ces gamineries, il en a aussi ajouté quelques autres, et voici, par exemple, dans une pièce intitulée *Double Ballade des poètes vivants en l'an 1878*, une strophe qui, en 1880, n'était pas encore née :

J'en oublie, hélas! on le sent.
Manuel des Essarts réclame....
Ils sont peut-être un demi-cent
Que tous je dilige et rédame.
La Muse, que nul ne diffame,
Allume en eux tel prurigo
Que jadis Hélène à Pergame....
Gloire au Père, à Victor Hugo!

Et une note nous avertit que « Manuel des Essarts » est une « *crase* pour Eugène Manuel et Emmanuel des Essarts ».

1. Jules Lemaitre, *les Médaillons* (*Puellæ*, — *Puella*, — *Risus rerum*, — *Lares*, 1876-1879) Lemerre, 1880; in-16, 189 p. — Dans la partie intitulée : *Puellæ*, l'édition originale ne comprend pas les pièces intitulées dans les éditions actuelles, *Litterata*, *Hispana*, mais en renferme trois autres, aujourd'hui disparues : *Publica*, *Urbana*, *Rustica*. — Dans *Puella*, huit pièces ont disparu des éditions actuelles : *Étude de prunelle*, *Son chapeau*, *Rondel*, *Rondeau*, *Ballade des questions*, *les Cheveux*, *l'Obsession*, *Sagesse*. La pièce intitulée aujourd'hui *Inquiétude* avait en 1880 pour titre *Odor di femina*. — Dans *Risus rerum*, les éditions actuelles ont retranché les pièces qui s'intitulaient, en 1880 : *Nini-Voyou*, chanson, *le Sucre*, *Étude de rhume*. — Les pièces qui composent la partie intitulée *Lares* sont, dans les éditions actuelles, les mêmes que dans l'édition originale, mais avec quelques variantes de titres et de vers.

Le recueil intitulé *Petites Orientales*, *Une méprise*, *Au jour le jour* a paru au mois de janvier 1883 (Lemerre, in-16). — Les *Petites Orientales* sont les mêmes dans toutes les éditions. — Dans *Une méprise*, la pièce intitulée en 1883 *A l'Église* a été retranchée, et est remplacée aujourd'hui par une autre intitulée *A une religieuse*. — Dans *Au jour le jour*, la pièce de l'édition originale intitulée *Nièces* est aujourd'hui remplacée par celle qui a pour titre : *A une petite fille qui faisait des proses*.

Ronsard et du Bellay devaient s'amuser ainsi au collège de Coqueret! Mais, tout à côté de ces doctes plaisanteries, il y a des vers d'un tout autre ton. Lisez *Phthisica*, *Obsession*, *Sagesse*, *le Don Juan intime*, *Spleen*, toute la série intitulée *Une méprise :*

Au fond de ta prunelle noire
Si douce pour moi quand tu veux,
Chère âme, j'ai lu ton histoire,
Ton enfance grave et sans jeux,

Le couvent et la solitude
D'un cœur qui n'ose se livrer,
Et la sombre et chère habitude
De rêver seule et de pleurer,

L'angoisse de sentir sa plainte
Expirer dans l'isolement,
La soif d'être aimée et la crainte
D'aimer trop douloureusement.

O ma chère désespérée,
Ma belle aux rêves anxieux,
Je t'ai tout de suite adorée
Pour la tristesse de tes yeux[1].

C'est là du Sully Prudhomme, direz-vous. Et, en effet, l'influence de l'auteur des *Vaines tendresses* est manifeste dans ces deux recueils, dont plusieurs parties et la pièce finale lui sont dédiées. Mais cette influence même n'est-elle pas bien significative? C'est surtout en poésie que s'applique le proverbe : Qui se ressemble s'assemble. Le poète des *Médaillons* et des *Petites Orientales* est un « gamin tendre ».

Et il s'est si bien mis tout entier dans ses vers, que, pour peu que nous y prêtions quelque attention, nous pouvons retrouver, à travers ces deux petits volumes, en germe sans doute, mais parfois plus qu'en germe, toute une partie de son œuvre ultérieure. La *Ballade des poètes vivants en l'an 1878*, c'est l'un des premiers articles de la *Revue Bleue*

1. *Ses yeux* (*Une méprise*), *Poésies de Jules Lemaître*, éd. actuelle, p. 215-216.

sur *le Mouvement poétique contemporain*. *Phthisica*, — il nous l'a confié [1], — c'est *Mariage blanc*; *Severa*, c'est *l'Aînée*. Les sonnets sur les *Moralistes français*, et sur *Quelques autres*, sont une première épreuve des délicieuses « figurines [2] »; l'un d'eux, — sur *Fénelon*, — est en raccourci le livre qu'il consacrera plus tard à

> L'Utopiste chrétien frotté de miel attique.

Il y a, dans ces sonnets intitulés *Lares*, pour caractériser tel ou tel écrivain, de bien jolis vers, de bien piquantes et justes formules, et qu'il reprendra en prose. — Vauvenargues :

> Le plus jeune parmi les saints de la pensée.

Bossuet :

> Défenseur et captif altier du rite ancien [3].

La Fontaine :

> Libre songeur perdu dans un monde oratoire.

Et que dites-vous de cet exquis *Racine*?

> J'eus ce rêve. Aux jardins bleuâtres d'Idalie,
> Bérénice, et sa sœur Monime en voile blanc,
> Roxane aux yeux creux, Phèdre, une blessure au flanc,
> Traînaient leurs pas muets et leur mélancolie.
>
> Leurs robes d'or éteint, leur corps frêle qui plie,
> Leur souffrance sans cris, leur parler noble et lent,
> Leurs gestes las, avaient comme un charme dolent
> D'élégance fanée et de grâce pâlie....

1. *Impressions de théâtre*, 6e série, p. 338.

2. Les sujets sont parfois les mêmes : *La Bruyère*, *Madame de Sévigné*, *Joubert*, *Racine*, *l'Auteur de l'Imitation*.

3. Ce vers se retrouve, à peu de chose près, dans l'article sur les *Oraisons funèbres* (*Contemporains*, 1re série, p. 191) : « Bossuet, gardien et captif volontaire de l'un des plus puissants systèmes de dogmes religieux et sociaux.... ». Et ce n'est pas le seul, nous le verrons, qui ait passé dans la prose du critique. — M. Jules Lemaître doit aimer beaucoup ses vers, car il lui arrive souvent, sous divers prétextes, d'en glisser dans ses articles.

Mais autour de leur col et sur leur sein de lait
Maint collier de très purs diamants ruisselait
D'une splendeur toujours jeune, toujours divine.

Et parmi les langueurs et parmi les pâleurs
Scintillaient, seuls vivants, ces feux ensorceleurs;
Et ces joyaux étaient les larmes de Racine.

Les larmes de Racine; c'est, comme l'on sait, le titre d'une des poésies de Sainte-Beuve, avec lesquelles celles de M. Lemaître ont tant de subtils et secrets rapports. Je ne dirai pas des vers de l'auteur des *Contemporains*, comme il l'a dit de ceux de Maupassant, que ce sont des vers de prosateur; mais, à l'instar de ceux de Joseph Delorme, ce sont des vers de critique : ils en ont la pénétrante ingéniosité, ils en ont la vive intelligence, ils en ont la vertu définissante; et c'est de tout cela qu'en est faite la très particulière, mais réelle poésie.

C'est ce dont le poète dut s'aviser assez vite. Peut-être d'ailleurs était-il au bout de son inspiration, et peut-être aussi, ses vers n'ayant pas eu tout le succès qu'au total ils méritaient, peut-être se laissa-t-il un peu rapidement décourager. Hélas! quel est le poète qui, depuis Lamartine, s'est imposé au public dès son premier recueil? Et même, quel est l'auteur à qui son premier livre a conquis la notoriété? Quoi qu'il en soit, à partir des *Petites Orientales*, M. Jules Lemaître n'a plus publié, — je ne dis pas qu'il n'a plus écrit, — de vers, — j'entends de vers lyriques, car je n'oublie pas *la Bonne Hélène*. Il a laissé la critique, où il s'était du reste essayé, déjà, et vers laquelle sa profession même l'inclinait tout naturellement, absorber la plus large part de son activité. Et certes, il n'a pas tué le poète en lui, — sa critique même nous en sera la preuve, — mais il hésitera désormais à le produire directement au grand jour, ou plutôt il ne lui permettra plus d'affronter la foule que costumé en conteur [1], en romancier ou en dramaturge.

1. Le premier conte de M. Jules Lemaître, *les Deux fleurs* (recueilli dans *Sérénus*), a paru dans la *Revue Bleue* du 25 novembre 1882. — Nous retrouverons plus tard, ne pouvant suivre aussi exactement

Mais avant de se consacrer régulièrement à la vraie critique, — j'entends par là celle des livres du jour, — un peu par goût sans doute, mais surtout par entraînement professionnel, il se livrera à quelques études d'histoire littéraire. Nous avons de M. Lemaître deux volumes, l'un sur *la Comédie après Molière et le Théâtre de Dancourt*[1], l'autre sur *Corneille et la Poétique d'Aristote*[2]. Ce sont ses « thèses de doctorat », et la seconde même, avant d'être traduite en un français un peu boulevardier, avait d'abord paru en un latin assez grave. Il ne faut pas attacher à ces exercices scolaires plus d'importance qu'il ne convient ; mais ils ont leur intérêt, et, sous leur forme nécessairement un peu artificielle et conventionnelle, on y peut surprendre les futures tendances de l'auteur des *Contemporains*.

Passons rapidement sur la thèse latine, solide, agréable et ingénieuse dissertation relative aux théories dramatiques de Corneille. Si vous la lisez dans l'original, n'y cherchez pas l'équivalent latin de familiarités telles que celles-ci : « Buvons les trois *Discours* jusqu'à la lie.... Suivons avec résignation le grand poète dans toutes les inutiles difficultés où il s'engage et s'emberlificote.... Ou bien, par hasard, fait-il la bête, si j'ose m'exprimer ainsi[3] ? »

que nous le voudrions l'ordre chronologique, le conteur et le romancier.

1. *La Comédie après Molière et le théâtre de Dancourt*, thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris par Jules Lemaître, ancien élève de l'École normale supérieure, maître de conférences de littérature française à la Faculté des Lettres de Besançon, 1 vol. in-8, 250 p., Hachette, 1882. — Le livre a aussi paru en une édition in-16.

2. *Quomodo Cornelius noster Aristotelis Poeticam sit interpretatus thesim proponebat Facultati Litterarum Parisiensi* Jules Lemaître, in *Schola Normali quondam alumnus*, 1 vol. in-8, 76 p. ; Aureliani, H. Herluison, bibliopola, 1882. — Cet opuscule a été réédité en 1888, sous ce titre : *Corneille et la Poétique d'Aristote* (Lecène et Oudin, in-16). « Ceci, nous disait l'auteur dans sa courte Préface, ceci est la traduction, un peu développée par endroits, d'une thèse latine dont l'édition se trouve épuisée. Si je réédite ces notes, c'est surtout parce que je crois qu'elles peuvent être utiles aux étudiants qui préparent leurs examens de licence ès lettres et d'agrégation. » Le Jules Lemaître professeur a subsisté plus longtemps qu'on ne pense.

3. *Corneille et la Poétique d'Aristote*, p. 50, 51.

Tout ce que vous y trouveriez, ce serait une traduction fort décente de cette phrase irrespectueuse : « On éprouve à la longue un vrai chagrin à voir cet homme de bien perdre son temps à de pareilles niaiseries [1]. » « Non sine quodam mœrore nostrum in his ambagibus morari et frustra laborare videmus [2]. » Et qu'on aille dire après cela que « le latin dans les mots brave l'honnêteté »!

En ce qui concerne la thèse française, je voudrais voir l'effarement de nos modernes candidats au doctorat, si ce petit livre peu connu, et qui n'a pas été réimprimé, leur tombait entre les mains. Cette étude sur *Dancourt*, où il n'y a pas une ligne de biographie, pas un mot d'inédit, et presque pas une date, relève à dire vrai de l'histoire morale ou sociale conçue à la manière de Taine plutôt que de l'histoire proprement littéraire. Telle qu'elle est, elle est si joliment troussée, si intelligente, et si intéressante, qu'on sait presque gré à l'auteur de n'avoir pas même songé à « épuiser » le sujet, et même d'avoir, sur plus d'un point, travaillé un peu vite. Il a d'ailleurs tant d'idées, et sur toute sorte de questions [3], et il les exprime avec tant de grâce et de piquant, qu'on lui passe jusqu'aux gamineries qu'il n'a pu se tenir de glisser dans ses commentaires, et de faire accepter à ses graves juges de la Sorbonne : « Il n'y a plus d'enfants. Mais aussi il n'y a plus d'amour », s'écriera-t-il quelque part. Une autre fois, il lance quelques traits de satire contre les hommes de loi contemporains, mais il s'arrête, et, avec un sourire : « Il est inutile, et il peut être périlleux d'expliquer ces choses. » Sous

1. *Corneille*, etc., p. 49.

2. *Quomodo Cornelius noster*, etc., p. 47. — M. Jules Lemaître a écrit plus tard, pour la grande *Histoire de la littérature française* dirigée par feu Petit de Julleville (A. Colin, éditeur), une étude sur *Corneille*, qui est un bien remarquable morceau de fine et exacte critique et d'ingénieuse humanité.

3. Par exemple sur la philosophie de Molière (p. 22-23), sur ce qui manque à son théâtre (p. 26-27); sur l'anticléricalisme de notre grand comique (p. 36-37), sur la Fable (p. 79); sur les différentes. sortes d'épicurisme (p. 85-86), etc.

sa plume, les portraits lestement enlevés, les vives et perçantes formules, les définitions heureuses abondent. L'Elmire de Molière, « cette Dalila honnête », nous dira-t-il. Sur l'Ésope de Boursault : « Cet Ésope n'est plus un homme, c'est une machine à moraliser. » Sur Regnard : « Regnard mourut d'indigestion. Cela peut arriver à tout le monde ; mais il en est pour qui cette fin paraît logique. » « Confrérie bien endentée et peu pensante », voici, en deux mots, croquée toute une classe d'épicuriens. Sur les ingénuités d'Agnès : « Trait d'innocence en deçà de la rampe, polissonnerie au delà. » Sur un personnage de Dancourt : « C'est comme qui dirait un René de la Régence, c'est-à-dire non encore tourmenté par l'infini, et peu sensible aux clairs de lune. » Sentez-vous, à tous ces traits, un esprit très libre et très ouvert, non seulement aux livres, mais à la vie, un esprit nullement *livresque*, pour tout dire, et qui, déjà, a fait le tour de bien des choses ? Avec cela, il est modeste, et s'il s'aventure aux idées générales, il veut d'abord n'en être point dupe : « Il est trop facile, sans doute, d'interpréter l'histoire après coup, et les choses se seraient passées autrement qu'on les expliquerait encore ; on croit voir pourtant[1].... » Et enfin, parmi tant de pages brillantes ou charmantes[2], et dont la moindre décèle l'écrivain de race, comment ne pas citer ces lignes finales, où le goût décidé des « coteaux modérés » transparaît d'une manière si curieuse ?

N'est-ce pas d'ailleurs une bonne action de rechercher dans le passé *ces écrivains parfois si « intelligents » du second ordre*, ceux qui sont presque oubliés, dont on ne sait plus que le nom, *qui ne peuvent espérer d'être lus du grand nombre*, et pour qui un lecteur consciencieux et qui va jusqu'au bout est une rare fortune ? Nous sentons qu'ils nous doivent quelque chose, qu'ils nous savent bon gré de ranimer un instant leur immortalité

1. *La Comédie après Molière*, p. 123, 138, 13, 72, 83, 86, 111, 231, 232.

2. Par exemple, sur la poésie de la comédie mythologique (p. 208-209), sur la philosophie de la comédie italienne (p. 212-213), sur la psychologie de l'époque de Dancourt (p. 230-231), etc.

incertaine : et que, s'ils ont pu rêver mieux de leur vivant, plus modestes après leur mort, ils sont tout heureux que leur œuvre terrestre leur fasse encore, après un siècle d'oubli grandissant, ne fût-ce qu'un ami[1].

Évidemment, l'homme qui écrit ainsi a, je ne dis pas mieux, mais autre chose à faire qu'à fabriquer des bacheliers, bien qu'il ait déclaré « ce métier fort amusant[2] ». En 1880, il avait quitté l'enseignement secondaire pour l'enseignement supérieur, celui qui ressemble, ou devrait ressembler le plus au métier d'homme de lettres. Mais il n'y a pas, ou presque pas, en France d'enseignement supérieur : nos Facultés ne sont plus que des usines où maîtres et élèves se préparent à ce baccalauréat à peine perfectionné qui s'appelle l'agrégation. On peut se lasser de cet exercice, surtout quand on a « écrit dans les journaux », et qu'on a pris goût à cela. Après quatre annnées d'enseignement de la littérature française à l'École supérieure des Lettres d'Alger, à la Faculté des Lettres de Besançon, puis à celle de Grenoble, un beau jour de l'an de grâce 1884, M. Jules Lemaître dénouait doucement au bord d'un fossé la longue toge universitaire. Quelques mois après, on apprenait par l'article sur Renan qu'il était venu à Paris. Et l'année ne s'était point écoulée qu'il succédait à J.-J. Weiss comme chroniqueur dramatique au *Journal des Débats*.

III

Après huit jours de soleil, voilà le froid revenu, un froid dur, brutal, noir. Nos raisins ne mûriront pas. Je n'ai rencontré ce matin, dans la campagne, que des figures tristes. Brr... je vais me chauffer à la cuisine, — aujourd'hui, 17 août.

1. *La Comédie après Molière*, p. 289.

2. *Contemporains*, 4e série (*L'Immortel* de Daudet), p. 226. — Cf. *Opinions à répandre*, p. 130 : « Je parlais de mille choses à mes élèves, et je crois avoir développé en eux la sensibilité esthetique et le sens moral. »

Nous lisons ces paroles à la fin d'un article fort sérieux des *Contemporains* sur *l'Immortel* de Daudet[1]. Et voyez-vous Brunetière ou Montégut, Nisard, Taine ou Sainte-Beuve lui-même terminant un article de critique par une confidence de cette nature!

C'est que M. Jules Lemaître n'est pas un critique comme les autres. Même, à l'entendre — quelquefois — il ne serait pas un critique du tout. « Hélas! nous dira-t-il dans une page souvent citée, je suis si peu un critique que, lorsqu'un écrivain me prend, je suis vraiment à lui tout entier; et, comme un autre me prendra peut-être tout autant, et au point d'effacer presque en moi les impressions antérieures, comme d'ailleurs ces diverses impressions ne sont jamais de même sorte, je ne saurais les comparer ni assurer que celle-ci est supérieure à celle-là[2]. » — « La critique, ah! Dieu, que j'en suis las! » s'écriera-t-il ailleurs[3]. — Et ailleurs enfin :

Oh! ne plus jamais ouvrir un livre pour son plaisir! Et, quand on l'a fermé, ne pas avoir le droit de n'en rien penser du tout! Ne plus lire une ligne sans être condamné à l'apprécier! *Juger, toujours juger, quelle horreur!* Si encore cette préoccupation n'était que douloureuse! Mais je crains qu'elle ne soit aussi funeste à l'esprit. Tandis qu'on parcourt un livre nouveau avec le souci de le définir et de le classer, on n'en reçoit plus l'impression directe et toute naïve, on ne le voit plus tel qu'il est, et le devoir de juger fausse le jugement. — Alors, pourquoi faites-vous de la critique? — Eh! on ne veut pas, on n'admet pas que je fasse autre chose au monde. Il faut bien que je me résigne[4].

Il est vrai qu'à côté de ces déclarations, on en trouve d'autres fort différentes :

1. *Contemporains*, 4e série, p. 253.
2. *Id.*, 3e série (*Pierre Loti*), p. 114.
3. *Id.*, 5e série (*Guy de Maupassant*), p. 9.
4. *Causerie littéraire*, *Revue Bleue* du 18 août 1888 (non recueilli en volume).

J'ai dessein de reprendre et de poursuivre cette série de *Contemporains* interrompue pendant cinq ou six ans par *des besognes à la fois plus ambitieuses et, au fond, plus frivoles*. Car *c'est sans doute la forme de la critique qui*, à propos des personnes originales de notre temps ou des autres siècles, *permet le mieux d'exprimer ce qu'on croit avoir, touchant les objets les plus intéressants et même les plus grands, d'idées générales et de sentiments significatifs*[1].

De ces propos peut-être contradictoires ne concluons qu'une chose : c'est que M. Lemaître est un critique peu dogmatique, et intermittent. Il n'en sera pas plus aisé à définir.

Ce qui augmente la difficulté, c'est l'extrême diversité des études qui composent ces sept volumes de *Contemporains*. Car, d'abord, il n'y est pas question que des seuls contemporains, — Virgile ou Horace, l'auteur de l'*Imitation* ou La Bruyère, Baudelaire ou Mérimée, Lamartine ou même George Sand pouvant malaisément passer pour des auteurs de la troisième République; et peut-être, comme il arrive souvent, conviendrait-il, pour baptiser exactement l'ensemble du recueil, de lui donner comme titre son simple sous-titre : *Études et Portraits littéraires*. En second lieu, ces études qui ne sont pas toujours, pour le fond, exclusivement « littéraires », mais au moins autant, et parfois plus, psychologiques ou morales, ces études ne sauraient, en aucune façon, se ramener à l'unité d'un même procédé critique. Il y a, dans les *Contemporains*, presque autant de « types » d'articles que d'articles. Portraits en pied ou en buste, esquisses vivement enlevées, silhouettes, pastels ou « figurines », miniatures à la Meissonier, ou larges morceaux de « critique à fresque », méthodiques analyses d'ouvrages, « regards historiques ou littéraires », vues d'ensemble sur un mouvement d'idées ou sur une période artistique, lestes chroniques sur le livre du jour ou sur l'événement de la veille, parodies, discours, rêveries, dia-

1. *Contemporains*, 6e série (*Louis Veuillot*), p. 1.

logues ou contes, fragments de journal intime et délicieux « billets du matin[1] .. » que sais-je encore! Il y a de tout cela dans les *Contemporains*.... Quand on vient de relire d'un bout à l'autre ces sept volumes et qu'après avoir admiré la prestigieuse souplesse de l'esprit qui les a conçus, on se voit dans l'obligation d'en rendre compte en quelques pages, on se sent pris d'un véritable sentiment de détresse intérieure, comme à la pensée d'étreindre quelque Protée, de saisir l'insaisissable, d'enfermer dans la pauvre rigidité d'une formule abstraite l'infinie, l'ondoyante, la fuyante complexité de la vie. Et, pour toute définition, l'on est tenté de dire au lecteur : « C'est charmant. Lisez. »

Il faut pourtant essayer d'être un peu plus précis, et tâcher d'investir, de cerner peu à peu cette souple et subtile pensée. Ce qui frappe tout d'abord dans le moindre article de M. Jules Lemaître, c'est le charme incomparable du style. Certes, en critique comme ailleurs, le style n'est pas tout; mais sans le style, les idées les plus ingénieuses, les sentiments les plus originaux sont, ou peu s'en faut, comme non avenus. Il faut très bien parler pour se faire entendre. Parmi toutes les voix qui s'élèvent, celles-là seules s'imposent qui, plus harmonieuses, plus chaudes ou plus vibrantes que les autres, semblent l'écho d'une âme plus profonde, plus ardente ou plus riche. Savez-vous pourquoi de très grands critiques, comme Scherer ou Montégut, n'ont pas eu au total toute la notoriété qu'ils méritaient? Parce qu'ils n'avaient pas, le premier surtout, la forme décisive, impérieuse, qui darde la pensée comme une flèche, et fait qu'elle s'implante, pour y vibrer longuement, dans l'esprit qui l'a reçue. Ce mérite, M. Lemaître l'a au plus haut point : on reconnaît entre mille autres une page écrite par lui, et on ne l'oublie plus. « Nul n'écrit mieux que lui, disait Brunetière, d'un style plus

1. Les « billets du matin » ont paru dans le *Temps*, sous la signature T, à partir du 24 avril 1889; ils n'ont malheureusement, — car M. Jules Lemaître est le plus charmant des « épistoliers », — pas été tous réunis en volume.

vif, plus souple et plus inattendu : il joue avec les mots, *il en fait ce qu'il veut*, il en jongle[1]. » Dès ses premiers articles, il faisait admirer aux connaisseurs cette manière à lui, incisive, spirituelle, légère, câlinement égratignante de concevoir et de dire les choses. Sur Musset : « Il fut le plus fringant des fantaisistes, le plus élégant des blasphémateurs, le plus ardent des poètes et le plus faible des hommes : quelque chose comme Byron avec les nerfs et la sensibilité d'une femme. » Sur la poésie de Laprade : « *Excelsior* est un cri honorable; répété durant dix mille vers, il devient un peu fatigant[2]. » Sur les vers de Leconte de Lisle : « J'y vois l'œuvre d'une sorte de Michelet qui n'a pas de nerfs, et qui cisèle au lieu de pétrir[3]. » Il appellera George Sand « la grande faunesse qui aime naïvement les beaux hommes bruns et les Renés campagnards[4] ». Il dira de Balzac : « Cet esprit lourd, puissant et comme empêtré de matière, cette espèce de taureau est un mystique[5] »; de *Madame Bovary* : « Tout le monde a connu Mme Bovary. Chaque petite ville a la sienne.... Mme Bovary résume *toutes ces Phèdres de chef-lieu de canton*[6]. » Et je goûte fort aussi ces quelques lignes sur *Salammbô* : « La cité punique est une bête fauve allongée sur le monceau de ses rapines, au bord de la mer, sous le ciel lourd, avec des ongles sanglants et *des yeux d'or pleins de mystère*.... Dans ce monde écrasant pour l'imagination et pénible à la pensée, Salammbô met un rayon de grâce et de douceur féminines, rayon étrange, *lunaire*, qui étonne les yeux autant qu'il les repose[7]. »

Ce style qui, on le voit, sait prendre plus d'un ton, est particulièrement remarquable et vivant dans les portraits.

1. *Essais sur la littérature contemporaine* (*la Critique impressionniste*), p. 3.
2. *Revue Bleue* du 9 août 1879 [non recueilli en volume].
3. *Id.*, *ibid.*
4. *Revue Bleue* du 11 octobre 1879 [non recueilli en volume].
5. *Id.*, *ibid.*
6. *Id. ibid.*
7. *Revue Bleue* du 18 octobre 1879 [non recueilli en volume].

Portraits physiques et moraux tout ensemble, lorsque l'occasion s'offre à M. Jules Lemaître d'en tracer, il n'y résiste guère, pour notre grand plaisir, et, je crois, aussi pour le sien : on aime à faire ce que l'on sait très bien faire ! Rappelez-vous, dans l'article sur une édition des *Oraisons funèbres*, les portraits si vivement troussés des héros de Bossuet et de leur éloquent panégyriste, « magnifique dans l'écroulement des draperies pesantes et des satins aux belles cassures[1] », et dans l'article sur *les Femmes de France*, tant d'esquisses fines ou amusantes, et ces deux pages étourdissantes : « Mais vous, je vous salue et vous aime par dessus toutes vos compagnes, sans réserve, ni mauvaise humeur, ô George Sand, jardin d'imagination fleurie, fleuve de charité, miroir d'amour, lyre tendue aux souffles de la nature et de l'esprit... ô douce Io du roman contemporain[2] !... » Lisez, lisez toute la suite, si vous ne la connaissez pas.

Et laissez-moi aussi vous remettre sous les yeux ce portrait de Sully Prudhomme :

Une tête extraordinairement pensive, des yeux voilés, — presque des yeux de femme, — dont le regard est comme tourné vers le dedans, et semble, quand il vous arrive, sortir « du songe obscur des livres » ou des limbes de la méditation. On devine un homme qu'un continuel repliement sur soi, l'habitude envahissante et incurable de la recherche et de l'analyse à outrance (et dans les choses qui nous touchent le plus et où la conscience prend le plus d'intérêt) a fait singulièrement doux, indulgent et résigné, mais triste à jamais, impropre à l'action extérieure par l'excès du travail cérébral, inhabile au repos par le développement douloureux de la sensibilité, défiant de la vie pour l'avoir trop méditée. *Spe lentus, timidus futuri*[3]...

1. *Contemporains*, 1re série, p. 31.
2. *Id.*, 3e série, p. 232-234.
3. *Id.*, 1re série, p. 31. — Ce beau portrait figurait déjà dans l'article de la *Revue Bleue* intitulé : *Portraits d'académiciens ; M. Sully Prudhomme* (10 décembre 1881), mais au lieu d'en former le début, comme dans les *Contemporains*, il était précédé de quelques lignes de « préparation », qui en atténuaient et en diminuaient un

Et cet autre de Francisque Sarcey, si amusant de verve malicieuse :

Je m'empare d'une phrase de Beaumarchais, dont je change quelques mots et dont je garde le rythme. « Un homme gros, gris, rond, bon, toujours allègre et de belle humeur. » Tel on se représente M. Francisque Sarcey, et tel il est en effet.... Il n'est pas un article de Sarcey où Sarcey ne soit reconnaissable à l'accent, je dirai presque au geste, et qui ne sente en plein son Sarcey.... On le voit, on l'entend : il se conjouit dans sa barbe, *il vous appelle « mon ami », il va vous taper sur le ventre*.... M. Sarcey est comme qui dirait le bonhomme Richard de la presse contemporaine.... M. Francisque Sarcey sera, si vous voulez, quelque chose comme un gros neveu sanguin du maigre et nerveux Voltaire, neveu très posthume et né en pleine Beauce....

« Enfin Francisque vint. » Il vint du fond de sa province, attiré par About, comme un Caliban de collège par un Prospero de boulevard.... Il vint armé de bon sens, de patience, de franchise et de bonne humeur; professeur dans l'âme, consciencieux, appliqué, décidé à n'écrire que pour dire quelque chose; non pas naïf, mais un peu dépaysé parmi la légèreté et l'ironie parisienne. Déconcerté, non pas[1]....

Notez que cet écrivain qui sait si plaisamment railler et si finement sourire, sait aussi, quand il le faut, être éloquent, et manier la grande période oratoire :

Le jour où, acculé contre une petite porte de l'Hôtel de Ville, monté sur une chaise de paille, visé par des canons de fusils,

peu l'effet. En relisant son article pour le recueillir en volume, l'*écrivain-né* qu'est M. Jules Lemaître a supprimé les « préparations » inutiles et « attaqué » son étude comme elle devait l'être. — Notons ici une fois pour toutes que les articles des *Contemporains* ont été non pas toujours, mais assez souvent retouchés en passant de la Revue dans le livre; et regrettons qu'entre autres articles fâcheusement dédaignés, un article de la *Revue Bleue* (17 avril 1883) sur *Alphonse Daudet romancier* n'ait pas été recueilli. « C'est tout simplement, nous avoue M. Jules Lemaître lui-même, que je n'en étais pas satisfait : c'est que j'avais des remords de ne l'avoir pas su définir (Alphonse Daudet), comme je le sentais, et que, sur lui, je ne consentais pas à être insuffisant. » (*Revue hebdomadaire*, *art. cit.*, p. 56-57).

1. *Contemporains*, 2e série, p. 213, 214, 225, 227.

la pointe des sabres lui piquant les mains et le forçant à relever le menton, gesticulant d'un bras, tandis que de l'autre il serrait sur sa poitrine un homme du peuple, un loqueteux qui fondait en larmes, — le jour où, tenant seul tête à la populace aveugle et irrésistible comme un élément, il l'arrêta, — avec des mots, — et fit tomber le drapeau rouge des mains de l'émeute, — la fable d'Orphée devint une réalité, et Lamartine fut aussi grand qu'il ait jamais été donné à un homme de l'être en ses jours périssables[1].

Et vous ne vous plaindrez pas, je l'espère, de lire encore cette page étonnante, que M. France a sue presque par cœur[2] :

Quand j'entends déclamer sur l'amour de la patrie, je reste froid, je renfonce mon amour en moi-même avec jalousie pour le dérober aux banalités de la rhétorique qui en feraient je ne sais quoi de faux, de vide, et de convenu. Mais quand, dans un salon familier, je sens et reconnais la France à l'agrément de la conversation, à l'indulgence des mœurs, *à je ne sais quelle générosité légère*, à la grâce des visages féminins ; quand je traverse, au soleil couchant, l'harmonieux et noble paysage des Champs-Élysées ; quand je lis quelque livre subtil d'un de mes compatriotes, où je savoure les plus récents raffinements de notre sensibilité et de notre pensée ; quand je retourne en province, au foyer de famille, et qu'après les élégances et l'ironie de Paris je sens tout autour de moi les vertus héritées, la patience et la bonté de cette race dont je suis ; quand j'embrasse, de quelque courbe de la rive, la Loire étalée et bleue comme un lac, avec ses prairies, ses peupliers, *ses îlots blonds, ses touffes d'osiers bleuâtres*, son ciel léger, la douceur épandue dans l'air et, non loin, dans ce pays aimé de nos anciens rois, quelque château ciselé comme un bijou qui me rappelle la vieille France, ce qu'elle a fait et ce qu'elle a été dans le monde ; alors je me sens pris d'une infinie tendresse pour cette terre maternelle où j'ai partout des racines si délicates et si fortes ; je songe que la patrie, c'est tout ce qui m'a fait ce que je suis ; ce sont mes parents, mes amis d'à présent et tous mes amis possibles ;

1. *Contemporains*, 4e série (*Lamartine*), p. 153.
2. *La Vie littéraire*, t. III, p. 154.

c'est la campagne où je rêve, le boulevard où je cause; ce sont les artistes que j'aime, les beaux livres que j'ai lus. La patrie, je ne me conçois pas sans elle; la patrie, c'est moi-même au complet. Et je suis alors patriote à la façon de l'Athénien qui n'aimait que sa ville et qui ne voulait pas qu'on y touchât parce que la vie de la cité se confondait pour lui avec la sienne. Eh! oui, il faut sentir ainsi : c'est si naturel! Mais il ne faut pas le dire! c'est trop difficile, et on n'a pas le droit d'être banal en exprimant sa plus chère pensée[1].

Il n'y a pas là de mots bien rares, d'épithètes bien imprévues, d'images bien raffinées, de constructions bien subtiles. La phrase, élégante et sinueuse, se déroule sans hâte, comme le cours nonchalant de cette Loire si tendrement aimée; mais tout est si juste de ton, les alliances de mots sont si naturelles et si heureuses, le verbe obéit si docilement à l'idée qu'il exprime, à l'émotion qu'il traduit, il en suit si fidèlement le mouvement et le rythme qu'on ne saurait distinguer ici la pensée de l'expression. Le style fait corps avec l'idée; il ne s'analyse pas, il ne se *démonte* pas; il n'est que le geste involontaire d'une âme, — de l'une des âmes les plus mobiles, les plus frémissantes de ce temps. Je crois que ceux qui comparent le style de M. Jules Lemaître à celui d'Anatole France commettent une légère méprise. Le style d'Anatole France est admirable, mais il est composite; c'est un merveilleux alliage, mais un alliage qui a ses secrets, ses procédés peut-être, et dont un très habile orfèvre pourrait retrouver le titre; certes, l'artiste cisèle un très rare métal, mais ce métal est de l'airain de Corinthe. Rien de tel, ce me semble, chez

1. *Contemporains*, 1re série (*Édouard Grenier*), p. 125-126. — Cette page a été en partie reprise dans un *Discours prononcé à la distribution des prix du lycée d'Orléans* (*Contemporains*, 7e série, p. 226), et elle est elle-même, en partie, une reprise de ces vers des *Petites Orientales* (*La Loire*), édition actuelle des *Poésies*, p. 253 :

> La Loire est une reine, et *les rois l'ont aimée* :
> Sur ses cheveux d'azur ils ont posé jaloux,
> *Des châteaux ciselés ainsi que des bijoux;*
> Et de ces grands joyaux sa couronne est formée.

M. Jules Lemaître : si son style est travaillé, plus qu'il n'y paraît peut-être, — car le parfait naturel est presque toujours un fruit laborieux de l'art, — jamais il ne sent l'huile, ni l'effort. Les influences qu'il a pu subir, il se les est « converties en sang et en nourriture ». *On ne le pastiche pas*; il n'y a pas de « recettes » pour penser et pour sentir. Il mérite, ce style exquis, qu'on redise de lui ce mot découragé que M. Bourget nous rapporte à propos de Renan : « Ah! la phrase de celui-là, on ne voit pas comment c'est fait. »

Nos idées générales sont presque toujours conditionnées par les intérêts ou les exigences de notre talent, — quand nous en avons. J'ai l'air de caractériser le style et l'art d'écrivain de M. Jules Lemaître; en réalité, je crois bien avoir découvert tout le secret de son « impressionnisme » critique. On sait assez en quoi il consiste. Très fermement convaincu qu'on ne peut jamais sortir de soi, et que toutes nos idées, tous nos jugements sur le monde ou sur la vie, sur les hommes ou sur les livres ne sont jamais que la projection de notre moi sur l'univers, l'auteur des *Contemporains*, bien loin de souffrir pour son compte de cette infirmité soi-disant nécessaire de la condition humaine, s'en accommode au contraire le plus gaiement du monde, il s'en réjouit, il s'y complaît; il en fait la théorie : théorie subtile, captieuse, discutable, — ce n'est pas ici le point, — et surtout « le plus mol oreiller pour une tête bien faite » qu'ait jamais inventé depuis Montaigne la paresse critique[1]. Car il suit de là deux choses : d'abord que juger

1. « Ce qui me plaît dans ses théories (celles de Guyau), comme dans celles de M. Séailles, c'est que l'un et l'autre conçoivent le beau comme étant en très grande partie subjectif. Le beau n'est rien en soi; il consiste dans certains rapports entre les choses et l'âme humaine. Il faut donc renoncer à en donner une définition unique, qui sera toujours très vague, très incomplète et fausse par quelque point. Le mieux est de chercher ce qu'est le beau pour les différents groupes d'esprits.... L'esthétique ne serait plus ainsi qu'une branche de ce que Sainte-Beuve appelait l'histoire naturelle des esprits.... » (*Questions d'esthétique*, d'après MM. Séailles et Guyau, *Revue bleue* du 18 octobre 1884, non recueilli en volume.)

un livre, c'est forcément traduire l'impression que la lecture de ce livre a faite sur nous; et ensuite, que plus cette impression sera naïve, spontanée, fidèlement rendue, plus elle a chance d'être originale, vivante et persuasive. Et toute l'œuvre critique de M. Lemaître n'est, de son propre aveu, qu'un recueil de ses « impressions » de lecture. La théorie est discutable, je l'ai dit; la méthode est dangereuse, tout au moins pour d'autres que M. Lemaître; mais voyez comme l'une et l'autre sont étroitement adaptées aux besoins profonds, impérieux de son art. Écrivain, il vaut surtout par l'exactitude scrupuleuse avec laquelle il rend à l'aide des mots le chant qui s'élève en lui; il faut donc que rien ne s'interpose entre son moi et sa plume au moment où il compose; il éliminera donc de parti pris tout ce qui, venu du dehors, risquerait de troubler la liberté de son rêve, d'obscurcir la clarté de sa vision; les hommes et les œuvres qu'il décrira, ce n'est pas en eux-mêmes qu'il s'efforcera de les voir, c'est dans l'intimité de sa propre conscience qu'il les regardera. C'est les yeux fixés sur l'image intérieure qu'ils lui ont laissée qu'il travaillera : c'est cette image, — uniquement, — qu'il voudra transporter sur la toile. Peu lui importe qu'elle ne ressemble pas entièrement au modèle. « Dans les portraits littéraires que j'esquisse, nous dira-t-il avec ingénuité, *je ne cherche qu'à reproduire l'image que je me forme involontairement de chaque écrivain, en négligeant ce qui, dans son œuvre, ne se rapporte pas à cette vision. Or il arrive souvent que l'écrivain y gagne; mais il y perd aussi quelquefois*[1]. » — *Habemus confitentem.*

Lamartine, ignorant qui ne sait que son âme,

disait Sainte-Beuve dans un vers célèbre. M. Lemaître n'est pas ignorant; il a beaucoup lu, beaucoup vu, beaucoup retenu. Mais, quand il écrit, c'est son âme même qu'il nous raconte à propos d'autrui. Et si la connaissance intégrale,

1. *Contemporains*, 3e série (*Jean Richepin*), p. 336.

objective des autres âmes y perd quelquefois, combien son art à lui y gagne en sincérité, en charme, en finesse originale! Et c'est ce qu'il sent bien. Et c'est pourquoi il s'est fait, — contre Brunetière notamment, — le praticien et le théoricien de l'impressionnisme littéraire.

Il me semble qu'on s'explique mieux maintenant les caractères particuliers de la critique de M. Jules Lemaître. Son horreur du dogmatisme, sa défiance à l'égard des idées générales, son dédain des procédés de la critique dite « scientifique », et même de la critique sans épithète, pour peu qu'elle se soucie d'être impersonnelle, objective, et même tout simplement historique, tout cela provient d'une seule et même cause : le besoin jaloux de défendre son moi contre le moi d'autrui, de sauvegarder les droits de son originalité personnelle. Pareillement, ce que l'on a appelé, assez improprement d'ailleurs, son scepticisme, qu'est-ce au fond, sinon un moyen de défense encore, — M. Lanson, je crois, l'a justement remarqué, — une façon de réserver la liberté et de légitimer la mobilité de ses formes individuelles de penser et de sentir? De là encore son apparent dilettantisme : car, trop intelligent pour penser et sentir à vide, il a voulu enrichir son moi des impressions les plus diverses, il a voulu « faire comme Paul Bourget qui se croirait perdu d'honneur si une seule manifestation d'art lui était restée incomprise [1] », et il s'est efforcé de tout comprendre, afin de fournir à son impressionnisme une base d'opérations plus large et, peut-être, de jouir plus voluptueusement de sa propre pensée. De là aussi son goût passionné de la modernité : car les anciens ne se prêtent pas aussi aisément que les auteurs d'aujourd'hui aux intuitions, parfois aventureuses, de l'impressionnisme; on ne les comprend pas de prime saut, en quelque sorte, comme nos contemporains; pour entrer pleinement en eux, il faut un désintéressement de soi souvent assez méritoire; il y faut un effort de sympathie

1. *Contemporains*, 4e série (*Paul Verlaine*), p. 63.

critique et d'information historique peu compatible avec la libre spontanéité dont l'écrivain se fait une vertu et une loi : « tandis que souvent, ouvrant au hasard un livre d'aujourd'hui ou d'hier, il m'arrive, — nous confiera M. Jules Lemaître, — de frémir d'aise, d'être pénétré de plaisir jusqu'aux moelles, — tant j'aime cette littérature de la seconde moitié du XIXe siècle, si intelligente, si inquiète, si folle, si morose, si détraquée, si subtile, — tant je l'aime jusque dans ses affectations, ses ridicules, ses outrances, *dont je sens le germe en moi, et que je fais miens tour à tour*[1] ». C'est bien cela. Et pour tout dire d'un mot, la critique ainsi comprise a peut-être bien, nous le verrons, gardé quelques-unes des habitudes de l'ancienne critique; mais elle est surtout, à sa manière, une sorte de création artistique.

Et c'est pourquoi sans doute elle a fait merveille dans la chronique théâtrale. Car, je vous prie, que demandons-nous surtout au feuilletoniste dramatique? Qu'il nous renseigne assurément sur la pièce qu'on vient de jouer, qu'il nous en signale rapidement les mérites ou les défauts; mais, et surtout si l'œuvre, — ce qui arrive si souvent pour ces productions éphémères, — relève bien plutôt de ce que M. Faguet appelait un jour de la « littérature digestive » que de la littérature pure et simple, nous ne lui défendons pas de rêver en marge ou même en dehors de la pièce, et même nous l'en prions, et s'il réussit à nous intéresser, à nous instruire, à nous charmer, à nous faire rêver ou penser à notre tour, nous lui savons un gré infini de nous donner la fête de son esprit. On sait de reste si M. Jules Lemaître a su remplir ce programme. Les dix volumes d'*Impressions de théâtre*, où il a recueilli quelques-unes des étincelantes chroniques dramatiques qu'il a données de 1885 à 1898 au *Journal des Débats* et à la *Revue des Deux Mondes* sont une des œuvres les plus originales, les plus vivantes, les plus suggestives, les plus charmantes

1. *Contemporains*, 1re série (*Ferdinand Brunetière*), p. 239.

de la littérature contemporaine. Je sais d'excellents juges qui les préfèrent aux *Contemporains* eux-mêmes, et qui ne craignent pas d'évoquer à leur sujet le dangereux souvenir de Montaigne. Je ne suis pas très loin d'être de leur avis.

C'est d'abord le même style souple, aisé, insinuant, et qui, suivant l'impression du moment, de l'émotion la plus pénétrante jusqu'à la plus fine raillerie, et même jusqu'à la drôlerie la plus funambulesque, remplit exactement tout « l'entre-deux ». Il est ici plus savoureux, plus piquant, plus *dru* que jamais; il a des audaces de « jeune faune » qu'on ne passe qu'à lui, et qui, plus d'une fois, tiennent de la gageure; M. Lemaître a certainement repoussé bien au delà de toutes les limites connues ce que les honnêtes gens peuvent tolérer en matière de familiarité; voyez par exemple telle chronique sur le *Théâtre libre ancien*. L'austère Édouard Rod allait jusqu'à dénoncer dans ces inquiétants exercices de virtuosité « une pointe de cynisme [1] ». Et un ingénieux critique, M. Georges Renard, écrivait à ce propos : « J'imagine qu'il a dû plus d'une fois faire trembler la pudeur des graves abonnés du *Journal des Débats*, et je ne jurerais pas qu'il s'est toujours borné à lui faire peur [2] ».

Ces gaietés, j'allais dire, en songeant à celles de Ronsard, ces « folastreries » de style ne sont, bien entendu, que le moindre mérite de la critique dramatique de M. Jules Lemaître. On se tromperait fort si on la croyait dépourvue de toute valeur technique. Assurément, sur ce chapitre, l'auteur des *Contemporains* se surveille moins, a plus de nonchalance que M. Émile Faguet et surtout que le terrible Francisque Sarcey : la pratique du théâtre l'a trouvé plus froid que le chroniqueur du *Temps* aux

1. Édouard Rod, *les Idées morales du temps présent*. Perrin, 1891, p. 130. — Anatole France disait de lui : « Il a le sensualisme [M. France veut dire : *sensualité*] délicat, bien qu'un peu vif ». (*Vie littéraire*, 1re série, p. 10.)

2. Georges Renard, *les Princes de la jeune critique*, Librairie de la *Nouvelle Revue*; Paris, 1890, in-16, p. 26.

prouesses et aux roueries du métier, moins asservi aux routines du public, et la préoccupation de la « scène à faire » ne trouble ses rêves que d'une façon fort intermittente. Mais, quand il le veut, il sait tout comme un autre, et même mieux qu'un autre, « démonter » une pièce, l'examiner comme œuvre de théâtre, en faire voir le fort et le faible, et résoudre avec beaucoup d'élégance les problèmes d'algèbre dramatique où se complaisait l'ingéniosité d'un Scribe. Seulement, et il faut l'en louer, il est très rare qu'il s'en tienne là. Comme d'ailleurs presque tous les critiques d'origine universitaire, il aime le théâtre qui, nous l'avons vu, lui a fourni ses premiers sujets d'études. De sorte que, même au point de vue assez étroit, et, en tout cas, peu élevé des « spécialistes » de la scène, la critique dramatique de M. Jules Lemaître mérite une sérieuse considération.

Il écrivait, en prenant possession du feuilleton du *Journal des Débats* et en succédant à J.-J. Weiss :

Je promets d'être un critique appliqué et consciencieux. Je pourrais, comme un autre, apporter sur l'art dramatique, avant toute expérience, des théories et des doctrines ; je n'en ai point. Je m'abstiendrai de traiter de haut le vaudeville, de mépriser les pièces bien faites et de conspuer le théâtre de Scribe. Mais en même temps, *je suis tout prêt à accueillir, sans mauvaise humeur, la suppression des conventions inutiles* et toutes les innovations qui se pourraient produire, et je ne condamne point d'avance la prochaine comédie de M. Becque. Je pourrais aussi insinuer (la chose est tout indiquée) qu'il y a peut-être une place à prendre, une voie à suivre, entre M. Sarcey qui est la règle et le bon sens, et M. Weiss, qui représente le caprice brillant et ce que M. Nisard appelle « le sens propre » ; je n'en ferai rien. Cette moyenne au reste ne serait pas si facile à déterminer.... Autre mérite, — négatif, il est vrai ; mais on a ceux qu'on peut. Ma connaissance du théâtre contemporain n'allant pas sans d'assez grandes lacunes, il y aura bien des spectacles où j'apporterai *un esprit vierge et une âme presque fraîche*[1]....

1. *Journal des Débats* du 22 novembre 1885 [non recueilli en volume].

Voilà un honnête programme : M. Jules Lemaître l'a fort bien rempli ; il a même tenu, chose admirable, beaucoup plus qu'il ne promettait. Rien qu'en suivant sa pente, rien qu'en se contentant d'être un « critique impressionniste », il a réussi à édifier au jour le jour une œuvre singulièrement originale et variée.

Faisons attention aux derniers mots de cette profession de foi : « un esprit vierge et une âme presque fraîche ». Savez-vous qu'il est extrêmement difficile, et donc extrêmement rare d'apporter en critique « un esprit vierge et une âme presque fraîche » ? Nous n'abordons à proprement parler jamais une œuvre sans prévention. Nous avons trop lu, trop retenu peut-être, nous avons trop réfléchi sur nos lectures, bref, trop d'idées, non pas peut-être toutes faites, mais acquises; trop de sentiments, les uns assez profonds, les autres un peu artificiels, s'agitent dans notre conscience : c'est à travers ce prisme déformateur que nous voyons les œuvres du passé, et même celles du présent, celles que nous ne connaissons pas encore comme celles que nous connaissons de longue date. Pour bien juger une œuvre, il faudrait que nous fussions capables de ce travail de réforme intérieure, de *conversion* véritable qu'exige M. Bergson du vrai philosophe, — et que M. Edouard Le Roy a très bien défini dans un admirable petit livre [1] ; — il faudrait que, par delà les acquisitions de la conscience critique, nous redevinssions capables d'intuition. L'impressionnisme de M. Jules Lemaître lui aura au moins rendu ce service de développer en lui les puissances d'intuition. De propos très délibéré, il s'est conservé « un esprit lucide et ingénu » tout ensemble, qu'il applique avec succès aux œuvres les plus diverses. Il excelle à « découvrir » ou à paraître « découvrir » les chefs-d'œuvre les plus connus. Eschyle ou Sophocle, Térence ou Shakespeare, Molière ou Racine ne lui en imposent nullement

1. *Une Philosophie nouvelle : Henri Bergson* par Edouard Le Roy, 1 vol. in-16 ; Alcan, 1912.

« Écartant les végétations parasites[1] », les gloses interminables qui nous dérobent ces maîtres vénérables, il se rapproche d'eux, et il les rapproche de nous le plus possible : il admire dans Euripide des « mots de nature » dignes du Théâtre-Libre[2]; il compare la comédie latine à une « représentation dramatique gratuite à l'Hippodrome, un jour de fête nationale[3] », et il a une façon de commenter *le Misanthrope* ou *Polyeucte* qui nous fait merveilleusement voir tantôt combien les hommes du XVIIe siècle sont loin, et tantôt combien ils sont près de nous[4]. Et encore qu'il ne faille point abuser de ce procédé, il n'en est point, quand il est manié avec tact, qui nous fasse mieux sentir, dans les œuvres littéraires, l'identité et la diversité tout ensemble de la vie morale.

La vie morale : voilà, au fond, le vrai critérium de M. Jules Lemaître critique dramatique. Quelle que soit la pièce qu'il examine, ce qu'il demande avant tout à l'auteur, c'est de nous présenter des caractères vivants et vrais; tout le reste lui est presque indifférent. L'habileté technique, les mérites mêmes du style, il en fait très bon marché, s'il ne rencontre pas cette toute petite chose bien humble, un peu d'humanité. A travers la littérature dramatique de tous les temps et de tous les pays il cherche l'homme, et comme chacun « porte en soi la forme de l'humaine condition », il n'a qu'à confronter avec lui-même ces simulacres humains, parfois ces fantoches, que les dramaturges lui présentent, pour les mesurer tous à leur vraie valeur. Certes, on avait avant lui, sous les masques, essayé de voir les visages; mais personne encore ne l'avait fait avec cette continuité, cette richesse d'expérience et de pensée, cette vivacité amusée de style et cette souplesse de talent. Imaginez Montaigne revenant au monde et se faisant chroniqueur théâtral : il semble qu'il n'eût pas écrit autre-

1. *Impressions de théâtre*, 6e série, p. 90-91.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 9.
3. *Id.*, *ibid.*, p. 19.
4. *Id.*, 1re série.

ment. On lut avec passion ces « feuilletons de moraliste » : le mot est de quelqu'un qui s'y connaît bien, de M. Emile Faguet[1]. Moraliste en effet, M. Jules Lemaître l'était dans toutes les acceptions du terme : car il ne se contentait pas de rechercher la vérité morale au théâtre, et de comparer le théâtre avec la vie ; il méditait sur le théâtre comme il eût médité sur la vie elle-même. Il s'expliquait sur la valeur morale des personnages fictifs qu'on lui mettait sous les yeux ; il discutait abondamment les cas de conscience où ils se trouvaient engagés, et quand le problème était mal posé, ou quand les personnages, trop inconsistants, lui paraissaient trop irréels, oubliant le théâtre, il se laissait volontiers aller à refaire la pièce comme elle aurait dû se jouer dans la vie de tous les jours. Et c'est ainsi que les desiderata du moraliste éveillaient tout naturellement en lui la vocation de dramaturge et l'entraînaient peu à peu à ce rôle.

Avant de le suivre dans cette nouvelle carrière, essayons d'envisager l'ensemble de son œuvre critique, et d'en dégager les tendances essentielles, les idées maîtresses auxquelles il s'est le plus constamment tenu. Ne nous laissons pas prendre aux airs de scepticisme détaché qu'il affectait très volontiers, surtout à ses débuts : il jetait sa gourme, et, « universitaire libéré », mais qui veut trop faire oublier sa toge, — l'excellent Maxime Gaucher le lui reprochait, non sans raison[2], — il ne résistait pas au plaisir de scandaliser un peu, de manier l'ironie transcendantale, de faire briller toute la grâce, et pétiller toute la mousse de son esprit. « Ce lettré, qui a pris tous ses grades, disait de lui Anatole France, jette volontiers en l'air son bonnet de docteur et s'amuse çà et là à des espiègleries d'écolier[3]. » N'attachons pas non plus grande importance aux contradictions, les unes voulues, les

1. Emile Faguet, *le Théâtre de M. Jules Lemaître* (*Revue de Paris* du 1er mars 1895, p. 20).

2. *Revue Bleue* du 21 novembre 1885.

3. Anatole France, *la Vie littéraire*, t. II, p. 172.

autres involontaires dont il a parsemé ses premiers écrits; ce sont jeux d'un esprit très libre, très hospitalier, prodigieusement intelligent, qui aime à faire le tour des idées et des questions avant de conclure et qui abuse un peu de sa souplesse et de sa force pour acquérir le droit d'en bien user. Même à ses débuts d'ailleurs, il sait affirmer ou nier, quand il le faut; et l'on n'a pas oublié l'exécution magistrale, presque féroce, de ce pauvre M. Georges Ohnet. « Depuis l'article de M. Lemaître, a-t-on dit fort joliment, bien des gens continuent de lire M. Ohnet, mais on ne trouve plus personne qui s'en vante[1]. »

Essayons donc d'aller au fond des choses, et parmi tous les méandres de cette ondoyante et subtile pensée, efforçons-nous de la surprendre et de la fixer en ses attitudes essentielles. — Littérairement, on pourrait, à première vue, voir en lui le moins « traditionaliste » des hommes, le plus déterminé des « modernistes »; et le fait est qu'il est — généralement — à l'égard des tentatives contemporaines le plus accueillant des critiques; il a, — dans sa prime jeunesse, il est vrai, — été très engoué du romantisme; plus tard, il s'est « grisé autant que personne de ce vin lourd du naturalisme (si mal nommé)[2] ». Mais regardez-y d'un peu plus près : ces ivresses n'ont pas duré, et il a su dire aux romantiques et aux naturalistes d'amères vérités. S'il a fort bien parlé d'Ibsen, il n'a pas été tendre aux influences cosmopolites, et les « littératures du Nord » ont trouvé en lui presque un ennemi personnel : n'a-t-il pas osé dire un jour de Shakespeare que « si nous étions francs, il nous ferait encore bien souvent, comme à Voltaire, l'effet d'un sauvage ivre[3] »? Et enfin, s'il a été indulgent, et même tendre à Verlaine, n'a-t-il pas été assez dur aux symbolistes, beaucoup plus dur en tout cas que Brunetière? « Simple Tourangeau, disait-il, fils d'une race sensée, modérée et railleuse, avec le pli de vingt

1. G. Lanson, *Hist. de la littérature française*, 1re éd. p. 1082.
2. *Contemporains*, 4e série (*George Sand*), p. 160.
3. *Impressions de théâtre*, 1re série, p. 127.

années d'études classiques et un incurable besoin de clarté dans le discours, je suis trop mal préparé pour entendre leur évangile[1]. » Au fond, tout au fond, comme déjà Sainte-Beuve, M. Jules Lemaître, n'en doutez pas, est un classique. Par ses qualités, par ses timidités peut-être aussi, son goût est celui d'un homme que, vers dix ou douze ans, Boileau « éblouissait », qui, depuis, a continué à l'aimer[2], et qui, à Shakespeare préfère décidément Racine[3].

Sa pensée politique est, sinon plus confuse, tout au moins, — jusque vers 1898, — plus difficile à préciser. A nous en tenir uniquement à ses déclarations d'alors, ou plutôt aux aveux qu'il laisse échapper çà et là, on entrevoit, dans cet écrivain qui est du peuple, qui ne fréquente guère et qui n'aime pas le « monde », qui est aussi peu « snob » et aristocrate qu'il est possible de l'être, quelque chose comme un républicain de plus en plus désabusé. « J'étais à quatorze ans, nous dit-il, un enfant doux et pieux, mais résolument jacobin et terroriste[4]. » Plus tard, il nous dira bien de la Révolution qu'elle est une « œuvre bonne », mais il ajoute qu' « il est trop tard du reste pour en douter[5] », ce qui n'implique pas une foi bien fervente. Et s'il nous confie qu'il a « toujours été aussi anti-boulangiste que possible[6] », il a, en revanche, sur « nos politi-

1. *Contemporains*, 4e série (*Paul Verlaine*), p. 66.

2. *Impressions de théâtre*, 7e série (*J.-J. Weiss*), p. 78. — Cf. aussi tout le développement sur Boileau dans le *Jean Racine*, p. 79-82 : « Boileau me plaît extrêmement... ».

3. *Impressions de théâtre*, 1re série : voyez, p. 137-139, toute la fin de l'article sur *Hamlet*. — Voyez aussi la fin de l'article (non recueilli en volume) sur *le Mouvement poétique en France* : « L'esprit de la race française, si *naturellement apte à l'étude de la réalité et à la connaissance de l'homme*, éclate enfin librement dans la poésie où il a été si souvent contrarié par des modes, des partis pris, *des influences étrangères*.... Bref, on revient à l'honnête axiome de ce digne Boileau : Rien n'est beau que le vrai.... » (*Revue Bleue* du 9 août 1879.)

4. *Contemporains*, 5e série, p. 163.

5. *Id.*, 1re série (*le Néo-Hellénisme*), p. 152.

6. *Id.*, 5e série, p. 310, 312.

ciens », « race médiocre, vaniteuse et déplaisante [1] », sur « les beautés de notre régime parlementaire [2] », sur la politique, « la vraie maladie d'à présent », car « elle envahit tout, elle attriste tout, elle est en train de gâter le génie de notre race [3] », des mots qui eussent semblé singulièrement hétérodoxes dans les couloirs de ce qu'il appelle irrévérencieusement « les Folies-Bourbon ». Nul doute qu'il ne se soit peint lui-même sous les traits de l' « ami » qu'il met en scène, *dès 1885*, dans un article qu'il n'a pas recueilli en volume, et sur lequel nous reviendrons; cet ami « qui n'est ni impérialiste, ni royaliste, mais qui est tout de même un peu réactionnaire et pessimiste à sa façon » est déjà d'avis que « la République a fait banqueroute à bien des espérances », et il développe copieusement cette thèse [4]. L'article n'a pas dû beaucoup plaire dans le monde officiel.

Il serait, ce me semble, un peu prématuré d'interroger dès maintenant avec quelque détail M. Jules Lemaître sur son *credo* métaphysique, religieux et moral. Non pas, certes, que la matière soit peu abondante; mais, sauf dans le cas d'une crise intérieure, c'est par son œuvre tout entière qu'un écrivain répond à ces sortes de questions, bien plutôt que par telle portion particulière de son œuvre; et il nous reste, en plus d'un genre, plus d'un ouvrage de l'auteur des *Contemporains* à examiner, avant de

1. *Débats* du 9 novembre 1885 [non recueilli en volume]. — Ce jugement est d'autant plus caractéristique que, dans ce même article (sur l'interdiction de *Germinal*), M. Jules Lemaître blâme Zola, et la « turbulence de ses colères » et « le profond mépris de l'écrivain pour l'homme qui fait de la politique ». « Je n'ajouterai pas, écrit-il, que ce dédain, en *détournant des affaires publiques les plus riches intelligences, pourrait devenir préjudiciable au pays*, et qu'il est inquiétant de le voir se propager déjà parmi ceux qui tiennent une plume. »

2. *Contemporains*, 5e série, p. 264.

3. *Débats* du 23 novembre 1885 [non recueilli en volume].

4. *La Jeunesse sous la 3e République* (*Revue Bleue* du 13 juin 1885). — M. Georges Renard, très en éveil sur cet article, constate déjà que M. Jules Lemaître « n'est pas un farouche républicain » et il insinue qu'il doit avoir « des opinions réactionnaires ». (*Les Princes de la jeune critique*, p. 23.)

lui demander ses conclusions générales. Contentons-nous donc, pour l'instant, et d'après son œuvre critique, de noter brièvement les quelques traits qui caractérisent sa conception de la vie. Détaché du dogme chrétien, non pas peut-être pour des raisons extrêmement fortes, — les dernières pages de l'étude sur Veuillot, qui ne sont pas d'un grand théologien, ne sont pas non plus d'un bien profond philosophe, — M. Lemaître n'est pas détaché du christianisme, et il en a vivement « senti la douceur secrète et subi le sortilège intérieur[1] ». Et il est bien moins encore détaché de la morale chrétienne qui, presque toujours, et sans qu'il le dise, lui inspire ses jugements sur les innombrables consciences fictives ou réelles qui ont posé successivement devant lui. « Je crois, nous dit-il, que la morale, dans le détail de ses prescriptions, doit coïncider, sur les points essentiels, avec la partie durable des morales religieuses[2]. » Qu'on parcoure ses *Impressions de théâtre* : on verra que, dans l'ensemble, et à ses meilleurs moments, ce prétendu sceptique n'aura pas été un trop mauvais casuiste chrétien[3]. Comment a-t-il conçu et a-t-il pratiqué cette casuistique en action qui s'appelle le « poème dramatique »? C'est ce qu'il nous faut rechercher maintenant.

IV

J'ignore si M. Jules Lemaître, poète et artiste comme il l'était, a formé de bonne heure le projet de rivaliser avec les dramaturges dont, chaque semaine, il examinait les pièces : mais je serais étonné qu'il eût beaucoup tardé à prononcer dans son cœur le si naturel *Ed anch'io*. Tout au début de sa carrière de critique dramatique, — le feuille-

1. *Impressions de théâtre*, 7e série (*Renan*), p. 37.
2. *Contemporains*, 5e série (*Édouard Rod*), p. 60-61.
3. « Je n'ignore pas moi-même qu'en résumant ainsi la partie joyeuse de la pièce (*les Demi-Vierges* de M. Prévost) j'y envoie des spectateurs, et que je fais donc un drôle de métier. » (*Impressions de théâtre*, 9e série, p. 246.)

ton n'a pas été recueilli en volume, — il se prenait à regretter que « la grande comédie » n'eût pas encore emprunté ses sujets à la politique. « Ah! l'admirable matière, s'écriait-il, pour un auteur dramatique qui aurait un peu de génie! » Et il ajoutait :

On peut dire que la comédie de nos mœurs politiques est encore à faire. Les données les plus simples seraient les meilleures, car ces pièces-là vaudraient surtout par la vérité de l'observation et par le choix des détails. On prendrait tout uniment, je suppose, un brave homme qui serait parfaitement honnête au premier acte, que la politique dépraverait peu à peu, et qui serait tout près d'être un gredin au dénouement. Et quel serait le nœud? Oh! c'est bien simple : le même que dans les comédies classiques : on donnerait à cet homme une fille qu'il sacrifierait à son horrible passion. Si vous aimez les dénouements optimistes, l'amoureux de la fille sauverait enfin le père du déshonneur. Ou bien, au contraire, on sacrifierait l'ingénue jusqu'au bout, et quelque suprême platitude porterait notre homme au ministère. Sur quoi la toile tomberait. Près du héros, on placerait, d'un côté, son Comité électoral qui serait son mauvais génie et son tyran, et, de l'autre, sa femme, quelque bonne bourgeoise, qui serait son bon génie inécouté. Je livre cette donnée pour rien. Elle n'est pas neuve : c'est celle de presque toutes les comédies de Molière. Je n'ai changé que le ressort principal de l'action. Mais on pourrait très bien tirer de là un chef-d'œuvre. Il n'y a qu'à l'écrire[1].

Et c'est presque *le Député Leveau*. Je n'ai point dit que *le Député Leveau* fût un chef-d'œuvre. Mais c'est une très bonne comédie.

Et il en est ainsi de presque tout le théâtre de M. Lemaître. Si des pièces qu'il nous a déjà données[2], aucune

1. *Journal des Débats* du 25 novembre 1885.

2. *Révoltée* (1889); *le Député Leveau* (1890); *Mariage blanc* (1891); *Flipote* (1893); *les Rois* (1893); *l'Age difficile* (1895); *le Pardon* (1895); *la Bonne Hélène* (1896); *l'Aînée* (1898); *la Massière* (1905); *la Princesse de Clèves*; *Bertrade* (1905); *le Mariage de Télémaque* (1910). — Voyez Émile Faguet, *le Théâtre de M. Jules Lemaître* (*Revue de Paris*, 1er mars 1895).

peut-être ne marque dans notre littérature dramatique une date aussi importante que *la Dame aux Camélias* ou que *le Gendre de M. Poirier*, aucune n'est indifférente, et presque toutes ont des parties de chef-d'œuvre. Aucune d'elles à la scène n'a eu de ces succès bruyants que tel autre de nos contemporains a connus, et que d'ailleurs elles ne cherchaient pas, n'étant point faites pour le gros public, mais bien plutôt pour le public, toujours un peu restreint, des délicats, ou, comme l'on disait jadis, des « honnêtes gens ». Mais ce qu'elles perdent peut-être « aux chandelles », et par leurs qualités au moins autant que par leurs défauts, comme elles le regagnent, — et amplement, — à la lecture! Pour les lecteurs à qui le théâtre de Racine a procuré leurs plus vives jouissances, il n'y a pas, depuis vingt ans, de « spectacle dans un fauteuil » qui vaille ceux que leur offre M. Jules Lemaître.

Et je n'entends pas, certes, insinuer par là que le théâtre de l'auteur de *l'Aînée* soit dépourvu de toute valeur proprement dramatique. Quand parut *Révoltée*, « le prieur du bon sens » déclara que la pièce était « d'une singulière inexpérience et d'une rare maladresse »; mais Sarcey « voyait gros » là, comme en toutes choses, et, — il est vrai que je n'ai pas vu jouer *Révoltée*, — j'en croirais beaucoup plus Brunetière[1] ou M. Faguet qui, jugeant l'œuvre eux aussi au point de vue du théâtre, se sont montrés beaucoup moins sévères. D'une manière générale, si le métier dramatique, chez M. Jules Lemaître, a ses imperfections et ses lacunes, ou, bien plutôt encore, ses indolences et ses négligences, parfois un peu volontaires, il est très loin d'être dénué des qualités, même extérieures, qui assurent d'ordinaire le succès : l'ingéniosité de l'intrigue, le mouvement, la rapidité du dialogue, l'art de traiter les situations fortes avec franchise et vigueur, et cette *vis comica* ou *tragica* à laquelle les anciens ramenaient presque toute la « poétique » théâtrale. N'est-ce point là presque

1. *Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1889.

l'essentiel? Sans doute il serait bon que le dramaturge fût un peu moins dédaigneux ou insoucieux de l'art si utile des « préparations » : et si l'on ne peut demander aux pièces de M. Lemaître d'avoir ce quelque chose de rectiligne et de géométrique qu'ont les pièces de M. Paul Hervieu, on pourrait leur souhaiter une composition plus vigoureuse, plus *décidée*, moins flottante. Au théâtre comme dans le roman, plus que dans le roman peut-être, on n'exagérera jamais l'importance de la composition. Le public ne cède qu'à celui qui lui fait un peu violence, et dont il sent la forte main s'abattre dès l'abord sur lui pour ne le plus lâcher qu'à la fin.

Mais ces faiblesses ne sont que bien peu de chose si l'on songe aux mérites dont elles sont l'inévitable compensation. « *L'Invitée*, écrivait voilà bien longtemps l'auteur des *Impressions de théâtre*, *l'Invitée* est un éminent exemple *de ce que le théâtre peut reconquérir sur le domaine propre du roman.* Songez que, *si ces empiètements n'étaient jamais essayés, le théâtre ne bougerait pas, n'aurait pas bougé depuis deux siècles*[1]. » Il me semble que M. Lemaître nous livre ici la formule même de son théâtre : de propos très délibéré, il a renoncé au vieux moule où l'on avait avant lui jeté tant de pièces, bonnes ou mauvaises, aux procédés, aux conventions qui avaient cours et, peu s'en faut, force de loi, et, désireux d'introduire dans l'œuvre dramatique, telle qu'il la concevait, « le maximum d'analyse morale que supporte le théâtre », il a tout fait pour la rapprocher du roman. De là vient qu'à plus d'une reprise, — *Mariage blanc*, *l'Aînée*, *les Rois*, *le Mariage de Télémaque*, — il a tout d'abord essayé sous forme romanesque l'idée qu'il devait reprendre plus tard sous forme dramatique. De là vient que ses héros, au lieu d'être, comme le sont généralement les héros de théâtre, des volontés agissantes, sont, comme la plupart des héros du roman moderne, des passivités souffrantes, de pauvres êtres sans grand ressort intérieur

1. *Impressions de théâtre*, 7e série, p. 332.

à la merci de leurs passions ou des circonstances extérieures : on a prononcé là-dessus, — c'est M. Doumic, — le mot de déterminisme, et je crois bien qu'il a eu raison, et que M. Jules Lemaître ne fournira pas beaucoup d'arguments aux théoriciens de la liberté morale. De là aussi l'indécision dont il fait preuve assez souvent dans la composition de ses caractères, dans la conduite de ses intrigues, et dans l'invention de ses dénouements, et que ses chroniques sur ses propres pièces, — ses *Examens* à lui, — nous révèlent avec une ingénuité charmante. Ce sont les tâtonnements d'un romancier qui découvre ses personnages au fur et à mesure qu'il les invente ; qui les étudie, les analyse avec conscience ; qui, trouvant de l'inexpliqué en eux, se garde bien de leur enlever le « je ne sais quoi » qu'il y a dans tout être humain ; et qui enfin, concevant trop bien toutes les « possibilités », toutes les contingences de la destinée humaine, éprouve quelque peine à choisir parmi elles la seule qui convienne parfaitement, en même temps qu'à la vraisemblance générale, à la rectitude de son dessein. Il se peut que, du point de vue de la technique de Scribe, ces innovations, ces hésitations, ces scrupules, passent pour un réel défaut. Mais qui ne voit que ce défaut puisse aussi s'appeler d'un autre nom, s'il n'est que la rançon d'une plus grande somme de vérité morale introduite au théâtre, d'une imitation plus exacte et d'une peinture plus fidèle de la vie telle qu'elle est ?

A ce résultat vient heureusement concourir la qualité de la langue la plus savoureuse, la plus naturelle, la plus drue qui se parle aujourd'hui. Le style, — hélas ! — n'est point nécessaire pour faire une bonne, même une excellente pièce ; mais enfin, si la pièce est bonne par ailleurs, un peu de style ne lui nuit pas non plus, et nous avons chez nous de très grands écrivains de théâtre qui sont aussi de très grands écrivains tout simplement. M. Jules Lemaître est de cette famille. Son style ne le quitte pas à la porte de la Comédie-Française ou du Vaudeville ; il voudrait d'ailleurs mal écrire que je crois bien qu'il ne le

pourrait pas. Son style dramatique a, parmi toutes ses qualités coutumières, cette qualité extrêmement rare, — de grands dramaturges. Dumas fils, Augier même ne l'ont pas eue, — de s'adapter sans effort aux différents personnages qu'il met en scène, de se diversifier suivant leur caractère, leur tempérament, leur sexe et leur éducation : de telle sorte qu'on a véritablement l'illusion d'être en présence de véritables personnes morales, non pas de fantoches anonymes auxquels un même écrivain souffle les propos uniformes qu'ils doivent tenir. Et ce n'est peut-être pas le moindre sortilège de ce style extraordinairement souple et vivant de se transformer dans son accent, dans son mouvement, presque dans sa substance même, — je veux dire dans la nature des vocables qu'il emploie, — pour mieux exprimer la diversité des âmes qu'il nous met sous les yeux. Chez M. Jules Lemaître, Pierre Rousseau ne parle pas comme Hélène, ni celle-ci comme la comtesse de Voves, ni Leveau comme la marquise de Grèges, ni Chambray comme Yoyo. Autant de personnages, autant de langues. Et je ne sais s'il en a coûté à l'auteur d' « attraper » cette diversité verbale; mais le fait est qu'il n'y paraît guère.

A cette variété de style et de ton correspond une grande variété aussi de sujets et de milieux représentés. Il n'y a pas une de ces treize pièces qui soit la reprise, même partielle, d'une comédie antérieure du même auteur, ce qui arrive, on le sait, même à d'illustres écrivains de théâtre. Chacune d'elles est la mise en œuvre d'une donnée toute nouvelle, et, si, dans le théâtre contemporain ou dans le théâtre d'autrefois, on trouverait sans doute, en cherchant bien, çà et là, quelques analogies entre telle ou telle pièce de M. Lemaître et telle ou telle pièce plus ou moins connue, il me semble que c'est chose assez rare : rarement on a moins eu, au théâtre, l'impression du « déjà vu ». *Révoltée*, — M. Faguet l'a justement fait observer, — est une pièce d'Ibsen avant Ibsen, — du moins avant qu'Ibsen fût connu en France, et je ne vois pas qui, avant

M. Jules Lemaitre, a porté à la scène le « cas » de *l'Age difficile*, ou celui de *la Massière*, et surtout le cas si audacieux de *Mariage blanc*. Et pareillement, on ne risque guère, en allant voir jouer une nouvelle pièce de l'auteur de *la Bonne Hélène*, de retrouver les peintures de mœurs déjà essayées par lui. Petite bourgeoisie universitaire (*Révoltée*), parvenus du radicalisme (*le Député Leveau*), milieux mêlés d'une ville de malades et d'oisifs (*Mariage blanc*), monde des coulisses (*Flipote*), rois et princes modernes (*les Rois*), industriels des environs de Paris (*l'Age difficile*), manufacturiers de province (*le Pardon*), pasteurs protestants (*l'Aînée*), peintres parisiens (*la Massière*), nobles ruinés (*Bertrade*) : rien qu'à cette nomenclature, on entrevoit le très vif désir qu'a eu manifestement et qu'a réalisé M. Jules Lemaitre de ne jamais se répéter. C'est là, certes, une ambition qui n'est point vulgaire : car si elle est conforme aux intérêts de l'art, il n'est pas sûr qu'elle soit conforme aux intérêts de l'artiste : le public aime à n'être point dérangé dans ses habitudes, et il ne se lasse guère d'applaudir ce qu'il a une fois applaudi.

Dans ces milieux très divers, et qu'il a fort curieusement observés et peints, M. Lemaître a fait évoluer des personnages à la fois très originaux et très généraux. C'est le vrai procédé des maîtres ; c'est à cette condition essentielle que les caractères imaginés par l'artiste méritent de se survivre à eux-mêmes dans la mémoire des hommes. Il s'agit de saisir dans l'infini de l'âme humaine un trait particulier, une nuance de sensibilité très réelle, mais qu'on n'a point encore aperçue, ou du moins qu'aucun écrivain n'a encore décrite, et de l'incarner dans une forme vivante qui porte la marque indélébile de l'humanité d'aujourd'hui, et qui, en même temps, appartienne si bien à l'humanité de tous les temps, que nos contemporains comme nos petits-neveux puissent également s'y reconnaître, et crier à la parfaite ressemblance. L'auteur du *Pardon* s'est fort bien acquitté de cette tâche. Rien de plus moderne que son théâtre : Hélène Rousseau, sa « révoltée »,

n'aurait pas pu vivre, il y a un demi-siècle; le député Leveau n'est pas contemporain de M. Poirier; et nous ne voyons pas non plus Jacques de Tièvre dans le théâtre de Marivaux. Mais si tous ces héros sont bien des âmes d'à présent, comme ils relèvent bien tous de l'humanité générale, dont les passions ne changent point, ni les souffrances! Hélène Rousseau, c'est l'éternelle « incomprise », joli bibelot de plaisir et de luxe, incapable de comprendre la passion profonde, le sérieux de la vie, la gravité des devoirs qu'entraîne l'acceptation du dévouement d'autrui. Et son mari, le malheureux Pierre, c'est l'éternel timide, — le Chazel de *Crime d'amour*, — celui qui n'ose pas montrer toutes les richesses de son âme, et qu'on rebute, et qui souffre d'aimer et de n'être point aimé. Leveau, c'est bien le politicien peu scrupuleux d'aujourd'hui : mais c'est aussi le plébéien de toujours qui ne se croira « arrivé » que de l'heure où il sera accepté du noble faubourg. Et Jacques de Tièvre, c'est le voluptueux blasé de tous les siècles, comme il en a pu vivre au temps d'Alcibiade, à qui toute sa vie antérieure rend impossible l'acte de charité sentimentale qu'il a osé concevoir. Et il en est ainsi de tous les personnages de M. Lemaître; ils sont vrais d'une vérité générale et de cette vérité particulière qui fait que nous croyons les avoir coudoyés cent fois dans la vie de tous les jours.

Ce qui donne à cette vérité tout son prix, et comme sa marque d'originalité propre, c'est qu'elle dissimule l'âpreté sous la grâce, et la hardiesse sous l'ironie souriante. M. Jules Lemaître est un moraliste sans illusion. Il jette sur la vie, sur les âmes un regard aigu, perçant, presque cruel à force de lucidité profonde. La scène du *Pardon* où Georges, réconcilié avec Suzanne, et obsédé de certaines images, finit par harceler, par accabler sa malheureuse femme de ces questions qui les salissent tous deux, est à mettre à côté de celles où, depuis *Othello*, la jalousie a été peinte sous les plus énergiques couleurs. Et que d'autres traits d'un réalisme aussi saisissant on pourrait

cueillir dans *Révoltée*, dans *Mariage blanc*, dans *l'Age difficile*, dans *la Massière*! Que de démentis infligés, par respect de la vérité morale telle qu'elle est, à des conventions théâtrales vieilles comme le monde! C'est ainsi qu'avant M. Lemaître, il était admis, — sur les planches, — que les mauvais sujets ont un cœur d'or qui les rend finalement capables de toutes les délicatesses : bien souvent déjà dans ses *Impressions de théâtre*, il avait protesté contre ce déplorable préjugé à la mode. « Faire la fête, disait-il, c'est-à-dire manger, boire, jouer et entretenir des filles : j'ai peine à croire, malgré tout, que ces occupations, poursuivies jusqu'à l'âge de quarante ans, soient très propres à développer chez un homme la beauté morale et la délicatesse des sentiments. Un viveur... me semble jouer dans le monde un assez vulgaire et grossier personnage [1]. » Et, pour le prouver, il a créé ces deux types si vrais du comte de Vanense et du marquis de Manferrand qui ne sont assurément point faits pour nous donner une très noble idée des résultats de la « haute vie ».

J'ai tort d'ailleurs de dire : prouver. M. Jules Lemaître ne veut rien prouver, à proprement parler, non pas même dans *l'Aînée*, qui n'est qu'une comédie de mœurs, et même de caractères, çà et là quelque peu caricaturale. Des treize pièces qu'il a écrites, il n'en est aucune qui soit une pièce à thèse : je ne l'en loue, ni ne l'en blâme, je constate simplement, étant d'ailleurs de ceux qui pensent que la pièce à thèse est un genre parfaitement légitime, et qui compte, chez nous surtout, d'authentiques chefs-d'œuvre. Il se contente d'observer la vie et de la peindre de son mieux. Seulement, cet observateur et ce peintre de la vie contemporaine est un homme qui pense, et qui ne peut s'empêcher de penser. Sa contemplation se prolonge en rêve. A la vie telle qu'elle est, il ne peut se tenir d'opposer la vie telle qu'elle devrait être. Les personnages qu'il étudie et qu'il peint, il les juge. Il n'a donc pas de peine à recon-

1. *Impressions de théâtre*, 1re série, p. 154. — Cf. 7e série, p. 120.

naître que la vie morale, dans sa réalité concrète, est une série ininterrompue de cas de conscience. Et lorsqu'il a montré, avec toute la loyauté désirable, comment ses héros, placés dans telle situation donnée, agissent, pour se conformer au caractère qu'il leur a attribué, il en vient nécessairement à se demander s'ils ont bien ou mal agi, si la manière dont ils ont pratiquement résolu le cas de conscience qui se posait à eux est bien la meilleure possible[1]. Sa solution ou sa réponse personnelle, il réussit toujours, par mille moyens indirects, à nous la laisser entendre. Nous ne risquons guère de nous tromper en ce qui concerne le jugement moral que M. Lemaître porte sur ses personnages et sur leurs aventures. Et ce jugement est généralement très sain, marqué au coin d'un bon sens très ferme, d'une délicatesse très avisée, d'une réelle élévation de pensée et de sentiment. L'auteur de *l'Aînée* n'est pas tendre aux pharisiens, — le ménage Pétermann en sait quelque chose; — mais il est assez indulgent à ceux qui paient leur tribut à la faiblesse humaine, s'ils souffrent de leurs fautes, s'ils s'en repentent et les expient, s'ils savent se préserver de la perversité du cœur et de l'esprit, et si enfin le sentiment de leur fragilité personnelle les incline à plus d'humilité, de charité et de bonté : il est bien évident que ni Mme de Voves, ni Chambray, ni Marèze, ni les douloureux héros du *Pardon* n'ont en M. Jules Lemaître un juge impitoyable. Il réserve toute sa sévérité, toute son ironie méprisante pour ceux que l'on pourrait appeler les frelons de la ruche sociale, pour ceux que la frivolité de leur vie, la férocité de leur égoïsme, la corruption de leur âme prédestinent à être de terribles gâcheurs d'existence et de bonheur : Hélène Rousseau, Brétigny, la marquise de

1. La préoccupation du « cas de conscience » ou de la situation morale dans laquelle il place son principal héros est même si forte chez M. Jules Lemaître qu'on peut se demander, — voyez à cet égard ses feuilletons sur *Flipote* et sur *l'Age difficile* (8e et 9e série des *Impressions de théâtre*), — si, quand il conçoit une pièce, ce n'est pas là ce qu'il imagine tout d'abord, — *in abstracto* pour ainsi dire, — et avant ses personnages concrets.

Grèges, Vaneuse, Montaille, Yoyo, Mauferrand, s'il les relève un peu parfois tout à la fin de la pièce, c'est par scrupule de moraliste, qui sait que les monstruosités sont rares, et rare aussi l'ignominie absolue. Mais toute sa sympathie, toute son estime, toute son admiration vont spontanément aux natures droites et simples, élevées et généreuses, capables de dévouement et de sacrifice, et pour lesquelles l'honneur et le devoir ne sont pas de vains mots : Pierre Rousseau, André de Voves, Mme Leveau, Lia, Bertrade, Juliette Dupuy : il leur passe tout ce qu'il entre parfois, — et il le sait bien, et il l'indique, — d'inexpérience et de naïveté dans l'intransigeance de leurs fiertés. Bref, il est avec ces braves gens de tout son cœur ; et ce libre hommage à la vertu sous la plume de l'un des esprits les moins dupes qu'il y ait au monde n'est pas l'un des moins significatifs qu'on lui ait rendus.

On voit peut-être maintenant quelle conception de la vie enveloppe et suggère tout ce théâtre où tant d'humanité se mêle à tant de finesse, où l'observation la plus spirituelle, et, par endroits, la plus pénétrante, parle une langue exquise d'agilité, de souplesse inventive, de grâce délicate et de vivante familiarité. Parmi bien des ironies et à travers bien des détours, c'est, tout au fond, la conception chrétienne que l'on retrouve et que l'on restaure, c'est la pratique des vertus chrétiennes que l'on recommande comme la meilleure et la plus sûre. « Il faut croire que l'univers existe uniquement afin que la justice y règne un jour entre les hommes, et pour que, en attendant, l'amour de la justice (qui implique la pitié et la charité) soit engendré dans les âmes par l'épreuve même de la vie.... *Croyons-le donc. Nous avons besoin que l'univers ait un sens, et qu'il ait celui-là*[1]. » Le subtil écrivain qui, rappelant des vers de sa jeunesse où le même sentiment est déjà exprimé, concluait par ces lignes un feuilleton sur *la Puissance des Ténèbres*, n'est donc pas le sceptique indifférent, le « stérile

1. *Impressions de théâtre*, 1re série, p. 281.

dilettante » dont il a paru parfois tenir le rôle. Il y a des idées auxquelles il tient, et qu'au besoin il saura défendre. S'il connaît les jouissances de la curiosité, il sait aussi le prix de l'action. « Si le choix m'en avait été laissé, écrivait-il un jour, j'aurais choisi d'abord d'être un grand saint, puis une femme très belle, puis un grand conquérant ou *un grand politique*, enfin un écrivain ou un artiste de génie [1]. » Vous vous rappelez dans *l'Aînée* l'intéressant personnage de Dursay, sous les traits duquel je crois bien que M. Jules Lemaître a voulu se peindre lui-même, et qui, en tout cas, lui ressemble « comme un frère ». Dursay est un « philosophe », un curieux, qui trouve la vie très divertissante, et les hommes très amusants à regarder. Mais Dursay n'est détaché qu'en apparence. Il vient un jour où lui aussi passe à l'action : il épouse la grave et charmante Lia. On peut voir là quelque symbolisme. Attendons-nous à voir l'auteur de *l'Aînée* descendre lui aussi dans la mêlée contemporaine.

V

Nous sommes en 1898. Année terrible pour tous les bons Français, et qu'aucun d'eux ne voudrait revivre. Nous commençons à peine à nous relever des ruines morales, et même matérielles, qu'elles a semées sur le sol de France. Je ne voudrais pas revenir sur une question qui nous a trop longtemps désunis et paraître réveiller des passions peut-être encore mal éteintes. Ce n'est d'ailleurs que dans un demi-siècle, quand tous les faits et les documents seront connus, que l'on pourra, avec l'histoire vraie et sereine, écrire la « psychologie » et la « philosophie » de la douloureuse Affaire. Mais il me faut bien évoquer ces tristes souvenirs, ne serait-ce que pour expliquer le rôle et l'évolution politiques de l'ironiste voluptueux et tendre qui écrivait tour à tour *le Pardon* et *la Bonne Hélène*.

1. *Contemporains*, 3e série, p. 270.

Or, que l'avenir donne raison ou tort à M. Jules Lemaître et à ceux qui se sont groupés autour de lui, une chose reste sûre : en écoutant les déclamations et les théories d'une partie de leurs adversaires, en voyant *tout l'étranger* coalisé contre l'opinion qu'ils représentaient, ils ont pu croire, et ils ont cru avec une sincérité passionnée, avec une ardeur angoissée, que la « patrie française » était menacée jusque dans son fondement même ; et ils se sont unis pour la défendre....

Eh quoi ! — n'a-t-on pas manqué de dire, — ce mandarin, ce boulevardier, ce dilettante, ce sceptique, du jour au lendemain se transformer non seulement en homme d'action, mais en chef de parti ! Quelle surprise imprévue ! Quelle conversion soudaine !... C'est qu'on l'avait mal lu, sans doute, ou tout au moins qu'on ne l'avait pas suivi d'assez près. Ce mandarin tenait si peu à ses boutons de cristal ! Ce lettré avait si souvent affiché son mépris pour la pure littérature ! Ce boulevardier s'était si fréquemment révélé un délicieux provincial, un « paysan tourangeau » ! Ce dilettante avait, à tant de reprises, trahi sa secrète inquiétude ! Ce sceptique enfin souffrait si visiblement parfois du scepticisme qu'il affectait ! « Ceux qui essayent comme moi d'entrer partout, disait-il un jour, c'est souvent qu'ils n'ont pas de maison à eux : *et il faut les plaindre*[1] ! » Et plus tard, quand il eut pris parti : « J'ai des amis que mon zèle patriotique fait sourire et étonne. *C'est qu'ils s'étaient trompés sur moi ; c'est que je n'ai jamais été qu'un sceptique de province*, comme l'a si gentiment dit un de mes confrères les plus parisiens.... C'est le devoir présent que j'embrasse. Ou plutôt, *désenchanté des jeux de la littérature, je m'abandonne avec foi à un instinct que je sens sacré et bienfaisant*, et je n'ai pas honte de l'ingénuité de mes chagrins[2]. »

Et à ceux qui lui reprochaient d'avoir changé de camp politique, il aurait pu répondre en leur mettant sous les

1. *Contemporains*, 2e série, p. 224.
2. *Opinions à répandre*, p. 234.

yeux un article daté de 1885, et qu'il n'a pas réuni en volume, et qu'on pourrait, sauf le ton, croire écrit d'hier. Il est vrai que les idées qu'il y exprimait, il n'osait les prendre entièrement à son compte; il « n'en garantissait ni la justesse, ni surtout la justice ». Il les plaçait dans la bouche d'un de ses amis : mais on sait de reste quels sont les « amis » de M. Jules Lemaître. Voici donc les propos qu'il prêtait à ce complaisant « sosie » :

La République a fait banqueroute à bien des espérances. Elle n'a pu les réaliser par sa vertu propre. Le suffrage universel a porté d'assez mauvais fruits. Nombre d'hommes distingués ont été écartés de la politique ou s'en sont détournés parce qu'on n'y entre guère qu'à des conditions quelque peu humiliantes. La proportion des hommes médiocres, intéressés, faibles ou violents a été beaucoup plus forte dans les Assemblées qu'elle n'aurait dû l'être. Et c'est pourquoi la République n'a presque rien donné de ce qu'on attendait d'elle. *Elle a peu fait pour l'apaisement et l'union des esprits.* Elle a de la peine à réorganiser l'armée; elle n'a pas su garder de bonnes finances: *elle n'a pas su être tolérante et bonne à tous les Français. Elle a été, en plus d'un cas, rancunière, haineuse, oppressive des minorités, et qui sait? de la majorité même du pays, qui, avec cette machine trompeuse du suffrage universel, n'est pas toujours représentée.* Et par-dessus le marché; le gouvernement républicain n'a pas eu de bonheur. Il a eu à l'extérieur de grosses affaires qui n'ont pas toutes tourné de façon brillante, sans compter que son établissement définitif a coïncidé avec une terrible crise économique. La République a paru à la fois partiale, malhabile et malheureuse. On l'aime encore malgré tout; mais ce n'est plus la passion, ce n'est plus la foi, l'illusion du commencement. Un malaise et une défiance se sont glissés dans les esprits. *Sans admettre un instant l'idée d'une restauration monarchique, d'ailleurs impossible*, on en vient à souhaiter, les uns une réaction tempérée, d'autres une suprême expérience, l'expérience d'un gouvernement radical, qui serait apparemment la perte du pays. Ou plutôt, on ne veut rien, on attend. Rien où se prendre! personne à qui s'attacher. Les hommes en qui l'on serait tenté d'avoir confiance, autour de qui l'on serait prêt à se rallier, s'écroulent ou se dérobent l'un après l'autre. La mort de

Gambetta a été un immense malheur. Personne encore n'a hérité de son prestige, de sa grande séduction personnelle, et il ne semble pas qu'il ait légué à ses anciens fidèles sa largeur d'esprit ni sa bonté. Ils usent leurs forces dans des luttes mesquines, connaissent mal la France, la voient toute dans les comités électoraux et prennent sans cesse l'intérêt de leur parti pour celui du pays tout entier. La liberté, l'égalité ne sont plus à conquérir; pas de grande œuvre glorieuse qui s'offre aux efforts communs, car *au fond de bien des cœurs croît ce sentiment douloureux que ce qui était pour nous le grand devoir est indéfiniment ajourné*, que nous allons à la dérive et que « nous n'avons pas de chance[1] ».

C'est là un réquisitoire attristé contre l'ordre de choses existant, mais c'est bel et bien un réquisitoire. Évidemment, l'homme qui l'a écrit, — à trente-deux ans, et tout au début de sa carrière d'écrivain, — n'est point un pur homme de lettres, étroitement confiné dans sa tour d'ivoire; c'est au contraire un excellent citoyen très épris d'ordre et de liberté, très soucieux de la dignité et de l'avenir de son pays. « M. Jules Lemaître, — écrivait dix ans plus tard Anatole France, — M. Jules Lemaître est un écrivain honnête homme et très moral. *Il a le souci du bon ordre public et des vertus privées. Sur ce point, jamais il ne flotte ni ne varie*; son intelligence est vive et souple; elle n'est point perverse. *Il est très arrêté dans le respect des lois et de la République*, dans l'amour des pauvres et de tout le peuple qui travaille et souffre. Il est attaché de cœur à une sorte de christianisme démocratique dont le *Pater* est l'expression parfaite[2]. » Tout cela était fort bien vu. Rien de plus curieux à cet égard que *le Député Leveau* (1890). A qui lit la pièce naïvement, il semble bien que ce soit une satire de nos hommes politiques et du régime qu'ils représentent : or, il résulte des déclarations de M. Jules Lemaître lui-même que ce n'est pas là du tout ce qu'il avait voulu faire, et qu'il éprouvait même à l'égard de son héros « une

1. *Revue Bleue* du 13 juin 1885.
2. *Annales politiques et littéraires.*

sorte de sympathie secrète, non assurément pour sa personne, mais pour la cause qu'il se trouve servir[1] ». Relisez toute la page où il développe cet intéressant point de vue. On ne saurait mieux faire entendre qu'à cette époque l'auteur du *Député Leveau* est partagé contre lui-même; à son insu, il y a lutte en lui entre ses sentiments involontaires et ses idées réfléchies; son art est en conflit avec sa philosophie; son rêve inflige un démenti à sa politique; son instinct est « réactionnaire », et sa pensée est républicaine, et même un peu « radicale ».

Comme il arrive toujours en pareil cas, c'est l'instinct qui devait peu à peu l'emporter sur les théories. Il serait facile d'extraire des *Contemporains* ou des *Impressions de théâtre* bien des passages qu'eût médiocrement approuvés le député Leveau. Par exemple, M. Lemaître visite à l'Exposition le pavillon du ministère de la Guerre : « Et alors, écrit-il, on a beau savoir que la guerre est impie, absurde, abominable : ... comme, après tout, les peuples se battent depuis quelque dix mille ans, — et *peut-être parce qu'on sent confusément que la guerre est ce qui donne à l'énergie humaine et au courage, père des autres vertus, leur plein développement*, — on est ému jusqu'aux entrailles, un petit souffle froid vous passe dans les cheveux... et tenez, par exemple, ce guidon de la garde impériale, où sont inscrits les noms de toutes les capitales de l'Europe, ce carré de soie pâlie fait un plaisir à regarder, mais un plaisir[2] !... » Un plaisir que n'eût point goûté tel sénateur pacifiste.

Et à mesure que les années passent, on sent que l'écrivain se détache de plus en plus de la littérature qui n'est que de la littérature. Il pourrait presque faire sien en l'appliquant aux Lettres le célèbre mot de Pascal sur la géométrie qui « n'est qu'un métier » et qui « est bonne pour faire l'essai, mais non l'emploi de notre force ». Le jour même où Brunetière prononçait, devant les élèves du

1. *Impressions de théâtre.*
2. *Contemporains*, 5e série, p. 217.

lycée Lakanal, un discours où il faisait passer toute son inquiétude morale (31 juillet 1894), l'auteur des *Contemporains*, au lycée Charlemagne, en prononçait un autre sur la *solidarité*, discours très élevé, très grave, et qui dut surprendre beaucoup d'auditeurs. Il y commentait avec éloquence la belle parole d'Auguste Comte, si souvent citée par Brunetière, que « l'humanité est composée de plus de morts que de vivants » ; et il y combattait vigoureusement ce qu'il appelait « l'épicuréisme abstentionniste » :

C'est là, mes amis, une basse et mauvaise façon de prendre la vie.... Combattons notre pente, qui est de nous dérober, de nous blottir dans une paix indifférente. *Cherchons les occasions où beaucoup d'hommes assemblés sont animés à la fois d'une seule idée, et d'une idée salutaire pour tous....* Hommes politiques,... vous ne promettrez que ce que vous pouvez tenir. Vous ne monnayerez pas votre influence : vous ne tirerez pas, avec âpreté, de votre mandat, tous les profits, petits ou grands, qu'il comporte.... Toutes les époques sont des époques de transition, je le sais.... Mais, tout de même, jamais moins qu'aujourd'hui on n'a été sûr de demain.... Voilà, mes amis, des propos bien sévères. Je me hâte d'ajouter qu'ils sont à peine miens et que, les ayant tenus, *je voudrais bien en faire tout le premier mon profit*. Cet aveu leur enlèvera peut-être de leur solennité, les fera, après coup, plus modestes et plus familiers. Et puis, que voulez-vous? *c'est peut-être bien fini de rire*, — sauf par-ci, par-là, et dans des fêtes innocentes et confiantes comme celle-ci[1].

Est-il bien surprenant que l'homme qui parlait ainsi soit devenu, quelques années plus tard, le Président de la Ligue de la Patrie française?

Il s'était préparé à ce rôle en étudiant diverses questions d'intérêt général et social que les hasards de l'actualité proposaient à sa méditation. Il consignait dans une série d'articles qu'il intitulait, non plus *Impressions* cette fois

1. *Contemporains*, 6e série, p. 377-384.

mais *Opinions à répandre*, les réflexions que lui suggéraient ses lectures et ses recherches nouvelles. Le livre, un instant célèbre, de Demolins sur *la Supériorité des Anglo-Saxons* (1897), avait remué en lui tout un monde d'idées, de préoccupations et de rêves qui, depuis longtemps sans doute, ne demandaient qu'à sortir et à s'exprimer. Une ambition sinon nouvelle, tout au moins renouvelée, s'imposait à sa pensée. « Il y a quelque chose à faire, écrivait-il, et chacun doit y penser. Après y avoir réfléchi, il m'a paru *qu'un moyen discret, et bien à ma portée, d'agir sur l'opinion*, — qui à son tour agirait sur les mœurs, — ce serait *de présenter comme distinguées* (car de les lui recommander comme vraies, cela ne servirait guère), certaines façons de sentir et de juger, qui impliquent le respect de l'énergie, l'estime de l'activité, de l'effort individuel, de l'esprit d'entreprise, de tout travail auquel un peu de risque et d'aventure ne fait pas peur[1]. » Et il se tenait généreusement parole. Il prêchait le retour à la vie simple, utile et féconde, il prêchait « le bon déracinement », à savoir la colonisation, il prêchait la lutte contre la dépopulation et l'alcoolisme, il prêchait le patriotisme et le culte de l'armée; il dénonçait la superstition du fonctionnarisme, du baccalauréat, des professions dites libérales; il osait déclarer qu' « il faudrait honorer très sincèrement l'industrie, le commerce et l'agriculture (ne souriez pas, — ajoutait-il, — de cette phrase de concours régional) », et cet humaniste partait bravement en guerre contre l'enseignement classique, et contre le préjugé du latin pour l'enseignement moderne[2]; en un mot, par tous les moyens en son pouvoir, il essayait de combattre ce qu'il appelait,

1. *Opinions à répandre*, 4e édition, 1901, p. 12-13. — Cette 4e édition a été revue et augmentée d'un discours sur *les Prix de vertu*.

2. La conférence de M. Jules Lemaître à la Sorbonne sur *la Réforme de l'Enseignement* (5 juin 1898) a été publiée dans *l'Éducation nouvelle*, de M. Edmond Demolins (Librairie de Paris) : c'est la reprise, à peine diversifiée, des articles recueillis dans les *Opinions à répandre*.

— oh! le vilain mot, et combien injuste! et que je ne l'aime guère sous la plume d'un des nôtres, car l'étranger est toujours là, qui écoute aux portes! — « la décadence française ». Il y avait d'ailleurs, dans toutes ces idées, parmi des exagérations inévitables, — ne parlons même pas de la générosité, — beaucoup d' « esprit de finesse » et un très ferme bon sens. Et ces prédications n'ont pas été perdues : on en retrouverait la trace, aisément reconnaissable, dans certaines dispositions intellectuelles ou morales de la jeunesse contemporaine, et, comme chacun sait, jusque dans les « programmes de 1902 ».

A cette simple campagne de presse allait en succéder une, non pas peut-être plus efficace dans ses résultats, mais plus active et moins strictement « académique ». L'homme d'action, chez M. Jules Lemaître, tendait à se compléter, à s'achever : la création de la Ligue de la Patrie française lui en fournit à la fois l'occasion et les moyens. Je n'ai pas à rappeler ici toutes les étapes de cette campagne « nationaliste », les multiples conférences à Paris, à Orléans, à Grenoble, à Lyon, à Toulouse, à Nancy, à Marseille, à Rouen, à Lille, à Bordeaux, à Belfort, à Reims, à Nîmes, à Annecy, à Saint-Claude, à Lons-le-Saulnier. Campagne qui ne fut pas toujours sans dangers pour l'orateur, car il semble bien que les « apaches de gouvernement » n'aient pas été, tant s'en faut, une vulgaire fiction « électorale », et qu'il y ait eu, de la part du poète des *Médaillons*, plus qu'une élégante crânerie, une réelle bravoure à s'exposer à certaines rancunes et à certaines violences. M. Jules Lemaître dut éprouver là quelques-unes des émotions les plus rares de sa vie, et s'il écrit quelque jour ses *Mémoires*, la partie qui sera consacrée à ses « expériences politiques » n'en sera certainement pas la moins captivante.

Deux traits sont à noter dans cette campagne de discours et d'articles qui, pendant plus de trois ans (1899-1902) a agité ce pays, d'ordinaire si calme et si docile dans son existence civique. C'est d'abord une extrême violence de

critique à l'égard du régime sous lequel nous vivons depuis quarante ans. Jusqu'alors M. Jules Lemaître, lorsqu'il exprimait son sentiment sur « nos abominables députés », ou sur « ce décevant suffrage universel[1] », le faisait avec une modération relative : on le sentait mécontent, attristé, plutôt qu'hostile. Maintenant, comme s'il s'était trop longtemps contenu, son indignation, sa verve satirique et critique ne connaissent plus guère de bornes. Il dénonce avec une inlassable âpreté tous les vices, apparents ou secrets, de l'institution politique telle qu'elle fonctionne chez nous sous la troisième République.

La curée des faveurs, — écrivait-il dès 1898, — doit être plus ardente quand le souverain a six cents têtes et, par conséquent, six cents bouches, généralement bien endentées, et plusieurs même faméliques; quand chacune de ces six cents bouches a sa clientèle de gueules; quand la plupart de ces six cents souverains sont les esclaves d'un Comité qui les a fait élire pour qu'ils lui « rapportent »; divisés d'ailleurs en partis qui se disputent beaucoup moins le pouvoir que les bénéfices du pouvoir. Le parti radical surtout a, pendant quinze ou vingt ans, regardé le budget et les places comme son butin, et cela, même quand il n'était pas nominativement aux affaires : tant il montrait d'impudence et tant il rencontrait des adversaires pusillanimes! C'est ce parti, je pense, qui a le plus contribué à l'abaissement du sens moral dans ce malheureux pays[2].

Hélas! plût à Dieu que tout fût faux dans ce sombre tableau que M. Lemaître a depuis très souvent repris pour en assombrir encore les couleurs! Mais n'avons-nous pas vu tout récemment encore, sous « un grand ministère », la Chambre française user des plus misérables prétextes pour se dérober à la lutte contre l'un des plus graves fléaux qui désolent notre France, à savoir l'alcoolisme? Et de tels faits ne sont-ils pas la condamnation d'un régime qui, non seulement les tolère, mais encore, mais surtout les engendre? Ce qu'il faut dire, et ce que M. Jules

1. *Opinions à répandre*, p. 14, 28.
2. *Id.*, p. 169 (*les Recommandations*).

Lemaître n'a pas assez dit, c'est que les autres pays, même les plus florissants, ont eux aussi leurs plaies intérieures, c'est que, malgré les siennes, la France continue à vivre, à prospérer même, à développer tout au moins les meilleures de ses énergies vitales, et qu'on ne rechercherait ni son amitié, ni son alliance, si, comme on risque de nous le suggérer, — et de le suggérer aux étrangers, — elle agonisait depuis quarante ans. L'auteur des *Opinions à répandre*, à propos d'un livre soi-disant allemand, *Au pays de la Revanche*, a écrit un article, *l'Utile ennemi*[1], dont l'injuste et absolu pessimisme a dû faire trop de plaisir au delà du Rhin.

En second lieu, cette première campagne d'opposition a eu pour caractère essentiel d'être rigoureusement constitutionnelle. Ce que M. Jules Lemaître et ceux qui combattaient à ses côtés, de propos très délibéré, ont voulu modifier, ce n'est point la forme de nos institutions politiques, ce n'est pas le régime républicain lui-même, c'est le « personnel » qui le représente et qui l'applique : ils ne visaient qu'à améliorer, non à détruire ; ils ne mettaient en discussion ni le fait accompli au 4 septembre 1870, ni « les principes de 89 », ni la Révolution ; dans la pratique, leur ambition n'allait qu'à obtenir en 1902 de « bonnes élections », et donc des Chambres libérales et un gouvernement réparateur. « En attendant, ne rougissez jamais de la Révolution[2] », déclarait en propres termes l'auteur du *Député Leveau*. Et pendant quelques années, il n'a jamais dit autre chose.

Et depuis? Depuis, au grand scandale de quelques-uns de ses anciens amis et de ses plus fervents admirateurs, l'auteur des *Rois*, comme l'on sait, est devenu royaliste. A Paris et en province, il préside des banquets, des congrès, de grandes réunions publiques, des séances inaugurales,

1. *Opinions à répandre*, p. 72-83. — Ce livre d'un prétendu docteur Rommel était d'un Français qui croyait faire œuvre patriotique en jouant à ce jeu dangereux.

2. *Id.*, p. 71.

il y porte des toasts, y prononce des allocutions ou de véritables discours: il écrit dans un journal « ardent, violent contre le désordre et révolutionnaire par amour de l'ordre », et, tout étonné, lui, l'homme de la sagesse aimable, modérée et souriante, de se trouver en compagnie si tumultueuse, il se demande si sa jolie prose n'y va pas « paraître un peu molle et un peu terne d'accent »; dans ses discours et dans ses articles, il raconte à qui veut l'entendre l'histoire de sa conversion, et prêche avec énergie le nouvel Évangile politique, « le nationalisme intégral » et « la monarchie positive ». « Les plus pénétrants génies du siècle passé », Maistre, Rivarol, Bonald, Comte, Balzac, Le Play, Taine, Fustel, Renan, sont devenus ses maîtres; à leur école, il a rappris l'histoire de France, et il les cite avec abondance. Il honnit la Révolution, maudit le suffrage universel, conspue la République parlementaire; il prodigue ses encouragements et ses vœux aux « Camelots du Roi » et aux « jeunes filles royalistes »; il se défend de les « exhorter à la modération »; il se fait l'apologiste et presque le garant de « Philippe VIII ». Il a « le sentiment d'être dans la vérité, dans la vérité humaine, dans la vérité de toujours ». En un mot, il a la foi, — j'entends la foi royaliste, — et il est « merveilleusement tranquille ». Et il a pris comme *ex-libris* une devise tirée du fameux distique de *Gil Blas* : *Inveni portum*.... Il a trouvé le port, et « une grande sécurité morale ». L'heureux homme! Et que j'envie sa tranquillité d'âme!

Mais il faut essayer de tout comprendre, même, — et surtout, — les idées que l'on partage le moins. Comment M. Jules Lemaître est-il arrivé à ces convictions bienfaisantes? Son évolution est facile à reconstituer, car il nous en a, plus d'une fois, indiqué toutes les étapes. Il disait un jour à Bordeaux, en y fêtant « la Saint-Philippe » :

Aux réunions de l'Armée du Salut, il y a de bonnes gens, généralement d'anciens ivrognes, qui montent sur l'estrade pour confesser leur erreur et raconter leur conversion. Ces manifestations s'appellent des « témoignages ». Je ne suis pas,

messieurs, un ancien ivrogne, sinon dans un sens extrêmement métaphorique et pour m'être grisé autrefois du mauvais vin des principes de la Révolution. Mais, ma foi, je monte sans vergogne sur les estrades, non par plaisir, mais pour raconter mes aberrations passées, et pour que mon exemple rende témoignage à la vérité.

Recueillons donc ce témoignage. Il a son prix, même symbolique. Car, on ne saurait se le dissimuler : ce « nouvel état d'esprit » est plus répandu qu'il ne semble, et non pas seulement dans les milieux soi-disant « réactionnaires » par tradition ; il est partagé par d'authentiques, par de « vieux républicains » ; la doctrine monarchiste par positivisme a fait d'abondantes recrues ces dernières années, notamment, symptôme qui devrait être inquiétant pour les hommes au pouvoir, parmi la jeunesse des écoles. Je doute, pour ma part, qu'elle ait l'avenir pour elle ; je crois que la République, en France, ne peut périr que par ses fautes, mais elle peut périr par ses fautes, et il ne nous faudrait pas beaucoup de ministères comme les deux qui ont précédé celui de M. Poincaré, et surtout comme le ministère Combes, pour amener, à brève échéance peut-être, un changement de régime. On connaît le mot célèbre de Duclos : « Ils en feront tant, disait-il des Encyclopédistes, qu'ils vont me faire aller à la messe ». Quel est le républicain libéral qui, à certaines heures d'une domination « abjecte », — il faut rappeler cette épithète historique, — n'a pas dit en son cœur : « Ils en feront tant qu'ils vont me rendre royaliste »? Quelques-uns ont accueilli, médité, approfondi cette boutade ; ils l'ont convertie en une doctrine. Et je crois bien que tel est le cas de M. Jules Lemaître.

Il faut le laisser parler lui-même :

J'ai été républicain longtemps, ardemment, presque religieusement. J'avais dix-sept ans au moment de la guerre ; je lisais en secret des pages des *Châtiments*, et je regardais le Deux Décembre comme le plus grand des crimes. Lorsque la République fut proclamée, ce fut pour moi, malgré l'horreur de la

défaite commencée, comme une « épiphanie ».... A l'École normale sous l'athénien Bersot, je continuai de croire à la République.... Plus tard, professeur en province, mes illusions persistèrent. Le « Seize mai » me remplit d'indignation, et j'eus la fièvre le jour de la réélection des 363. Et, cependant, je me repaissais de littérature romantique.... Je rentrai à Paris.... Je n'avais pas, personnellement, à me plaindre du régime.... Mais déjà, en province, j'observais partout les monstrueux effets de la tyrannie républicaine. Toutefois, je ne fus pas boulangiste, et m'en étonne encore. Mais c'est que j'avais eu l'occasion de voir de près le général. La République commençait à me guérir de la République. La vie m'avait déjà guéri du romantisme[1]....

Puis vint « l'Affaire », et la « Patrie française » qui, en devenant malgré lui une ligue électorale, « compléta son expérience ». Il vit « la réalité comme elle était », c'est-à-dire « abominable »; il connut « les coulisses du suffrage universel et la cuisine de la démocratie; et comment le système électif, appliqué aux choses de la politique, devait aboutir mécaniquement au gouvernement des pires; et que c'était cela la République, et qu'elle ne pouvait être que cela ». « Dégoûté, il chercha des remèdes »; il rêvait encore d' « une République meilleure », et, en un mot, il pensait « qu'on peut améliorer la peste ». Un moment partisan du scrutin de liste et de la représentation proportionnelle, il ne tarda pas à y voir des palliatifs trop insuffisants. Cependant, républicain obstiné, il continuait (1904) à écarter, en vertu d'objections *de fait*, la solution royaliste, et il se ralliait à la théorie plébiscitaire, préconisée par Paul Déroulède; mais il « ne s'y entêta point », car « il reconnut assez vite quel risque terrible ce serait ».

Ainsi, — nous déclare M. Jules Lemaître, — ainsi tombaient mes erreurs l'une après l'autre; ainsi, j'arrivais, peu à peu, à concevoir toute la vérité. Un organe des intérêts généraux et nationaux, oui, cela est nécessaire : mais cet organe ne vaut que

1. *Lettres à mon ami*, 1909 (*Comment je suis devenu royaliste*), p. 10-12. Nouvelle librairie nationale, 1910. — La même librairie a publié un intéressant volume de *Pages choisies* de M. Jules Lemaître.

s'il dure. Il ne vaut que par l'hérédité. Un consul, cela est dangereux et précaire. Ce qu'il faut, c'est la coïncidence permanente de l'intérêt personnel du chef avec l'intérêt de la nation; c'est la continuité du pouvoir central, qui permet les longs et patients desseins et peut seule supporter de larges libertés, municipales, provinciales, corporatives. Bref, ce qu'il faut, c'est le Roi[1].

Que cette conception, dans les écrits de ses nouveaux théoriciens, soit claire, harmonieuse, rationnelle, et même « scientifique », — encore que la science n'ait rien à voir en pareille matière, — c'est ce que l'on accorde très volontiers. Je crois d'ailleurs que la conception contraire, la thèse républicaine et démocratique, si elle était adoptée, repensée et exposée par les mêmes esprits aurait exactement les mêmes caractères. Ce n'est pas la clarté logique qui juge une théorie politique: ce sont les réalités auxquelles on l'applique. Or, de ce point de vue tout positif et pratique, M. Lemaître a fait jadis à la théorie royaliste des objections qui me semblent toujours très fortes, et auxquelles ni lui ni ses amis ne me paraissent avoir véritablement répondu. « Si la monarchie, écrivait-il, par exemple, en 1904, a eu cette force et cette bienfaisance; si elle a été à ce point raisonnable, juste, naturelle, nécessaire; si elle a eu ce caractère d'être exactement adaptée aux exigences de la réalité, aux besoins et aux intérêts de la communauté française, comment expliquer qu'elle ait cessé de vivre, et qu'elle ait même été si rapidement et si aisément déracinée? » Mais il n'y a qu'à jeter les yeux sur les études publiées récemment par M. de Ségur sur le *Couchant de la monarchie* pour reconnaître que, si tout n'est point parfait, hélas! dans notre démocratie contemporaine, tout ne l'était point non plus sous l'ancien régime, — *et pourtant avec un roi excellent*. Qui nous garantira donc que les fautes commises dans le passé ne le seront plus dans l'avenir?

1. *Discours royalistes*, 1908-1911. Nouvelle librairie nationale, *passim*, et p. 25. — Cf. *Lettres à mon ami* et *Théories et Impressions*, *passim*.

J'ai eu tort de dire tout à l'heure que M. Lemaître n'avait pas encore répondu aux objections qu'il avait autrefois formulées lui-même. Il sait, et il dit qu'elles sont « très fortes », et pour qu'il le dise, il faut bien qu'elles soient, — logiquement, — insurmontables. Mais il compte, pour les résoudre, pour ruiner « la montagne de préjugés qui s'opposent au rétablissement de la monarchie », sur ce qu'il appelle « une heureuse intervention de la force », ou, plus élégamment encore, « des événements d'une utile brusquerie ». Si nous traduisons en termes concrets cette ingénieuse périphrase, nous dirons, à raisonner suivant les vraisemblances historiques, que « le retour du Roi » ne saurait être procuré que par une révolution plus sanglante peut-être encore que ne l'a été celle qui a dépossédé ses ancêtres, ou par une guerre malheureuse. Que M. Jules Lemaître me pardonne de croire ce qu'il croyait en 1904, que « cela ne paraît pas très proche et serait extrêmement hasardeux ». Et qu'il ne m'en veuille pas surtout, si, par un reste de « romantisme » sans doute, je me redis ici les vers si humains du poète qu'il a tant aimé[1] :

Je ne peux ; j'ai souci des présentes victimes :
Quel que soit le vainqueur, je plains les combattants,
Et je suis moins touché des songes magnanimes
Que des pleurs que je vois et des cris que j'entends[2].

1. Sully Prudhomme, *Vœu* (*Vaines tendresses*).

2. Je pensais bien, en écrivant ces pages, qui visaient directement ses doctrines et ses théologiens, qu'elles ne feraient pas grand plaisir à l'*Action française*. Mon espoir n'a pas été déçu. Je m'attendais à être copieusement injurié : je l'ai été. M. Charles Maurras lui-même est descendu dans la lice, et, sous le pseudonyme de Criton, il m'a consacré (21 avril 1912) deux longues colonnes de son journal, qui m'ont prodigieusement amusé : M. Maurras ne saura jamais combien il est involontairement drôle ! Ce « grand Latin » a prononcé contre moi l'excommunication majeure. Et il est vrai, les épithètes d' « apache », de « métèque » et de « franc-maçon » m'ont été épargnées : car ces messieurs se disent « patients et généreux » ! Mais j'ai été traité d' « esprit boiteux », d' « intelligence médiocre » et « esclave », de « sot rhéteur qui s'exerce à philosopher », de « niais infatigable », — et même de « misérable ». « Odieux bégaiement », « ignorance », « mensonge », « perfidie », « lâcheté », « tissu de petites indignités »,

VI

« Le « bloc » nous fait des loisirs, puisque toute résistance particulière à sa tyrannie semble momentanément inutile. » Ainsi s'exprimait en 1904, avant sa conversion royaliste, l'auteur des *Contemporains*. Or, à quoi eût-il employé ces « loisirs », sinon à écrire? Pour un écrivain tel que lui, les Lettres, les bonnes Lettres étaient le vrai, l'unique refuge. A la grande surprise de quelques-uns, il ne revint pas à la critique. A la grande surprise de quelques autres qui pensaient qu'il allait utiliser littérairement ses expériences d'homme d'action, il sembla fuir les genres qui lui auraient rendu cette « utilisation » facile. M. Émile Faguet qui célébra triomphalement ce « retour aux lettres », à l'occasion duquel il évoquait le souvenir de Racine, en fut quitte pour ses pronostics. « Je ne serais pas surpris, disait-il, que M. Lemaître se tînt moins, désormais, dans le domaine sentimental et dans l'analyse des ressorts légers et souples du cœur » ; et il le voyait écrivant surtout des pièces de psychologie politique et sociale : cela faisait « peu de doute » à ses yeux[1]. Ni *la Massière* cependant, ni *Bertrade*, ni le délicieux *Mariage de Télémaque* ne ressortissent à ce genre, n'ont l'air d'avoir été écrits par le président et le porte-parole de la « Patrie française », et j'ai pu parler de ces trois pièces ainsi que de toutes les autres du même auteur, comme si « l'Affaire » n'avait pas eu lieu, et sans paraître violer la chronologie,

« insulte à la raison humaine, au simple bon sens », voilà quelques-unes des aménités qui m'ont été prodiguées. Et enfin, j'ai été menacé, « pour le retour du Roi », non seulement du « bonnet d'âne », mais du « pilori ». Et dire que, si j'avais partagé les idées de M. Charles Maurras, il m'eût trouvé, pour le moins, du génie ! Rappelons à ce Père de l'Église nationaliste, à ce catholique athée, — n'a-t-il pas un jour félicité l'Église « d'avoir mis aux versets du *Magnificat* une musique qui en atténue le venin » ? — à ce restaurateur de toutes les traditions, — toutes, sauf celle de la vieille courtoisie française, — qu'il est plus facile de trouver des injures que des raisons.

1. *Propos littéraires*, 3e série, p. 287-293.

— au moins morale. Pareillement, j'aurais pu, en même temps que des autres *Contes*, parler des deux volumes intitulés *En marge des vieux livres* : rien n'indique, — sauf la date de la publication, et exception faite peut-être pour un ou deux *Contes*[1], — qu'ils soient d'*après* la « Patrie française ». Et si j'ai attendu jusqu'à présent pour étudier M. Jules Lemaître conteur et romancier, c'est que, s'étant « diverti » toute sa vie à composer des *Contes*, il a dû exprimer ou insinuer là quelques idées, quelques sentiments qui, peut-être, n'avaient pas trouvé leur place ailleurs, et qu'à examiner d'ensemble toute cette partie de son œuvre, on peut prendre comme une sorte de vue perspective de son activité littéraire et se représenter avec une certaine précision sa forme d'imagination et son tour de sensibilité.

Il faut dire les choses comme on les pense. Je ne comprends pas pourquoi M. Jules Lemaître n'a écrit, — au moins jusqu'à présent, — qu'un seul roman en trente années de vie littéraire. Est-ce là un simple effet du hasard? Ou bien, en composant *les Rois* (1893), a-t-il cru reconnaître qu'il n'avait pas la vocation? Ou bien, son unique roman n'ayant pas eu, ce me semble, un très grand succès, s'est-il découragé un peu vite? Ou bien les œuvres d'assez longue haleine ont-elles fait un peu peur à sa nonchalance, ou même à sa paresse? Je ne sais, et je me demande si nous ne devons pas regretter cette désertion un peu bien rapide. Car enfin, le roman moderne est une forme d'art si souple, si ductile, si accueillante, qu'on cherche en vain par où le talent de M. Jules Lemaître y serait réellement réfractaire. Il sait décrire, il sait faire dialoguer des personnages, il sait créer et « camper » des âmes vivantes, — son théâtre est là qui le prouve, — et j'ajoute à peine qu'il sait observer les mœurs et analyser les sentiments les plus complexes, pour ne pas abuser des truismes. Reste bien, je le sais, l'intrigue, la combinaison

1. *L'École des Rois* (1re série), *l'Enfant Jésus et le bon maçon* (2e série).

des événements et des scènes, l'art du récit, et peut-être, sur cet article, la généreuse nature l'a-t-elle moins richement doué que sur les autres. « J'ai moins de peine, nous avoue-t-il quelque part, à exprimer des sentiments ou des idées qu'à *inventer des faits* [1]. » Et ailleurs, dans un « billet du matin » qu'il n'a point recueilli, après avoir raconté à « sa cousine » une anecdote assez funèbre : « C'est tout. *Je ne sais point conter et n'ai point d'imagination.* Mais je livre ce sujet à M. de Maupassant : je suis sûr qu'il en tirerait quelque chose [2]. » Peut-être M. Lemaître est-il trop modeste : il n'est point nécessaire d'avoir la verve inventive de Dumas père ou de « la vieille Lélia » pour être un bon romancier, et il y a tant de moyens de suppléer, en pareille matière, à certaines indigences natives! D'ailleurs, il n'est pas vrai que l'auteur de *Sérénus* et de *Myrrha* ne sache point conter : si les longs développements luxuriants et parfois oiseux ne sont pas son fait, s'il abrége volontiers, ramasse et concentre au lieu d'amplifier, — de là peut-être son goût prononcé pour le conte et la nouvelle, — ce n'est point là, ce me semble, pauvreté d'imagination ; c'est simplement tendance naturelle et, après tout, louable, à la sobriété, à la concision : l'atticisme n'est sécheresse et stérilité qu'aux yeux d'un art assez vulgaire. En un mot, je soupçonne M. Jules Lemaître romancier de s'être jusqu'ici un peu trop défié de lui-même, de n'avoir pas osé jouer les parties décisives : et par exemple, quand Eugène-Melchior de Vogüé ou même M. Bourget se sont mis à écrire des romans, il ne me paraît pas qu'ils eussent, — extérieurement du moins, — dans leur jeu des chances beaucoup plus sérieuses de réussite que M. Lemaître quand il a commencé *les Rois*.

Les Rois ne sont point un chef-d'œuvre ; mais c'est une œuvre fort intéressante et intelligente, et, à sa date, déjà très caractéristique des préoccupations qui, quelques

1. *Impressions de théâtre*, 9e série, p. 326.

2. *Temps* du 30 avril 1888. — « La description n'est pas mon fort.... » (*Myrrha*, p. 308.)

années plus tard, vont pousser l'auteur des *Opinions à répandre* à quitter sa tour d'ivoire. Ce n'est point un roman royaliste, — oh! non, — et même de fervents démocrates pourront en recommander la lecture à ceux qui risqueraient d'être « pervertis » par les *Lettres à mon ami* ou par les *Discours royalistes*. Il pourrait en effet avoir pour sous-titre : *De l'incompatibilité de la fonction royale avec nos démocraties contemporaines*, et, dans la mesure où une thèse de ce genre peut être démontrée au cours d'une œuvre romanesque, elle est fort bien établie dans *les Rois*. Peut-être même l'est-elle trop bien : car évidemment, la thèse dans l'esprit du romancier a préexisté à la conception du roman, a déterminé l'invention de l'intrigue et des personnages, et, en s'imposant trop impérieusement à l'auteur, l'a empêché de travailler, comme on aurait pu le souhaiter, avant tout sur le modèle vivant.

Il y aurait à cet égard une très instructive comparaison à esquisser entre *les Rois en exil*, de Daudet, et *les Rois*, de M. Jules Lemaître. Je ne serais pas étonné que celui-ci eût voulu rivaliser à sa manière avec son illustre devancier. *Les Rois en exil*, « le plus distingué des romans d'Alphonse Daudet », disait-il, semblent en effet l'avoir frappé : « Cette fois encore, ajoutait-il, notre écrivain a eu la bonne fortune de rencontrer *un sujet original, intact et bien contemporain*[1] ». Or, quoi qu'on puisse penser par ailleurs du roman de Daudet, il est certain qu'il est plein de « choses vues », de détails pris sur le vif, de figures vivantes. Je n'ai pas cette impression en lisant *les Rois*. Je ne dis pas que Wilhelmine, Otto, le roi Christian, même Frida et Hermann soient des personnages irréels et invraisemblables; mais, en dépit des efforts de l'écrivain pour les concrétiser, si je puis dire, pour dessiner d'eux des portraits précis, pour les mêler à des incidents dramatiques, — et même mélodramatiques, — ils me semblent sortir des livres beaucoup plus que de la vie; ils sont, ou du moins ils paraissent bien

1. *Revue Bleue*, 7 avril 1886 [non recueilli en volume].

plutôt l'habile mise en œuvre d'une idée abstraite, d'une idée critique, que la copie fidèle, que la transposition artistique de caractères empruntés directement à la vie réelle. Ajoutez à cela que le « métier », dans le roman de M. Jules Lemaître, ne laisse pas de trahir, — dirai-je quelque inexpérience? — tout au moins une maîtrise un peu incertaine. Il est vrai que ces flottements sont peut-être dus au fait que, en composant son roman, l'écrivain songeait déjà, sans aucun doute, à la pièce qu'il en a tirée, — si même la pièce n'a pas été écrite avant le roman, — et qu'il a été amené par la force des choses à confondre les procédés des deux « genres » : de telle sorte que, après avoir rapproché, apparemment avec quelque excès, le théâtre du roman, il s'est trouvé rapprocher le roman du théâtre. C'est ainsi que les expositions rétrospectives qui, d'ordinaire, dans le roman, se font sous forme de récit, se font ici, — comme au théâtre, où elles ne se peuvent faire autrement, — sous forme de dialogue. Et il faut avouer que cela donne à certaines parties de l'œuvre un air d'invraisemblance qui aurait pu fort aisément être évité.

Ces imperfections constatées, on est plus à l'aise pour reconnaître les rares qualités de cet unique roman ; une agilité et une grâce de style à laquelle M. Lemaître nous a habitués, mais que nombre de romanciers contemporains ignorent, hélas! profondément ; une ingéniosité et parfois une profondeur d'analyse psychologique qui ravira tous les « amateurs d'âmes » ; une merveilleuse abondance d'idées sur toute sorte de sujets et de questions contemporaines, littéraires aussi bien que sociales. Voici par exemple, la plus forte réfutation que je connaisse de certaines théories esthétiques en faveur dans certains cénacles :

Sa crédulité aux formes nouvelles de poésie et d'art était faite d'ignorance, de nervosité un peu morbide, d'inquiétude toute spontanée. Les formes anciennes l'offensaient par trop de précision et parce qu'elles lui paraissaient impropres à exprimer tout ce qu'il sentait de caché dans les choses. Il surfaisait ce

mystère, ne prenait pas garde qu'il est purement subjectif, personnel à chacun de nous, fugitif et changeant; que *la perception de ce merveilleux on ne sait quoi correspond à un moment inférieur de la production artistique et qu'il s'évanouit forcément à l'heure de l'exécution, puisqu'il est l'indicible, mais que d'ailleurs il renaît, une fois la forme fixée, de cette forme même*; *que c'est l'expression arrêtée et intelligible qui contient et qui nous suggère le plus d' « au-delà »*; et qu'enfin ce sont les œuvres d'art ou les poèmes les plus précis, quand ils sont vraiment beaux, qui redeviennent dans notre pensée les plus mystérieux, les plus fertiles en rêves[1].

Et que dites-vous de ces quelques lignes sur la contradiction intime qui est au fond du rêve socialiste?

Ce rêve dont on les leurre (les malheureux) est d'ailleurs tout naturel au fond et tout terrestre. Il s'agit de jouir de la terre, et d'en jouir le plus possible, moyennant un minimum d'effort et de travail pour chacun. Mais il s'agit aussi d'en jouir tous ensemble également et sans que le fort prenne la part du faible. Cela suppose une charité, une tempérance, un empire sur soi, des vertus enfin qui, jusqu'à présent, n'ont jamais eu de meilleur support que les croyances religieuses. *Bref, l'accomplissement de ce rêve païen exigerait des vertus chrétiennes, des vertus dont l'essence est précisément de le répudier*[2]....

Et enfin, il y a dans *les Rois* un accent d'humanité, qui est très frappant, et qui mériterait de nous arrêter longuement, si nous ne retrouvions le même trait dans les quatre volumes de *Contes*, auxquels il nous faut en venir maintenant.

Qu'il a bien fait de ressusciter cette vieille forme du conte, du dialogue, du drame philosophique, si fort en honneur au siècle dernier, et comme cette forme convient à son esprit! Nulle ne se prête mieux à l'expression complète et nuancée de nos idées sur la vie, sur le monde et l'histoire. Elle fait vivre les abstractions en les traduisant par une fable qui est de l'observation généralisée ou, si on veut, de la réalité réduite à

1. *Les Rois*, éd. actuelle, p. 48-49.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 80-81.

l'essentiel. Elle permet de présenter une idée sous toutes ses faces, de la dépasser et de revenir en deçà, de la corriger à mesure qu'on la développe. Elle permet de s'abandonner librement à sa fantaisie, d'être artiste et poète en même temps que philosophe. Comme la fable choisie n'est point la représentation d'une réalité rigoureusement limitée dans le temps et dans l'espace, on y peut mettre tout ce que le souvenir et l'imagination suggèrent de pittoresque et d'intéressant. Il n'est point de forme littéraire par où nous puissions exprimer avec autant de finesse et de grâce ce que nous avons d'important à dire. Je me figure que le conte ou le drame philosophique serait le genre le plus usité dans cette cité idéale des esprits que M. Renan a quelquefois rêvée. Car les vers sont une musique un peu vaine et qui combine les sons selon des lois trop inflexibles ; le théâtre impose des conditions trop étroites, nécessaires et pourtant frivoles ; le roman traite de cas particuliers, enregistre trop de détails éphémères et négligeables, et où ne sauraient s'attacher que des intelligences enfantines. Au contraire, le conte ou le drame philosophique est le plus libre des genres, et ne vaut, d'autre part, qu'à la condition de ne rien exprimer d'insignifiant. C'est pour cela que M. Renan l'a adopté [1]....

Je serais bien étonné qu'en écrivant cette page M. Jules Lemaître n'eût pas pensé à lui-même au moins autant qu'à Ernest Renan. En tout cas, on ne saurait mieux exprimer les raisons ingénieuses et vraies qui, parmi toutes les formes du conte, — car il s'est essayé dans plusieurs, — lui ont fait choisir de préférence celle qu'il a si heureusement définie.

Je viens de dire que M. Jules Lemaître s'est exercé dans plusieurs genres de contes. « Contes d'autrefois et d'aujourd'hui » : tel est, en effet, le sous-titre de son premier recueil, et tel pourrait être celui du second. Tous ces contes sont d'une extrême variété de sujets et d'inspiration : le conteur comme le dramaturge, en M. Lemaître, semble très préoccupé de ne point se répéter. Les « contes d'aujourd'hui » sont tantôt la mise en œuvre d'une « histoire » ou d'une anecdote plus ou moins vraie, tantôt le

1. *Contemporains*, 1re série, p. 247-248.

développement d'une donnée imaginaire ou même de pure fantaisie. A côté de contes qui relèvent du genre goguenard, et qui se ressentent peut-être du voisinage de Maupassant, *les Trois Manières de Garnoteau, les Deux Saints*, simples pochades ou charges d'atelier sans doute, il en est d'autres, d'une observation un peu ironique encore, mais subtile, douloureuse et un peu cruelle : *la Mère Sainte-Agathe, Pauvre Ame, Hermengarde*, d'autres encore qui sont comme des « tranches de vie » découpées et présentées par un narrateur sobre, précis et sans illusion : *l'Aînée, Une Conscience, la Grosse Caisse, Mélie, Mariage blanc, En Nourrice*; et d'autres enfin, comme *la Chapelle blanche*, sorte de poème en prose d'une fantaisie âpre et lugubre. Histoires de pauvres vieilles filles assoiffées d'amour et de maternité, et que la vie piétine sans paraître s'en douter; histoires de pauvres hères qui dissimulent sous l'automatisme de leur métier un fond de sensibilité meurtrie et résignée; histoires de petites poitrinaires qui s'en vont au moment où leur rêve de tendresse vient de prendre corps; histoires d'enfants martyrisés par des nourrices sinistrement inconscientes : voilà quelques-uns des sujets où se complaît l'imagination volontiers assombrie de M. Jules Lemaître : il aura fait sa partie dans le chœur pathétique des pessimistes contemporains.

Est-ce pour fuir les spectacles attristants et parfois tragiques que la réalité directement observée et loyalement peinte offre à nos méditations, est-ce pour échapper à l'étreinte obsédante et douloureuse de la vie réelle, pour créer, si j'ose dire, un *alibi* à ses rêves, que M. Lemaître s'est, de fort bonne heure, détourné du côté du conte historique ou philosophique? Je ne sais; mais j'aurais quelque tendance à le croire [1]. Et il a, dans ce genre, écrit des pages bien subtilement ingénieuses, presque profondes, et toujours charmantes : *les Amoureux de la Princesse Mimi*,

1. « ... Le charme mystérieux du passé.... Charme puissant sur les âmes désabusées et lasses. C'est là qu'on trouve le repos.... » (*En Marge des vieux livres*, 2e série, p. 14-15.)

Charité, Saint Jean et la Duchesse Anne, le Petit Racine. Avouerai-je qu'il en est d'autres, *Myrrha, Sérénus*, dont l'inspiration, d'ailleurs médiocrement originale, me désoblige un peu? Non que je méconnaisse le charme quelque peu pervers qui s'en dégage. Mais *Myrrha*, l'histoire de cette « vierge et martyre », qui est vaguement amoureuse de l'empereur Néron, me rappelle trop certains passages de *l'Antechrist* dont la sensualité raffinée et malsaine est peut-être plus déplaisante que les franches impudeurs d'un Maupassant ou d'un Zola. Et quant à *Sérénus*, l'histoire ironique de ce martyr dilettante et incrédule qui meurt en païen, et dont les reliques font néanmoins de surprenants miracles, je ne m'étonne point qu'elle ait ravi Anatole France, mais j'ai peine à concevoir le malin plaisir que M. Jules Lemaître a pu prendre à l'écrire[1]. Je comprends fort bien, et j'admets, tout en le réprouvant, l'anticléricalisme; j'aime mieux d'ailleurs celui de Lucrèce que celui de M. Homais. Mais cette plaisanterie de haut goût qui consiste à parler des choses de la religion sur un ton de sympathie émue et en même temps à les tourner en dérision; cet air de supériorité dédaigneuse qu'on affecte à l'égard de croyances qui ont soutenu, qui soutiennent encore tant de nobles âmes, et que l'on bafoue, tout en paraissant les comprendre et presque les respecter, — oh! que cette exercice me paraît peu digne d'une âme bien née! Il fallait laisser tout ce « renanisme » d'emprunt à d'autres. Ce ne serait pas la peine de tenir une plume, si on l'employait à scandaliser les simples.

Il faut dire à l'éloge de M. Jules Lemaître qu'il ne s'est pas trop longtemps attardé dans cette voie dangereuse : son athéisme a dû l'avertir qu'il faisait fausse route. Et il a, — dirai-je inventé? — un genre de contes assez nouveau

1. « C'est à Besançon que j'écrivis ce conte vraiment renanien de *Sérénus* ou le martyr sans la foi, où je me suis aperçu, depuis, que j'avais mis plus de vérité, et une vérité plus générale, que je n'avais cru; ce conte que je voudrais, en le transportant dans la vie réelle et contemporaine et en le développant davantage, refaire avant de mourir. » (*Revue hebdomadaire*, art. cit., p. 49.)

où il a peu à peu trouvé l'emploi de tous ses dons de penseur, de lettré et d'artiste. C'est celui qu'il a lui-même baptisé *En Marge des vieux livres*, et dont relèvent, avec ses deux derniers recueils, plusieurs récits antérieurs, *Nausicaa*, *Briséis*, *Amitié*, *Lilith*. On sait en quoi il consiste. Prendre dans un « vieux livre » consacré par l'admiration des siècles un épisode, une figure, un trait secondaires, mais suggestifs; travailler sur cette brève donnée fournie par le vieil écrivain; la modifier ou la compléter suivant un dessein personnel ou au gré de l'imagination du conteur; bref, développer et prolonger le rêve du vieux poète; faire fructifier en quelque manière la semence qu'il a laissé tomber d'une main insouciante, et nous lui rendre épanouie, parfois méconnaissable, mais telle pourtant qu'on puisse sans trop d'effort, grâce à un certain air de famille, la rapporter à sa véritable origine : tel est l'élégant problème que M. Jules Lemaître a très finement résolu. Et je sais bien ce que l'on peut dire d'une tentative de cette nature : à savoir qu'elle prête trop aisément au pastiche; et je ne nierai même pas que le pastiche ne se glisse quelquefois dans les contes de l'auteur de *la Vierge aux anges*. Mais il y a pastiche et pastiche; et ceux de M. Lemaître, quelque part de « badinage scolaire » qui s'y mêle, me rappellent un peu ceux de Racine dans ses tragédies inspirées de l'antiquité : les deux écrivains repensent leurs modèles; ils en retrouvent le ton et le style, bien plutôt qu'ils ne les imitent ou ne les copient laborieusement.

Et ce mélange de style antique, d'invention et de pensée modernes est chose infiniment savoureuse. Je n'analyserai pas, de peur d'en faire évanouir le charme, ces contes écrits en marge des Évangiles ou du *Ramayana*, de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée*, du *Zend-Avesta* ou de l'*Énéide*, de *Pantagruel* ou de *Don Quichotte*. — Au reste, devrait-on jamais analyser une œuvre littéraire, une œuvre d'imagination surtout? N'est-ce pas substituer une froide, et souvent ennuyeuse, et parfois obscure abstraction à quelque chose d'essentiel-

lement organique et de vivant? Les vrais critiques caractérisent et définissent, ils suggèrent, ils évoquent, ils n'analysent pas. A plus forte raison quand il s'agit d'œuvres aussi subtilement complexes que les *Contes* de M. Jules Lemaître. Comment, par exemple, donner une idée, même lointaine, de cette ironie charmante le plus souvent, inquiétante quelquefois, qui circule et se joue à travers tous ces courts récits prestes et pimpants, et leur communique une tonalité particulière? Ironie qui pourrait être aisément cruelle, — les adversaires de M. Lemaître en savent quelque chose, — mais qui, à l'ordinaire, sait être malicieuse sans méchanceté, enjouée sans être mordante, où se mêlent, à doses presque égales, une finesse un peu narquoise, une sorte de candeur très consciente d'elle-même, une verve amusée et souriante, une mélancolie faite d'expérience sans illusion et d'indulgence volontiers attendrie, une grande promptitude d'émotion, de fantaisie, de poésie même, et en même temps un invincible besoin de réalisme, de bon sens railleur et prudent, — flamme subtile, légère et dansante qui luit sur tout ce qu'a écrit l'auteur des *Contemporains*, mais plus librement peut-être encore sur les jolis contes qu'il a composés en marge des livres d'autrefois.

Un autre trait de ces contes, de tous les contes de M. Jules Lemaître, — et même ne peut on pas dire de presque toute son œuvre? — c'est, je l'ai déjà fait pressentir, l'accent d'humanité qui s'en dégage. D'autres content pour le plaisir de conter, d'autres pour nous faire admirer la virtuosité de leur talent descriptif, ou de leur fantaisie poétique, d'autres pour déployer leur humour, d'autres enfin pour exercer leur verve satirique. M. Lemaître, lui, conte surtout pour *moraliser*, je veux dire pour exprimer sous forme symbolique son expérience de la vie et les leçons qu'elle lui suggère. Cette expérience, — comme toute expérience, hélas! — ne laisse pas d'être douloureuse :

Dans l'enchantement de la nuit bleue, la plaine, les rochers, les arbres, et jusqu'aux brins d'herbe semblaient immobiles de

bonheur. On eût dit que tout sur la terre reposait délicieusement. Mais la vieille Séphora n'oubliait pas que, à cette heure même, la nature injuste continuait de faire des choses à défier toute réparation future; elle n'oubliait pas que, à cette heure même, par le vaste monde, des malades qui n'étaient pas des méchants suaient d'angoisse dans leurs lits brûlants, des voyageurs étaient égorgés sur les routes, des hommes étaient torturés par d'autres hommes, des mères pleuraient sur leurs petits enfants morts, — et des bêtes souffraient inexprimablement sans savoir pourquoi [1]....

A ces misères, on n'aperçoit guère que deux sortes de remèdes : ceux que prescrit l'orgueil stoïque et ceux que légitime l'espoir chrétien. Trop modeste et trop réaliste pour se guinder jusqu'au « froid silence » d'un Vigny ou d'un Épictète, trop simple « honnête homme », trop faible peut-être aussi pour aller jusqu'à la croyance d'un François de Sales ou d'un Pascal, c'est pourtant la pratique des vertus chrétiennes que M. Jules Lemaître nous recommande; c'est là à ses yeux l'unique moyen d'améliorer la triste condition humaine, d'y faire régner un peu de justice et de bonheur. L'humilité, la charité, la bonté, la pitié : il n'est presque aucun de ses contes qui ne nous suggère le respect et le culte de ces hautes vertus individuelles ou sociales. Et je sais bien qu'il n'en recherche pas le fondement mystique, qu'il humanise, en y mêlant un reste de sagesse antique, tout ce christianisme, qu'il *naturalise*, si je puis dire, ce surnaturel. Mais la survivance, en un très libre esprit, du vieil idéal chrétien n'en est pas moins significative, ni moins curieuse à signaler.

VII

Cette survivance, nous ne la retrouverons pas au même degré dans les dernières œuvres critiques de M. Jules Lemaître : je veux parler de ses livres, ou plutôt de sa

1. *En Marge des vieux livres*, 1re série, p. 151.

suite de conférences sur *Rousseau*, sur *Racine*, sur *Fénelon* et sur *Chateaubriand*. Les circonstances, on le sait, ont rendu une chaire à l'auteur des *Contemporains* ; et quels que soient les succès qu'il ait jadis remportés à Grenoble, à Besançon ou à Alger, je ne pense pas qu'ils aient été jamais aussi vifs que ceux que lui ont valus ses lectures publiques de la Société des Conférences. Tout Paris a fait, comme il convenait, fête au délicieux écrivain, au fin lettré, à l'admirable diseur.

Tout Paris pour Chimène *eut* les yeux de Rodrigue.

Et s'il s'est trouvé quelques voix discordantes, elles se sont perdues dans l'universel concert des applaudissements.

Un de mes amis, esprit chagrin, fertile en boutades, et même en paradoxes, souvent excessif dans l'éloge comme dans le blâme, me tenait un jour ces propos au sujet des récentes conférences sur Chateaubriand. Je vous les livre dans toute leur vivacité originale : non pas que j'y souscrive le moins du monde; mais si par hasard il s'y cache une « âme de vérité », vous saurez bien la discerner :

« M. Lemaître, — me disait-il, — a une belle audace. Sur tous ces sujets dont la pleine maîtrise exigerait, pour chacun d'eux, quatre ou cinq années, au moins, de recherches et d'études, il a entrepris d'écrire, en cinq ou six ans, et parmi d'autres occupations, non pas quelques articles, mais des *livres*. Car mettons à part Racine, dont l'œuvre, la vie et la pensée peuvent être plus aisément explorées, surtout pour un vieil humaniste comme l'exquis auteur des *Impressions de théâtre*, — vous savez combien j'aime ses feuilletons dramatiques! Mais prenons par exemple Rousseau qu'il ne connaissait guère, de son propre aveu, avant de « se colleter » avec lui. Si vous ouvrez l'excellent *Manuel bibliographique de la littérature française moderne* de M. Gustave Lanson, vous constaterez que le chapitre consacré à Rousseau ne comprend pas moins de quatre cent trente numéros. Admettons, j'y consens, qu'il y ait là un peu de luxe, et quelques superfluités. Je n'exagérerai cer-

tainement pas en réduisant à deux cents le nombre de volumes ou d'articles qu'il y aurait lieu de lire, et quelques-uns d'assez près, pour bien posséder, dans ses parties essentielles, la « littérature » proprement dite du sujet. Et je ne compte pas, dans cette évaluation, la lecture et la méditation des œuvres mêmes de Rousseau. Je n'y fais pas entrer non plus ce que l'on pourrait appeler la littérature indirecte de la question. Car pour parler avec une certaine précision de l'auteur de l'*Émile*, il faut bien connaître Voltaire, Montesquieu, Diderot, Buffon, d'Alembert, d'autres encore, bref, la littérature et l'histoire politiques et sociales de son temps; il faut avoir étudié les divers salons où il a fréquenté; il faut se représenter avec exactitude le milieu genevois et suisse dont il ne s'est jamais complètement dépris : calculez vous-même tout ce que cela suppose de volumes à dépouiller, et dites si je ne suis pas resté encore au-dessous de la vérité en évaluant à quatre ou cinq années de travail la durée nécessaire de cette enquête préalable. Et, bien entendu, nous n'exigeons pas du critique qu'il se livre à des recherches originales et érudites; nous ne lui imposons pas l'étude des sources de son auteur, l'examen de ses manuscrits conservés à la Chambre des députés, à Neuchâtel et à Genève; nous n'attendons pas qu'il collationne des textes, exhume des documents inédits, recueille des variantes; non, nous lui demandons simplement d'*être au courant*, et d'appuyer ses interprétations personnelles sur une connaissance suffisamment complète du sujet qu'il va reprendre après tant d'autres. Est-ce là être trop exigeant? Il est vrai que cela seul est, par le temps qui court, une tâche assez rude. Mais on n'a pas le droit de s'y dérober. Et ce que je viens de dire de Rousseau, je pourrais le répéter, *mutatis mutandis*, de Fénelon comme de Chateaubriand. Je n'aurai pas le pédantisme de rechercher si M. Jules Lemaître a soumis sa fantaisie à pareille discipline.

« Et ce n'est pas le seul grief que j'ai contre lui! Je suis orfèvre, je le sais bien : je veux dire que j'ai le malheur

de n'être à aucun degré conférencier ou orateur; mais j'ai beau faire aussi large que possible la part aux habitudes ou aux nécessités du genre : je ne puis m'empêcher de penser que M. Lemaître a fait à son auditoire des concessions peut-être excessives. Les « complications sentimentales » l'attirent, et il s'arrête avec une trop visible complaisance à certaines questions fort délicates, parfois même un peu scabreuses. Croyez-vous qu'il fût bien nécessaire, par exemple, d'insister, comme il l'a fait, sur les maladies de Rousseau et sur toutes ses souillures? Je n'aime pas beaucoup non plus, quelque brillants ou ingénieux qu'ils soient, certains morceaux de bravoure qui semblent appeler les applaudissements, et j'aime moins encore certaines plaisanteries, certains commentaires, certaines parenthèses ironiques, certains clignements d'yeux malins, qui, trop visiblement, sollicitent le sourire. L'auteur des *Contemporains* a infiniment d'esprit, j'en conviens, et je ne suis pas assez béotien pour être insensible au pétillement de sa verve. Mais quoi! n'abuse-t-il pas quelquefois de ses dons? Et ne sont-ce pas des « effets » un peu bien faciles que ceux qui consistent à interrompre par des « Parbleu! », des « Pourquoi? », des « Dame! », des « Vlan! », des « Crois tu? », l'auteur que l'on cite? Il est bon de sourire, et même de rire; il est peut-être inutile de ricaner.

« Et enfin, j'en veux à M. Jules Lemaître de n'avoir pas abordé les écrivains qu'il se proposait d'étudier avec le très libre esprit qu'il apportait autrefois à ses travaux littéraires. Lui qui jadis a tant reproché à Brunetière son dogmatisme, — et le dogmatisme de Brunetière n'a jamais été pourtant que littéraire, — il apporte maintenant dans la critique le plus fâcheux des dogmatismes, le dogmatisme politique. Il n'a plus rien à reprocher à Paul Albert! Les préjugés, les partis pris de l'école à laquelle il appartient ne le quittent plus guère et limitent d'une manière souvent bien fâcheuse le champ de sa vision. Si Racine avait eu le malheur d'être républicain et démocrate, il n'aurait pas

été étudié avec tant d'amour, et peut-être même n'aurait-il pas été étudié du tout. Fénelon lui-même a pâti d'être un peu le précurseur du siècle de l'*Encyclopédie*. Rousseau a été fort malmené en tant que père de toutes les erreurs modernes, et Chateaubriand, son héritier et son disciple, a bien durement expié d'être « le Sachem du romantisme ». Le romantisme, voilà l'ennemi, pour l'école qui se dit monarchiste par positivisme. En vain vous observerez qu'il est peut-être d'un « nationalisme » douteux de « tomber » le seul écrivain que la France du XIXe siècle puisse mettre en parallèle avec Gœthe. « Tarte à la crème, marquis, tarte à la crème! » Le romantisme, marquis, sus au romantisme! M. Jules Lemaître a trop bien suivi le mot d'ordre. Ce délicieux « impressionniste », ce lettré d'un flair si subtil, — *emunctæ naris*, — ce moraliste pénétrant n'est, j'en ai peur, à aucun degré, un historien.... »

— Que de choses vous oubliez, mon cher ami, ai-je répondu, arrêtant là la diatribe de mon Alceste! D'abord, quelle erreur est la vôtre de parler des « ricanements » de M. Lemaître! Il rit, il sourit volontiers; il s'amuse quelquefois à jouer au gavroche; il ne ricane, sachez-le, jamais. Et puis, ce n'est pas d'hier que nous savons qu'il n'est pas un romantique. Pour courir sus au romantisme, il n'avait nul besoin d'obéir à un mot d'ordre : il n'avait qu'à suivre sa pente native, son instinct secret de Tourangeau, les directions de son éducation classique. Comme Sainte-Beuve enfin, il est essentiellement l'*homme des « coteaux modérés »* : les grands éclats d'imagination ou de passion, les ardentes explosions de lyrisme ne sont point son fait; « le bon sens libre et railleur », — et volontiers narquois, — la finesse de pensée et la délicatesse de sentiment, voilà son vrai domaine. Il y a un mot de lui qui m'a toujours frappé : il félicite quelque part le Sévère de Corneille d'être « un doux philosophe pyrrhonien *qui ne prend point la vie avec emphase*[1] ». Je n'examine pas si ce que l'on

1. *Impressions de théâtre*, 1re série, p. 32.

appelle emphase ne s'appellerait point parfois tout aussi bien, et peut être mieux, éloquence et grandeur. Mais le mot ne vous paraît-il pas un de ces « mots déterminants » dont parle Pascal? M. Jules Lemaitre, — même dans sa carrière politique, — n'a jamais pris la vie avec emphase, et, — sauf de très rares exceptions, — il n'a jamais pardonné aux romantiques de ne lui avoir point donné cet exemple. De même, vous paraissez vous étonner et vous plaindre que l'auteur des *Contemporains* se soit montré si dur, — dur jusqu'à la violence et à l'injustice, et, en tout cas, beaucoup plus dur que Sainte-Beuve, — à l'égard de Chateaubriand. Mais cela aussi, ne pouvait-on pas le prévoir, et le craindre? Lorsque, dans son œuvre antérieure, il lui arrive de faire allusion au poète des *Martyrs*, c'est presque toujours en termes désobligeants ou ironiques. Sainte-Beuve et Veuillot, et quelques autres, ont passé par là sans doute. Mais la vérité, — car on ne subit que les influences qu'on est comme prédestiné à subir, parce qu'elles vont dans le sens de notre propre nature, — la vérité, c'est qu'il n'y avait entre le grand écrivain et son biographe aucune affinité élective.

Et l'on a beau jeu aussi à reprocher à ce dernier son indifférence à l'égard de la critique dite « scientifique », des enquêtes longuement et laborieusement poursuivies! Evidemment, il n'est pas de ceux qui se piquent, suivant la belle formule de Taine, d' « ajouter à son esprit tout ce qu'on peut puiser dans les autres esprits ». Mais quoi! si impersonnelle qu'elle soit, qu'elle s'efforce d'être plutôt, la critique n'est-elle pas toujours personnelle par quelque côté, sous peine d'être parfaitement insignifiante? Et, d'autre part, si personnel que soit un critique, peut-il s'empêcher d'envelopper quelque chose d'impersonnel dans ses jugements, ou même dans ses simples « impressions »? La longue querelle qui s'est engagée à cet égard entre Brunetière et M. Lemaître n'était-elle pas un peu vaine, et n'aurait-on pas pu renvoyer les deux adversaires dos à dos en leur disant et en leur prouvant que l'un était

plus personnel qu'il ne croyait l'être, et l'autre plus impersonnel qu'il ne voulait bien le dire? Ce qui est sûr, c'est que si l'érudition, l'information scrupuleuse et méthodique sont de grands instruments de vérité, le talent littéraire et la vivacité de l'intuition artistique en sont d'autres, et de non moins précieux peut-être. L'idéal serait peut-être d'unir les deux méthodes et de concilier les deux esprits. M. Jules Lemaître, en ces derniers temps surtout, ne l'a pas toujours fait, j'en conviens, et les partis pris de ses doctrines nouvelles l'ont, plus d'une fois, empêché d'obéir à l'habituelle justesse et à la fine délicatesse de son goût. Mais parfois aussi, — l'antipathie peut être clairvoyante, — à la lumière de ses dernières croyances, il a entrevu plus d'une vérité neuve. Ce qu'il faut maintenir, c'est qu'en critique comme ailleurs, le temps ne fait rien à l'affaire; c'est que l'intelligence et le talent ont leurs droits partout, et que leurs divinations vont souvent plus loin et plus avant que les lentes trouvailles du labeur myope et de la conscience la plus minutieuse. Et cela est sans doute un peu immoral, — car quelle est la part du mérite personnel dans l'intelligence et le talent? — mais comme se plaît à dire M. Lemaître, « c'est ainsi ».

Et enfin, si peut-être, pour bien connaître et pour juger avec équité Rousseau, Fénelon et Chateaubriand, il y a lieu de lire avec quelque précaution les conférences qu'il leur a consacrées, ces conférences sont du plus haut intérêt pour qui veut bien connaître le conférencier.

Ce que l'on aime en vous, Madame, c'est vous-même.

La personnalité de l'auteur des *Impressions de théâtre* s'y complète et s'y achève. Au contact de la personne intellectuelle et morale de ces trois écrivains, la sienne, je n'ose dire se développe, mais en tout cas laisse percer au dehors et peut-être découvre certains traits insoupçonnés d'elle-même. A vivre dans un commerce prolongé avec de grands esprits qui ont remué beaucoup d'idées, il n'a pu s'empêcher de prendre parti intérieurement sur les ques-

tions qu'ils agitaient, et de le laisser voir. A ne considérer cette série de conférences que comme des « impressions » personnelles sur certains auteurs et sur certains problèmes, ces impressions doivent entrer en ligne de compte dans la définition que l'on donnera du talent et de la pensée du critique. Elles ne seront d'ailleurs pas inutiles non plus à l'historien qui voudra en faire librement son profit : car il est bien vrai que l'histoire est autre chose qu'une suite d'impressions ; mais, d'autre part, les impressions d'un esprit original et ingénieux peuvent servir, en plus d'un cas, à pénétrer plus profondément dans l'intelligence du passé....

En succédant à Brunetière dans la chaire improvisée où ce dernier avait inauguré son cours sur l'*Encyclopédie*, M. Jules Lemaître, qui se connaît assez bien lui-même, caractérisait avec beaucoup de bonheur sa manière propre en l'opposant à celle de son prédécesseur :

Une grande force bienfaisante, disait-il, nous a été enlevée avec lui. Je n'ai ni son érudition, ni sa vigueur d'esprit, ni son aptitude à concevoir et enchaîner les idées générales, ni son éloquence. Je ne le dis pas par convenance oratoire ; je le dis parce que cela est ; je ne puis vous apporter que ce que j'ai : *un grand désir de comprendre et le goût de regarder dans l'intérieur des âmes*[1]....

Oui, c'est bien cela ; ce sont bien là les dons qu'il déploie quand il ne se laisse pas entraîner par le besoin d'illustrer et de faire triompher certaines préoccupations un peu étrangères à son objet essentiel. Ces préoccupations d'ailleurs, avec la parfaite sincérité qui est l'un de ses plus grands charmes, le conférencier ne nous les laisse pas ignorer. « Lorsque, nous dira-t-il par exemple, lorsque je choisis pour sujet de ce cours Jean-Jacques Rousseau, ce ne fut point d'abord dans une pensée d'extrême bienveillance pour le citoyen de Genève. » Il se proposait « d'étudier surtout en lui le père de quelques-unes des plus fortes

1. *Temps* du 13 janvier 1907.

erreurs du XVIIIe et du XIXe siècle », et il chercha donc tout d'abord dans ses lectures « des raisons de le condamner ». Il semblerait que le livre ainsi conçu et commencé dût être singulièrement partial et injuste; et c'est bien ainsi qu'on l'a pris de divers côtés. Mais n'est-ce point là une interprétation hâtive et erronée? Si j'avais, pour ma part, à parler longuement de Rousseau, ce serait beaucoup plutôt à la manière de M. Faguet dans son *XVIIIe Siècle* qu'à celle de M. Lemaître; mais je ne puis voir, comme on l'a fait, dans le livre de ce dernier, un pur et simple pamphlet. Il a relevé sans indulgence, et même parfois avec un peu d'âpreté, les faiblesses, les contradictions, les sophismes de Jean-Jacques; mais il a fait un réel, et souvent assez heureux effort pour le comprendre et pour lui rendre justice. Au total, il a, comme il convient, pour son héros plus de pitié que de colère, et, quand il ne nous l'avouerait pas, on sentirait, à le lire, qu'au cours de son étude, ses sentiments se sont modifiés dans le sens d'une équité moins stricte, plus généreuse, plus émue. Les dernières lignes de son livre nous rendent bien cet état d'esprit assez complexe, mais d'où la sympathie critique n'est point absente :

Mais on l'a aimé. Et beaucoup l'aiment encore; les uns parce qu'il est un maître d'illusion et un apôtre de l'absurde; les autres, parce qu'il fut, entre les écrivains illustres, une créature de nerfs, de faiblesse, de passion, de péché, de douleur et de rêve. Et moi-même, après cette longue fréquentation dont j'ai tiré plus d'un plaisir, je veux le quitter sans haine pour sa personne, — avec la plus vive réprobation pour quelques-unes de ses plus notables idées, l'admiration la plus vraie pour son art, qui fut si étrangement nouveau, la plus sincère pitié pour sa pauvre vie, — et une « horreur sacrée » (au sens latin) devant la grandeur et le mystère de son action sur les hommes.

C'est Rousseau qui a conduit M. Jules Lemaître à l'étude de Fénelon et de Chateaubriand; c'est en étudiant le premier qu'il a pressenti que ces trois écrivains « formaient, malgré toutes leurs différences, comme une dynastie spirituelle, une dynastie de rêveurs, d'inquiets et d'inventeurs »,

et il a voulu vérifier et préciser ce juste pressentiment. Est-ce parce que Fénelon était un sujet peut-être plus difficile, plus délicat et plus complexe, surtout pour un « profane » et un laïque? Ou bien M. Lemaître s'est-il laissé intimider par le grand nom de Bossuet, et par le massif réquisitoire de feu Léon Crouslé contre l'archevêque de Cambrai? Mais je ne sais si son *Rousseau*, somme toute, n'est pas de nature à donner plus de satisfaction aux « rousseauistes » que son *Fénelon* aux « fénelonieus », et peut-être même à certains « bossuétistes ». Je crains que le conférencier n'ait pris trop aisément son parti de la condamnation de Fénelon, et qu'il n'en ait pas assez bien vu toutes les conséquences historiques. « Il faut bien le reconnaître, écrit-il, le quiétisme, même ramené tant bien que mal à l'orthodoxie, n'est le plus souvent qu'un jeu sentimental pour âmes oisives et renchéries. » M. Jules Lemaître, qui connaît si bien son Renan, ne se rappelle-t-il pas quelques-uns des nombreux passages où l'auteur de la *Vie de Jésus* reproche au catholicisme de n'être, en matière morale, qu'un utilitarisme assez grossier? « Elle fit le bien pour le bien, nous dit Renan de sa sœur Henriette, et non pour son salut. Elle aima le beau et le vrai sans rien de ce calcul qui semble dire à Dieu : N'étaient ton enfer ou ton paradis, je ne t'aimerais pas. » Et l'on sait combien de fois des idées analogues se retrouvent sous sa plume. Eh bien! je ne sais si Renan était « une âme oisive et renchérie »; mais ce qui est sûr, c'est que, comme beaucoup d'autres philosophes du XVIIIe et du XIXe siècle, il était quiétiste; et que, si Bossuet n'avait pas obtenu contre Fénelon une condamnation, qui fut d'ailleurs très douce et fort mitigée dans les termes, si l'orthodoxie n'avait pas *paru* repousser la doctrine du pur amour, — en fait, elle n'en a réprouvé que les excès, — un certain nombre des objections de la libre pensée des deux derniers siècles n'auraient même pas eu l'apparence d'une raison d'être. Et c'est peut-être ce qu'il n'aurait pas été mauvais de montrer dans un livre sur Fénelon.

Quant aux conférences sur Chateaubriand.... Mais nous ne les avons pas encore sous leur forme définitive; et j'attendrai qu'elles soient recueillies en volume pour en parler avec quelque détail [1]. Nous savons déjà que M. Lemaître n'a pas cru devoir faire bénéficier René de la haute et intelligente sympathie qu'il avait jadis si généreusement prodiguée à Lamartine. Le plus grave peut-être est que M. Lemaître voudrait nous faire croire qu'il adore Chateaubriand. « Et si vous croyez que je ne l'aime pas tel qu'il est, ah! combien vous vous trompez! » Je souhaite que jamais aucun critique ne s'avise d' « aimer » M. Jules Lemaître, comme il « aime », lui, l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Mais il sera beaucoup pardonné à M. Lemaître, — au moins parmi les fervents des Lettres, — pour avoir écrit un livre délicieux, — et si vraiment racinien! — sur *Jean Racine*. Cette fois, entre le poète et son critique, il y avait cette sympathie secrète, cette complète harmonie préétablie, ces affinités électives, qui sont peut-être la condition essentielle de tout chef-d'œuvre. Ses goûts personnels, son tour d'esprit, d'imagination et de style, la nature et la qualité de son âme, son éducation classique, sa carrière littéraire, et jusqu'à ses nouvelles doctrines politiques, tout prédestinait l'auteur des *Médaillons* et de *l'Age difficile* à parler admirablement de Racine; et c'est ce qui eut lieu. On pouvait d'ailleurs le prévoir, — et c'est sans doute pour cela qu'on lui a « demandé » ce livre, — car dans l'œuvre souvent exquise de M. Jules Lemaître, il n'y a rien de plus exquis que ses feuilletons sur le poète de *Phèdre* et son discours de 1899 sur *Racine et Port-Royal*, — feuilletons et discours auxquels il fera dans ses conférences le plus d'emprunts possible :

Cet asile de l'ascétisme janséniste fut le berceau du génie qui fit les plus belles peintures et les plus harmonieuses de ces passions de l'amour, de ces « mouvements désordonnés » contre

1. J'ai depuis parlé de ce *Chateaubriand* dans mes *Maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui* (Hachette, 1912).

qui tant de saintes âmes luttèrent ici dans une anxieuse pénitence. Cette terre, nourrice de sainteté, fut aussi mère de beauté, et de la plus émouvante et de la plus séductrice de toutes.

Et enfin le plus doux paysage français, fleurs, ombrages, eaux légères, courbes du sol et ondulations caressantes, ciel tendre et souvent mélancolique, enveloppe ces souvenirs de religion et d'art qui sont entre les plus grands de notre tradition nationale. Ces feuillages sont « bien nés ». Ces arbres sont les petits-fils de ceux qui ont ombragé les deux têtes merveilleuses et chères où sont écloses les *Pensées* de Pascal et les tragédies de Racine. Et nous songeons que, lorsque le génie de la France aura accompli son œuvre, — dans longtemps, bien longtemps, — d'autres feuillages, descendant de ces arbres-ci, s'inclineront sur les fronts d'une humanité dont nous ne prévoyons pas les conditions d'existence, mais qui, si elle n'est retournée à la barbarie primitive, continuera d'être inquiète dans son esprit comme Pascal et troublée dans son cœur comme Racine. Et tout cela, religion, art, nature, s'accorde pour former en nous un mélange d'impressions si fortes que nous plions sous elles et que nous ne saurions les définir[1]....

Quand on rencontre des pages comme celle-là, comment voulez-vous que l'on n'oublie pas toutes les objections qui nous viendraient à l'esprit en en lisant d'autres, et que la plume ne nous tombe pas des mains? Or, il y a plus d'une page de cette valeur dans le livre sur *Jean Racine*. Les tendresses littéraires de M. Jules Lemaître lui ont toujours porté bonheur[2].

1. *Quatre Discours*, p. 9-11.

2. Sur *Racine et Jules Lemaître*, et même sur l'ensemble de l'œuvre de M. Lemaître, je renvoie tout particulièrement à l'article si fin, si ingénieux, si pénétrant de M. Pierre de Quirielle dans la *Revue hebdomadaire* du 18 avril 1908. Je n'ai connu cet article qu'après avoir écrit mon étude, et je ne le regrette qu'à moitié : car M. de Quirielle et moi nous nous sommes si souvent rencontrés non seulement dans la pensée, mais parfois, — chose bien remarquable, — jusque dans l'expression, que mon ignorance même me donne le droit maintenant de revendiquer en ma faveur tout le bénéfice et tout l'honneur de cette involontaire rencontre et de cet apparent « démarquage ».

VIII

A suivre, presque d'année en année et d'œuvre en œuvre, le développement et les applications diverses de ce talent si heureux et si souple, n'avons-nous pas risqué de perdre un peu de vue, je n'ose dire sa philosophie, — M. Jules Lemaître nous en voudrait de le transformer en « philosophe », ou même en « penseur », — tout au moins les idées générales les plus constantes que suggèrent ses écrits et auxquelles aboutit son expérience. Ces idées générales, il faut les recueillir et les résumer maintenant, quitte à paraître systématiser outre mesure l'un des esprits les plus libres, les moins dogmatiques qui furent jamais.

J'ai dit que l'auteur des *Contemporains* n'est point un philosophe. Très positif, très ami de la réalité concrète, il est de ceux que l'aventure métaphysique ne tente guère, et que même l'angoisse métaphysique étreint si peu, qu'il fait presque profession de n'y pas croire. Quand elle se présente à sa pensée, il l'écarte vite, d'un geste, et d'un sourire : « Après cela, on ne vivrait pas si on songeait toujours à ces choses[1] ». Il y a pourtant songé quelquefois. S'il n'a peut-être pas longuement pâli sur les livres des philosophes de profession, il me semble qu'il a des « clartés » fort suffisantes de Darwin et de Spencer, d'Auguste Comte et de Schopenhauer : je doute, à dire vrai, qu'il ait poussé plus avant son enquête ; je ne trouve chez lui nulle trace des « philosophies nouvelles », celle de M. Boutroux, celle de William James, celle de M. Bergson ; et je ne vois pas qu'il ait nulle part, comme le faisait récemment Loti, cité le nom de l'auteur de *l'Évolution créatrice*. Tout au fond, je crois bien qu'il a gardé quelque tendresse de cœur pour la philosophie qu'on lui enseignait dans sa jeunesse : elle ne lui paraît ni « superficielle », ni « surannée » ; il déclare la *Profession de foi du Vicaire savoyard* « le plus beau *credo*

1. *Contemporains*, 1re série (*Sully Prudhomme*), p. 73.

du spiritualisme qui ait été écrit »; et non seulement à ses yeux, « les arguments du spiritualisme valent bien ceux des métaphysiques qui passent pour plus distinguées », mais encore il voit dans cette doctrine « une religion » parfaitement « capable d'agir sur la vie [1] ».

Ceux qui, il y a un demi-siècle, vivaient encore de cette religion naturelle, étaient généralement fort sévères à l'égard, sinon du christianisme, tout au moins du catholicisme. Tel n'est pas précisément le cas de M. Jules Lemaître. Entièrement détaché du dogme, il a l'incrédulité parfois un peu railleuse, jamais agressive. Sous l'influence de Renan sans doute, mais aussi par bonté et « honnêteté » native, il a gardé pour la religion de son enfance une certaine affection tendre. Quoiqu'il ait été souvent bien dur pour ce que l'on appelait, il y a vingt ans, le « néo-christianisme », « la piété sans la foi » est un des sentiments qu'il a le mieux connus et le plus spontanément exprimés. « Et notez bien, — disait-il, fictivement, à Veuillot, — notez bien que vous, je vous comprends, je vous aime, je vous pardonne tout. Et j'aime les saints, les prêtres, les religieuses, — non par une affectation de largeur d'esprit, ou par une espèce de niaise et suffisante coquetterie morale. J'aime réellement presque tout ce que vous défendez, et je le défendrais moi-même à l'occasion [2].... » Je crois bien d'ailleurs que M. Lemaître s'en est tenu à ces excellents sentiments, qu'il n'a pas eu ce que j'appellerais volontiers la curiosité active des religions, et qu'il s'est, à très peu près, contenté de vivre sur « les six années de catéchisme de persévérance qui ont suivi sa première communion, et où il a entendu réfuter toutes les hérésies, sans compter les schismes ». Un peu de Bossuet, un peu de Pascal, — M. Lemaître cite souvent les *Pensées*, et j'en suis bien aise! — un peu de Fénelon, voilà tout ce qui a dû compléter son éducation théologique. Je ne pense pas qu'il

1. *Jean-Jacques Rousseau*, p. 278, 284.
2. *Contemporains*, 6e série (*Louis Veuillot*), p. 73.



soit très exactement informé de la façon dont se pose le problème religieux dans la pensée et la conscience contemporaines. Il écrit, dans son *Fénelon*, que « les théologiens révoltés croient au surnaturel autant que les catholiques et demeurent aussi *bizarres*, aux yeux d'un esprit totalement détaché des dogmes, que les théologiens orthodoxes [1] ». L'épithète est au moins... bizarre et sonne étrangement son Voltaire : les croyances dogmatiques ne peuvent paraître « bizarres » qu'à ceux, fussent-ils détachés des dogmes, qui n'ont point étudié les questions. « Quel pauvre être de volupté suis-je donc, moi, soupirait jadis M. Jules Lemaître, pour aimer à la fois, — et peut-être également, — Renan et Veuillot [2] ! » A divers signes, je me demande si Renan, — le dernier Renan, celui qui revenait à Voltaire, — ne l'a pas, dans son cœur, emporté sur Veuillot. « Je n'ai jamais été croyant, déclarait-il tout récemment, mais plus j'avance, moins je le suis; je crois même que je le suis chaque matin un peu moins [3].... » Il serait peut-être fâcheux que tant d'esprit, de pénétration, de délicatesse morale aboutît, définitivement, à une conclusion de ce genre.

Ce serait même d'autant plus fâcheux que, à la bien prendre, la morale de M. Jules Lemaître, je l'ai déjà noté, si elle n'est pas fondée sur le dogme, a retenu, pour une très large part, les préoccupations et même les prescriptions essentielles de la morale chrétienne, — je ne dis point de la morale janséniste.

Cela est visible dans toute son œuvre d'artiste et de critique, mais plus particulièrement peut-être dans ses feuilletons dramatiques, et notamment dans ceux qu'il a consacrés à Alexandre Dumas fils : rien n'est alors plus curieux, et plus instructif, que de voir les deux moralistes aux prises, opposer l'une à l'autre leurs conceptions de la vie et du devoir. Plus rigoriste souvent, en apparence, la

1. *Fénelon*, p. 33.
2. *Contemporains*, 6e série, p. 60.
3. *Excelsior* du 19 février 1912, p. 4.

morale de Dumas fils est, généralement, plus trouble, plus mêlée, moins sûre, moins délicate et moins élevée, moins humainement chrétienne que celle de M. Lemaître. Un sentiment très vif, parfois même assez âpre, de la faiblesse et de la misère humaines, du « péché originel », comme dirait un théologien, mais adouci par une profonde et mélancolique pitié, le culte et la prédication discrète des deux vertus cardinales mises en honneur par le christianisme, l'humilité et la charité : voilà, si je ne me trompe, les principaux traits qui caractérisent les théories morales de l'auteur de *Révoltée*. Personne, — M. Doumic l'a fort bien dit, — n'a mieux exprimé l'état d'esprit de l' « honnête homme » d'aujourd'hui resté chrétien presque malgré lui.

Le plus probable, — écrivait-il en un jour d'optimisme, — c'est que la condition humaine s'améliorera peu à peu par la bonté, *mais par la bonté simplement humaine*, et aussi par cette notion lentement répandue, que l'intérêt de chacun se confond ou tend à se confondre avec l'intérêt de tous, et que l'égoïsme est une duperie. Et le monde ira comme il pourra. *L'humanité pourra s'accorder dans la résignation même à l'ignorance métaphysique*, et dans le sentiment que votre solution, à vous (il s'adresse à Louis Veuillot) est impossible. Seulement, *nous profiterons de vos indications :* nous serons moins dupes de la « Déclaration des droits de l'homme », nous concevrons mieux que c'est sur les cœurs qu'il faut agir et que l'apparente justice géométrique des lois n'est rien, si le désir de la justice et de la charité ne sont point en nous[1].

M. Jules Lemaître a été de moins en moins dupe de la *Déclaration des droits de l'homme*, et pour améliorer la condition humaine, tout au moins dans son propre pays, il a fini par compter sur autre chose que sur le naturel développement de la bonté et de l'agnosticisme. Son optimisme social et même politique a fait place à un pessimisme plus proche parent des conceptions de Hobbes que de celles de Rousseau. Peut-être avait-il trop aisément cru jadis que la

1. *Contemporains*, 6e série (*Louis Veuillot*), p. 75-76.

charité et même la justice ont des fondements purement rationnels : et peut-être, s'il avait résolument étudié à la lumière de l'idée religieuse les problèmes d'organisation sociale, peut-être se fût-il épargné, après des illusions trop grandes, des déceptions trop amères. En sociologie comme en morale, les qualités et même les vertus de l' « honnête homme » ne suffisent pas toujours.

Mais elles suffisent en littérature, quand elles sont jointes au don du style, à soutenir et à inspirer une œuvre originale et variée. « Ce qui est sûr, déclarait M. Jules Lemaître lui-même en commençant son cours sur Racine, c'est que je suis content de n'avoir plus à examiner et à juger des idées. *Dans l'art pur et dans la connaissance des âmes et des mœurs*, — qui fut une des occupations du XVII[e] siècle, — *on peut arriver à quelque chose de solide et de définitif* : dans la philosophie ou la critique ou les sciences politiques et sociales, je ne sais pas[1]. » Il me semble que l'ingénieux écrivain nous révèle ici sa vocation secrète et préférée, en même temps que les raisons de son culte croissant pour l'idéal classique. A la fin de son *Rousseau*, il nous confie qu'il a « adoré le romantisme », et l'on voit qu'il s'en détache avec regret, qu'il le trouve encore « séduisant », et il avoue qu' « il eût été triste qu'il ne fût pas né[2] ». Mais enfin, et quoiqu'il eût été fort ingrat d'être trop sévère à la « littérature personnelle », — il lui a dit adieu pourtant. En relisant Racine « pour la centième fois », — il nous assure qu'il « n'exagère pas », — il a pris plus fortement conscience que jamais de la vraie tradition française, et il a senti qu'il l'avait, d'instinct, presque toujours suivie. Revêtir d'une forme d'art élégante, sobre, discrètement harmonieuse, l'observation morale la plus lucide et la plus profonde, faire de l'art littéraire ainsi compris la parure de la vie sociale et le divertissement choisi des honnêtes gens : telle lui paraît être, et de plus

1. *Jean Racine*, p. 2.
2. *Jean-Jacques Rousseau*, p. 351, 352, 356.

en plus, la mission propre du génie français. Allez au fond des choses : parmi quelques incartades et de brillantes fantaisies de jeunesse, c'est bien à cet idéal que M. Jules Lemaître, dans ses œuvres d'imagination comme dans sa critique, est demeuré toute sa vie fidèle; c'est bien cette « doctrine littéraire » qui se dégageait de ses premiers *Contemporains*, et qu'il hésitait à formuler; et presque à son insu, c'est à ce constant point de vue qu'il s'est toujours placé pour juger des « ouvrages de l'esprit[1] ». Il y a, je crois, d'autres conceptions de la littérature : il n'y en a pas qui soit plus conforme à la destinée spirituelle de notre race; il n'y en a pas non plus qui réponde mieux au tempérament intime, à l'heureuse et fine nature de l'auteur des *Contemporains*. Et à ce titre, ainsi qu'à beaucoup d'autres, il vient se placer comme de lui même dans la glorieuse lignée de nos grands écrivains classiques.

Dans la plupart des grands « portraits littéraires » qui composent la galerie de ses *Contemporains*, M. Jules Lemaître avait jadis coutume, quand il avait analysé l'œuvre et la pensée, l'art et le talent de chacun de ses modèles, de résumer son « impression » personnelle en une formule abréviative et pittoresque, quelquefois piquante et cinglante comme une épigramme, le plus souvent frappante, juste et décisive comme une définition. Vous rappellerai-je quelques-uns de ces « résumés » où l'esprit de finesse se donne parfois si drôlement des airs d'esprit géométrique? « C'est l'Arpin de l'athéisme[2] », dira-

1. « Voici quelques-uns des articles que j'ai fait paraître dans la *Revue Bleue*. Je ne pense pas *qu'il s'en dégage encore ni une doctrine littéraire*, ni une philosophie, ni une vue d'ensemble sur la littérature contemporaine. Ce ne sont que des impressions sincères notées avec soin. Il sera toujours temps, quand elles seront beaucoup plus nombreuses, d'en tirer des conclusions. » (*Contemporains*, 1re série, p. 5.) — Cf. l'article de la *Revue Bleue*, du 9 août 1879, et la citation qui en a été faite plus haut, p. 47, note 3.

2. *Contemporains*, 3e série (*Jean Richepin*), p. 350.

t-il de l'auteur des *Blasphèmes*. — « Ces deux frères siamois de l'écriture artiste[1] »,

C'est nous-mêmes, messieurs, sans nulle vanité,

pourraient dire les frères de Goncourt. — « L'œuvre candide, sévère et un peu fruste de ce Balzac du clergé catholique et des paysans primitifs[2] » : je ne pense pas qu'on puisse, en moins de mots, mieux caractériser Ferdinand Fabre. — Et l'on peut croire aussi qu'il n'est « pas trop absurde de définir les *Rougon-Macquart* : une épopée pessimiste de l'animalité humaine[3] ». Et je sais bien qu'il faudrait tout l'esprit de M. Jules Lemaître pour avoir le droit de le croquer et de le « ramasser » en une ligne. Mais, après un long commerce avec tous ses livres, je voudrais pouvoir dire que je vois en lui quelque chose comme un arrière-petit-fils de Montaigne qui se serait nourri de Racine et qui aurait beaucoup écrit dans les journaux[4].

Car il a beaucoup écrit dans les journaux, et si l'on doutait que ce fût pour son bien, il faudrait entendre sa protestation personnnelle :

Le journalisme est un très bon exercice, *quand on a le tempérament assez robuste pour y résister et quand on garde l'ambition et qu'on se réserve le temps d'élaborer des œuvres plus réfléchies*. Il développe et achève de former ceux qu'il n'abrutit pas. Il gâche le style de ceux qui n'en ont point et en fait un je ne sais quoi qui n'a plus de nom : mais ceux qui sont nés avec

1. *Contemporains*, 3e série (*Edmond et Jules de Goncourt*), p. 38.

2. *Contemporains*, 2e série (*Ferdinand Fabre*), p. 330. — Je m'en voudrais, dans ce savoureux article, de ne pas relever encore ce mot délicieux : « Ainsi, pas une phrase qui ne sente en plein l'église, *pas une qui ne porte la soutane* » (p. 310).

3. *Contemporains*, 1re série (*Émile Zola*), p. 284.

4. Dans une enquête récente sur les trois livres préférés à emporter en voyage ou en vacances, M. Jules Lemaître répondait : « Je crois que j'emporterais Virgile, Montaigne et Racine. Mais je n'en suis pas absolument sûr ; et je regretterais peut-être de n'avoir pas pris tel ou tel contemporain que je ne nommerai pas, ne voulant pas désobliger les autres.... » (*Temps* du 7 août 1913.)

le don d'écrire, il fortifie leur style, l'assouplit, le simplifie, le dépouille. *Il ne leur laisse pas le loisir d'écrire avec affectation.* Il les condamne à être clairs. Il les sauve de la solitude prétentieuse, de l'infatuation et des rêves obscurs des cénacles. *Il les tient en contact avec la réalité* (humble, éphémère, négligeable, il n'importe); il les contraint à la précision et à la netteté, au moins superficielle et apparente (et c'est bien déjà quelque chose), par la nature des sujets qu'il les oblige à traiter, et par la nécessité d'être compris d'un public très nombreux, médiocrement lettré et fort peu attentif.... Il ne faut pas être journaliste toute sa vie; cela conduit les mieux doués à une certaine banalité intellectuelle, à l'affaissement qui accompagne l'incontinence, parfois au gâtisme et à la petite voiture; mais rien de plus salutaire que de l'avoir été pendant quelques années. C'est un excellent régime, qui vous désembrume et vous desembarbouille.... [*Revue bleue* du 24 novembre 1888.]

Je ne crois pas que le clair esprit de ce fin Tourangeau eût grand besoin d'être « désembrumé »; mais il y a du vrai, beaucoup de vrai dans ces propos.

Et s'il y a dans l'histoire morale de véritables familles d'esprit, je ne me repens pas d'avoir rapproché de Montaigne l'auteur des *Impressions de théâtre*. A travers quelques différences qui tiennent à la diversité des temps, et que je ne songe pas à méconnaître, — pas plus que je ne méconnais les distances qui les séparent, et dont nous sommes d'ailleurs mauvais juges, — que de secrets rapports, que d'affinités électives entre ces deux hommes! Si quelqu'un parmi nous a hérité de la langue de Montaigne, langue admirable de souplesse et d'imprévu, de verdeur et de grâce, langue perpétuellement inventée, toute en saillies et en images, langue singulièrement riche, allante et *drue*, et, comme le dit Pascal, « toute composée de pensées nées sur les entretiens ordinaires de la vie », n'est-ce pas M. Jules Lemaître, et en essayant de caractériser la forme verbale du vieil écrivain, n'avons-nous pas défini celle de notre contemporain[1]? Et à qui Montaigne

1. Il y a dans la *Correspondance* de Flaubert (2e série, p. 277), une

aurait-il transmis son bon sens goguenard, sa promptitude de raillerie et d'ironie, sa finesse narquoise, sa mélancolie souriante, son tour d'esprit positif et fort peu mystique, son instinct conservateur et sa ferveur de patriotisme, son « honnêteté » enfin, sa curiosité nonchalante des idées, des faits et des mœurs, sa subtilité psychologique, et, pour tout dire, son âme de moraliste, sinon à l'homme qui, après Sainte-Beuve, était le mieux fait pour continuer son œuvre et prolonger sa pensée parmi nous? Nos *Essais* à nous, hommes du xx[e] siècle, c'est, n'en doutons pas, dans les livres de M. Lemaître que nous les lisons.

Mais l'esprit de Montaigne s'est affiné, épuré en se mettant à l'école de Racine. Il y avait encore chez l'auteur des *Essais* un reste de pédantisme et un certain manque d'art qui ne se retrouvent plus chez son lointain héritier. Je crois bien qu'il faut, pour une large part, rapporter ce progrès à l'heureuse influence de la discipline classique. A lire tant de fois Racine, M. Jules Lemaître a appris le goût, et il a conçu l'idée et le désir de « réalisations » artistiques qu'un Montaigne, tout naturellement, ou n'avait pas entrevues, ou s'était interdites. Né critique et moraliste, mais artiste aussi, il ne s'est pas contenté de monnayer sa pensée et son expérience en essais et en chroniques; il en a fait des vers, des contes, un roman, et surtout des pièces de théâtre. Racine se serait reconnu à cette souplesse presque féminine; il eût applaudi au *Pardon* et à *l'Age difficile*; il eût admiré cette prose sœur de la sienne, sœur aussi de sa propre poésie. Car je n'ai pas assez dit combien la prose de M. Jules Lemaître, — celle surtout de ses œuvres d'imagination, — était *racinienne* de sobre élégance, de claire justesse, de grâce ailée, de

bien jolie formule, et qui me semble s'appliquer si bien à M. Jules Lemaître, qu'elle me vient à l'esprit toutes les fois que je lis une page de lui : « Les chevaux et les *styles de race* ont du sang plein les veines, et on le voit battre sous la peau et courir depuis l'oreille jusqu'aux sabots. »

hardiesse inaperçue. « Il rase la prose, mais avec des ailes », nous dit M. Lemaître du style de Racine. Je dirais volontiers, de son style à lui, qu'il côtoie toujours la poésie, et que les ailes, les fines ailes du poète des *Médaillons* ne le quittent jamais. Style « unique » aujourd'hui, quand on y songe, comme l'était en son temps celui de Racine. Ce style où se sont comme donné rendez-vous les grâces subtiles des plus beaux parlers de France, ce « français si naturellement pur » a un charme tendre auquel on ne résiste pas. D'autres écrivains, de nos jours, ont parlé, certes, ou parlent encore une langue admirable. D'autres sont plus poètes, et d'autres sont plus artistes; d'autres ont été plus éloquents, et d'autres des dialecticiens plus musclés et plus pressants. Mais si, entre tous les styles qui ont cours aujourd'hui, on me permettait de choisir, je n'hésiterais guère : je n'ignore pas de quelles ressources je me priverais en déclinant l'honneur d'écrire comme tel ou tel : je croirais pourtant avoir reçu la meilleure part, si quelque fée bienfaisante m'accordait la grâce d'écrire comme M. Jules Lemaître.

Avril 1912.

On trouvera, dans mes *Écrivains et Soldats*, une étude sur *la Jeunesse de Jules Lemaître* qui, écrite à propos du livre de M. Henry Bordeaux sur l'illustre écrivain qu'il remplaçait à l'Académie (Plon, éditeur), complète un peu celle-ci, dont la publication en volume a précédé de si peu sa mort. « J'ai relu mon chapitre, m'écrivait-il le 25 janvier 1914; il m'a ravi, je vous le dis naïvement. Et les autres m'ont extrêmement intéressé. »

VII

ÉDOUARD ROD

ÉDOUARD ROD

> « **Pour moi, j'admire, j'hésite, et je doute,** et si *j'aime qu'on aime*, je ne sais si j'aurai la *force d'aimer*.... » (*Le Sens de la vie* p. 130-131.)

Je crois très sincèrement qu'il manquerait quelque chose à cette série d'études où j'essaie de définir l'esprit et de caractériser la physionomie morale d'une même génération littéraire, si je n'y faisais pas une place à Édouard Rod. Il n'a pas eu sur le mouvement des idées contemporaines une action décisive, mais il a été un témoin singulièrement averti, impartial et fidèle de son temps. Je ne sais pas d'œuvre où se soient plus complètement et plus curieusement reflétées que dans la sienne les diverses tendances qui, depuis plus d'un quart de siècle, se sont disputé la direction de la pensée française. Ajoutez à cela qu'étant Suisse, apportant parmi nous une éducation, une culture, bref, une « mentalité » assez différente de la nôtre, il n'a pas réagi exactement, comme pouvait le faire un Français de France, contre le milieu où il s'est trouvé placé : il a mis sa note personnelle dans le concert des préoccupations d'aujourd'hui : en se réfractant dans ses livres, les courants d'idées ou de sentiments qui s'entrecroisent à travers notre vie présente ont pris comme une teinte particulière qui les rend plus faciles à démêler et à suivre. Voilà, je pense, plus de raisons qu'il n'en faut pour justifier cet essai.

I

Pâle et triste à donner le spleen, maigre comme un séminariste, chevelu comme un barde et regardant la vie avec des yeux désespérés, jugeant tout lamentable et désolant, imprégné de la mélancolie rêveuse, poétique, sentimentale des peuples philosophants, dépaysé dans l'existence vive, rieuse, ironique et bataillante de Paris, Édouard Rod, un des familiers d'Émile Zola, erre par les rues avec des airs de désolation.

Tel était, à vingt-cinq ans, au témoignage de Guy de Maupassant[1], le romancier du *Sens de la Vie*. S'il avait, physiquement, un peu changé au cours des années, il avait gardé jusqu'au bout sur toute sa personne cet air de tristesse morne qui frappait si vivement l'auteur de *Pierre et Jean*, et qu'on retrouve d'ailleurs dans presque tous ses livres. Édouard Rod était un triste : il l'était par nature, avant de l'être par réflexion et par expérience, et, comme il arrive toujours en pareil cas, l'expérience et la réflexion n'allaient pas s'aviser d'infliger un démenti à la nature.

Pour expliquer cette disposition foncière d'esprit et d'âme, il serait assez vain sans doute de faire appel à la « race ». Les Vaudois ne passent pas pour avoir l'humeur particulièrement sombre, et Édouard Rod était de pure race vaudoise. Né le 29 mars 1857 à Nyon, « la jolie ville vaudoise aux vieilles maisons étagées en gradins au bord du Léman[2] », il appartenait à une famille de notaires ruraux jadis assez aisés qu'on trouve installée dans le pays de Vaud dès le dernier quart du XVIe siècle[3]. Son grand-père était « régent », c'est-à-dire maître d'école. Son

1. Maufrigneuse (Guy de Maupassant), *Édouard Rod* (*Gil Blas*, 1882).
2. *Les Roches blanches*, p. 1. — La ville de Nyon est celle qu'Édouard Rod a si souvent décrite, dans *les Roches blanches* et *Mademoiselle Annette*, sous le nom de Bielle.
3. Eugène Ritter, *Notice généalogique sur la famille de M. Édouard Rod* (*Revue historique vaudoise*, 1900, t. VIII p. 72-78).

père, qui fut « régent » aussi, puis libraire, semble avoir eu une intelligence fort avisée et pratique, et même volontiers sceptique : on nous le donne pour « un esprit fort de petite ville[1] ». Sa mère au contraire, qu'il perdit vers l'âge de dix ans, avait une vive imagination, et le tour de sa sensibilité inclinait à un ardent mysticisme : c'était une âme invinciblement inquiète et triste. Elle faisait partie de la secte austère et farouchement piétiste des *darbystes*. La maladie, qui vint l'assaillir de très bonne heure, ne fit que renforcer et qu'exaspérer ces tendances natives. On l'envoyait avec son fils, qui lui servait de garde-malade, tantôt dans la riante campagne parmi les paysans des bords du lac, tantôt « là-haut », au pied du Jura, au sein d'une âpre et sévère nature, « toute chargée de nostalgies ». Dans *Au Milieu du chemin*, l'écrivain nous a laissé quelques pages émues où il évoque le douloureux souvenir de ses lointains tête-à-tête avec le dur paysage, avec une mère paralytique et lentement agonisante : « J'étais un enfant imaginatif et sensible. Ces spectacles me pénétraient sans que je les comprisse, me façonnant une âme de désir et de nostalgie.... Je suis le fils d'un paysage triste et d'une malade : c'est pour cela que je n'ai pas l'*âme heureuse*[2].... »

Il y avait pourtant quelques bons moments dans cette vie d'enfant délicat, timide, peu bruyant, et que ses camarades trouvaient trop « fille » : c'étaient ceux, d'abord, où il apprenait à lire et à écrire dans l'école de « mademoiselle Annette », cette délicieuse créature dont il a tracé un si joli et si vivant portrait ; c'étaient ceux ensuite où, dans la demeure paternelle, sous la surveillance inquiète et peu

1. Paul Seippel, *Édouard Rod : L'enfance et les années d'études* ; — *les Débuts littéraires* (*Bibliothèque universelle*, mai et juin 1910). J'utiliserai largement ces deux articles excellents et très documentés. — Il faut joindre à cette étude celle de Mlle J. de Mestral-Combremont, en tête de *la Pensée d'Édouard Rod*, Perrin, 1911, et la fine et substantielle monographie de M. Firmin Roz, *Édouard Rod*, dans la collection *les Célébrités d'aujourd'hui*, Paris, Sansot, 1906.

2. *Au Milieu du chemin*, p. 222-231.

reuse d'une amie de la famille et d'une domestique très maternellement dévouée, il lisait tous les romans qui lui tombaient sous la main. La mort de sa mère, dont il eut toutes les peines du monde à se consoler, l'entrée au collège de Nyon, « ce collège maudit » où, « puni deux fois injustement, brutalisé par ses camarades, il connut des colères impuissantes, l'indignation sans force [1] », le remariage de son père, furent, pour cette sensibilité déjà trop éveillée et trop tendre une suite d'épreuves et de douloureuses leçons de choses. En même temps, la vocation littéraire naissait. Dès quatorze ans, il écrivait des vers, d'assez pauvres vers, à ce qu'il semble; mais si l'on songe qu'Édouard Rod a composé des vers toute sa vie, il est intéressant de saisir là, à sa source, cette veine de poésie, et de lyrisme même, qui s'est épanchée plus d'une fois dans les romans de l'auteur du *Silence :*

Ou bien, fixant mes yeux sur l'étendue immense,
Regardant la forêt, le lac bleu, le ciel noir,
Où, tout en souriant, la pâle lune avance,
Je pense à Dieu, le soir [2]

1. *La Course à la mort*, p. 52.
2. Paul Seippel, *le Cahier brun d'Édouard Rod*, *Journal de Genève* du 17 avril 1910. — Parmi les vers d'Édouard Rod, citons ici cette pièce intitulée *Spleen*, qui date de 1889, et qui était restée célèbre dans le petit cercle de ses intimes :

L'Ennui cruel, l'Ennui mortel, le cher Ennui
Étend sur moi le dais de ses deux larges ailes
Dont l'ombre à reflets noirs flotte derrière lui,
Ainsi qu'un manteau lourd et brodé de dentelles.

L'Ennui cruel est doux aux cœurs qu'il accoutume
A la subtilité de ses parfums troublans;
L'Ennui cruel est un poison sans amertume,
Dont j'aime à savourer les effets sûrs et lents.

L'Ennui mortel est un bon guide, qui conduit
Par des chemins ombrés au repos taciturne,
En suivant, de sa voix fluette, dans la nuit,
Les rythmes alanguis et doux de son nocturne

Le cher Ennui m'est un ami sûr, et qui m'aime,
Jusqu'à se dévouer à faire à mon côté
Le long voyage vain que j'accomplis moi-même....
Ah! l'ami sûr, et qui ne m'a jamais quitté!...

Le Dieu auquel il pensait alors n'était assurément pas le Dieu des darbystes. Tout jeune, il avait été conduit aux bizarres réunions de la secte, et ce « gavage pieux », trop contraire aux dispositions très humaines, aimables, conciliantes de sa propre nature, ne lui avait laissé que d'importuns souvenirs. Les darbystes, dans ses romans suisses, n'ont jamais le beau rôle, et ils en ont parfois un odieux. Peu s'en fallut même qu'il n'enveloppât, au moins par moments, — voyez *Côte à Côte*[1], — dans son antipathie pour le darbysme, le protestantisme lui-même. L'un des biographes les mieux informés et les plus pénétrants d'Édouard Rod, M. Paul Seippel, observe que, dans le canton de Vaud, la Réforme n'a jamais été un fruit naturel du sol, mais une importation bernoise, imposée par la politique et maintenue par la force, et il attribue à cette longue habitude historique le peu de goût qu'a toujours manifesté l'écrivain pour les minorités religieuses dissidentes, pour les hérétiques, quels qu'il fussent, — un Père Hyacinthe, même un Lamennais, — et sa sympathie pour toutes les religions d'autorité, en particulier pour le catholicisme. On pourrait tout aussi bien expliquer ces tendances par de vieilles hérédités catholiques que l'action toute matérielle, et subie plutôt qu'acceptée, d'une Réforme étrangère n'aurait pu complètement abolir. Quoi qu'il en soit, et sans qu'il y ait eu, semble-t-il, dans son cas, de crise bien douloureuse[2], quelques lectures philosophiques aidant, l'esprit

1. *Côte à Côte* a pour « sur-titre » *les Protestans*, comme si l'auteur avait voulu en souligner l'intention satirique.

2. A moins pourtant qu'il ne faille prendre au pied de la lettre, et comme un morceau d'autobiographie morale, une sorte de récit ou de nouvelle intitulée *la Promenade*, publiée dans la *Revue des Belles Lettres* de 1880, et réimprimée dans *la Semaine littéraire* du 11 juin 1910. « Cette courte étude, disait Rod dans une note, est un fragment d'un livre à peine commencé (peut-être *la Course à la mort*) qui, s'il est achevé un jour, aura pour titre : *Les Transformations de l'homme* ». C'est l'analyse de l'état d'esprit d'un jeune homme qui, dans une « crise terrible », a perdu la foi, et qui ne retrouve le calme de l'âme que dans la pensée virile d'une application tout humaine du mystique : « Cherchez et vous trouverez ».

de son père finit par l'emporter en lui sur les croyances maternelles. De son passage à travers le christianisme, il garda, avec la haine de tout sectarisme et de tout pharisaïsme, un respect profond pour les choses de l'âme et de la conscience, un grand besoin et un souci constant de sincérité intérieure et de moralité, une vive intelligence et une curiosité émue, presque attendrie, des manifestations de la vie religieuse, enfin un tour d'esprit volontiers idéaliste ou mystique qui, dégagé de toute préoccupation dogmatique, en toutes choses, dépassait la région des apparences, et s'efforçait d'en saisir l'intime et mystérieuse réalité. Au protestantisme proprement dit, il devait, ce semble, un certain individualisme de pensée et de sentiment, une extrême inquiétude intellectuelle et morale, le besoin de ne s'arrêter nulle part, d'essayer toutes les solutions et tous les systèmes, de pousser ses idées jusqu'à leurs dernières conséquences, pour tout dire, un certain goût de l'aventure dialectique, et même du paradoxe, et, enfin, par-dessus tout cela, un sérieux profond, une gravité d'esprit et d'âme qui perçait jusque sous la grâce et dans l'abandon du sourire.

A l'heure où nous en sommes d'ailleurs, la préoccupation littéraire, dans la pensée d'Édouard Rod, laissait bien loin derrière elle la préoccupation religieuse. Au collège de Lausanne où il entra à l'âge de quinze ans, il scandalisait l'excellent pasteur chargé du catéchisme en lisant effrontément à sa barbe les *Châtiments* et des romans de Dumas père; il s'éprenait de Musset; bref, il se repaissait de littérature romantique. Et au lieu de se passionner comme les étudiants, ses camarades du gymnase et de l'Académie, pour des discussions politiques, il écrivait dans quelques journaux locaux, et il ne rêvait rien moins que de « faire un chef-d'œuvre ». Hélas! pour réaliser cette noble ambition, les bonnes études qu'il avait faites n'étaient point suffisantes. Les Suisses romands qui ont le goût des Lettres sont, pour percer et se faire un nom, plus mal partagés que les Tourangeaux ou les Parisiens : la langue

qu'ils parlent, ou qu'ils écrivent, pâteuse, molle, souvent impropre, émaillée d'idiotismes, est bien dénuée de naturelles qualités littéraires. Ils ont besoin, plus que d'autres, d'être initiés aux vrais secrets du style, de savoir distinguer une bonne page d'une médiocre, et de rapprendre, si je puis dire, le vrai français de France. Édouard Rod trouva, pour l'y aider, l'enseignement et les conseils d'un maître fort distingué, M. Georges Renard, — aujourd'hui professeur au Collège de France, — alors professeur à l'Académie de Lausanne, à la suite des événements de la Commune. A un autre point de vue, il eut la bonne fortune de suivre les cours de Charles Secrétan, ce subtil, original et généreux penseur, dont peut-être n'a-t-il pas subi réellement l'influence, mais qui lui ouvrit certainement de nouveaux horizons, et qui lui a en tout cas servi de modèle pour le portrait d'Abraham Naudié.

Cependant le père du futur romancier, sans s'opposer à la vocation littéraire de son fils, désirait que celui-ci s'armât d'abord d'un solide diplôme. Le jeune étudiant alla compléter ses études en Allemagne. Il avait fait choix d'une thèse sur *le Développement de la légende d'Œdipe* : ce qu'il y a d'effroyablement tragique dans la destinée du héros grec avait de bonne heure frappé son imagination, et il n'est pas douteux qu'en écrivant son dernier livre, *le Glaive et le Bandeau*, il ne se soit, et très consciemment, — j'en puis témoigner, — inspiré d'*Œdipe Roi*. A Bonn, à Berlin, il suivait des cours universitaires, s'ouvrait à la pensée et à la vie allemandes, amassait entre temps des impressions de nature et d'art. Les minuties de l'érudition germanique le rebutaient ; mais il lisait avec ravissement les poètes, les lyriques, Heine surtout ; il découvrait Schopenhauer qui n'eut pas de peine à le convertir au pessimisme, et cela bien avant qu'on ne parlât sérieusement du philosophe en France. Enfin et surtout, il s'enivrait de Wagner. On ne saurait, je crois, s'exagérer, — et M. Seippel l'a très bien vu, — l'influence exercée par cette prodigieuse musique sur la sensibilité, sur l'intelligence et sur l'œuvre d'Édouard

Rod. Il disait lui-même qu'il n'aurait su calculer le nombre d'heures de profonde jouissance qu'il devait à Wagner. Ce fut une révélation, une véritable initiation religieuse. A cet art complet qui nous prend par les sens comme par le cœur, par la pensée comme par le rêve, qui s'adresse à l'homme total, et qui semble littéralement « remplir tous nos besoins », comme eût dit Pascal, il se livra tout entier, et pour ne plus se reprendre. Il a été hanté toute sa vie, — et plus d'un de ses romans en porte la trace, — par le rêve d'art de l'auteur de *Parsifal*. Sa conception de l'amour, — du douloureux, tragique et adorable amour, — lui vient en droite ligne du drame wagnérien. S'il n'avait pas bu à longs traits, dans la coupe enchantée, le philtre dangereux que lui versait le souverain poète de *Tristan*, le mélancolique et tendre écrivain de *l'Ombre s'étend sur la montagne* n'aurait assurément pas été tout ce qu'il a été.

Ce n'était certes pas encore un écrivain de bien grand avenir que le « pauvre petit Vaudois » qui, à vingt et un ans, un matin de septembre 1878, débarquait à Paris de l'express de Bâle, avec la ferme intention de « se vouer à la carrière des Lettres ». Mais s'il était fort ignorant d'une foule de choses, notamment de la littérature française contemporaine, il était laborieux, plein d'une grande bonne volonté et d'un ardent désir d'apprendre. Il avait une personnalité déjà intéressante, complexe, où l'inquiète sensibilité maternelle s'unissait à la souple intelligence, au robuste sens pratique hérité de son père; sa candeur et sa timidité ne l'empêchaient pas d'utiliser ses expériences, de saisir au vol les occasions favorables. D'humeur liante, facile, aimable, il attirait vite la sympathie, et sa discrétion, sa bonhomie faisaient qu'on s'attachait volontiers à lui. Il avait enfin un commencement de culture cosmopolite, et, par-dessus tout, une passion pour les Lettres véritablement touchante dans sa naïveté même. Avec tout cela, et un peu de chance, on pouvait réussir : il réussit.

II

Non sans quelque peine tout d'abord. Dans une série d'articles peu connus, et qu'on devrait bien recueillir[1], Édouard Rod a raconté lui-même, avec une verve attendrie et très savoureuse, l'histoire de ses débuts à Paris. Vrai roman d'aventures littéraires que celui-là, et qui évoque mainte figure disparue, tout un coin du Paris d'autrefois. C'est d'abord l'excellent, l'hospitalier, l'obligeant Nadar, qui fut la Providence du débutant, et lui ouvrit bien des portes de journaux, de revues, d'éditeurs. C'est ensuite tout le petit monde qui gravitait autour d'Émile Zola, Huysmans, Maupassant, Hennique, Paul Alexis; c'est Alphonse Daudet, avec sa conversation étourdissante; c'est Catulle Mendès, « beau comme un dieu du Nord », c'est Émile Hennequin, c'est le pauvre Villiers de l'Isle-Adam. Et ce sont d'éphémères revues qui se fondent pour se fermer bien vite, — *Magasin de lecture illustrée*, *Revue réaliste*, *Revue littéraire et artistique*, *Revue contemporaine* ; — et ce sont des collaborations qui s'amorcent à des journaux dont le bon vouloir se lasse, ou dont l'insuccès abrège la vie, *la Liberté*, *l'Événement*, *le National*, *le Parlement* ; et ce sont de vastes lectures pour découvrir la littérature des trente dernières années, des conversations, des discussions sans fin avec les jeunes confrères, dans les cafés littéraires, dans les brasseries de Montmartre, — au *Café de Madrid*, à la *Grand'Pinte*, — ou sur le boulevard ; et ce sont aussi des écritures de toute sorte pour atteindre un public distrait et insaisissable. Cette vie-là, cette période d'initiation fiévreuse, de tâtonnements et d'apprentissage devait durer

1. Cette série d'articles intitulés *Mes Débuts dans les lettres* ont paru en 1889 dans une éphémère revue genevoise, *l'Illustration suisse*. Ils ont été réimprimés dans *la Semaine littéraire* des 23, 30 juillet, 13, 20 août, 3, 17 septembre, 15, 29 octobre, 12 novembre 1910, 21, 28 janvier, 18 février 1911.

une huitaine d'années : elle n'a pas été perdue pour le développement de l'écrivain.

Une brochure, *A Propos de l'Assommoir*, deux recueils de nouvelles, *les Allemands à Paris*, *l'Autopsie du docteur Z.*, cinq romans, *Palmyre Veulard*, *Côte à Côte*, *la Chute de Miss Topsy*, *la Femme d'Henri Varneau*, *Tatiana Leïlof*, voilà ce qui constitue l'œuvre portative d'Édouard Rod durant cette période. Je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de gens, même en Suisse, qui aient lu d'un bout à l'autre ces sept ou huit volumes, devenus d'ailleurs introuvables, et que l'auteur du *Sens de la Vie*, — je ne puis l'en blâmer, — a comme laissé tomber de son œuvre. Et assurément, ils ne sont pas bons; mais sont-ils vraiment plus mauvais que la généralité des romans naturalistes que l'on perpétrait vers la même époque? Ce qu'on peut leur reprocher de plus grave, c'est de manquer de personnalité; et, s'ils étaient signés, — ne disons pas Zola, Huysmans, ou Maupassant, — mais Paul Alexis, ou Henry Céard, on ne voit pas trop quelle serait la différence. Ils sont tous conçus et exécutés suivant la formule et les procédés de l'école de Médan. Une parfaite vulgarité de sujets et de personnages, des histoires de filles, d'écuyères de cirque, d'actrices ou de ratés; une conception toute déterministe, assez plate et méprisante de la vie et de la nature humaine[1]; un pessimisme assez sincère, mais trop absolu pour n'être pas un peu enfantin; une grande attention prêtée à la description soi-disant exacte des milieux, à la recherche des petits faits réputés vrais et des documents prétendus « humains »[2];

1. Détachons ces quelques lignes assez caractéristiques de *l'Autopsie du Docteur Z...* : « Leur lecture [des lettres que l'auteur est censé publier], croyons-nous, ne laissera pas indifférents ceux qui s'intéressent au spectacle de l'homme continuellement vaincu par la nature, tourmenté jusque dans ses sentiments par des lois encore mal définies, mais dont la puissance implacable se fait trop souvent sentir. » (p. 69). Ailleurs, Rod fait écrire à un homme de lettres : « Et ton grand désir d'étaler la misère humaine avec les purulences de ses plaies, les hontes de ses mesquineries, ses douleurs, *son éternelle banalité dans le noir.* » (p. 78).

2. « Chose étrange! — disait Maxime Gaucher de *Palmyre Veu*

une brutalité voulue et même une tranquille impudeur d'expression, — plus atténuée d'ailleurs, semble-t-il, chez Rod que chez les autres ; un certain goût du reportage et une tendance marquée au comique amer, voire à la caricature : on a reconnu les principaux traits communs à tous les romanciers groupés autour d'Émile Zola.

C'est vraiment, quand on y songe, une chose bien extraordinaire que l'engouement prolongé d'Édouard Rod pour le grossier, mais puissant auteur de *Germinal*. Que le futur écrivain du *Silence* ait débuté dans les lettres par une défense et une apologie de *l'Assommoir*, c'est bien l'une des méprises les plus surprenantes qu'ait jamais enregistrées l'histoire de la littérature. Elle est du reste bien jeune de pensée et bien pauvrement écrite, cette première brochure où l'on nous décrivait copieusement l'appartement de Zola, sa méthode de travail, sa vie et ses doctrines : « Tout porte à croire, déclarait en terminant le candide néophyte, que le naturalisme triomphera : il a pour lui des écrivains de talent : M. Zola, c'est-à-dire un défenseur qui ne se ménage pas; toute la jeunesse littéraire, c'est-à-dire l'avenir[1]. »

Ce mot du moins nous indique ce qui avait particulièrement attiré et séduit l'apprenti écrivain dans le programme et les ambitions de « la jeune école ». Les jeunes gens vont d'instinct vers la jeunesse : ils vont aussi vers tout ce qui brille et fait un peu de bruit, le paradoxe, la violence, même la brutalité ne leur font pas peur, et plus leurs années d'enfance ou d'adolescence ont été comprimées, étroites et grises, plus, par réaction, ils inclinent aux gestes provocateurs et aux allures révolutionnaires. D'autre part, que l'on médise tant qu'on voudra, en littérature comme ailleurs, des écoles et des systèmes, il n'en est pas

lard, — une multitude de détails vrais, et l'histoire manque de vraisemblance.... Il n'y en a pas moins quelques scènes bien saisies et rendues avec une certaine puissance dans ce roman brutal. C'est du talent mal employé » (*Revue Bleue* du 30 juillet 1881.)

1. *A Propos de l'Assommoir*, p. 106.

moins vrai que seules les écoles ont le pouvoir de grouper des bonnes volontés, de leur imprimer une direction commune, de les multiplier les unes par les autres, de changer le goût du public, de lui imposer de nouveaux noms et de nouvelles œuvres. *Væ soli!* Il n'est pas mauvais, quand on désire passionnément le succès, et un succès rapide, de se laisser enrégimenter dans une petite armée de combattants résolus, systématiques, et un peu bruyants. Or, vers 1880, sur les débris de presque toutes nos traditions littéraires, seul le naturalisme semblait debout, seul il avait eu l'audace de se constituer à l'état d'école, avec son esthétique, son chef, ses disciples et ses œuvres. Il était inévitable que, tout frais débarqué à Paris, n'ayant pas, à ce qu'il semble, de *credo* personnel bien arrêté, cherchant sa voie, tout disposé à suivre, à croire et à imiter le premier apôtre venu, en quête surtout d'une initiation littéraire prompte, facile et profitable, Édouard Rod s'enrôlât sous la bannière naturaliste. Ce qu'il y avait dans le naturalisme de contraire à ses habitudes antérieures et à ses dispositions permanentes d'esprit n'était d'ailleurs point pour lui déplaire. On a noté à propos de lui, — c'est M. Firmin Roz, et la remarque est aussi fine qu'elle est juste, — qu' « il était dans sa nature d'aimer toujours ce qui lui manquait, ce qui était différent de lui, par contraste et dans l'espoir de s'élargir ». Au contact d'Émile Zola, il risquait de ne pas beaucoup s'élargir, mais assurément il pouvait apprendre certaines choses qui ne s'acquièrent pas toujours dans les livres. [1]

Et d'abord, son métier d'écrivain. Les premiers romans d'Édouard Rod ont cet intérêt de nous le montrer en voie d'acquérir progressivement ses moyens d'expression. S'il a presque toujours fort bien « composé », je ne serais pas étonné qu'il le dût à l'exemple et à la discipline de l'auteur de *la Terre*, et si cela est, Zola mérite toute l'affectueuse

1. On trouvera quelques lettres intéressantes et amicalement encourageantes, à Édouard Rod dans la *Correspondance* d'Émile Zola (*les Lettres et les Arts*), Fasquelle, 1908. — Voyez notamment la

gratitude dont Rod, il faut le dire à son honneur, ne s'est du reste jamais départi à l'égard du romancier de Médan. La composition, il faut le répéter sans trêve, est, après le don d'observation psychologique, la qualité maîtresse du romancier; elle lui est, certainement, plus nécessaire que le style. Et sur ce dernier article encore, Édouard Rod pouvait profiter et a utilement profité des leçons de Zola. Zola a toute sorte de défauts; mais il sait construire un roman, et il est un écrivain. Or, nous n'avons pas, puisqu'il les a détruits, les quelques vers que le bon étudiant vaudois apportait, en débarquant à Paris, au fond de sa valise, et il ne nous a pas conservé non plus ce drame de *Lucrèce*, en trois actes et en prose, qu'il comptait bien faire jouer à la Comédie-Française; mais il nous suffit de lire *les Allemands à Paris*, *Palmyre Veulard*, — comme il a dû se savoir gré de ce nom symbolique! — ou même *Côte à Côte*, pour nous rendre compte de tout ce qui manquait, ne disons même pas pour le style, mais pour l'honnête maniement de la langue, au jeune ami de Nadar et du dessinateur italien Bianco. A quoi bon insister, et relever les multiples défaillances de l'« écriture » de ces premières œuvres? L'essentiel est que l'initiation ait été fructueuse; et elle l'a été.

Elle l'a été encore sur un autre point. Par sa nature d'esprit, par son éducation antérieure, Édouard Rod se trouvait mieux préparé à regarder dans sa pensée et dans son âme, à comprendre et à discuter des idées, à analyser des états moraux qu'à peindre des êtres réels, à les voir s'agiter et vivre. A l'école des naturalistes, il a appris à objectiver, à concrétiser son observation; il a dû ouvrir les yeux au décor mouvant de l'univers; en un mot, il est devenu, selon le mot célèbre, « un homme pour lequel le monde extérieur existe ». Et je ne sais si cette qualité est absolument nécessaire à un romancier, — car enfin il y a des romans d'analyse tout intérieure, — mais elle ne sau-

curieuse lettre sur *Côte à Côte* (p. 212-213) : le sujet paraît à Zola « très beau », et le livre « bien construit ».

rait pourtant lui nuire; et si le romancier complet est celui qui voit et décrit aussi bien le dehors que le dedans, les leçons, même paradoxales, même excessives, du groupe de Médan n'ont pas été perdues pour l'auteur, naturellement un peu abstrait, d'*Au Milieu du chemin*. Qu'on en juge par cette page de *Tatiana Leïlof :*

Qu'y a-t-il de plus torturant pour un esprit déjà angoissé que la sensation des réveils de Paris dans les quartiers peuplés et tristes? *Une aurore blafarde tache les toits comme un liquide graisseux.* Des volets s'entr'ouvrent, et du trou obscur qu'ils creusent dans les maisons on voit pendre une couverture, un tapis, tandis qu'ici et là des têtes en bonnet ou décoiffées, entourées d'un envolement de cheveux gris, des têtes lasses de servantes usées *semblent coupées et suspendues dans des cages d'ombres.* Sur un balcon, un serin piaille dans une cage, ou c'est une chatte indifférente qui lisse ses poils. Des bruits montent de la rue, mais assourdis *comme si les sons perdaient leur clarté en gravissant des étages à travers une couche d'air trop lourd.* Dans ce réveil hâtif, enfiévré déjà, d'une partie du quartier, dans le sommeil persistant de l'autre, derrière des murs gris tout pareils à des murs de caserne, on devine, *on respire les fatigues* accumulées des nuits commencées trop tard ou interrompues trop tôt. La pureté de l'atmosphère, que les miasmes de la journée n'empoisonnent pas encore, augmente, au lieu de l'atténuer, *la lassitude qui pèse sur les toits avec les taches du jour levant.* Et bientôt les premiers maraîchers passent en jetant leurs cris monotones qui se traînent avec des accents de mélopée [1].

Voilà certes, une fort belle page, robuste, colorée, vivante : elle pourrait être signée de Maupassant. Cela est vu, et rendu, à merveille. En sept ans, — *Tatiana Leïlof* est de 1886, — Édouard Rod a appris à regarder et à écrire.

Et enfin il a appris aussi peu à peu, sinon à se bien connaître lui-même, tout au moins à prendre conscience de ce pour quoi il n'était pas fait. Et il n'était pas fait pour écrire toute sa vie des romans naturalistes. A force de

1. *Tatiana Leilof*, roman parisien, Paris, Plon, 1886, p. 242-243.

vivre avec les gens, on finit par s'apercevoir qu'on ne leur ressemble pas. D'autre part, ses insuccès répétés, — ses heureux insuccès, — allaient achever d'éclairer sur sa méprise l'auteur de *Palmyre Veulard*. Une fois, deux fois, on peut bien accuser son éditeur d'un échec ; sept fois de suite, c'est difficile, et quand on a un peu de bon sens, mieux vaut s'en prendre à soi même qu'à son libraire ou au public. Rod était modeste, et il ne manquait pas de bon sens ; il devait vaguement sentir d'ailleurs qu'il y avait en lui quelque chose de différent des autres, une personnalité, peut-être encore embryonnaire, mais qu'il s'agissait de dégager et de développer. Cette personnalité, il ne serait peut-être pas impossible, en cherchant bien, dans ses premiers romans, d'en entrevoir les premiers linéaments. Il semble qu'elle ait assez vivement frappé Maupassant, qui disait de son jeune confrère : « Grandi parmi les protestants, il excelle à peindre leurs mœurs froides, leur sécheresse, leurs croyances étriquées, leurs allures prêcheuses. Comme Ferdinand Fabre racontant les prêtres de campagne, il semble se faire une spécialité de ces dissidents catholiques, et la vision si nette, si humaine, si précise, qu'il en donne dans son dernier livre, *Côte à Côte*, révèle un romancier nouveau, d'une nature bien personnelle, *d'un talent fouilleur et profond*. » Il fallait mériter pleinement cet éloge, justifier ce pronostic, que le public ne ratifiait pas encore [1].

III

Le public avait raison : le public n'a pas toujours, il a souvent raison. Sous les traits d'emprunt dont il s'affublait, les lecteurs désintéressés ne distinguaient pas nettement

1. La feuille de garde de *l'Autopsie du Docteur Z...* accuse une 5e édition de *Côte à Côte* : ce doit être un « bluff » de l'éditeur ; je ne crois pas que le livre ait eu plus d'une édition. Et il y a bien eu une 2e édition de *l'Autopsie* ; mais la première n'était peut-être même pas de 500 exemplaires !

« le romancier nouveau » qu'on leur annonçait. C'est ce dont Rod paraît s'être avisé d'assez bonne heure. Le problème qui se posait à lui, et qui se pose à tous les écrivains, à un moment donné de leur existence, après les tâtonnements et les inévitables, les nécessaires imitations du début, c'était celui de la conquête de la personnalité. Puisqu'il se sentait, puisqu'on lui reconnaissait une originalité réelle, il se devait à lui-même et aux autres de la dégager. Mais comment y parvenir? Pour être soi, il faut tout d'abord se bien connaître. Pour y réussir, il n'y a guère qu'un moyen : il faut se regarder vivre, dans le présent et dans le passé, et rien ne concrétisant et ne précisant les impressions comme l'écriture, il faut se raconter à soi-même la plume à la main. En d'autres termes, il faut écrire son autobiographie psychologique. Et c'est ce qu'Édouard Rod a été amené à faire dans deux romans successifs, *la Course à la mort* (1885), qui a été commencée et même publiée en pleine période naturaliste [1], et *le Sens de la vie* (1888).

Sous quelles influences cette évolution s'est-elle produite? L'écrivain s'en est expliqué dans l'importante *Préface* d'un roman ultérieur qu'il n'a pas réimprimé, *les Trois cœurs*. La musique de Wagner, le pessimisme de Leopardi, et surtout de Schopenhauer, le préraphaélites et les poètes anglais, les romanciers russes, commentés et éclairés par les révélatrices et profondes études d'Eugène-Melchior de Vogüé, enfin les beaux *Essais de psychologie contemporaine*, de M. Bourget, telles sont, d'après Rod lui-même, les principales œuvres dont l'action secrète l'a progressivement détaché du pur naturalisme. Puis vint la publication du *Roman expérimental*, d'Émile Zola, qui l'induisit à de nouvelles réflexions : l'expérience, en effet, très différente de l'observation, ne ramène-t-elle pas nécessairement à

1. *La Course à la mort*, dont l'idée, on l'a vu plus haut, remonte peut-être à 1880, ne serait-elle pas annoncée sous le titre de *Nihil*, — en même temps qu'un « roman parisien » qui n'a jamais paru, *la Vie déserte*, — sur la feuille de garde de *Côte à Côte* (1882)?

l'analyse intime? Et puis, ce furent ses causeries avec Émile Hennequin, qui ruinèrent sa foi juvénile dans la théorie du milieu. De proche en proche, il en venait à concevoir « un roman exclusivement intérieur, se passant dans un cœur » : ce devait être *la Course à la mort*.

A ces causes toutes livresques, on peut en ajouter quelques autres dont Rod ne parle pas ou qu'il indique à peine. D'abord, des causes non littéraires, que *le Sens de la vie* nous permet d'entrevoir, et qui peuvent se résumer d'un mot : la vie réelle. Marié, père de famille, au fond peu fait pour la vie de bohème, même littéraire, les outrances et les paradoxes de boulevard ou d'atelier n'étaient pas pour le retenir bien longtemps, et il ne pouvait manquer de reconnaître bien vite qu'il y a plus de choses dans le monde que la philosophie de Zola n'en saurait expliquer. Il allait d'ailleurs être appelé, — en 1886, — à l'Université de Genève pour y enseigner les littératures comparées; et, si libéral qu'on fût à Genève, on aurait pu s'y étonner d'entendre parler un romancier trop naturaliste dans la chaire même de Marc-Monnier : de tous les coins de l'horizon lui venaient donc des conseils d'assagissement. D'autre part, le naturalisme touchait à la fin de sa carrière, et en attendant que des défections retentissantes pussent autoriser la critique à en proclamer la banqueroute, il était visible que la faveur du public commençait à se retirer de lui; c'était le mouvement même de la pensée contemporaine, qu'il a toujours été très préoccupé d'observer et de suivre, qui détachait Édouard Rod de l'école de Médan. Et enfin, entre cette école et lui, il était trop visible qu'il y avait une différence profonde, irréductible de nature : la plupart des naturalistes étaient fort inintelligents; lui, au contraire, était l'intelligence même. Quelles affinités électives pouvait-il bien y avoir entre cet épais, truculent et ignorant Zola, le moins philosophe et le moins psychologue des hommes, et ce fin, souple, curieux et inquiet Vaudois, voué par nature, par éducation, et par tradition aux problèmes de la vie morale, et qu'une culture

cosmopolite soigneusement entretenue avait ouvert à toute sorte d'aperçus et de préoccupations? « Il faut dire, avouait-il, il faut dire qu'il devait se développer en nous des besoins que le naturalisme ne pouvait satisfaire : il était, de son essence, satisfait de lui-même, très limité, matérialiste, curieux des mœurs plus que des caractères, des choses plus que des âmes; nous étions, — et nous devions le devenir de plus en plus, — des esprits inquiets, épris d'infini, idéalistes, peu attentifs aux mœurs et qui, dans les choses, retrouvions toujours l'homme [1]. »

Donc, il y eut rupture : rupture non bruyante, mais rupture. Mais que faire désormais, et par quoi remplacer le naturalisme? Édouard Rod proposait, un peu timidement, mais il proposait, pour désigner, sinon l'école, du moins le groupe d'esprits auquel il appartenait, le nom, un peu barbare, d'*intuitivisme*. « Regarder en soi, non pour se connaître, ni pour s'aimer, mais pour connaître et aimer les autres » : voilà l'objet, le but, le commun idéal des nouveaux écrivains. Il devait résulter de ces principes une forme d'art nouvelle que le jeune romancier s'efforçait de définir; il proscrivait les descriptions, les récits rétrospectifs, la tyrannie des faits trop concrets et des figures trop précises, afin que leur sens général pût se dégager plus facilement »; bref, il s'agissait de « revenir, sous une forme à trouver, au *symbole* ».

Ce programme était peut-être un peu vague, et l'on pourrait en discuter les articles; en tout cas, il était curieux comme expression d'un nouvel état d'esprit, et comme témoignage d'une réaction assez violente contre les tendances et les procédés du naturalisme; et c'est dans cet esprit nouveau qu'ont été écrits *la Course à la mort* et *le Sens de la vie*.

J'insisterai peu sur *la Course à la mort*, « celui de mes livres qui m'a coûté le plus d'efforts, disait Rod, celui auquel je resterai toujours le plus attaché ». On aime

1. *Les Trois Cœurs*, préface, p. 5-6.

toujours son premier succès, et *la Course à la mort* avait eu un succès assez vif dans la jeunesse lettrée d'alors, pour que Sarcey s'en alarmât et discutât les tendances pessimistes de l'ouvrage. « L'archiprêtre du bon sens » n'était point pessimiste! L'œuvre d'ailleurs, sans être capitale, était fort intéressante, et, bien qu'elle ait un peu daté, si le sens en était moins obscur, si les conclusions en étaient plus nettes, si le style en avait plus de force et plus d'éclat, elle justifierait peut-être encore aujourd'hui l'intime préférence de l'écrivain. Évidemment, celui-ci a mis beaucoup de lui-même, de son autobiographie morale, et même matérielle, et le fond peut-être de sa philosophie, dans cette sorte d'*Oberman* moderne, qui n'est pas un roman, — Rod s'en rendait bien compte, — mais bien plutôt un poème en prose, et, sous forme de journal intime, une longue lamentation pessimiste sur la vanité de tout effort humain. S'il y avait bien encore un peu de « littérature » dans tout cela, — on était à l'époque où Schopenhauer avait en France la vogue que Nietszche a obtenue depuis, — il y avait pourtant autre chose aussi. Dans l'aveu de ce scepticisme douloureux et inquiet, dans cette obsession et cet appétit de la mort où tout va sombrer et s'anéantir, on sentait vibrer la sincérité vécue d'une sombre plainte, et qui, si elle avait trouvé une forme assez puissante, aurait pu être fort belle.

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux.

Mais l'ensemble du livre était trop abstrait; la réalité concrète des faits y était trop rare; l'analyse des idées ou des sentiments y était trop ténue ou trop grise et trop monotone; la mise en œuvre enfin manquait un peu trop d'extériorité. D'un coup, l'écrivain était allé jusqu'au bout de son nouveau principe, et, par goût du symbole, il avait manqué la vie.

L'a-t-il senti? Et a-t-il voulu renouveler l'expérience dans des conditions meilleures? Ou bien, encouragé par son premier succès, a-t-il tout simplement persévéré dans la

voie qu'il avait ouverte? Ce qui est sûr, c'est que *le Sens de la vie*, suite et contre-partie tout à la fois de *la Course à la mort*, nous offre une réalisation fort remarquable de sa conception nouvelle. Je ne sais si c'est le chef-d'œuvre d'Édouard Rod romancier ; c'est celui, de tous ses romans, que de bons juges préfèrent, et c'est celui aussi qui l'a définitivement classé. Salué à son apparition par un article de M. Jules Lemaître, par un autre d'Edmond Scherer, ce fut le premier vrai et franc succès de l'auteur de *Palmyre Veulard*, un succès qui s'est soutenu depuis plus de vingt ans[1]. Cette fois, le grand public était atteint.

Pour qu'un livre ait du succès, et un succès qui ne soit pas éphémère, il doit, me semble-t-il, réaliser une double condition : il faut, d'une part, qu'il réponde aux aspirations, aux besoins latents d'une partie au moins du public ; il faut, d'autre part, qu'il exprime une pensée assez générale, assez humaine, qu'il enveloppe, si je puis dire, assez d'éternité dans ses pages pour que les générations survenantes puissent encore s'y intéresser et s'y reconnaître. *Le Sens de la vie*, — moitié calcul, moitié hasard, ou inspiration, — remplissait à merveille ces deux conditions. D'abord, il était le livre, l'un des livres que la jeunesse d'alors attendait. Curieuse et pensive jeunesse, plus grave et plus troublée qu'elle ne l'avait été depuis bien des années, — on le verra bien quand on publiera ses correspondances, ses Mémoires, ses journaux intimes! — passionnément éprise d'action, mais d'action raisonnée et raisonnable, — ah! oui, comme nous nous interrogions tous alors sur le sens de la vie! Avec quelle curiosité anxieuse nous prêtions l'oreille à toutes les voix soi-disant révélatrices d'une partie du mystère! Avec quelle fièvre nous ouvrions les livres nouveaux où l'on essayait de deviner l'énigme qui nous obsédait! Nous venions de lire *le Roman russe* et les grandes œuvres qu'il présentait et

1. Le livre est parvenu aujourd'hui à la 21e édition. C'est de tous les livres de Rod, celui qui s'est le plus vendu, avec *l'Ombre s'étend sur la montagne* (11e mille en 1912).

commentait; un grand souffle de générosité et de pitié avait passé sur nous. Nous aussi, comme l'auteur de *la Course à la mort*, nous en avions assez du naturalisme, et nous aspirions à une vue plus exacte et plus haute de la nature et de la vie. Comment n'aurions-nous pas été acquis d'avance à une œuvre où se reflétaient toutes nos tendances, et qui agitait la question fondamentale que notre conscience posait à notre raison [1]?

Question de tous les temps d'ailleurs, question éternelle comme l'humanité pensante, puisque toute philosophie, toute religion se ramène là. Que nous importent les plus subtiles théories de la métaphysique, que nous importent les rites et les pratiques prescrits par les théologiens, si nous ignorons ce que nous sommes venus faire en ce monde, le pourquoi de notre existence, et si rites, théories et pratiques ne sont pas en un étroit rapport avec l'idée même de notre destinée? Le problème philosophique et moral et religieux par excellence, c'est donc bien celui du sens de la vie, puisque c'est celui de la destinée humaine. En faisant de ce problème le sujet même de son livre, en même temps qu'il était sûr d'attirer l'attention de toute une jeunesse particulièrement préoccupée de questions morales, Édouard Rod risquait d'écrire un ouvrage qui fût éternellement d'actualité. S'il y a un livre *pascalien* dans son œuvre, c'est celui-là.

On en connaît la donnée. Un jeune homme moderne, très moderne, — le héros sans doute de *la Course à la mort*, — revenu de bien des illusions et détaché de toute croyance positive, rongé par l'esprit d'analyse, en proie

1. Je suis heureux de me rencontrer sur ce point, comme sur beaucoup d'autres avec M. Firmin Roz, dont voici le témoignage : « Il me souvient de l'émotion attentive, de l'avidité passionnée avec lesquelles nous lûmes, au commencement de 1888, ce livre que, même d'auteur inconnu, nous eussions sans doute acheté sur son titre. Le sens de la vie! Comme ces mots sonnaient magiquement pour nous, à cet âge et à cette date!... Dans la forêt des livres, plus d'un de nous alla vers celui de M. Rod comme à l'étoile du voyageur. »

au plus noir pessimisme, vient de se marier avec une amie d'enfance. Il tient en quelque sorte au jour le jour le journal de sa pensée et des principaux événements de sa vie : il se pose constamment le problème du pourquoi de l'existence. Mais la vie réelle le prend dans son engrenage et substitue peu à peu à ses idées négatives d'autrefois des idées plus positives et plus saines. Après le mariage, la paternité : le sentiment paternel s'éveille lentement en lui; il s'éveille pourtant, aiguisé par le danger mortel qui menace son enfant. Puis, la mort d'une vieille amie, dont la vie a été toute de dévouement et de sacrifice, lui révèle le prix de l'altruisme. Il s'y essaie gauchement à son tour, et sans grand succès. Et il découvre enfin que cet altruisme même manque de base, et que seule la religion peut lui en fournir une.

Cependant, la foule s'écoulait aux grondements de l'orgue déchaîné en *alleluias* magnifiques. L'église vide semblait un monde, et ses voûtes étaient comme un ciel infini. Quelques fidèles allaient s'agenouiller dans les confessionnaux et l'on voyait glisser des ombres blanches de prêtres. Je m'attardais à chercher Dieu au pied des piliers de la maison, je rêvais d'orienter ma route vers le port accessible à tous les navires, *je songeais à l'acte de volonté qu'il s'agit d'accomplir pour qu'aussitôt la proue fende les flots dans la direction vraie.* Il fallait seulement chasser les derniers doutes, il fallait substituer à mon cantique impie quelqu'une de ces humbles prières que la Foi murmure de ses lèvres d'enfant. Je sentais l'heure décisive, comme celle où Paul fut frappé sur le chemin de Damas, et, dans un double effort pour faire jaillir de ma mémoire les formules perdues et pour secouer de ma pensée le joug de l'esprit qui nie, je me mis à murmurer — *des lèvres, hélas! des lèvres seulement* : « Notre père qui êtes aux cieux[1]!... »

Ce devait être là, on se le rappelle, une année plus tard, la conclusion aussi du *Disciple* de M. Bourget :

Les mots de la seule oraison qu'il se rappelât de sa lointaine enfance : « Notre Père qui êtes aux cieux... » lui revenaient au

1. *Le Sens de la vie*, p. 312-313.

cœur. Certes, il ne les prononçait pas. *Peut-être ne les prononcerait-il jamais*[1]....

Ce que *le Disciple* a été dans l'œuvre de M. Bourget, *le Sens de la vie* l'a été aussi dans l'œuvre d'Édouard Rod. Seulement, M. Bourget est allé plus loin dans l'affirmation que le philosophe Adrien Sixte. Edouard Rod, lui, n'a jamais dépassé l'état d'esprit final du héros du *Sens de la vie*, — si même il n'est pas quelquefois revenu en arrière. *Le Sens de la vie* est inséparable des *Idées morales du temps présent* (1891). Dans ces trois années d'intervalle, absorbées, ce semble, pour une large part, par l'enseignement d'Édouard Rod à l'Université de Genève, ce qu'on appelait alors le « néo-christianisme » avait pris corps; le nombre des « cigognes » annonciatrices s'était multiplié : *le Disciple* avait paru, et les *Remarques sur l'Exposition du Centenaire*, et *le XVIIIe siècle* de M. Faguet; les articles de Taine sur *l'Église* allaient paraître; on écoutait les prédications laïques de M. Lavisse; on allait bientôt lire *le Devoir présent*, de M. Paul Desjardins. C'est précisément à M. Paul Desjardins que sont dédiées *les Idées morales du temps présent*. Le livre était une enquête un peu rapide, un peu hâtivement écrite, mais lucide, intéressante, et même pénétrante, sur une dizaine de notables écrivains contemporains, ou qui, du moins, par l'influence qu'ils exerçaient, méritaient d'être mis au rang de contemporains : Renan, Schopenhauer, Zola, M. Bourget, M. Jules Lemaître, Edmond Scherer, Alexandre Dumas fils, Brunetière, Tolstoï, E.-M. de Vogüé. Edouard Rod les interrogeait tous sur leurs idées ou leurs tendances morales, qu'il dégageait de l'ensemble de leur œuvre avec une extrême finesse et une intelligente sympathie. Son dessein n'était pas sans analogie avec celui de M. Bourget dans les *Essais de psychologie contemporaine* : dans les deux cas, il s'agissait de dresser une sorte de bilan ou d'inventaire des idées et des sentiments essentiels d'une génération en train

1. *Le Disciple, in fine.*

d'accomplir son œuvre; les deux ouvrages se faisaient moralement suite l'un à l'autre; et si le second était à la fois plus systématique dans son intention et plus ferme dans ses conclusions que le premier, c'est que le temps avait marché, depuis les premiers *Essais de psychologie*, et qu'en 1889, il était plus facile qu'en 1883, et même en 1885, de voir clair dans les divers courants de pensée qui emportaient les esprits. A ce résultat M. Bourget lui-même n'était pas sans avoir activement contribué, et il convenait de lui faire une place dans l'enquête nouvelle, dont il avait peut-être donné l'idée.

Répondant à l'envoi du *Sens de la vie*, Tolstoï louait vivement l'ouvrage, mais il en critiquait la conclusion : « La conclusion, à mon avis, écrivait-il, n'est qu'une manière de se tirer tant bien que mal des problèmes si franchement et si nettement posés dans le livre ». Et il ajoutait : « Au fond, votre livre m'a procuré un des sentiments les plus agréables que je connaisse : celui de rencontrer un compagnon inattendu dans la voie que je suis. Vous avez beau dire et avoir écrit sur Leopardi; jeune ou vieux, riche ou pauvre, vigoureux ou faible de corps, je suis convaincu que vous trouverez, si vous ne l'avez fait déjà, la vraie réponse au titre de votre livre [1]. » A lire *les Idées morales*, on aurait pu se demander si Tolstoï n'était pas sur le point d'avoir raison. L'auteur s'y déclarait néo-chrétien, ou du moins très sympathique au néo-christianisme. « Je ne suis pas éloigné de croire, disait-il à M. Paul Desjardins, que vous avez raison, quand même, pour mon compte personnel, je ne vais pas aussi loin que vous dans la voie du néo-christianisme [2]. » Et dans tout le livre s'exprimait un vif sentiment désolé des ruines accumulées par un demi-siècle de libre pensée. Les conclusions étaient curieuses. Dans le mouvement des idées morales contem-

1. 23 février 1889. Lettre publiée par M. E. Halperine-Kaminsky, dans son article sur *Édouard Rod et la « Revue contemporaine »* (*Nouvelle Revue* du 1er mai 1910, p. 93).

2. *Idées morales du temps présent*, p. VI.

poraines, Rod distinguait deux courants opposés : le courant *négatif* et le courant *positif*; celui de l'individualisme intellectuel, et celui du traditionalisme social : le premier représenté par Ernest Renan, Schopenhauer, Zola; le second, par Dumas fils, Brunetière, Tolstoï, E.-M. de Vogüé; entre les deux, ballottés de l'un à l'autre, cédant sur quelques points, résistant sur d'autres, quelques écrivains comme M. Bourget, M. Jules Lemaître, Edmond Scherer. Et, constatant que le courant positif croissait tous les jours, et qu'il gagnait tout le terrain perdu par l'autre, l'auteur jugeait en ces termes d'une rare clairvoyance l'effort de Brunetière pour fonder sur la simple tradition « la réforme intellectuelle et morale » :

Cependant des esprits plus philosophiques encore et plus rigoureux ne peuvent s'empêcher d'observer que la tradition n'est point une autorité suffisante : elle est mobile, elle se modifie de siècle en siècle, de pays en pays, elle prête à beaucoup d'interprétations différentes, elle n'est qu'un guide incertain, et son domaine demeure en tout cas très limité. *Seule, la religion peut à la fois régler la pensée et l'action.* C'est donc à elle qu'il faut s'adresser, en lui demandant, comme a fait Tolstoï, non pas des augures problématiques sur la vie future ou les problèmes de la métaphysique, mais des ordres formels sur la conduite de la vie présente. Pour être sûr d'interpréter exactement ces ordres, pour échapper au péril des gloses et des commentaires qui les dénaturent, il ne faut pas se contenter, si je puis parler ainsi, de la religion théorique ou du sentiment religieux; il faut entrer dans la religion pratique, à laquelle l'Église a donné sa forme définitive, arrêtée, immuable, *dans cette religion catholique qui est à la fois une politique et une morale*. C'est là du moins le terme auquel doivent nécessairement aboutir les déductions de M. de Vogüé ou de M. Desjardins, dont l'action, depuis deux ou trois ans, grandit sans cesse [1].

Et précisant encore ce dernier point, dans un article qu'il n'a pas recueilli en volume sur *le Devoir présent*, de M. Paul Desjardins, il ajoutait un peu plus tard :

1. *Idées morales du temps présent*, p. 304-305.

Allez! ce n'est pas seulement une règle de conduite que réclament les pauvres âmes auxquelles vous vous adressez et que votre générosité voudrait sauver. Ce qu'il leur faut surtout, c'est une *certitude* et c'est une *espérance*. Vous leur refusez l'une et l'autre, sous prétexte qu'elles peuvent s'en passer pour agir; mais elles ne s'en passent pas; elles les appellent éperdument. Si vous voulez les conquérir, donnez-leur ce qu'elles vous demandent; et comme vous ne trouveriez en vous-même ni cette espérance, ni cette certitude qui seraient le ciment de vos échafaudages, allez les chercher là où vous les trouverez, c'est-à-dire dans l'Église. *Seule elle pourra vous fournir l'autorité collective et séculaire qui appuiera la vôtre et fera qu'on vous croie*, et les bienfaisantes promesses attendues qui feront qu'on vous suivra[1].

Tout cela était admirablement vu, et l'on sait comme, sur tous ces points, l'avenir a donné raison à Rod. Je ne crois pas que, — parmi les incroyants tout au moins, — personne alors ait aussi nettement aperçu les vraies conditions du problème moral moderne. « Au fond, j'ai l'âme d'un croyant tombé dans le scepticisme[2] », disait le héros du *Sens de la vie*, parlant évidemment au nom de l'auteur lui-même. Et c'était vrai : et son sens chrétien était tel que non seulement, — chose extrêmement rare pour un protestant d'origine, — il rendait pleine justice à l'Église catholique, mais encore que, passant par-dessus le protestantisme, à l'égard duquel il n'a pas toujours été équitable, il voyait en elle la dépositaire unique du christianisme authentique, et que, s'il avait eu la foi, il n'est pas douteux qu'il lui eût donné son adhésion. Mais, d'autre part, son scepticisme restait inébranlable : il n'avait pas la foi et il en souffrait peut-être, mais il lui eût répugné de donner le change sur ce point essentiel à lui-même et aux autres, et, tout en donnant raison aux chrétiens, plus même que certains de ses amis ne l'eussent souhaité, il se refusait, par scrupule intellectuel et par

1. *Le Devoir et la Foi* (*Journal des Débats* du 12 janvier 1892).
2. *Le Sens de la vie*, p. 39.

loyauté morale, à faire le geste de croire, à encourager de fâcheuses équivoques et de généreuses, mais utopiques illusions. « Soit! — disait-il à M. Desjardins, dans ce même article sur *le Devoir présent*, — soit! je souscris à tous les points de votre programme pratique, je veux être *positif* avec vous; mais c'est sans contentement, sans illusion, sans une parcelle de cette joie divine que vous avez décrite en termes ravissants; *c'est en attendant autre chose, en attendant mieux, en attendant la foi* que vous ne pouvez communiquer, que vous avez renoncé à prêcher, *qui seule pourtant éclairerait la route où vous vous engagez*. La route?... Hélas! qui me dira ici si ce n'est point une impasse[1]. » Et dans un autre article, presque du même temps, sur *le Jeune Homme moderne* : « Quel qu'il soit, le secret de l'avenir appartient à ceux qui n'ont encore rien dit. C'est d'eux, — hélas! ce ne pourrait être des autres, — qu'il faut attendre *ce qui nous manque et ce que nous désirons si fort : un peu de stabilité, un peu de certitude un peu de foi*. Puissiez-vous nous l'apporter, ô jeunes inconnus dont on ne parle pas! et si vous en avez les germes, *puissiez-vous avoir assez d'instinct encore pour les laisser mûrir à l'abri de la clairvoyance qui les illumine et les corrompt*[2]! »

Jusqu'ici le développement de la pensée, du talent et de l'œuvre d'Édouard Rod a été remarquablement logique, et, si je puis dire, tout rectiligne. On sait la célèbre parole de Pascal : « La science des choses extérieures ne me consolera pas de l'ignorance de la morale au temps d'affliction; mais la science des mœurs me consolera toujours de l'ignorance des choses extérieures. » On en pourrait faire l'application à l'auteur du *Sens de la vie*. Tout d'abord, très jeune d'ailleurs et sous l'influence du naturalisme contemporain, il s'est laissé séduire aux choses extérieures. Puis, ayant reconnu, pour lui-même surtout, la vanité de cette étude, entraîné du reste par le mouvement des idées ambiantes,

1. *Journal des Débats* du 12 janvier 1892.

2. *Le Jeune Homme moderne* (*Figaro* du 3 janvier 1890), non recueilli en volume.

il s'est épris de la science des mœurs, et, après avoir largement payé tribut au pessimisme, ressaisi par la vie réelle, il en vient à reconnaître l'étroite union, la solidarité nécessaire du problème moral et du problème religieux; la solution du problème religieux lui-même, il ne la trouve que dans le catholicisme. Arrivé là, où ira-t-il désormais? Il semble que la question qui se pose alors pour lui soit la suivante. Fera-t-il comme quelques autres ont fait depuis, qui, par leur attitude de pensée, paraissaient pourtant beaucoup plus éloignés du catholicisme, et adhérera-t il au *Credo* non seulement « des lèvres », mais du cœur et de l'esprit[1] ? La solution eût été assez naturelle et logique; elle n'eût, je crois, surpris personne : et elle aurait mis assurément dans la suite de son œuvre l'unité et la continuité que nous présentent ses premiers écrits. Ou bien, content d'avoir montré le port à autrui, se laissera-t-il reprendre et dominer par le scepticisme intellectuel, par « le tenace *individualisme*[2] », — c'est lui qui souligne, — qu'il y en a en lui? Et, tiraillé entre diverses tendances, incapable de se fixer dans une ferme doctrine, inquiet d'ailleurs, souffrant de son inconsistance, et n'ayant du dilettantisme que l'apparence, se laissera-t-il aller au gré de l'heure, et se condamnera-t-il à refléter, au risque de paraître ne pas maîtriser son œuvre et sa pensée, les divers remous d'opinion et de sentiment qui agitent les âmes d'aujourd'hui? On sait que c'est ce dernier parti qui l'a emporté; et si l'unité intérieure, l'originalité peut-être de son œuvre y ont un peu perdu, elle n'est pas sans y avoir gagné en valeur représentative.

Sous quelles influences, extérieures ou intimes, cette évolution, ou plutôt cet arrêt ou ce refus d'évolution s'est-il

1. Qu'il en ait été parfois très fortement tenté, c'est ce que j'incline volontiers à croire. Il avait annoncé, pour faire suite au *Sens de la vie*, un livre qu'il eût intitulé *Vouloir et Pouvoir*, et qu'il renonça à écrire. Ce projet non exécuté ne serait-il pas un signe de ce que j'avance ici?

2. « Le tenace INDIVIDUALISTE qu'il y a en moi est toujours prêt à reprendre ses droits. » (*Le Sens de la vie*, p. 216.)

accompli? C'est ce qu'il est difficile de conjecturer, et de dire avec précision. Peu importe d'ailleurs. En matière morale, les influences les plus incontestées ne jouent pas le rôle décisif que nous leur attribuons parfois. Nous ne les subirions pas, si nous n'étions pas préparés d'avance à les subir; elles n'agiraient pas sur nous, si elles ne répondaient pas à un vœu secret, à une disposition latente de notre nature; elles peuvent nous révéler à nous-mêmes, elles révèlent aux autres tout un côté de notre être encore inaperçu; elles donnent à certaines de nos énergies obscures l'occasion et les moyens de se déployer; elles ne les créent pas de toutes pièces. Il y avait chez Rod, en dehors de toute influence acceptée, ou subie, une certaine incertitude native de pensée, — de volonté peut-être — qui perce dès ses premiers livres, et qui n'a guère fait que s'accentuer dans la suite. Il n'était pas l'homme des partis pris tranchés, des décisions irrévocables, des *paris* définitifs. La nature même de son intelligence répugnait aux affirmations trop nettes, et, si je puis dire, aux conceptions unilatérales. Il y a, ce semble, trois types différents d'esprits. Les uns, les *dogmatiques*, — Bossuet par exemple, — ont embrassé de bonne heure un système, une doctrine; ils s'y tiennent; et toute leur vie se passe à en préciser les principes, à en développer les conséquences; quand ils n'ignorent pas les doctrines contraires, ils les dédaignent, ou du moins ne se laissent pas entamer par elles. A l'opposé de ce groupe, il y a les esprits, — dont Renan est la réussite supérieure, — que l'on pourrait appeler *analytiques* ou *critiques*. Toute idée éveille invinciblement en eux l'idée contraire; ils voient le faible, en même temps que le fort, de chacune d'elles, et, pour plus de sûreté, ils les embrassent toutes les deux à la fois, ils les développent successivement ou simultanément; ce sont des perpétuels irrésolus, ils réalisent à la lettre l'union ou l'identité des contradictoires. Enfin, il y a les esprits que l'on peut appeler *synthétiques*, et dont Pascal me paraît l'un des plus complets exemplaires. Ceux-là, une idée étant donnée, ils

la pénètrent à fond; ils en voient tout aussi bien le fort et le faible, la vérité relative que les esprits analytiques; ils pénètrent de même l'idée contraire; mais ils savent découvrir l'idée supérieure qui opère l'union, la réconciliation et la synthèse des deux conceptions opposées. Édouard Rod appartient à la seconde catégorie, à celle des esprits analytiques, et Renan, qu'il a tant aimé, auquel, après sa mort, il a cru devoir présenter des « excuses » pour l'avoir jadis un peu critiqué [1], Renan a dû avoir une très forte action sur lui. Très intelligent, certes, — d'une intelligence peut-être plus rapide et plus agile que profonde, — très accueillant et très ouvert à toutes les idées, d'où qu'elles viennent, il ne sait pas s'en tenir à une idée unique; la thèse contraire lui sourit immédiatement, et il lui arrive de les développer tour à tour dans deux livres successifs. De là quelque chose qui déconcerte un peu, et qui rend bien difficile, sinon même impossible, la recherche et la découverte de l'unité directrice de son œuvre.

Cette unité, je ne la rechercherai pas dans les quarante volumes et les innombrables articles dispersés qu'il nous reste à examiner. Je me contenterai de suivre l'écrivain dans les principales directions où il s'est développé, épanoui, et de caractériser brièvement chacun de ces aspects de son talent, chacune des provinces de son œuvre. Je n'ose affirmer d'avance que l'idée d'ensemble qui se dégagera de là sera d'une extrême netteté. Mais il s'agit avant tout d'être vrai et de « faire ressemblant ». La vérité, « l'humble vérité » de la vie vaut mieux que les plus

1. *Excuses à Renan* (non recueilli en volume), *Revue Bleue* du 3 février 1894. Voici en quels termes Rod, dans cet article, parlait de Renan : « Pardonnez-moi, Maître : autrefois, dans ces mêmes colonnes, j'ai osé critiquer votre œuvre.... Nous aurions dû vous admirer, vous admirer sans réserve, aveuglément, absolument. Ils ne voient pas [vos adversaires] qu'avec vos yeux un astre s'est éteint, un astre bienfaisant, source de rayons et de chaleur.... Comme si vous n'aviez pas remué le monde! comme si vous n'aviez pas réalisé le type supérieur de l'humanité! vous étiez un demi-dieu.... »

triomphales prouesses de l'esprit de système. Qu'ai-je à faire d'un portrait dont le premier mérite serait de ne pas ressembler au modèle?

IV

Comme s'il avait deviné l'embarras où l'extrême diversité de son œuvre plongerait ses critiques, Édouard Rod a voulu leur venir en aide en leur indiquant, dans la *Préface* d'un de ses derniers livres, *Aloyse Valérien*, « comment il souhaiterait qu'on classât ses romans ». Il les divise en œuvres de début, en études psychologiques, études passionnelles et études sociales. On pourrait discuter cette classification. En quoi, par exemple, *les Trois Cœurs* sont ils moins une étude passionnelle que *l'Inutile Effort*, ou que *le Ménage du pasteur Naudié?* Et en quoi *Au Milieu du chemin* est-il plus une étude sociale que *la Vie privée de Michel Teissier?* Acceptons donc en gros, mais sous bénéfice d'inventaire, cette division; et puisque, aussi bien, nous avons déjà examiné les livres de début et les plus importantes des études dites psychologiques, retenons, pour en parler à loisir, les romans passionnels et les romans sociaux. Ajoutons-y, pour être complet, les ouvrages de critique; et ne craignons pas de mettre à part, pour les étudier séparément, les six ou sept romans suisses.

Édouard Rod critique mériterait une assez longue étude. Si à cet égard son œuvre n'a pas l'importance de celle d'un Bourget ou d'un France, par exemple, elle est bien loin d'être négligeable. Pour valoir tout son prix, il lui manque deux qualités, sinon essentielles, tout au moins plus précieuses qu'on ne semble le croire à notre époque : la décision de la pensée, et la grâce, la force ou l'éclat du style. Un grand critique est celui dont l'être tout entier vibre et réagit puissamment au contact d'une œuvre littéraire, et qui, aussi capable d'admirations raisonnées que de « haines vigoureuses », donne avec netteté, avec

bravoure, les raisons générales de son goût personnel, et, au risque de se tromper, ne redoute pas le péril des opinions tranchées et des jugements catégoriques. Et, d'autre part, il est un artiste à sa manière : pour traduire ses impressions, pour les faire passer dans d'autres âmes, il faut qu'il ait un *style*; il faut qu'il sache trouver des alliances de mots, des comparaisons, des formules assez parlantes et assez vivantes pour figurer aux yeux de l'esprit l'exacte nuance de beauté qu'il se propose d'évoquer. En un mot, il ne saurait nuire au critique d'être tout à la fois un ferme penseur et un original écrivain.

Avouons-le : les études critiques d'Édouard Rod ne répondent pas toujours entièrement à cette double exigence. Trop porté à voir tous les aspects des choses et des questions, ses jugements manquent souvent de la force, de l'autorité impérieuse qui entraînent les adhésions ou provoquent les contradictions; et son style un peu gris, abstrait, parfois un peu lâché, ne met pas suffisamment en relief l'originalité des idées ou des impressions qu'il veut traduire. Évidemment, le très actif et fécond auteur de tant d'articles dont la plupart n'ont pas été recueillis en volume, travaillait très vite, et, si je puis dire, plus en largeur qu'en profondeur; la multiplicité des sujets et des aperçus l'attirait. Peut-être aussi n'attachait-il pas à son œuvre critique toute l'importance qu'elle eût méritée; il lui en eût, certes, coûté de renoncer à cette partie de son labeur, mais, en revanche, il n'y voulait pas consacrer trop de temps, et il réservait le plus clair de ses loisirs et tout son effort d'art à ses romans. Je ne voudrais pas me donner l'air et le ridicule d'être trop orfèvre, et de le lui reprocher trop durement; mais j'ai peur qu'en littérature comme ailleurs, la parole évangélique qui nous interdit de servir deux maîtres n'ait aussi sa raison d'être.

Et pourtant, Édouard Rod, — en dehors même de ses *Idées morales du temps présent*, — a sa place marquée dans l'histoire de la critique contemporaine. S'il n'a pas créé un genre, ni inventé une méthode, — chose rare, et diffi-

cile, et qui exige peut-être la continuité exclusive et ininterrompue d'un unique et long effort, — il a rempli avec distinction un rôle singulièrement utile. D'abord, et en pleine conformité d'ailleurs avec le génie et les traditions de sa race, il a été un critique cosmopolite : j'entends par là qu'il s'est donné pour tâche d'être chez nous un intermédiaire des plus actifs entre les littératures ou les arts étrangers et la pensée française. A Genève, ce boulevard unique, ce carrefour de la pensée européenne, il avait, pendant sept années, enseigné l'histoire des littératures comparées, puis celle de la littérature française. Je ne crois pas qu'il ait jamais regretté ces fécondes années de recueillement intellectuel : il faut enseigner pour apprendre, et tous ceux qui ont passé par cette salutaire discipline savent bien qu'elle est, pour le moins, aussi bonne pour l'esprit qui la dispense que pour celui qui la reçoit. A étudier, pour en faire sentir les beautés, les principales œuvres littéraires de l'Europe moderne, Rod avait, je ne dis pas acquis, — car il me semble qu'il les a toujours eus, — mais affiné et développé cette intelligence des esthétiques les plus diverses et des arts les plus opposés, ce sentiment de la relativité artistique qui font un peu défaut au critique d'une seule langue et d'une seule littérature, et qu'il a possédés à un très haut degré. Il connaissait assez bien l'Angleterre, il connaissait mieux encore l'Allemagne et l'Italie[1]; il a écrit des pages curieuses sur l'esthétique de Wagner et sur le pessimisme de Leopardi; il a été l'un des premiers à parler chez nous

1. Dès l'époque de *Palmyre Veulard*, Rod annonçait « en préparation » deux volumes qui n'ont jamais paru, sous ces deux titres : *Notes sur l'Allemagne* et *les Écrivains de l'Italie contemporaine*. Fogazzaro disait de lui : « Il ne parlait pas l'italien, mais il le comprenait à merveille, et il avait une large connaissance de notre littérature. Ce qu'il a écrit sur nos anciens maîtres et sur nos auteurs modernes est très remarquable d'intuition et de précision... Je me rappelle avoir lu de lui, il y a longtemps, des aperçus rapides sur notre production littéraire contemporaine qui, venant d'un étranger, m'ont étonné. » (Lettre du 31 janvier 1910, citée dans le *Journal de Genève* du 7 février.)

des préraphaélites anglais et des « véristes » italiens, le premier peut-être à nous révéler Fogazzaro. Nous lui devons une rapide monographie sur Dante, un très suggestif, encore que peut-être un peu partial et excessif, *Essai sur Gœthe*[1]. Et ses études sur Cavour ou sur Bœcklin, sur Schopenhauer ou sur Sudermann ne l'ont pas empêché d'écrire des livres sur Lamartine, sur Stendhal et sur Rousseau, et de fort intéressants articles sur Victor Hugo et sur Taine, sur Alphonse Daudet et sur Anatole France. En un mot, après avoir enseigné par la parole l'étude des littératures comparées[2], il a continué à les enseigner par la plume; et peu d'écrivains français ont autant fait que lui, depuis vingt ou vingt-cinq ans pour nous maintenir en perpétuel contact avec les œuvres et les personnalités littéraires originales de l'étranger. C'est là un service dont la patrie d'Émile Montégut et d'Eugène-Melchior de Vogüé doit lui rester reconnaissante.

Un second trait de la critique d'Édouard Rod, c'est d'être, plus encore que littéraire, psychologique et morale. Assurément les questions d'esthétique, la valeur propre des œuvres ne lui sont pas indifférentes, et, à l'occasion, il les discute avec toute l'attention désirable. Mais, visiblement, ce n'est pas là ce qui l'attire le plus. Ce qu'il cherche dans les livres, c'est la vie; ce qu'il leur demande, c'est de le renseigner sur la conception qu'il faut se faire de l'existence, sur la personnalité morale dont ils sont l'expression, plus ou moins déformée et, parfois, trompeuse. Oserai-je le louer très vivement de cette manière d'entendre la critique? Certes, les problèmes de pure forme, les questions de langue, de composition et de style ont leur importance. Mais toute la littérature,

1. Voyez sur ce livre et sur la façon dont il a été compris et accueilli, F. Baldensperger, *Gœthe en France*, Hachette, 1904, p. 325-330, et *Bibliographie critique de Gœthe en France*, Hachette, 1907, p. 223-525.

2. Il est l'auteur d'une intéressante brochure *De la Littérature comparée*, Genève, Georg, 1893.

pour parler comme Pascal, ne vaudrait pas une heure de peine, si on la réduisait là. Si elle n'est pas avant tout une interprétation de la vie, qui seule la rectifie, la contrôle et la juge, si les idées ou les sentiments qu'elle exprime ne plongent pas leurs racines profondes dans notre vie intérieure, elle n'est alors que la plus puérile des amusettes, et il faut donner raison à la boutade du vieux Malherbe, déclarant qu'un poète est moins utile à l'État qu'un joueur de quilles. Mais il n'en est heureusement pas ainsi. La littérature est chose vivante parce que, quelle qu'en soit la forme, elle est action rêvée, pensée, suggérée, et qu'elle est donc génératrice d'action à son tour. Il y a plus de vie véritable dans une page d'un écrivain digne de ce nom que dans des années entières de tant d'automates humains qui se bornent à faire le geste de vivre. Telle était l'intime conviction d'Édouard Rod. Et c'est pourquoi, plus encore que sur la valeur relative de leurs réussites d'art, il interrogeait les écrivains qu'il étudiait sur leur attitude de pensée et d'âme, sur l'ensemble de leurs dispositions foncières, sur les tendances morales qu'ils manifestaient. Et comme il avait une intelligence très souple, alerte et pénétrante, il nous a laissé une œuvre de critique moraliste fort abondante et variée, pleine de vues et d'aperçus de toute sorte, extrêmement suggestive par conséquent, et qui, à elle toute seule, suffirait à retenir l'attention des historiens d'aujourd'hui.

Et assurément, tout dans cette œuvre n'est pas d'égale valeur. Rod a écrit trois ou quatre volumes de vulgarisation sur lesquels, évidemment, il ne comptait pas pour y fonder sa gloire. Je n'aime pas beaucoup son *Stendhal*, auquel je reproche surtout de ne pas répondre à la seule, ou du moins à l'essentielle question que me paraît soulever l'étude de Beyle, à savoir les raisons de l'extraordinaire et démesurée réputation de ce pauvre écrivain. Je suis assez mauvais juge de la valeur de son *Dante*. Mais je signale à ceux qui ignoreraient ce volume, en tête de ses

Morceaux choisis des littératures étrangères, une fort importante et curieuse *Étude sur le développement des littératures modernes*. Et enfin, si son *Lamartine* est sans doute un peu rapide, il contient d'excellentes pages; et je ne crois pas que l'on ait jamais mieux senti, ni mieux mis en lumière que Rod l'étroite et intime parenté qui existe entre le paysage mâconnais et le génie lamartinien :

Un paysage presque insignifiant, semble-t-il d'abord, dépourvu de couleur pittoresque, mais dont l'intimité vous gagne peu à peu sans qu'on sache comment. On regarde, on cherche un détail frappant, un trait caractérisque, on n'en trouve aucun. L'horizon est étroit, coupé par les lignes ondulées de petites collines arrondies, arides. Peu d'arbres; à peine, çà et là, une brève lignée de peupliers. Pas d'eau, rien de ce qui peut animer la nature. Elle est là, toute seule, toute nue, sans beauté, dans sa douceur résignée et passive, comme si elle attendait patiemment l'effort humain pour prendre vie. Les villages eux-mêmes semblent s'absorber en elle; leurs maisons de teinte grise se perdent dans l'ensemble, indistinctes, obscures, acceptant comme le reste cette teinte monotone d'un gris rose qu'interrompent seulement les lignes jaunâtres des étroits sentiers pierreux gravissant les pentes.... Je n'ai jamais mieux compris le charme pénétrant de la phrase lamartinienne qu'en regardant fuir et se combiner les longues lignes de ces collines, toutes pareilles, d'une monotonie envahissante que rien n'arrête, et qui vous prend à la fin à la façon d'une musique de berceuse[1].

Voilà certes une fort belle page de poésie critique, et qu'on ne s'attendrait pas à trouver dans un ouvrage de cette nature. Elle suffirait à nous prouver que Rod était très capable de fort bien écrire, en dehors même de ses romans, et que, s'il ne l'a pas fait plus souvent, c'est sans doute qu'il ne l'a pas voulu, qu'il n'a pas voulu s'en donner le temps. Du moins si, dans son *Essai sur Gœthe*, dans son *Affaire Jean-Jacques Rousseau*, dans les innombrables articles qu'il a écrits, les pages de cette qualité

1. *Lamartine*, p. 10-12.

sont, au total, assez rares, les idées générales abondent, les aperçus féconds, les rapprochements ingénieux, les vues originales, paradoxales quelquefois, souvent justes, subtiles, pénétrantes. Veut-on savoir à quel signe on reconnaît un vrai critique? A celui-ci surtout, ce me semble, que, quel que soit le sujet qu'il traite, on ne le lit jamais en vain. Ils sont assez rares, les critiques, même « professionnels », qui répondent à ce signalement : quand on a un peu pratiqué Édouard Rod essayiste, je ne crois pas qu'on puisse lui refuser ce mérite.

On peut être un très grand artiste et être fort peu cultivé, et même peu intelligent. Quand le développement de la faculté artistique ne se fait pas au détriment de la culture et de l'intelligence critique, il peut être fort intéressant de suivre dans l'œuvre abstraite les origines intellectuelles de l'œuvre d'imagination. Et c'est pourquoi les « pages de critique et de doctrine » écrites par les romanciers, les dramaturges ou les poètes sont, — indépendamment de leur valeur impersonnelle et objective, — si curieuses à étudier pour qui veut comprendre et pénétrer à fond les inventions de leur fantaisie créatrice. Cet intérêt-là, l'œuvre critique d'Edouard Rod nous l'offre à un très haut degré, et il y aurait, dans une étude plus développée, à y insister longuement. Qu'il nous suffise de l'indiquer d'un mot. Dans une œuvre comme la sienne, il n'y a pas de compartiments rigides ou de cloisons étanches. De ses romans à sa critique il n'y a pas rupture, mais prolongement continu, transition insensible, et retentissement profond. Qui sait même si ses romans ne sont pas surtout des romans de critique? Ce qui est sûr, c'est que la critique l'a maintenu en perpétuel contact avec le mouvement de la pensée de son temps, qu'elle a renouvelé constamment son fonds d'idées générales, et son œuvre romanesque lui a dû, pour une large part, cette variété un peu déconcertante, cet air d'inquiétude intellectuelle qui lui composent une physionomie bien distincte dans la littérature contemporaine.

V

A la fin d'un très pénétrant article sur Fogazzaro, Rod s'attarde, avec une visible complaisance, à l'analyse et à la discussion d'une bien curieuse conférence du grand romancier italien sur *Une opinion d'Alessandro Manzoni*. L'auteur des *Fiancés* avait déclaré « qu'on ne doit pas parler d'amour de manière à incliner l'âme des lecteurs vers cette passion »; il estimait certes que « l'amour est nécessaire dans ce monde, mais qu'il y en aura toujours assez », et qu'à « vouloir le cultiver » et donc à « le provoquer là où il n'y en a pas besoin », au détriment de tant d'autres sentiments plus rares et plus utiles à répandre dans les âmes, on fait « œuvre imprudente », et dangereuse, et peut-être même moralement condamnable. Cette opinion avait paru un peu bien rude à Fogazzaro qui, pour échapper à ce rigorisme, avait distingué assez subtilement entre les diverses sortes d'amour, et conclu que seule une conception un peu basse du sentiment amoureux peut justifier pareil anathème. Et Rod, que la question intéressait au premier chef, l'envisageant avec sa ferme raison de moraliste vaudois, « réfutait douloureusement les arguments de l'orateur » :

Notre bon sens lui répondait, — écrivait-il, — qu'il n'y a qu'un seul amour, toujours le même, quelque grande part qu'il fasse à l'idéal, quelque divin qu'il soit ou qu'il se croie; que, dans un nombre infini de cas, cet amour est contrarié par les lois, par les usages, par les convenances, par la morale; *qu'alors il devient une force destructive si terrible qu'elle est presque irrésistible et sème autour d'elle les ruines, les hontes, les désolations*; qu'en conséquence ceux qui prisent au-dessus de tout le bon ordre de la société et le bel équilibre de l'âme doivent se méfier d'elle et soigneusement éviter d'augmenter sa tragique puissance....

Et le poète, le romancier, l'amoureux de Wagner, le compatriote de Jean-Jacques, l'âme tendre et passionnée

qu'ont tant inquiétée, troublée et ravie les problèmes du cœur, reprenait à son tour :

On pourrait accepter l'amour pour ce qu'il est, avec ses grandeurs et ses faiblesses, ses misères et ses beautés, sans parti pris de pessimisme cynique ni phraséologie idéaliste. Peut-être bien qu'on trouverait alors que, malgré les ravages qu'il promène à travers notre pauvre monde, malgré le sang et les larmes qu'il fait couler, *il est encore ce qu'il y a de plus noble et de meilleur dans notre âme, comme il est le sourire de notre vie*. Et l'on ne voudrait plus le proscrire, quelque périlleux qu'il soit ; et l'on donnerait tort à Manzoni, quand même il a pour lui l'inflexible logique ; et l'on relirait les romans de M. Fogazzaro, en y prenant un vif plaisir... parce qu'ils « inclinent l'âme vers l'amour[1] ».

Ce texte éclaire toute une partie, la plus considérable peut-être, de l'œuvre romanesque d'Édouard Rod, les dix ou douze romans qu'il a groupés sous le titre d' « Études passionnelles ». Toute sa vie il a été comme ballotté entre ces deux conceptions de l'amour, les mêlant parfois ensemble, passant de l'une à l'autre, les corrigeant ou les atténuant l'une par l'autre, de telle sorte qu'on ne saurait dire si le moraliste en lui a plus redouté l'amour, ou si le poète l'a plus aimé.

A lire ses premiers romans, on aurait pu malaisément prévoir que l'auteur des *Idées morales du temps présent* allait devenir, à brève échéance, le romancier « passionnel », presque par excellence, de notre temps. Même, quand, au *Sens de la vie*, on vit succéder *les Trois cœurs*, il y eut parmi le public un mouvement de surprise dont Anatole France se fit, dans un article du *Temps*[2], l'écho discret. Mais quand on vit aux *Trois cœurs* (1890) succéder *la Sacrifiée* (1892) et *la Vie privée de Michel Teissier* (1893), on se rendit compte qu'il y avait là une vocation décidée, un désir bien arrêté d'étudier sous tous ses aspects le problème de l'amour, tel qu'il

1. *Nouvelles études sur le XIX*e *siècle*, p. 272-281.
2. *La Vie littéraire*, t. III, p. 266-277.

se pose dans la conscience et dans la vie des hommes d'aujourd'hui. A la suite de quelles réflexions personnelles, ou de quelles expériences intimes, ou de quelles circonstances extérieures et fortuites cette vocation est-elle née, ou s'est-elle développée? C'est ce que nous n'avons ni à rechercher, ni à conjecturer ici. Le fait est là, qui se suffit à lui-même. Dans un cœur d'homme ou de femme, en dehors du mariage, la passion vient à éclater : comment cet homme ou cette femme vont-ils se comporter, et quelles vont être pour eux, et pour ceux auxquels leur vie est liée, les conséquences de leur conduite? Telle est la question qui forme le fond d'un grand nombre des romans de Rod, et dont il a très ingénieusement diversifié les données, mais qu'il agite avec une inlassable inquiétude et une anxieuse complaisance. Ce qui fait pour lui, comme pour nous, l'intérêt de la question, c'est que ses héros ne sont pas des âmes vulgaires; ils ont une conscience, et une conscience élevée et délicate; à l'image de leur créateur, ils ont une invincible horreur de l'esprit gaulois, de ses traditionnelles plaisanteries, de ses sournoises tolérances; les classiques mensonges, les plates banalités, les compromis commodes de l'adultère bourgeois ne sont pas leur fait; ils veulent marcher la tête haute; leurs passions ont besoin de vivre au grand jour; ils préfèrent à la duplicité la souffrance. Et comme il arrive, leur loyauté même, leur intransigeance morale leur font accumuler des ruines. Hélas! c'est peut-être qu'ils se font illusion sur eux-mêmes. Ce qu'ils prennent pour de la franchise, n'est-ce pas de l'orgueil? Ce qu'ils appellent délicatesse, n'est-ce pas cruauté et monstrueux égoïsme? En morale, ce ne sont pas seulement les intentions qui jugent et mesurent les âmes; ce sont les actes. Et de deux faiblesses, la moins condamnable, n'en doutons pas, est celle qui sacrifie le moins de destinées et qui broie le moins de cœurs.

Michel Teissier, l'orateur éloquent, le champion infatigable du parti conservateur, unanimement respecté pour

la probité de son caractère et pour l'intégrité de sa vie, en plein succès politique, en plein bonheur familial, est mordu au cœur par l'une de ces passions d'autant plus tenaces et envahissantes qu'elles s'insinuent sous le couvert d'une affection permise. Sa femme, qui l'aime passionnément, découvre ce douloureux secret et dicte ses conditions. Michel lutte de son mieux contre son fatal amour; mais dans cette nouvelle atmosphère de gêne, d'aigreur et de méfiance mutuelles, la vie domestique n'est plus tenable, et c'est la propre femme de Teissier qui, de guerre lasse, finit par imposer le divorce à son mari. Celui-ci y consent enfin, brise sa carrière et épouse celle qu'il aime, au grand scandale de son parti et de presque toute l'opinion. Mais il a deux filles qui, après la mort de leur mère, viennent habiter sous son nouveau toit. L'aînée, douce, tendre et profonde créature, est aimée du fils d'un violent adversaire de son père, — car Michel Teissier, qui souffre de son inaction, s'est laissé reprendre par le démon de la politique, mais, cette fois, de la politique radicale, — et l'opposition des deux pères rendant le mariage impossible, elle meurt de douleur, victime elle aussi de cette passion paternelle qui n'a reculé devant aucun obstacle pour se satisfaire. — La leçon morale ici est évidente; mais ce qui est assez curieux à observer dans les deux *Vies de Michel Teissier*, c'est l'évolution graduelle des sentiments d'Édouard Rod à l'égard de son héros. Évidemment, — voyez la *Dédicace* de *la Vie privée*, — il avait commencé surtout par le « plaindre »; et même, il n'était pas bien sûr, contrairement à « son idée première », de n'avoir pas été « entraîné par la partie romanesque de son sujet » et de n'avoir pas simplement tracé « une peinture de la passion dangereuse et perverse ». Et puis, à voir son personnage penser et sentir sous ses yeux, et vivre les deux vies successives qu'il lui a prêtées, ses sentiments se sont peu à peu modifiés; le romancier a fait place à l'homme; le fond d'égoïsme presque féroce qu'il y avait dans cette passion coupable lui est peu à peu apparu, et, si objectif et impersonnel

qu'il se soit efforcé d'être, il a laissé transparaître la sévérité de son jugement final. Presque tout Rod, ce me semble, est dans cette opposition entre l'indulgence apitoyée, et peut-être admirative, du début, et la ferme désapprobation de la fin.

Si la passion est, généralement, à base d'égoïsme, ne peut-elle quelquefois, chez certaines âmes nobles et élevées, être génératrice de dévouement et même d'héroïsme? C'est sans doute pour répondre à cette question qu'après les deux *Vies de Michel Teissier*, Édouard Rod a écrit *le Silence*. *Le Silence* est le roman de l'amour, sinon chaste, qui, du moins, se dompte, et qui se tait, et qui se renonce lui-même. Cette fois, l'auteur du *Sens de la vie* a fait une œuvre sobre, discrète, émouvante, qui est d'un poète plus encore que d'un romancier peut-être, et qui est allée au cœur non pas sans doute de la foule vulgaire et grossière, mais des délicats, de ceux dont tout véritable artiste doit surtout désirer le suffrage. Je sais, dans la littérature contemporaine, peu de pages plus poignantes, plus simplement et plus humainement tragiques que celles où le héros du *Silence*, Kermoysan, après un dîner où il a appris la mort de la femme aimée, un soir de neige, court s'accouder sur un parapet de la Seine, puis va rêver désespérément en face de la demeure mortuaire, et, las d'errer dans les rues noires, vient échouer enfin dans un cabaret resté ouvert où, en face d'un flacon de liqueur, la tête dans les mains, il s'abandonne librement à sa douleur et à ses sanglots.... Celui-là du moins, il semble qu'il ait acheté chèrement, par sa souffrance même, le droit d'aimer. Qui sait pourtant? L'héroïsme n'aurait-il pas été plus grand encore, et plus méritoire, si le silence avait été complet, si l'amour avait su ne pas se déclarer, ne pas se faire accepter, et, même dans ce cas douloureux et infiniment rare, est-il bien sûr que la passion, si elle a eu sa noblesse que nous ne lui marchandons guère, n'ait pas, plus qu'on ne le veut bien dire, été la secrète, la subtile ouvrière d'indéniables ruines morales? Car, en pareille matière, il est sans doute

spécieux, mais il est trop facile de conclure comme le faisait Rod :

Qui dira quand l'amour défendu par des lois humaines l'est aussi par ces lois supérieures dont nous pressentons quelquefois la divine indulgence? Qui dira quand la faute, par la souffrance, est expiée ou, peut-être même, changée jusque dans son essence? *Car, enfin, la puissance d'aimer au-dessus de tout, d'un cœur épanoui qui brise les chaines des préjugés, d'une âme qui s'exalte au-dessus des entraves sociales, n'est-ce donc pas une vertu?* N'y a-t-il pas des héroïsmes supérieurs à la froide observance des règles, à la banale obéissance aux lois [1]?

O romancier, ô poète, ô romantique invétéré, ô compatriote et disciple de Jean-Jacques, vous avez trop aimé l'amour, vous avez trop cru à la souveraineté, à la légitimité de la passion! La passion, dans certains cas infiniment rares, peut-elle être « une vertu »? Elle n'est assurément pas *la vertu*. Et « la faute », certes, peut être « expiée » par la souffrance; elle n'est point par elle « changée jusque dans son essence ». Ce n'est pas être nécessairement pharisien que d'admettre, que de maintenir ces vérités morales élémentaires contre les dangereuses illusions des poètes. Et, nous le verrons, c'est ce qu'Édouard Rod a lui-même plus d'une fois compris.

A l'ordinaire, d'ailleurs, ce qui atténue le danger des peintures qu'il nous a laissées de la passion triomphante, c'est qu'il ne nous en a pas dissimulé les douloureuses, les tragiques conséquences [2]. C'est une « course à la mort » que la vie amoureuse de ces pauvres êtres fragiles et tendres qui se laissent prendre aux trop séduisants mirages de l'amour partagé, mais coupable. La mort, comme pour les tristes héros du *Dernier refuge*, c'est parfois l'expiation même qu'ils acceptent, — que dis-je!

1. *Le Silence*, p. 194.

2. « Il (l'auteur) n'entend certes pas donner leur faiblesse en exemple; mais il ne croit pas non plus dépasser ses droits de romancier en la décrivant, sans en dissimuler les conséquences amères ou tragiques. » (*Aloyse Valérien*, Préface.)

qu'ils s'infligent à eux-mêmes, en cédant à l'entraînement de leur chair et de leur cœur. Et pour plus d'un, la mort n'est même pas « le dernier refuge » : elle est un commencement ou un recommencement de nouvelles épreuves. La faute d'Aloÿse Valérien a entraîné la mort de son mari et de son amant : cette double mort, la douleur qui en est résultée pour elle, elle a pu croire que c'était son châtiment; mais elle a une fille qui, à son tour, veut vivre sa vie d'amour comme sa mère jadis a vécu la sienne; et à voir son ancien péché renaître et marcher vivant devant elle, la mère douloureuse comprend que l'expiation continue toujours. — Ils sont morts aussi, les deux amants tragiques du *Glaive et du Bandeau*, la mère de Lionel Lermantes, et le général de Pellice, ce dernier tué d'une balle involontaire par son propre fils. Et c'est celui-ci qui va expier pour eux, en même temps que pour lui-même, et qui va être la victime, l'émouvante victime, — l'une des victimes plutôt, — de l'un des plus sombres drames judiciaires qu'ait conçus l'imagination d'un romancier pessimiste... Non, la mort ne termine rien. Si elle est une fin pour nous, — une fin d'ailleurs apparente et provisoire, — elle n'en est pas une pour les autres, pour tous ceux qui ont été mêlés à notre vie, et qui nous survivent, et qui vont porter le poids si lourd de nos défaillances et de nos erreurs. Nos fautes ne sont jamais des actes isolés et sans lendemain. Elles vivent en dehors de nous, malgré nous, d'une vie indépendante et personnelle; elles développent à travers le temps et l'espace la série infinie de leurs conséquences; une fois accomplies, elles échappent à nos prises, et s'en vont, êtres vivants, répandre dans le monde leurs germes de mort et « se propager en ondulations infinies de souffrances ». Cette philosophie, — qui fut celle aussi de George Eliot, — on la retrouve dans la plupart des romans passionnels de Rod; elle corrige ce que l'inspiration en a quelquefois de trouble, et, peut-être même, d'un peu malsain. Et l'expression qu'il en a donnée à plus d'une reprise, — dans *l'Inutile Effort*, notamment,

— fait honneur, tout ensemble, à sa loyauté d'écrivain et à sa haute sagacité de moraliste.

Et enfin, comme s'il ne pouvait se résoudre à condamner sans appel l'amour illégitime, Édouard Rod a fait un rêve, celui-là même, — M. Faguet l'a très finement observé, — que Jean-Jacques avait déjà fait dans *la Nouvelle Héloïse* : représenter quelques êtres si noblement exceptionnels, si affranchis des conditions habituelles et presque des instincts de l'humanité commune, que l'amoureux, la femme et le mari puissent vivre côte à côte presque sans inconvénient pour leur sensibilité et leur vertu respectives. Hélas! eux aussi ont fait ce rêve téméraire; eux aussi ont tenté cette gageure : et ils s'aperçoivent, — un peu trop tard, — qu'ils n'ont pu la tenir jusqu'au bout. Il n'y a désormais que la mort qui puisse dénouer logiquement cette situation fausse, rétablir l'équilibre de ces cœurs meurtris, de ces destinées brisées, et répandre sur toutes choses le pardon et l'oubli. En dépit de quelques gaucheries, de quelques naïvetés aussi, la fin de *l'Ombre s'étend sur la montagne*, — celui des romans de Rod où il a peut-être mis le plus de lui-même, où son effort d'art a été le plus grand, celui peut être aussi que le grand public a le plus goûté, avec *le Sens de la vie*, — cette fin de roman est un beau poème symbolique de l'Amour et de la Mort.

Ce qu'Émile Augier appelait irrévérencieusement « la turlutaine du droit au bonheur » n'a donc pas eu en Édouard Rod un apologiste sans réserve. Quelle puérilité d'ailleurs que cette formule dont aujourd'hui tant de gens abusent! Le droit au bonheur! Comme si le seul droit que l'homme apporte en naissant n'était pas le droit à la souffrance! Rod était trop profondément pessimiste pour n'en être pas convaincu d'avance. Si ses romans à lui aussi « inclinent l'âme vers l'amour », et de plus d'une manière, ce n'est pas vers un amour serein, souriant, paisible et heureux. Quand les lois sociales ne viendraient pas briser l'élan de notre pauvre cœur éperdu, il trouverait en lui-même, dans les lois les plus inexorables de la

nature et de la vie, sa limite et la dure rançon du bonheur insaisissable auquel il aspire. Les seuls vrais amours sont des amours tragiques. L'auteur du *Silence* a eu, à tout le moins, le mérite de ne point nous le dissimuler. Et je ne sais si, parmi les romanciers d'aujourd'hui, aucun ne nous a, par ses livres, plus subtilement insinué tout à la fois le goût et la terreur de la passion.

VI

Qu'il en ait eu parfois, et même souvent, certains scrupules, c'est ce que savent bien tous ceux qui l'ont connu, qui ont correspondu avec lui; et c'est ce que suffirait à prouver l'un des romans les plus curieux et les plus significatifs qu'il ait écrits, *Au Milieu du chemin*. On en connaît le sujet, inspiré, — la Préface nous l'indique, — de la conférence de Fogazzaro que nous rappelions tout à l'heure, d'une autre de Brunetière sur *l'Art et la Morale*, et enfin de l'histoire de la conversion de Racine. Un écrivain et dramaturge de grand talent, Clarencé, s'est fait dans ses écrits l'apologiste enthousiaste et le peintre hardi de la passion; il a d'autre part une liaison irrégulière avec une femme divorcée. Or, un jour il apprend que ses livres ont été lus avec passion par une pauvre fille qui, devenue la maîtresse d'un de ses meilleurs amis, s'est donné la mort pour échapper au déshonneur. Il voit alors clairement, à la lumière d'un fait trop réel, et qui le touche de trop près, que l'art, la littérature peuvent faire du mal, infiniment de mal.... Et, de réflexion en réflexion, ne pouvant plus vivre comme il a vécu, hors de la règle sociale, il en vient à proposer à sa maîtresse, et il finit par lui faire accepter le mariage....

Qu'est-ce à dire? Et n'est-ce pas là, qu'il l'ait voulu ou non, le désaveu formel des tendances qui se font jour dans presque tous les romans « passionnels » d'Édouard Rod?

« Quelques personnes m'ont demandé, — écrivait-il dans sa *Préface*, — si ce livre est une profession de foi ; il est simplement, comme mes autres romans, l'étude d'un cas, ou, si l'on préfère, d'un conflit intérieur.... » Mais d'avoir choisi ce « cas » plutôt qu'un autre, et de l'avoir traité surtout dans un certain esprit, c'était bien, sinon une « profession de foi », tout au moins l'indication d'une préoccupation, peut-être momentanée, mais en tout cas assez différente de celle qui perce dans nombre d'œuvres du même écrivain. C'est qu'en effet le droit au bonheur, le droit à l'amour, le droit même à la représentation intégrale de la passion, ce sont là des thèses qui peuvent, — dans une certaine mesure, — se soutenir quand on considère l'homme isolément et abstraitement. Mais il n'en va plus de même quand on envisage l'homme dans l'engrenage social, c'est-à-dire l'homme véritable. Car l'homme réel n'est pas un Robinson, et il n'est personne d'entre nous qui puisse se vanter d'être seul au monde. L'homme est un être social, engagé, dès sa naissance, qu'il le veuille ou non, dans cet organisme formidable et prodigieusement complexe qui s'appelle la société ; il ne vaut, — que dis-je ! il n'existe même que dans et par la société ; le moindre de ses actes peut avoir des répercussions infinies sur des vies étrangères. Il n'y a pas de morale individuelle : il n'y a qu'une morale sociale. — Rod était trop intelligent, trop hanté par les problèmes de vie intérieure pour ne pas s'en apercevoir à la longue. C'était du reste le moment où, sous différentes influences, la préoccupation sociale s'imposait d'une manière croissante à la conscience française, — quel est celui de nos écrivains contemporains qu'on ne puisse ici, aux environs de 1900, invoquer en témoignage, depuis Brunetière jusqu'à M. France, et depuis M. Faguet jusqu'à M. Jules Lemaître ? — Beaucoup pensaient que, s'il est vrai, comme on l'a soutenu, que la question sociale est une question morale, on peut tout aussi bien dire que la question morale est une question sociale. M. Barrès, Eugène-Melchior de

Vogüé, M. Bourget écrivaient des « romans sociaux »[1]. Édouard Rod suivit le mouvement; et sans renoncer entièrement à ses anciens thèmes d'inspiration, — *Aloÿse Valérien*, *l'Ombre s'étend sur la montagne*, *le Glaive et le Bandeau* sont postérieurs à *Un vainqueur* et à l'*Indocile*, — il a très opportunément renouvelé sa manière.

A-t-il d'ailleurs suivi cette veine jusqu'au bout? En a-t-il tiré tout le parti possible? Lui-même n'avait aucune illusion à cet égard. « Mon grand souci, dans un roman, — écrivait-il, — a toujours été de ne pas dépasser ma pensée, de ne pas me donner pour autre chose que ce que je suis, et d'exprimer aussi exactement que possible, à travers mes personnages, ce que je pense des questions morales ou sociales auxquelles j'ai touché, et surtout de la question passionnelle. Ce souci m'a fait manquer *Au Milieu du chemin* : je sentais bien que j'aurais dû pousser mon héros jusqu'à la conversion, et n'ai pu m'y résoudre par crainte de passer pour converti, ne l'étant pas. Vous me direz que cela n'est pas d'un artiste, lequel ne doit s'inquiéter que d'animer ses personnages et les regarder vivre; et vous aurez raison. Mais je crois que j'ai toujours été plus homme qu'artiste[2]. » Ce n'est pas nous qui l'en blâmerons. De même, à quelqu'un qui lui suggérait l'idée, — elle lui était déjà venue spontanément plus d'une fois, — d'écrire le roman de la conversion du protestantisme au catholicisme, il répondait, — tout en avouant qu'un tel livre pouvait être un grand livre, et qu'il n'en était peut-être pas incapable, — qu'il ne saurait jamais se résoudre à l'entreprendre, ne voulant pas se donner l'air de prêcher une foi qui n'était pas la sienne. N'ayant que le goût du sentiment religieux sans être croyant, et n'ayant pour le catholicisme, — pour certaines parties tout au moins du catholicisme, — qu'une sympathie très vive, il ne se reconnaissait pas le droit d'imaginer un héros de roman avec lequel on aurait pu le

1. Voyez, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1904, l'article de M. René Doumic sur *la Renaissance du roman social*.

2. Lettre inédite du 25 mai 1908.

confondre. Ces scrupules de haute probité intellectuelle et morale, — que Sainte-Beuve n'avait pas eus en écrivant *Volupté*, — font à mon gré le plus grand honneur à Rod. Il faut bien reconnaître, — et il s'en rendait parfaitement compte, — qu'ils lui ont nui littérairement. « Je sais très bien, déclarait-il, que pour arriver au grand succès, il faut des opinions nettes, dans un sens ou dans l'autre. » Et il se résignait, tout en en souffrant, à ne pas l'atteindre, et, sachant bien qu'il déconcertait le public par la perpétuelle incertitude de sa pensée, il aimait mieux ne pas satisfaire quelques-uns de ses lecteurs qu'être infidèle à lui-même.

Mais précisément parce qu'il évitait, avec une attention scrupuleuse, de se montrer, dans ses romans, un homme de parti, et même de doctrine, les peintures qu'il nous a laissées de certains aspects de la société d'aujourd'hui ont un accent de vérité qui les rendra extrêmement précieuses pour les historiens de l'avenir. Le conflit armé des « deux Frances » a eu dans Rod un témoin très perspicace, un peu inquiet, mais fort impartial. *Un Vainqueur*, *l'Indocile* nous font assister à l'ascension du politicien radical « imprégné de certitudes, bourré de jugements tout faits, pédant, catégorique, perpétuellement en chaire ». Maximilien Romanèche est un frère puîné de Bouteiller et de Monneron. Dans *l'Indocile* encore, Rod a mis en scène trois jeunes gens d'aujourd'hui, trois camarades de collège qui, à peine entrés dans la vie réelle, ont pris chacun une direction morale différente. Le premier, Claude Brévent, est devenu l'un des membres les plus actifs du *Sillon*. Un autre, Urbain Lourtier, membre de l'École française de Rome, anticlérical et socialiste, sera sans doute quelque jour, aux côtés de Romanèche, l'un des coryphées du Bloc. Un troisième enfin, Valentin Délemont, esprit inquiet et curieux, incapable d'accepter une discipline extérieure, — c'est pourquoi le romancier l'a baptisé du nom, un peu impropre, de « l'Indocile », — celui-là est nourri des théoriciens et des prophètes de l'individualisme et de l'anarchie.

et il éprouve, à l'égard de tous les groupements, de toutes les autorités, une antipathie, une répulsion invincibles. Le fond du roman, c'est l'opposition de ces trois types, et des trois conceptions de la vie qu'ils représentent ; et cette opposition, l'écrivain a su la marquer en traits si vigoureux et si vivants, que d'un simple roman d'idées il a réussi à faire un dramatique roman de passion.

Si objective que soit la peinture, elle laisse pourtant percer les préférences personnelles et les antipathies du peintre ; et dans l'auteur, nous avons la joie de découvrir l'homme. A propos du livre de M. Paul Seippel sur *les Deux Frances*, Édouard Rod écrivait : « J'observe avec un ardent intérêt le jeu des partis qui s'entre-déchirent (dans la France contemporaine). Je n'ai pas la prétention de tenir entre eux la balance impartiale : *l'impartialité est une chimère, quand il s'agit de tels mouvements, d'intérêts si généraux.* Je tâche du moins d'être équitable, puisque ces deux partis extrêmes, tout malfaisants qu'ils soient à cette heure, ont cependant leur raison d'être et leur sens. Et malgré tant d'apparences angoissantes, il me reste la robuste confiance que quelque chose que nous ne pouvons prévoir, viendra réunir à nouveau ces forces, qui menacent de s'entre-détruire, et dont l'union rendrait au pays la grandeur qui fait de son histoire la plus universelle et la plus humaine qu'il soit [1]. » Ces dispositions d'esprit se retrouvent dans *l'Indocile*. Évidemment, Édouard Rod a peu, très peu de sympathie pour Lourtier, et pour le groupe auquel il se rattache, les Romanèche, les Nicolas Frümsel ; ses sympathies sont partagées entre Valentin Délémont et Claude Brévent, entre l'individualiste ardent et le « catholique social ». Voyez, par exemple, comme il comprend bien et comme il exprime fortement ce que l'on pourrait appeler l'état d'esprit catholique. Il nous fait assister, dans la basilique de Saint-Pierre de Rome, à une imposante cérémonie religieuse :

1. *Journal de Genève* du 13 novembre 1905 (non recueilli en volume).

Muet, les yeux illuminés, Désiré s'abandonnait à son émotion. Sa pensée échappait à l'habituelle tyrannie des volontés hostiles qui en contrariaient l'essor; il s'élançait fraternellement vers ces inconnus dont le nombre augmentait sans cesse; *l'unité isolée qu'il souffrait d'être au milieu des siens se fondait dans un tout homogène dont chaque partie lui servait d'appui, et qui l'emportait comme une note noyée dans un flot d'harmonie;* l'ardeur de sa foi s'avivait comme une flamme dans le vent; la part héroïque de son imagination s'exaltait à la victoire de la Basilique ouvrant ses portes à la foule et l'attirant des quatre coins du monde, comme un pôle dont le magnétisme s'exerce au loin, triomphe de l'espace[1]....

Et voici maintenant le farouche individualiste :

— Non, j'ai dans l'âme des flots d'amertume à submerger votre embarcation!... Et puis, ce sont des vents différents qui nous poussent, d'autres pôles qui nous attirent.... *Je veux toute ma liberté : vous m'offrez un joug; toute la vérité : vous me tendez du mensonge ou de l'illusion....* Rappelle-toi ce fils d'Agar, dont il est parlé quelque part dans la Genèse, ce pauvre diable d'Ismaël. Il en est dit qu'il dressera ses tentes dans le désert contre celles de ses frères, et qu'il lancera contre eux ses ânes sauvages, — ou quelque chose d'approchant!... *Je suis de sa postérité : l'esprit de révolte nous tient lieu de bonheur*, nous avons un courage qui vaut peut-être vos vertus, et nous sommes les vrais maîtres du monde, puisque c'est notre misère qui le meut....

Entre ces deux états d'esprit, Rod n'a jamais su, pu, ou voulu choisir.

Mais, d'autre part, comme il vivait dans la terreur « de semer le trouble dans des âmes de paix », quand il venait d'écrire un livre dont la tendance pouvait paraître quelque peu « anarchiste », il s'efforçait d'atténuer cette impression

1. *L'Indocile*, p. 184-185. — On peut rapprocher cette page d'un article d'Édouard Rod (non recueilli en volume), *Rêverie au Vatican* (*Figaro* du 7 février 1906), où l'écrivain s'émerveille « en pleine liberté d'esprit, avec des yeux d'incroyant », de la place que le Vatican occupe dans le monde, et de la force actuelle et croissante du catholicisme.

par une préface, ou par un autre livre conçu dans un esprit sensiblement différent. Et c'est ainsi qu'après avoir écrit *Aloÿse Valérien*, — dont le titre primitif avait été *la Femme nue*, — il écrivit *les Unis*, où il a voulu montrer « comment, quoi qu'en pensent certains réformateurs, les perturbations passionnelles ne tiennent pas aux défauts des institutions et des lois, mais à la nature même des hommes et à l'opposition permanente de leurs instincts individuels et des exigences de la vie en société ». *Les Unis*, — qui ne sont pas d'ailleurs le meilleur roman d'Édouard Rod, — sont une apologie indirecte du mariage par une peinture, peut-être un peu caricaturale, de l'union libre. La conclusion qui s'en dégage, c'est que l'union libre présente — au moins — autant d'inconvénients que le mariage, et peut-être plus, et que, pour rendre l'homme heureux et parfait, ce n'est pas le mariage qu'il faut « élargir », c'est la nature humaine elle-même qu'il faudrait changer.

Cette conclusion, très juste et très sensée, il eût été difficile de la tirer d'*Aloÿse Valérien*. Ainsi Rod nous fournit toujours le moyen de corriger Rod par lui-même : et le meilleur correctif de ses romans passionnels, nous le trouvons dans ses romans sociaux.

VII

J'en arrive à l'une des parties les plus intéressantes et les plus originales de l'œuvre d'Édouard Rod, à celle qui, peut-être, lui survivra le plus : je veux parler de ses romans suisses. Je ne crois pas que ce fût celle que, personnellement, il appréciât le plus : il écrivait trop facilement, disait-il, ces sortes de livres. Et il est certain que, pour écrire des romans de mœurs parisiennes ou provinciales, il lui fallait faire un effort, souvent heureux, nous en convenons, mais qui, parfois, l'est moins, et presque toujours, se fait sentir. Dans ce genre-là, il a des rivaux, d'illustres rivaux, et des modèles : pour se différencier des uns et des

autres, pour découvrir et creuser son sillon propre, il a quelques précautions à prendre, une vigilance plus inquiète à exercer. Peut-être aussi la matière de son observation lui est-elle plus lointaine, moins familière. Dans cette course à l'originalité personnelle qu'est la vie littéraire contemporaine, on risque parfois ou de forcer sa nature, ou de perdre en chemin un peu de sa spontanéité première. Je voudrais être sûr que cela ne fût jamais arrivé à Rod. Au contraire, dans le roman de mœurs suisses, où ni les rivaux, ni les modèles ne pouvaient le gêner beaucoup, il n'avait qu'à se laisser porter en quelque sorte par son sujet : disons mieux : il n'avait qu'à se ressouvenir.

Est-ce pour cela que je suis tenté de trouver, d'une manière générale, plus vivants, plus amis de la mémoire les romans suisses d'Édouard Rod que ses romans parisiens ou provinciaux? Avez-vous remarqué? Quand on lit ces derniers, on s'intéresse, certes, aux personnages ; mais on leur porte, comment dirai-je? un intérêt plus moral, plus intérieur, plus abstrait, qu'aux personnages d'un Maupassant ou d'un Daudet. Un Maupassant, un Daudet, eux, en quatre coups de crayon, campent devant vous, font mouvoir sous vos yeux des silhouettes inoubliables. Ce don de vie, que de moins grands romanciers qu'Édouard Rod ont eu en partage, il ne l'a qu'assez rarement : il s'entend mieux à imaginer, à représenter des états d'âme, qu'à évoquer, à faire surgir aux regards des êtres concrets. Ses héros, le livre une fois fermé, on ne les *revoit* plus avec les yeux du corps ; leur personne physique se dissout peu à peu dans une sorte de pénombre, et l'on finit par avoir quelque peine à reconstituer les principaux traits sous lesquels ils nous sont tout d'abord apparus. Pareillement, si intéressante ou émouvante même que nous ait semblé, en la lisant, leur histoire, elle ne se grave pas, comme nous le voudrions, dans notre souvenir. Au bout d'un certain temps, maints détails nous en échappent, et nous n'arrivons pas à restituer, dans sa teneur essentielle, la donnée même du roman. Je crois bien que l'une des raisons de ce

phénomène est la suivante : les romans de Rod sont, pour la plupart, — ses *Préfaces*, au besoin, nous en fourniraient l'aveu, — la mise en œuvre, d'ailleurs ingénieuse, l'illustration, d'ailleurs très adroite, d'une idée abstraite. Ce qui lui vient tout d'abord à l'esprit, quand il songe à un nouveau livre, ce qu'il recherche peut-être, c'est, je ne voudrais pas dire une thèse, tout au moins un cas très général, une donnée assez neuve, mais toute théorique; et c'est seulement quand il l'a trouvée, qu'il cherche des personnages, une affabulation, bref, des moyens de la réaliser, de l'exprimer sous une forme concrète et vivante. Le procédé est parfaitement légitime : encore faut-il, ce me semble, que le romancier ait l'imagination assez puissante pour oublier, si je puis dire, l'origine abstraite de ses personnages, pour les voir et les faire voir comme des êtres vivants, doués d'une vie indépendante et propre. Et je persiste à penser que les plus grands romanciers sont ceux qui *voient* d'abord, dans le lumineux raccourci d'une soudaine vision, tout le drame qu'ils vont écrire, avec tous ses organes essentiels, caractères, intrigue, dénouement : tant mieux pour eux et pour nous s'il y a une idée profonde impliquée et comme enveloppée dans leur conception d'artiste un peu visionnaire! Il faut bien reconnaître qu'avec toutes ses qualités et tout son talent, Édouard Rod n'appartient pas à ces deux familles d'esprits. Peut-être est-il trop intelligent pour être un très grand artiste, un romancier de tout premier ordre; quoi qu'il fasse, il reste critique, philosophe, moraliste; sa pensée abstraite l'accompagne partout, même quand il crée. En un certain sens, il n'en est que plus complet, plus complexe en tout cas, et plus difficile à définir.

Eh bien! ce caractère un peu trop abstrait de l'art d'Édouard Rod, on ne le retrouve pour ainsi dire plus dans ses romans suisses. *Les Roches blanches*, *Là-haut*, *Mademoiselle Annette*, *l'Eau courante*, *l'Incendie*, *le Pasteur pauvre* sont des œuvres bien vivantes et, je crois, uniques dans la littérature contemporaine. Rod a fait pour son pays

natal ce que George Sand a fait pour le Berri, Ferdinand Fabre pour le pays cévenol, Pierre Loti pour la Bretagne, M. Bourget pour la Côte d'Azur; il donne à sa chère Suisse droit de cité dans les Lettres françaises. C'est par l'auteur de *Là-haut*, — ce livre qui serait un chef-d'œuvre, s'il n'y avait pas deux sujets mêlés, — que les lecteurs français les plus lointains, les plus casaniers, les plus étrangers aux mœurs et à la vie suisses sont entrés en communion spirituelle avec les âmes des compatriotes de Jean-Jacques.

D'abord, les paysages. Feuilletez ces romans, et aussi les *Scènes de la vie cosmopolite*, les *Nouvelles romandes*, les *Scènes de la vie suisse*, les *Nouvelles vaudoises*.... Oui, c'est bien là la Suisse; c'est bien la nature de là-bas, tantôt âpre et grandiose, tantôt plus infléchie et plus humaine; c'est « l'Alpe homicide », avec ses neiges éternelles, ses glaciers, ses avalanches, et ses admirables spectacles; et ce sont aussi les jolis vallons du canton de Vaud, avec leurs vieilles vignes pleines de promesses. Rod, peu descriptif d'ordinaire, a attrapé à merveille cette nature, et il en a rendu dans la perfection le charme, la grandeur, et la poésie vertigineuse.

Maintenant, d'autres montagnes surgissaient : celles qu'avait jusqu'alors cachées la paroi même qu'ils gravissaient, et d'autres encore, qui semblaient monter à l'horizon. Prochaines ou lointaines, nettement profilées, en tons durs, aux premiers plans, ou estompées en lignes bleuâtres sur le bleu du ciel, elles les entouraient de tous les côtés, pareilles aux vagues figées d'une mer furieuse; les unes, en troupeaux, descendaient en tranches énormes et bondissantes entre les vallées : les plus hautes, dédaigneusement isolées, semblaient se menacer à distance par-dessus les moutonnements de l'espace, fines comme des découpures de cathédrales ou régulières comme des pyramides, elles s'accroupissaient en des poses de monstres au repos, s'estompaient avec des sveltesses de colonnades, se tordaient comme des troncs que travaille la sève, se tassaient comme des citadelles écroulées. Aux Alpes du Valais, s'ajoutaient les Alpes de l'Oberland, dont la ligne tourmentée fermait l'horizon; plus

près, par delà le Florent, les aiguilles des massifs du Trient et d'Orny surgissaient de leurs déserts de glace; puis l'Aiguille-Verte allongeait son arête énorme et circulaire, aussi grandiose que l'entassement voisin du Mont-Blanc: plus près encore, une autre arête, celle du Cheval-Blanc, allait rejoindre le sommet du Buet, morne, désolée, avec des coulées de roches noires parmi ses neiges. Et puis, partout, c'étaient encore d'autres montagnes, des montagnes toujours, les Alpes, toutes les Alpes, telles qu'un caprice de la nature les a faites de pierre et de glace pour écraser un morceau de la terre sous leur poids magnifique.

Volland contemplait ce spectacle toujours changeant et toujours le même, qu'il avait vu déroulé au pied de tant de cimes. Pour en varier l'aspect, il fit quelques pas sur l'arête, s'éloignant ainsi de ses compagnons. La victoire l'exaltait. La fièvre de la marche battait dans ses veines. Il ne sentait plus aucun vertige, aucune fatigue. Il plongeait ses regards dans le vide, il les emplissait d'espace, de lumière, d'air frissonnant, de lignes superbes, de couleurs merveilleuses. Il buvait la blancheur étincelante des glaciers, le vert des pentes et des vallées, le bleu du ciel. Il ne pensait plus : sa pensée aspirait l'espace. Son âme s'ouvrait pour accueillir, comme en reflets condensés, toute la beauté des choses : elle s'élargissait, comme si elle eût embrassé l'infini, elle se fondait, elle se dissipait, dégagée de ses liens, délivrée de ses attaches, n'étant plus qu'un atome imperceptible de cet ensemble qu'elle suffisait pourtant à réfléchir avec ses plus légers détails et dans toute son immensité. Il vécut un de ces instants dont la volupté une fois savourée dépose au fond de vous le germe d'un désir éternel; un de ces instants où la conscience s'évanouit délicieusement dans les choses et se pâme sous la caresse du néant: un de ces instants où l'on ne sent plus peser sur soi ni le poids fatigant de l'être, ni l'effrayante menace de la mort. Et comme il était là, debout au bord de l'arête, la roche friable céda tout à coup sous ses pieds. Il ne poussa pas un cri. Ses deux compagnons, dont les cheveux se dressèrent d'effroi, virent seulement son grand corps tomber en tournant sur lui-même le long de la paroi qu'ils surplombaient, filer sur la surface du glacier qu'ils venaient de traverser, disparaître, parmi des cailloux que sa chute entraînait, dans le gouffre, ouvert sur Solnoir. La catastrophe ne dura pas un quart de minute : la montagne avait,

d'un seul coup, dévoré sa proie et rentrait dans son silence tranquille et souriant[1].

Voilà, certes, une superbe page, admirable de mouvement, de puissance et d'ampleur. En cherchant bien, on pourrait y découvrir sans doute quelques menues défaillances de plume[2]; mais on aurait tort d'appuyer trop lourdement sur ces insignifiantes faiblesses. Car l'on n'a jamais rendu, en termes plus justes, plus directs, plus saisissants, cette sorte d'ivresse toute spéciale, ivresse morale autant que physique, qui s'empare des alpinistes de vocation, et qui les pousse, presque toujours, à « vivre dangereusement » pour la conquérir. On n'a jamais plus fortement, ni plus sobrement exprimé l'horreur soudaine de ces morts tragiques qui sont comme la sournoise revanche des grandes forces inviolées et implacables de la nature. Et enfin, l'on n'a jamais mieux traduit, par des images plus heureuses, plus suggestives, l'impression d'accablement et, tout à la fois, d'admiration éperdue que l'on éprouve en face de ces prodigieux entassements de montagnes toutes différentes les unes des autres, de ces énormes monstres de pierre et de glace pacifiquement accroupis sur le coin de terre qu'ils écrasent, témoins muets et formidables de lointaines révolutions cosmiques, et, peut-être, de drames humains dont nous avons quelque peine à nous représenter les péripéties.... On a appelé, — c'est M. Faguet[3], et la formule est d'une grande justesse,

1. *Là-haut*, p. 286-288.

2. Par exemple, — et je m'excuse de ces chicanes de rhéteur, — le mot de la fin est bien médiocre. On attendait, et il nous fallait, pour terminer cette belle page, au lieu d'une queue de phrase vague et arythmique, non pas une double épithète approximative (« dans son silence *tranquille* et *souriant* ») qui diluât et banalisât l'impression finale du lecteur, mais au contraire une forte, sonore et *[illegible]* épithète qui reportât la pensée à la contemplation des lois inexorables de la nature : quelque chose comme ceci : « et rentrait dans son silence éternel. » Et il va sans dire qu'un grand artiste, un Chateaubriand ou un Loti aurait trouvé beaucoup mieux.

3. E. Faguet, *Propos littéraires*, 1re série, p. 78.

— on appelé *Là-haut*, une « épopée de la montagne » : il fallait un poète pour concevoir cette épopée, et un écrivain pour l'exécuter.

Et ce ne sont seulement les paysages, souriants ou sublimes; ce sont les mœurs aussi, et ce sont les âmes. Pasteurs pauvres et chargés d'enfants, paysans durs à la peine, faciles à tromper, au parler lent, à l'âme obscure, régents, notaires, hôteliers, avocats, artisans malchanceux, ménagères prudentes et économes, tout ce monde-là vit dans l'œuvre de Rod avec un singulier relief, chacun avec son accent particulier et sa physionomie spéciale. Chacun de ces modestes héros nous reste dans l'esprit, comme des personnages qu'on a coudoyés dans la vie réelle. « Après avoir lu *Là-haut* pendant six heures, — écrit M. Faguet, — je crois très fermement avoir vécu à Vallanches quatre ou cinq ans. » C'est cela même. Il y a, en particulier, dans ce roman, parmi bien d'autres types originaux et curieux, un certain M. de Barogne, créateur d'hôtels, exploiteur de paysages, aidant les gens à se ruiner pour profiter de leurs dépouilles, qui est une des créations les plus saisissantes du vigoureux écrivain : « Bien que ses ancêtres eussent détroussé des voyageurs,... celui-ci était un montagnard comme les autres, trapu comme eux, construit, râblé, musclé à leur manière, avec un col de taureau, court et puissant, des épaules massives, de larges mains velues, aux doigts courts; mais s'il n'avait ni les membres plus fins, ni les allures plus dégagées, ses petits yeux despotes annonçaient plus de ruse, ses mâchoires de carnassier semblaient de force à broyer des pierres entre leurs dents de loup. Sa robuste personne, envahissante et satisfaite, s'imposait avec une bonhomie inquiétante d'arme au fourreau : il en jouait, d'ailleurs, de cette bonhomie, comme il jouait aussi de son prestige, habile à faire miroiter son auréole de succès, de renommée, d'argent[1]. » Écoutez-le parler, ce descendant des vieux barons batailleurs et pillards :

1. *Là-haut*, p. 129.

Ceux qui ont raison, ce sont ceux qui s'emparent des armes nouvelles pour redorer leurs vieux blasons, ceux dont vous pouvez lire les noms illustres à la quatrième page des journaux, parmi les annonces, ceux qui ouvrent des hôtels, qui vendent du vin, qui travaillent et produisent. Voyez-moi! L'écusson des Barogne était tombé dans la poussière : je l'ai refait à ma manière : c'est mon enseigne! Ils portaient, — à ce que m'a expliqué mon savant, — d'or à l'aigle de sable, allumée, lampassée et armée de gueules. Moi, je porte simplement : *Grand Hôtel de Lestral*. C'est aussi de sable et d'or, puisque les lettres sont jaunes sur fond noir[1]!

Celui-là, quand on l'a vu et entendu, on ne l'oublie plus. Et l'on n'oublie pas non plus le père Théodore Boudry, le sinistre héros de *l'Incendie*, ni Bertigny, le héros douloureux de *l'Eau courante*. Et par-dessus tous les autres peut-être, on garde le souvenir de « Mademoiselle Annette », cette délicieuse créature de dévouement, d'abnégation et de tendresse, qui, de ses rêves détruits, de sa destinée manquée, a su faire du bonheur pour les autres. Édouard Rod, qui a tracé, dans toute son œuvre, de bien touchantes figures de femmes, n'en a pas tracé de plus touchante, de plus vraie, de plus vivante. Et ses compatriotes doivent être heureux de lui en avoir fourni, sinon le modèle, tout au moins l'idée et l'inspiration.

VIII

Rod allait ainsi, très actif sous ses apparences de nonchalance, produisant beaucoup, en livres et en articles, épiant avec curiosité, avec sympathie, avec inquiétude, et les accueillant dans son œuvre, les divers mouvements de sensibilité et de pensée qui se faisaient jour autour de lui. Il était à peine « au milieu du chemin ». De longues années de fécond labeur semblaient lui être promises. Il allait peut-être essayer sérieusement du théâtre[2]. Bien qu'il eût

1. *Là haut*, p. 250.
2. Il se proposait de tirer un drame de son roman *le Glaive et le*

donné plus d'un beau livre, il ne semblait pourtant pas qu'il eût encore écrit un de ces ouvrages où un écrivain s'exprime à fond et tout entier. Il croyait, très sincèrement, qu'il ne dépasserait, « ni comme art, ni comme étoffe », *l'Ombre s'étend sur la montagne*; mais il était trop modeste, et il se trompait sans doute sur lui-même. Car il nous donnait l'idée d'un chef-d'œuvre que lui seul peut-être, en son temps, pouvait accomplir. Nous rêvions qu'il trouvât un sujet qui lui permît d'évoquer et de décrire des paysages, des mœurs et des âmes suisses, d'étudier, en même temps peut-être qu'une crise passionnelle, quelques-unes des plus vivantes « idées morales du temps présent », et, en un mot, de traiter, ce qui semblait bien sa vocation propre, un *drame de conscience*. Si à un pareil sujet, il avait apporté toute la sincérité morale, toute la décision de pensée, tout l'effort d'art dont il était capable, il aurait pu faire un de ces livres qui suffisent à la gloire d'un homme, et qui le classent définitivement grand écrivain.

C'est à ce moment-là que la mort, brutalement, nous l'a pris. Il travaillait alors, pour la *Revue des Deux Mondes*, avec son entrain habituel, à un roman dont il voulait bien dire qu'il me devait l'idée, et qu'il eût intitulé *la Vie*. Il est probable qu'il y eût repris quelques-unes des questions qu'il avait agitées déjà, — plus que résolues, — dans *le Sens de la vie*. Il voulait y raconter, avec le plus de simplicité possible, sans rien inventer, sans rien arranger, sans essayer de combler les lacunes de ses souvenirs ou de ses ignorances, une histoire dont il avait été le témoin et le confident : l'histoire non romanesque d'un homme qu'il appelait Émile Cerliat.

Bandeau. Il avait déjà tiré une pièce, qui fut un franc insuccès, de *Michel Teissier*, et une autre, qui n'a été représentée qu'à Lausanne, de *l'Eau courante*. Enfin, en 1906, le Théâtre de l'Œuvre a représenté *le Réformateur*, qui, de l'aveu même d'Édouard Rod, est à peine une pièce de théâtre, mais simplement « de l'histoire conjecturale ». Je n'ai pas cru devoir étudier ces essais dramatiques, qui me paraissent ne rien ajouter à son œuvre, ni à son talent.

Cet homme, — écrivait-il dans un « Prélude » qu'il a laissé, et où il indiquait son dessein, — cet homme dont le souvenir me préoccupait tout à coup, avait-il été un ami? Plutôt un camarade. Il m'avait parlé de lui-même avec plus d'abandon qu'on n'en a d'habitude. Je ne serai pas indiscret en le mettant en scène, car il suffirait de changer son nom pour que personne ne le reconnût : les événements de sa vie ressemblaient à ceux de toutes les existences. Si je parvenais à les raconter, mon livre ne serait pas le roman de celui que j'appelle Émile Cerliat; il serait le roman de la vie commune, de la vie de tous, de la vie enfin....

Qu'est-ce qu'aurait été exactement ce roman de la vie? Quelles en eussent été la philosophie et les conclusions? La mort ne nous a pas permis de le savoir : elle a emporté l'écrivain en plein travail et en plein talent; il n'avait pas cinquante-trois ans.

Mais il n'a point disparu tout entier, puisqu'il nous a laissé une œuvre considérable, — cinquante volumes, — une œuvre extrêmement variée, et qui l'avait placé haut dans l'estime des connaisseurs. Il n'eût tenu qu'à lui, s'il l'avait voulu, d'entrer à l'Académie; mais il lui eût fallu paraître renier sa patrie d'origine, et, quelque tenté qu'il eût été parfois, — car il l'a été, et son mérite en est d'autant plus grand, — de céder à d'amicales, à de pressantes suggestions, il n'avait pu se résoudre à une démarche qui lui semblait à lui-même moralement discutable. Il avait raison : de tels scrupules honorent plus un écrivain qu'un beau livre, et que l'Académie elle-même.

Les beaux livres, d'ailleurs, abondent, nous l'avons vu, dans son œuvre. Non pas, à dire vrai, qu'on ne puisse, du point de vue de l'art pur, adresser aux meilleurs d'entre eux plus d'une objection. Rod est un bon écrivain, et nous avons cité de lui de fort belles pages : ce n'est pourtant pas un maître de la langue. Il écrivait, je crois, un peu vite, et, surtout, quelque attention qu'il y prêtât, il ne s'était pas entièrement défait de certaines habitudes d'esprit et de style, de certaines locutions aussi qui fleu-

rissent en pays romand[1]. Sainte-Beuve a dit de Rousseau qu' « il parle un français né hors de France », qu' « il articule fortement et avec âpreté », qu' « il a par moments un peu de goitre dans la voix ». Cela est vrai aussi de l'auteur du *Silence :* on trouvera dans sa prose des « pour autant », des « dans le fait », des « c'est en règle », qui attestent leur origine étrangère. De même, il se défend moins que les auteurs de chez nous contre certaines incohérences de métaphores assurément peu recommandables. C'est ainsi qu'il écrira sans sourciller : « A l'inverse du puissant pamphlétaire qui déchire la question romaine avec une éloquence de sang. » Mais il y aurait sans doute quelque injustice à trop insister sur ces chicanes de rhétorique. L'homme qui a écrit telles ou telles pages de *Là-haut*, de *l'Indocile*, de *l'Ombre s'étend sur la montagne*, qui, par exemple, en nous parlant d'un de ses personnages, Michel Teissier, nous dit de lui : « Il se mit alors à errer sur les chemins, *talonné par les mauvaises choses de sa vie* », cet homme-là, à ses heures, était un écrivain, et il a, au total, bien honoré les Lettres françaises.

A un autre point de vue, plus essentiel peut-être, on ne saurait dire que l'œuvre romanesque de Rod se place tout à côté de celle des grands maîtres du roman moderne. Il n'est ni un Balzac, ni un Flaubert, ni un Daudet. Aucun de ses personnages n'est marqué de traits assez fortement particuliers et assez généraux tout ensemble pour rester à tout jamais gravé dans la mémoire des hommes; il n'a pas créé de types littéraires; il ne fait pas, selon le mot célèbre, concurrence à l'état civil. Mais s'il n'a pas ce don suprême, comme elles sont en revanche bien modernes, les âmes dont il a conté les douloureuses destinées, étudié les coupables faiblesses! Michel Teissier, Richard Noral, Kermoysan, Clarencé, Valentin Délémont, M. Jaffé, Lermantes, et surtout la touchante théorie des femmes,

1. Il y a aussi quelque « helvétisme » dans les noms et surtout les prénoms qu'il prête à ses personnages : *Aloÿse* Valérien, Valentin *Délémont* ne sont guère des noms de chez nous.

Blanche Estève, Annie Teissier, Mme Herdevin, Alice Délémont, Irène Jaffé, Aloÿse Valérien, Renée Lermantes, — cette Renée que l'écrivain voulait reprendre dans un roman ultérieur pour en faire une Antigone, — ce sont bien là des hommes et des femmes d'aujourd'hui, avec nos idées, nos préjugés ou nos scrupules, et leurs passions mêmes ont l'exacte nuance de tristesse ardente qui est propre à notre temps. Quand les historiens futurs de la sensibilité contemporaine voudront des documents psychologiques sur notre époque, ils en trouveront en abondance dans l'œuvre d'Edouard Rod.

Ils y trouveront aussi de très justes indications sur l'état des esprits contemporains, sur la manière précise dont se posent, dans notre pensée et notre conscience, les grandes questions morales du temps présent. Toutes les idées qui nous agitent et nous divisent, Rod les a reflétées, exprimées, discutées, dans ses romans et ses essais, avec une fidélité, une impartialité, une lucidité vraiment extraordinaires. Et entre ces doctrines contradictoires, il s'est, il est vrai, toujours refusé à choisir, à prendre parti. Mais je crois qu'on aurait tort de penser que ce fût là pur et simple scepticisme. Que peut être, vers la fin, il y ait eu, dans cette attitude de pensée, un peu de diplomatie, il est possible. Mais cette attitude, dans son fond, correspondait bien à un trait essentiel de la physionomie morale de l'auteur du *Silence*. Trop intelligent pour ne pas tout comprendre, mais resté trop protestant peut être, en tout cas trop épris de moralité personnelle et collective pour ne pas sentir le danger de certaines indulgences, il était à la fois détaché et anxieux. Il souffrait de se donner l'air d'un dilettante, car originairement il avait horreur du dilettantisme. Mais, en vertu de cette indécision foncière d'esprit, et peut-être de volonté, que nous avons déjà notée en lui, il ne pouvait se résoudre à s'arrêter, à se fixer en une doctrine unique, concevant trop bien la relativité de toutes celles qu'il essayait successivement, sans apercevoir « l'endroit par où elles se rejoignent ». Et c'est pourquoi

ni les *positifs*, ni les *négatifs*, comme il appelait ingénieusement les deux catégories d'esprits qui se disputent la direction de la pensée contemporaine, n'ont jamais pu le compter dans leurs rangs : il leur échappait, et, encore une fois, il souffrait de ne pouvoir appartenir à un groupe déterminé; car peu d'hommes ont mieux compris et senti le prix de la certitude, n'ont plus douloureusement éprouvé la nostalgie de la paix intellectuelle, n'ont plus sincèrement envié, ni plus passionnément désiré la joie de penser en commun. Au total, c'était un inquiet, une âme complexe et divisée contre elle-même : représentant trop fidèle, et symbole d'autant plus expressif d'une génération qui a été très troublée elle-même, très partagée, et dont tous les fils n'ont pas su trouver l'apaisement de leur inquiétude.

Cet apaisement, Rod aurait-il fini par le trouver, s'il n'avait pas été enlevé sitôt par la mort? Nous n'en pouvons rien savoir : il y a trop d'imprévu, trop d'inconnu aussi, dans l'histoire des âmes. A raisonner d'après les vraisemblances psychologiques, j'en doute pourtant un peu pour ma part. Au delà d'un certain âge on ne change plus guère; on prend son parti des contradictions de sa propre nature, on s'en accommode, et, si l'on en souffre encore un peu, — et jusqu'au bout Rod en a souffert, — cette souffrance même ne va pas sans douceur. C'est une jouissance après tout que de ne pas se sentir une âme étroite et mutilée, et de pouvoir se dire qu'on a l'esprit assez accueillant, assez hospitalier pour contenir une grande diversité de points de vue et de doctrines. Et je sais que, par ce biais-là, il est facile de glisser au dilettantisme. Mais s'il est vrai que l'ascétisme soit une condition de la plus haute vie intellectuelle comme de la plus haute vie morale, le dilettantisme, un certain dilettantisme tout au moins, ne guette-t-il pas, tôt ou tard, tous ceux qui se refusent à l'ascétisme? Pareille aventure, on le sait, est arrivée à Renan; et Rod, qui a tant aimé Renan, n'a-t-il pas à cet égard, subi son influence? Il se connaissait d'ailleurs assez bien lui-même, et il se définissait volontiers *un anarchiste*

conservateur. Le mot est joli, et il exprime à merveille la double tendance de la pensée de Rod. Mais d'avoir une conscience aussi nette de ses contradictions intérieures, de pouvoir les formuler avec une aussi juste précision, cela n'implique-t-il pas un certain degré de satisfaction, et même d'ironie, où un janséniste verrait assurément percer un peu d'orgueil, et un simple moraliste, une légère pointe de dilettantisme ? Volontiers un peu « anarchiste » dans ses romans passionnels, assez résolument « conservateur » dans ses romans sociaux, l'auteur du *Sens de la vie* possédait une faculté de dédoublement qui aurait pu devenir aisément dangereuse. S'il avait vécu plus longtemps, il eût été à souhaiter qu'il s'en défiât. Elle a pu le faire accuser d'un peu de dilettantisme ; et du dilettantisme au scepticisme moral, la distance, comme on sait, n'est pas grande.

Et cela eût été d'autant plus fâcheux qu'il aurait ainsi donné le change sur sa vraie pensée. A défaut d'une foi religieuse positive, il s'était fait à la longue une sorte de *credo* stoïcien qui, pensait-il, non peut-être sans quelque illusion, était susceptible d'en tenir lieu.

> La vie, — écrivait-il, — n'a de valeur vraie, comme tant d'autres belles choses, qu'à l'expresse condition qu'on ne l'aime pas trop, et qu'on soit à chaque heure prêt à la quitter. Ceux qui ont conservé la foi n'y ont pas grand'peine, puisqu'elle les rassure sur toutes choses et leur ouvre derrière ce monde des horizons plus radieux. Aux autres, il reste le courage, qui fut l'arme et la cuirasse des stoïciens de tous les temps : c'est encore, à défaut de la foi qui n'est pas à la portée de tous, ce qu'on a trouvé de plus efficace[1].

Resterait à savoir si ce discret stoïcisme est bien « à la

1. *L'Attachement à la vie*, *Figaro* du 20 août 1904 (non recueilli en volume). — Cf. André Gladès, *Florence Monneroy*, récits de la vie du cœur, précédés d'une préface par Édouard Rod, Paris, 1906, p. xxxviii, à propos d'*Un vainqueur* : « Parmi les dénouements de mes livres, c'est celui qui exprime le mieux mon sentiment sur la mystérieuse injustice des destinées. »

portée de tous », et s'il n'est pas, lui aussi, lui surtout, une croyance bien aristocratique. Mais, en tout cas, ce n'est point là la profession de foi d'un dilettante et d'un sceptique.

C'est sur cette virile parole que je voudrais prendre congé de ce pénétrant et curieux esprit, de cet écrivain fécond et divers, de ce moraliste ingénieux, de cette âme subtile et tendre. Il est mort sans avoir dit son dernier mot, et sans avoir donné peut-être toute sa mesure. Il manquera longtemps à ceux qui l'ont connu : sa simplicité, son obligeance, sa bonté lui avaient valu des amitiés fidèles et dévouées, et sa fin soudaine, presque tragique, a fait surgir de partout de touchants témoignages d'affection douloureuse et vibrante : il en eût été très heureux, lui qui avait à un si haut degré le culte délicat de l'amitié! La Suisse tout entière était justement fière de lui, de son talent, de ses succès, de la place qu'il tenait dans la littérature contemporaine. Et cette place était considérable : on l'a bien vu par le vide qu'il a laissé, en nous quittant. Romancier et essayiste, il aura, par des moyens qui lui appartenaient bien en propre, autour des hautes questions de morale individuelle et sociale, entretenu parmi nous la grande inquiétude. Je vois en lui quelque chose comme un Bourget moins Latin, plus ondoyant et plus indécis, un Bourget moins « géomètre » et moins artiste.

Mars-Avril 1913.

VIII

M. ANATOLE FRANCE

M. ANATOLE FRANCE

> « Le désir a conduit ma vie entière. Je puis dire que mon existence ne fut qu'un long désir. J'aime désirer ; du désir j'aime les joies et les souffrances. » (Anatole France, *En [illegible]*, *l'Homme libre* du 5 mai 1913.)

Voici peut-être l'écrivain français qui, depuis Renan, a eu le plus d'action, non seulement en France, mais à l'étranger, sur le plus grand nombre d'esprits. Je ne sais s'il a véritablement atteint la foule : mais il a conquis l'élite, presque toutes les élites. Là il a ses fidèles, ses dévots, et même ses fanatiques. Ceux-là mêmes qui discutent le plus violemment ses idées s'abstiennent de toute réserve sur son art : les uns, de peur de passer pour béotiens ; les autres, parce qu'ils sont réellement sans défense contre le subtil et troublant sortilège. Quelqu'un qui l'a passionnément aimé, et qui, dans le secret de son cœur, l'aime peut être encore, qui lui doit beaucoup en tout cas, a tracé de lui ce portrait fort peu connu :

> Je ne dirai jamais assez pour moi avec quelle unique prédilection je goûte l'esprit, la sagesse et le style de M. Anatole France, sa parole aisée, modeste et hardie, pleine de choses et cependant infiniment gracieuse. Comme il sait beaucoup, et qu'il comprend encore plus qu'il ne sait, il a ce don merveilleux d'élucider parfaitement son sujet en parlant d'autre chose. Sa méthode, c'est de faire perpétuellement des digressions. Mais ce sont les digressions d'un philosophe qui a toujours présentes à l'esprit la connexité de tous les phénomènes et l'amplitude

du monde en même temps que sa vanité. Il a, dans le même moment, la perception la plus fine et la plus malicieuse des accidents (livres du jour, passagères figures humaines, petits événements d'hier), et le ressouvenir des « pensées éternelles » que roulent les oiseaux-dieux d'Aristophane. Deux ou trois de ces pensées reparaissent souvent dans ses ironiques études, mais par quels chemins imprévus et souples il nous y mène! C'est « un bénédictin narquois », comme a dit M. Hébrard, c'est un bouddhiste amusé et curieux, c'est un sceptique tendre : quoi encore? Il a une sorte de détachement voluptueux. Il jouit délicatement de la vie, et de toutes les images de la vie dans le passé, tout en étant persuadé qu'elle n'est qu'apparence et illusion. Il juge les choses du point de vue le plus distingué où puisse se placer un homme de notre temps. Et il mêle à cette philosophie un charme qui lui est propre [1]....

Je ne pense pas qu'aujourd'hui encore M. Jules Lemaître désavouerait cette page où, il y a vingt-cinq ans, il définissait, en termes si heureux, le tour d'esprit et le talent de M. Anatole France.

I

Je suppose un homme qui, n'ayant jamais rien lu de M. France, commencerait son initiation par les derniers ouvrages de l'écrivain, *l'Ile des Pingouins* ou *les Dieux ont soif*. Mis en goût par cette lecture, il ouvrirait alors, sur la foi de sa réputation, *le Crime de Sylvestre Bonnard*. Au bout de quelques pages, je vois d'ici la stupeur croissante de cet honnête homme. « Eh quoi ! se dira-t-il inévitablement, comment de la même plume deux sortes d'ouvrages aussi différents ont-il pu sortir? Les sujets, les idées, l'esprit, l'accent, le style même, tout a changé. Comment pareille transformation a-t-elle pu se produire? » Comment? C'est

1. *Revue bleue* du 24 novembre 1888 (non recueilli en volume).

à cette question que l'on voudrait bien, ici, essayer de répondre.

Connaissez-vous, « sur le quai Voltaire, la maison qui porte aujourd'hui le numéro 9 et dont le rez-de-chaussée est actuellement occupé par le docte Honoré Champion et sa docte librairie ? La tranquille façade de cette demeure, percée de hautes fenêtres légèrement cintrées, rappelle, dans sa simplicité aristocratique, le temps de Gabriel et de Louis[1]. » C'est là, dans cette maison jadis habitée par Vivant Denon, l'artiste « philosophe » et le diplomate collectionneur, que l'auteur de *Thaïs* a passé les heures les plus décisives de son enfance et de son adolescence : la librairie paternelle a été sa première « cité des livres ». Il est né non loin de là, quai Malaquais, en 1844. Ce Parisien qui aime Paris comme un Italien du moyen âge ou du bienheureux xve siècle aimait sa ville[2] » a surtout aimé, dans Paris, le « paysage lapidaire » sur lequel se sont tout d'abord ouverts ses yeux de « petit garçon rêveur ». En quels termes émus il a chanté ces « vieux quais augustes »,

1. Anatole France, *Notice historique sur Vivant Denon*, Paris, Rouquette, 1900, in-8, p. 1. — Aujourd'hui, la maison en question n'abrite plus la docte librairie Champion. D'après *le Livre de mon ami* (p. 8), M. France serait né dans un « vieil hôtel fort déchu qui a été démoli depuis pour faire place aux bâtiments neufs de l'École des Beaux-Arts. » Cet hôtel portait le n° 19 du quai Malaquais, d'après M. Roger Le Brun, *Anatole France* (*les Célébrités d'aujourd'hui*, Paris, Sansot, 1904, p. 9) : cette instructive brochure contient une excellente bibliographie de l'œuvre de l'écrivain. — Parmi les études d'ensemble qui ont été consacrées à M. France, je signalerai particulièrement celle de M. Doumic dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1896 ; celle de M. Jules Lemaître au t. II des *Contemporains* ; celle d'Édouard Rod, dans ses *Nouvelles études sur le XIXe siècle* ; celle de M. G. Lanson en tête des *Pages choisies d'Anatole France*, et surtout l'étude psychologique si fouillée, si complète et si pénétrante que vient de publier M. G. Michaut (*Anatole France*, Paris, Fontemoing, 1913). Des recherches parallèlement poursuivies m'ont souvent amené aux conclusions mêmes de M. Michaut, et son livre, que j'utiliserai fréquemment, et auquel je renvoie une fois pour toutes, m'aurait certainement découragé d'entreprendre l'étude qu'on va lire, si nos deux desseins n'avaient pas été un peu différents.

2. W. G. C. Bywanck, *Un Hollandais à Paris en 1891*, préface d'Anatole France, Paris, Perrin, 1892, in-16 (p. ix).

« patrie adoptive de tous les hommes de pensée et de goût », et ce « fleuve de gloire », et ces « boîtes de livres étalées » qui « lui font une digne couronne » ! Là, « du Palais-Bourbon à Notre-Dame, on entend les pierres conter une des plus belles aventures humaines, l'histoire de la France ancienne et de la France moderne. On y voit le Louvre ciselé comme un joyau, le Pont-Neuf... la place Dauphine avec ses maisons de brique telles qu'elles étaient quand Manon Phlipon y avait sa chambrette de jeune fille. On y voit le vieux Palais de Justice, la flèche rétablie de la Sainte-Chapelle, l'Hôtel de Ville et les tours de Notre-Dame.... » Que ne voit-on pas sous ce « ciel de Paris, plus animé plus bienveillant et plus spirituel » que le ciel de Naples, et qui « sourit, menace, caresse, s'attriste, et s'égaie comme un regard humain... »? Non, « il ne paraît pas possible qu'on puisse avoir l'esprit tout à fait commun, si l'on fut élevé sur les quais de Paris.... Puisqu'il y a là des arbres avec des livres, et que *des femmes y passent*, c'est le plus beau lieu du monde [1]. »

Cet amoureux de Paris, « la ville des pensées généreuses », n'avait pas pour parents des Parisiens. Son père, — « le père France », comme on l'appelait familièrement, de son vrai nom Noël Thibault, — était du Bocage vendéen. Sa mère était de Bruges la morte. Les purs Parisiens sont rarement de vrais poètes : faut-il penser que l'auteur des *Noces corinthiennes* dut à ce croisement d'hérédités les dons poétiques qu'il reçut en partage? Ce qu'il y a lieu de noter, en tout cas, c'est que « le père France » était poète lui aussi à ses heures, qu'il « faisait des vers suivant une métrique toute personnelle, mais de vrais vers de poète, gracieux et profonds, et qu'il ne s'est jamais consolé, — nous dit Gréard [2], — que

D'Homère le soleil n'eût pas brillé pour lui ».

1. *Pierre Nozière*, p. 31, 78-81; *la Vie littéraire*, t. I, p. 20; — *le Crime de Sylvestre Bonnard*, 1re édition, p. 193; — *le Livre de mon Ami*, p. 122-123.

2. *Discours prononcés pour la réception de M. Anatole France*, Firmin-

« Homme de discipline et de foi monarchique », ancien garde du corps de Charles X, ceux qui l'ont connu sur le tard nous le représentent comme un « vieux royaliste assombri »[1], et son fils, tout récemment encore, comme essentiellement « ami du silence et de la paix[2] ». Devenu libraire, il s'était passionné pour l'histoire documentaire de la Révolution française, et il était l'auteur et l'éditeur d'un travail qui eut son heure de célébrité et d'utilité, le *Catalogue La Bédoyère*[3]. Dans sa boutique de librairie fréquentaient des bouquinistes, des bibliophiles, des érudits, de vieux amateurs épris d'ancien régime ; on y causait beaucoup, et la Révolution n'y était point précisément en odeur de sainteté. Nul doute que ces causeries n'ont pas été perdues pour le futur auteur de *les Dieux ont soif*.

Celui-ci, à plus d'une reprise, nous a parlé de sa mère, avec un accent de tendre et reconnaissante émotion. Ména-

Didot, 1896, p. 33. — Un poète ami et admirateur de M. Anatole France, — voyez dans ses *Poésies complètes* (Paris, Fontemoing, 1904), les deux jolies pièces intitulées *A Anatole France* et *Soirs évanouis*. — M. Frédéric Plessis, nous a conservé, en épigraphe de la pièce qui a pour titre *Lassitude*, un vers de Noël France. Le voici :

Je quitte ces vergers où j'ai passé ma vie.

1. Robert de Bonnières, *Mémoires d'aujourd'hui*, 2e série, Ollendorff, 1885, p. 332.

2. Anatole France, *En huitième* (*l'Homme libre* du 5 mai 1913).

3. « A cette époque (après 1830), le libraire France (je suis heureux et fier de nommer mon père) s'était fait, dans son magasin du quai Malaquais, un peu l'archiviste de la Révolution française. Le premier, il avait imaginé de recueillir les documents épars où gisait encore la vérité qui depuis s'en est dégagée. Il assemblait, complétait les journaux, classait les pamphlets, ébauchait la bibliographie révolutionnaire. C'était une tâche opportune : la Révolution entrait dans l'histoire.... Mon père fut de la sorte l'obscur et modeste guide de bien des hommes de lettres. Il devint et demeura le collaborateur de M. de la Bédoyère. Il y avait un autre lien, je puis le dire, entre le gentilhomme et le libraire. Ils se souvenaient tous deux d'avoir, à Cherbourg, en 1830, après les adieux de Rambouillet, brisé, l'un son épée, l'autre son sabre, et emporté tous deux un lambeau fleurdelisé du même drapeau blanc. » (Anatole France, *le Comte Henri de la Bédoyère*, *le Bibliophile français*, mars 1870, p. 292) (non recueilli en volume).

gère entendue et active, « très économe » et « très charitable », il nous a fait entrevoir « la bonté de son âme, — il n'y en eut jamais, ajoute-t-il, de plus belle au monde ». « Ma mère, dit-il ailleurs, était pieuse. Sa piété, — comme elle aimable et sérieuse, — me touchait beaucoup. Ma mère me lisait souvent la *Vie des Saints*, que j'écoutais avec délices et qui remplissait mon âme de surprise et d'amour. » Et elle « inclinait doucement » l'enfant au culte des images; et quoiqu'elle déclarât n'en pas avoir, « elle avait une espèce d'imagination rare et charmante qui ne s'exprimait pas par des phrases », mais « qui animait et colorait son humble ménage » : et « fabuliste ingénu », pour amuser son fils, elle lui faisait des contes sur les images qu'il avait [1]. Pierre Nozière nous a conservé quelques-uns de ces contes; et peut-être les a-t-il un peu retouchés; mais le fait est qu'ils sont charmants, et l'on ne saurait nier qu'il avait de qui tenir.

Si les enfants ressemblaient tous à leurs parents, *la Rôtisserie de la Reine Pédauque* aurait eu quelque chance de ne jamais voir le jour. Mais il arrive assez souvent qu'ils ressemblent surtout à leurs grands-parents, et M. France, qui a tant parlé de lui-même, se devait de nous présenter sa grand'mère : « Grand'maman était frivole; grand'maman avait une morale facile; grand'maman n'avait pas plus de piété qu'un oiseau. Il fallait voir le petit œil rond qu'elle nous faisait quand, le dimanche, nous partions, ma mère et moi, pour l'église. Elle souriait du sérieux que ma mère apportait à toutes les affaires de ce monde et de l'autre.... Elle avait coutume de dire de moi : Ce sera un autre gaillard que son père.... Elle datait du XVIIIe siècle, ma grand'mère. Et il y paraissait bien [2] ! »

Il y paraissait trop peut-être, pour l'avenir de l'enfant. En attendant, dans ce milieu modeste, parmi « ces humbles et ces simples », il grandissait, trop choyé et

1. *Le Livre de mon ami*, p. 60; — *Pierre Nozière*, p. 38, 43-44, 70.
2. *Le Livre de mon ami*, p. 83, 84.

couvé sans doute, comme la plupart des enfants uniques, mêlé de trop bonne heure aux livres, livré sans préparation suffisante aux impressions et aux images qui en sortent. *In angello cum libello.* Que de fois il nous a parlé « de sa vieille Bible en estampes et du paradis terrestre qu'il admirait dans sa tendre et sage enfance, le soir, à la table de famille, sous la lampe qui brûlait avec une douceur infinie[1]! » Enfant rêveur, imaginatif, et à ce qu'il semble, un peu fantaisiste et distrait, plus porté à suivre sa fantaisie ou son caprice qu'à accepter une stricte discipline, l'éducation qu'il a reçue a-t-elle suffisamment réagi contre cette disposition native? On en peut douter. Ses parents, sa mère surtout, fondaient sur lui les plus grandes espérances : il serait le poète, l'écrivain que son père n'avait pu être; et s'il est vrai que « dans l'âge le plus tendre » il fût déjà « dévoré par l'amour de la gloire », et qu'il « nourrît le désir de s'illustrer sans retard et de durer dans la mémoire des hommes[2] », on ne dut pas, autour de lui, décourager cette ambition enfantine.

Le moment des études venu, on mit l'enfant au collège Stanislas. « C'est Stanislas qui m'a élevé, a-t-il écrit un jour, je lui en garde une profonde reconnaissance. Et pourquoi serais-je ingrat? Je n'y aurais aucun plaisir. Quant au profit, il est douteux. L'ingratitude est un plat qu'il faut savoir assaisonner. Souvent il incommode le cuisinier qui le sert. Aussi bien ai-je passé au collège Stanislas un temps très doux. J'en ai des souvenirs délicieux.... La discipline n'était pas militaire. On nous donnait un peu de liberté, nous en prenions davantage; et la vie était très supportable. J'ajouterai que je rentrais à la maison paternelle tous les soirs. Pensionnaire, j'aurais sauté par-dessus les murs. *Je n'eus jamais aucun goût pour la caserne, et j'aurais fait un mauvais soldat.* C'est peut-être pour cela que j'admire si fort l'armée. » Non qu'il

1. *La Vie littéraire*, t. III, p. 7.
2. *Le Livre de mon ami*, p. 59.

admirât tout au vieux collège : s'il a gardé un excellent souvenir du directeur, l'abbé Lalanne, dont il nous a tracé un délicieux et vivant portrait, et qui « éducateur incomparable, n'inspirait rien que de beau, de grand et de pur »[1], — ce doit être l'original de l'abbé Bordier dans *les Désirs de Jean Servien*, — il n'en est pas de même des surveillants : « c'étaient des espèces de moines en redingotes qui ne ressemblaient pas assez aux oratoriens d'autrefois. Ils manquaient de lettres ; ils étaient rustiques. Je n'ai jamais fait bon ménage avec eux. Ce n'est pas leur faute, mais je suis comme le vieux duc Pasquier, je n'aime pas les moines. » Quant aux professeurs, il déclare qu'il « en a eu bien des médiocres, avant de trouver en rhétorique l'honnête et sage M. Chéron[2] ». Et il n'a pas été tendre pour le pauvre « vieux Crottu », coupable de n'avoir pas su lire aussi bien que Mme Bartet les vers du « divin » Racine, et dont il « déteste la mémoire[3] », ni pour « l'injurieux bossu de corps et d'âme, enclin au mal et le plus injuste des hommes[4] » qui lui expliquait Ésope, ni pour le « cuistre », « le barbacole ignare » qui déchira un beau jour une gravure ornant un vieil exemplaire du *Jardin des racines grecques* : « Je le vois encore lacérant la jolie estampe de

1. Citons ici quelques lignes de ce portrait : « C'était un charmant vieillard que l'abbé Lalanne : il était laid, mais d'une laideur aimable ; il était laid comme saint Vincent de Paul. Avec cela, l'air d'être en pierre, non point en pierre dure et froide, mais en ces vieilles pierres dont sont faites les saints des églises, ces pierres qui ont pris aux caresses de la lune une étrange douceur et que la rosée du matin a comme attendries, qui sont moussues, qui ont l'air bon. Son front ridé, son gros nez, ses joues grises, son énorme menton paraissaient taillés dans une de ces pierres-là, et des yeux d'un gris fin, des yeux vifs et jeunes y semblaient deux petites fleurs dans une ruine. Le bon vieillard ! Vif et carré, impotent et maladroit, éloquent et bègue, il portait en lui, pour mieux plaire, de bizarres contrastes. Il était vénérable et donnait un peu à sourire. C'était un grand et tendre cœur, c'était une âme juste et sainte, et c'était un esprit allègre, impatient et naïf. » (*La Vie à Paris*, *Temps* du 6 août 1886, non recueilli en volume.)

2. *Id.*, *ibid.*

3. *En huitième* (*l'Homme libre* du 5 mai 1913).

4. *Le Livre de mon ami*, p. 125, 153, 167.

ses doigts lourds et crasseux, et c'est avec une sorte de joie vengeresse qu'après vingt-cinq ans je livre son stupide attentat à l'indignation des gens de goût[1].... » O *genus irritabile vatum*! Ce n'est ni vous ni moi qui songerions à vouer, pour un méfait de ce genre, un pauvre diable de régent à l'exécration universelle. Et s'il est bon d'aimer Racine, il n'est pas bon de l'imiter jusque dans sa réponse à Nicole.

M. Anatole France nous a confié qu' « il travaillait peu pour la gloire et ne brillait guère sur le palmarès ». Et c'est vrai. Il a laissé au vieux collège le souvenir d'un élève timide, réservé, un peu féminin, et dont les succès scolaires ont été modestes : en six années d'études, cinq nominations au palmarès, dont la plus haute est, en seconde, un second prix de narration française. Dieu nous garde des enfants prodiges! Neuf fois sur dix, ils tournent mal ou médiocrement, et ils « se nouent » quand les autres se développent. S'il faut d'ailleurs en croire l'écolier lui-même, « il travaillait beaucoup pour que cela l'amusât », et « il était à sa manière un bon petit humaniste. Il sentait avec beaucoup de force ce qu'il y a d'aimable et de noble dans ce qu'on appelle si bien les belles-lettres[2]. » Et l'on sait de reste qu'il n'a jamais perdu une occasion de se faire le défenseur éloquent, enthousiaste des « humanités »; il leur porte un amour désespéré; il croit fermement que, « sans elles, c'en est fait de la beauté du génie français[3] ». En cela encore il n'a pas été un ingrat. C'est sur les bancs du collège Stanislas qu'il a eu la féconde révélation de la beauté antique. « A douze ans, les récits de Tite Live lui arrachaient des larmes généreuses. » Plus tard, la Grèce lui apparut « dans sa simplicité magnifique ». L'*Odyssée* lui fut un long ravissement. Puis ce furent les tragiques :

Je ne compris pas grand'chose à Eschyle; mais Sophocle,

1. *La Vie littéraire*, t. II, p. 281-282.
2. *Le Livre de mon ami*, p. 162, 152.
3. *La Vie littéraire*, t. I, p. 287.

mais Euripide m'ouvrirent le monde enchanté des héroïnes et m'initièrent à la poésie du malheur.... Alceste et Antigone me donnèrent les plus nobles rêves qu'un enfant ait jamais eus. La tête enfoncée dans mon dictionnaire, sur mon pupitre barbouillé d'encre, je voyais des figures divines, des bras d'ivoire tombant sur des tuniques blanches, et j'entendais des voix plus belles que la plus belle musique, qui se lamentaient harmonieusement.

Et les soirs d'hiver, on le voyait lire des vers d'*Antigone* à la lanterne d'un marchand de marrons[1].

Parmi toutes ces visions et dans cette ivresse d'antiquité classique, que devenait l'idéal intérieur de l'enfant qu'on avait nourri de pieuses lectures, et qui, un moment, s'était cru la vocation d'un saint? Il semble bien qu'il se fût un peu obnubilé. Certains aveux du *Livre de mon ami* et des *Désirs de Jean Servien* paraissent bien avoir une valeur autobiographique : « Chaque samedi on nous menait à confesse.... Cette pratique m'inspirait beaucoup de respect et d'ennui.... » « Jean quitta la nappe de lin [au jour de sa première communion], surpris d'être le même et déjà déçu. *Il ne devait plus jamais ressentir la ferveur première*[2]. » Et puis, l'enfant avait d'autres maîtres que ceux du collège : « O vieux juifs sordides de la rue du Cherche-Midi, naïfs bouquinistes des quais, mes maîtres, c'est en furetant dans vos boîtes, c'est en contemplant vos poudreux étalages, chargés des pauvres reliques de nos pères et de leurs belles pensées, que *je me pénétrai insensiblement de la plus saine philosophie*. Oui, mes amis, à pratiquer les bouquins rongés des vers,... j'ai pris, *tout enfant*, un profond sentiment de l'écoulement des choses et du néant de tout. J'ai deviné que les êtres n'étaient que des images changeantes dans l'universelle illusion, et j'ai été dès lors enclin à la tristesse, à la douceur et à la pitié[3]. » Quand, et dans quelles

1. *Le Livre de mon ami*, p. 152, 153, 162-165.
2. *Le Livre de mon ami*, p. 140; *les Désirs de Jean Servien*, éd. originale, p. 27.
3. *Le Livre de mon ami*, p. 159-160.

conditions se fit la rupture, la substitution définitive d'un idéal à un autre? Nous ne savons. J'imagine qu'il ne dut pas y avoir, à proprement parler, de « crise religieuse », que dans cette âme avide de jouir et de sentir, peu inclinée à l'ascétisme, et même subtilement ennemie de la règle, plus souple que forte, et d'ailleurs « toute spéculative[1] », l'esprit du XVIIIe siècle s'insinua sans effort et put sans accumuler trop de ruines, s'installer à demeure.

La religion qui n'est plus un objet de croyance peut aisément devenir une source de voluptés esthétiques; c'est là un « état d'âme » très distingué, un peu pervers, et qui a été très répandu au cours du XIXe siècle. A l'âge où le désir, vite éveillé, se pose sur toutes choses, où les vers brûlants de certains poètes sont lus surtout pour les images sensuelles qu'ils évoquent, il peut paraître piquant de mêler aux impressions un peu troubles que l'on retire des livres le ragoût de certaines images presque pieuses. Cette disposition morale a été de tout temps très familière à M. France : elle s'est formée en lui de bonne heure : témoin cette curieuse page perdue où on le voit fondre ensemble les inspirations et les admirations d'art les plus diverses et nous livrer la subtile rêverie d'un païen mystique :

Pour moi, s'il faut tout dire, j'ai penché jadis pour la crémation. Ce ne sont point les mémoires, devis et procès verbaux du chevalier Keller qui m'en donnèrent le goût : ce sont les élégies de Tibulle et de Properce. Il n'était pas en ce temps-là question de four crématoire. Je ne voyais que le bûcher antique. Je vous prie de considérer le temps et les circonstances. Alors je faisais ma rhétorique et j'aimais Cynthie. Ces Latins ont laissé des images intarissables de beauté! Les visions de leurs poètes me cachaient les murs nus et souillés des classes et m'environnaient de gloire.

En ce temps là je mêlais l'amour et la mort dans la poésie de mes rêves. Pendant l'étude du soir que surveillait un pion crasseux, je voyais, oui, je voyais l'ombre de Cynthie, ses

1. Le mot est de M. France sur lui-même, dans son *Discours de réception à l'Académie*, p. 4.

voiles à demi consumés, pâle et les cheveux dénoués, telle enfin qu'elle était sur le lit funèbre. Le feu avait terni le béryl qu'elle portait au doigt. J'étais Properce. Elle me rappelait les veilles de Suburre et les muets serments.... Ne riez pas. Telle est la magie de ces poètes latins : les fioles assyriennes qu'ils ont versées sur le bûcher funèbre ont à jamais parfumé et embelli la mort.

Mais le dimanche, à la chapelle, ce n'est plus Cynthie qui m'apparaissait à travers les nuages de l'encens, au chant des cantiques. C'est Cécile endormie dans un cercueil de cyprès, tout embaumé de myrrhe et d'aromates, Cécile, vêtue encore des vêtements tissus d'or dont elle s'était parée pour le sacrifice, et croisant les deux mains sur la palme du martyre [1]....

Si Renan a lu cette jolie page de poésie alexandrine qu'il aurait pu signer, il a dû s'applaudir d'avoir fait un tel élève.

II

Quand M. France sortit du collège, avait-il déjà lu Renan et Taine? Il était en tout cas bien préparé à les lire, à s'assimiler toute la substance de la *Vie de Jésus* et de l'*Histoire de la littérature anglaise* qui, justement, coup sur coup,

1. *La Vie à Paris*, *Temps* du 18 avril 1886 (non recueilli en volume). — C'est exactement l'état d'esprit de Chateaubriand au collège et à Combourg, si bien décrit par M. France lui-même : « Si tous les feux de l'adolescence le consumaient dans la solitude, il savait parfumer le brasier de toutes les essences de la poésie.... L'étang et la lande se peuplaient de voluptueuses images; il y voyait les héroïnes des poèmes et des romans qu'il lisait; il voyait surtout la Délia de Tibulle, la Pécheresse du sermon de Massillon et cette figure d'immortelle ardeur qui, de son bois de myrtes virgiliens, *enchante à travers les âges l'élite des adolescents* :

Hic, quos durus amor....

Heureux qui frissonne aux miracles de cette poésie! Il y a au monde un millier, peut-être, de vers comme ceux-là; s'ils périssaient, la terre en deviendrait moins belle. (*Œuvres de Chateaubriand*, notices par A. France, Lemerre, 1879, p. IV-V.)

allaient paraître et faire le bruit que l'on sait. L'âpre et puissant dogmatisme de Taine ne pouvait manquer d'exercer une forte action sur cette pensée mobile et un peu flottante, une action qu'elle a plus tard très franchement avouée : « Taine était déterministe. Il l'était nettement et avec une abondance de preuves, une richesse d'illustration qui fit, sur la jeunesse intelligente, à la fin du second Empire, une impression beaucoup plus forte qu'on se l'imagine aujourd'hui.... La pensée de ce puissant esprit nous inspira, vers 1870, un ardent enthousiasme, *une sorte de religion, ce que j'appellerai le culte dynamique de la vie*. Ce qu'il nous apportait, c'était la méthode et l'observation, c'était le fait et l'idée, c'était la philosophie et l'histoire, *c'était la science enfin*. Et ce dont il nous débarrassait, *c'était l'odieux spiritualisme d'école*, c'était *l'abominable* Cousin et son *abominable école*; c'était l'ange universitaire montrant d'un geste académique le ciel de Platon et de Jésus-Christ. Il nous délivra du *philosophisme hypocrite*. En ce temps-là, nous avions, au quartier latin, *un sentiment passionné des forces naturelles*; et les livres de Taine avaient beaucoup contribué à nous mettre dans cet état d'âme. Sa théorie des milieux nous émerveillait.... L'idée que cette théorie pouvait n'être pas absolument vraie fut la seconde ou la troisième déception de ma vie [1]. »

Si M. France a été amené, dans la suite, à faire d'assez fortes réserves sur les idées de Taine, — par exemple dans un article non recueilli sur son *Napoléon* [2], — il n'en a

1. *M. Taine*, *Temps* du 12 mars 1913 (non recueilli en volume).

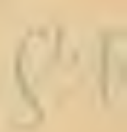
2. *M. Taine et Napoléon*, *Temps* du 13 mars 1887 (non recueilli en volume) : M. France reproche à Taine de n'avoir recueilli que les témoignages défavorables à Napoléon : « c'est ce que j'appelle l'art de se procurer des moellons à sa convenance. M. Taine a choisi ses matériaux avec une partialité sereine dont je suis étonné. » — Bien auparavant, dans un article perdu du *Bibliophile français* sur *Juvénal* (juin 1870), M. France disait déjà : « Prendre un écrivain et l'examiner en dehors de son milieu, au nom du goût et du sentiment littéraire, est un procédé à jamais condamné pour sa stérilité. La critique qui *juge* est morte, par bonheur, depuis longtemps ; la critique qui *explique* a pris sa place. Pour expliquer Juvénal, il

jamais fait que d'insignifiantes sur le compte de Renan. Celui-là a été le maître aimé, vénéré, chéri entre tous, celui qui nous révèle à nous-même, celui dont on rêve de poursuivre l'œuvre et d'égaler la gloire, celui dont l'influence nous pénètre jusqu'aux moelles et peu à peu nous transforme à son image. Quand il le lut pour la première fois, il dut se reconnaître en lui. De tous les écrivains dont il s'est inspiré, aucun, pour la pensée comme pour le style, n'a marqué plus profondément de son empreinte l'auteur de *Thaïs* que le poète de l'*Antechrist*. « M. Renan, dit-il quelque part, M. Renan dont j'aime jusqu'à l'idolâtrie l'adorable esprit[1].... » Ah ! oui, comme il l'a aimé, jusque dans ses défauts et jusque dans ses tares, cet « adorable esprit »! Je voudrais pouvoir reproduire ici tout entier l'article, injustement sacrifié, que M. France a consacré à Renan au lendemain de sa mort. Jamais « demi-dieu mortel » n'a été enseveli dans un plus beau linceul de pourpre : « Tout ce qui pense au monde l'a dit ou le dira : Ernest Renan fut de tous nos contemporains, celui qui exerça la plus grande influence sur les esprits cultivés et celui qui ajouta le plus à leur culture. Il fut le maître de beaucoup. Beaucoup peuvent dire avec celui qui écrit *en pleurant* ces lignes, et *qui sent la plume trembler entre ses doigts* : « Nous avons perdu notre maître, notre lumière, notre chère gloire ! Il prenait les âmes non par la violence et à grandes secousses, dans le filet d'un système [serait-ce

fallait peindre le siècle et la ville où il a vécu.... Et tout en employant de la sorte *la méthode vulgarisée en France par un grand esprit contemporain, on eût pu éviter les excès d'un système trop rigoureusement appliqué*. Après avoir montré dans quelle mesure Juvénal avait subi les influences du milieu ambiant, il était temps de rechercher dans quelle mesure il a pu, *en vertu de la liberté humaine, réagir contre ces influences*. » — A M. Jules Soury qui lui demandait conseil sur un livre à écrire, Taine, en 1878, signalait plusieurs sujets, entre autres l'Espagne de 1600 à 1690, et il ajoutait : « J'ai indiqué déjà cette époque à M. Anatole France ». Sans doute ce dernier lui avait aussi demandé conseil. (*Correspondance de Taine*, t. IV, p. 74.)

1. *La Vie hors Paris*, *Temps* du 5 septembre 1886 (non recueilli en volume).

une allusion à Taine?], mais avec la douce force des eaux bienfaisantes qui fécondent les terres. *Il les enveloppait dans les enchantements du plus beau génie qui ait parlé la plus belle des langues.* Il nous a remplis de sa science profonde, de sa riche pensée, de ses doutes mêmes qui, dans un tel esprit, avaient l'efficacité d'une croyance. *Il a exercé trente ans un pouvoir spirituel sur l'Europe.* Voilà ce que diront les indifférents, les adversaires eux-mêmes. Mais ce que nous devons dire, nous, ses amis, nous qui eûmes l'honneur inestimable de l'approcher, c'est qu'il fut le meilleur des hommes, le plus simple, le plus doux et en même temps le plus ferme cœur qui ait jamais battu en ce monde.... » Et l'article continue sur ce ton, et je ne sais si une seule des vertus intellectuelles et morales dont s'honorent le plus les enfants des hommes est refusée au grand écrivain : « Il était essentiellement moral et religieux; il aimait cette humanité dont il fut un des plus magnifiques exemplaires [1]. » M. France nous avait bien dit qu'il aimait Renan jusqu'à l'idolâtrie!



A cette double influence il en faut joindre, je crois, deux autres : celle de Sainte-Beuve et celle de Leconte de Lisle. Sainte-Beuve, avec lequel le jeune homme devait se sentir toute sorte d'affinités secrètes, Sainte-Beuve « de qui nous sortons tous [2] », s'il faut l'en croire, achevait alors sa vie laborieuse et presque glorieuse : cette âme de critique et de poète, « la plus curieuse, la plus sagace et la plus compliquée qu'une vieille civilisation ait jamais produite [3] », ne pouvait manquer d'attirer sa curiosité et son attention. Ne l'a-t-il pas proclamé un jour « le docteur universel, le

1. *Ernest Renan*, *Temps* du 9 octobre 1892 (non recueilli en volume).
2. *La Vie littéraire*, t. I, p. 10.
3. *Œuvres de Sainte-Beuve, Poésies complètes*, notice par Anatole France, t. I, Lemerre, 1879, p. XXXIX. En publiant, dans *l'Amateur d'autographes* du 1er janvier 1870, une lettre de Sainte-Beuve, M. France écrivait : « Je remarque une phrase qui justifie peut-être un peu littéralement ce que j'ai dit de la nature profondément passive et féminine de Sainte-Beuve, un jour que j'ai tenté de faire ce que je voudrais appeler la physiologie de son âme » (p. 9-10).

saint Thomas d'Aquin du xixe siècle[1] »? Et la notice qu'il devait plus tard lui consacrer, en tête de ses *Poésies complètes*, n'a-t-elle pas l'air parfois d'une confidence, presque au même titre que celle qu'il a écrite sur Racine? Quant à Leconte de Lisle, « prêtre de l'art, abbé crossé et mitré des monastères poétiques[2] », on ne pouvait alors faire des vers sans reconnaître sa maîtrise et subir son influence; et, de fait, son influence, qui du reste rejoint, sur tant de points, celle de Taine et surtout de Renan, son influence est visible dans les premiers vers de l'auteur des *Poèmes dorés*. Le premier article que je connaisse de M. France, — il est signé : A. Thibault et daté de janvier 1867, — est sur Leconte de Lisle et sa traduction de l'*Iliade* : « Leconte de Lisle, y lit-on, est un de ces hommes très forts qu'un siècle n'entraîne pas. Il est très calme, justement parce qu'il est très fort. Replié sur lui-même, il regarde d'un œil tranquille monter le flot de la vulgarité et du prosaïsme. Le flot ne l'engloutira pas. N'est-il pas lui, l'Arche sainte? La solitude ne l'épouvante pas. Il porte un monde en lui[3]. » L'année suivante, il proclame les *Poèmes antiques* « une des plus grandes œuvres de la poésie moderne[4] ». Et, quelques années plus tard, à propos d'une nouvelle édition des *Poèmes barbares* : « S'il est vrai que l'art du poète consiste à représenter des êtres selon leur nature, sous leur vrai caractère, dégagés de ce qui n'est en eux qu'accidentel, de sorte que réduits et élevés à la simplicité et à la beauté intrinsèque d'un type, ces êtres soient désormais revêtus d'une vie supérieure et impérissable ; *s'il est vrai, comme je le crois fermement, que ce soit là le but unique et la fin sublime de la poésie*, il y a peu d'hommes au monde qui se soient autant approchés que M. Leconte de Lisle de la perfection

1. *La Vie littéraire*, t. II, p. 177.
2. *Ibid.*, t. I, p. 96.
3. *Le Chasseur bibliographe*, 1867, p. 19 (non recueilli en volume). — M. Anatole France était le secrétaire de la rédaction de cette Revue; il y faisait la *Revue des livres* sous le nom d'A. Thibault, et la *Revue théâtrale*, sous le nom d'Anatole France.
4. *Alfred de Vigny*, étude, Bachelin-Deflorenne, 1868, p. 134.

poétique[1]. » En attendant les dissentiments futurs, ce sont là des témoignages qui ont leur éloquence.

Un dernier trait complète la physionomie morale de ce jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, telle qu'elle nous apparaît avant même son premier livre. Réaction toute naturelle contre l'éducation de la famille et du collège? Influence des lectures ou des compagnons de jeunesse? Simple et franche manifestation du tempérament individuel? Ce qui est sûr, c'est que le fils du garde du corps de Charles X se rattache alors délibérément à la tradition du XVIIIe siècle, cette « aimable », cette « adorable » époque dont l'art, la liberté, la vitalité l'enchantent. « Le XVIIIe siècle, écrit-il, aima grandement la vie, et *la belle impiété* de ce temps fut de replacer sur la terre le séjour *légitime* de la vie que le christianisme avait rejeté dans l'autre monde[2]. » Il lui passe jusqu'à la liberté de ses mœurs, et à trois reprises, il croit devoir nous conter, avec une trop visible complaisance, telle anecdote un peu leste touchant Mme du Châtelet[3]. Voltaire, « ce grand et bon rieur », lui inspire de la « vénération[4] », et il épouse bien aisément les haines du patriarche : « Je comprends, nous dit-il, qu'il (Voltaire) fasse crier ceux dont il a renversé, ou du moins ébranlé la marmite, cette vieille marmite où jadis *bouillit plus de chair humaine* que dans toutes celles des sorcières. » Il nous dira, de Voltaire encore et du « bon » Denis Diderot : « Ce sont là *des hommes religieux, les saints de la Bible humaine*[5]. » En revanche, le christianisme, le moyen âge sont traités sans la moindre sympathie : « Au moyen âge, le corps avait paru haïssable. La femme était coupable d'être belle.... L'art

1. *Bibliophile français*, février 1872 (non recueilli en volume).

2. *L'Amateur d'autographes*, 1er et 16 mai 1869, p. 150 (non recueilli en volume).

3. *Ibid.*, 1er et 16 mai 1869; — *le Bibliophile français*, août 1870, mars 1872 (trois articles sur Desnoiresterres, *Voltaire et la société française au XVIIIe siècle*, non recueillis en volume).

4. *Ibid.*, 1er et 16 mai 1869, p. 147 (non recueilli en volume).

5. *Ibid.*, 1er et 16 avril 1868, p. 109, 110 (non recueilli en volume).

byzantin multiplia les laideurs salutaires.... La vie au moyen âge est le bouton rigidement clos d'une fleur mystique; en France, la fleur s'ouvre dès l'aube du xve siècle, pâle, souffreteuse, *à cause des vers rongeurs qui l'entourent*, et de l'ombre opaque des châteaux de guerre, des bastilles qui la submerge[1]. » Verlaine qui a connu à cette époque lointaine le futur poète des *Poèmes dorés* nous le représente très épris de l'époque révolutionnaire, plein de sympathie pour les Girondins, mais haïssant les Jacobins[2]. De fait, il avait entrepris avec son ami Xavier de Ricard une vaste *Encyclopédie de la Révolution*, à laquelle Michelet, Quinet, Leconte de Lisle, Louis Blanc avaient promis leur collaboration, et dont l'objet était « de dégager la tradition révolutionnaire de toutes les légendes autoritaires et réactionnaires qui l'ont troublée et obscurcie » et « d'arriver à une affirmation nouvelle et plus positive de l'Esprit de la Révolution[3] ». Il donnait son adhésion à un journal pacifiste, anticlérical et antibonapartiste que Ch.-L. Chassin essayait de lancer, en 1868, sous le titre de la *Démocratie*[4], et il se laissait enrôler parmi les « sociétaires fondateurs » de l'entreprise. D'autre part, il collaborait à l'*Almanach de la Révolution pour 1870*, et y publiait une pièce de vers, assez déclamatoire, sur *la Mort d'un juste* (Billaud-Varenne) :

Et l'âme de Billaud-Varenne s'exhala
En grondant l'entretien d'Eucrate et de Sylla.

1. *L'Amateur d'autographes*, 16 mars 1869, p. 91; 1er et 16 juin 1869, p. 177-178 (non recueillis en volume).

2. Paul Verlaine, *Œuvres complètes*, Vanier, 1900, t. V, p. 405-412.

3. *L'Amateur d'autographes*, 1er et 16 juillet 1868, p. 175-178. — Dans un article sur *Un éditeur de poètes en 1867* (*le Chasseur bibliographe*, mars 1867), Ad. Racot, après avoir décrit le groupe des poètes parnassiens qui entouraient Leconte de Lisle, ajoutait : « A côté de ce Cénacle et fraternisant avec lui, un groupe éclectique : A. France, le fils de l'éditeur du savant catalogue révolutionnaire, et qui, chassant de race, dresse l'oreille et fait flamber ses yeux au seul nom de cette époque superbe » (p. 70-71).

4. M. Georges Goyau, dans son beau livre *l'Idée de patrie et l'humanitarisme* (Paris, Perrin, 190, p. 31) a publié le suggestif programme de ce journal.

Et enfin, sous le voile transparent d'une fiction antique, il insérait dans une petite Revue[1], deux poèmes, *Denys tyran de Syracuse* et *les Légions de Varus*, qui sont de si violentes satires du régime impérial, qu'elles faillirent lui attirer quelques difficultés judiciaires. Le « tyran » parlait ainsi :

Si certains sont tentés de répandre, imprudents!
Le miel que sur leur langue a mis l'Abeille antique,
Qu'ils se coupent plutôt la langue avec leurs dents,
Pour que vous l'approuviez, voici ma politique.

Et dans *les Légions de Varus*, la Patrie interpellait Auguste en ces termes :

« César, rends-moi mes fils, lui dit-elle, assassin!
Rends-moi, rends-moi ma chair et le sang de mon sein.
César, trois fois sacré, toi qui m'as violée,
Et qui m'as enchaînée, et qui m'as mutilée!... »

Si le poète des *Châtiments*, sur son rocher, a lu ces vers, il a pu se dire qu'il avait fait école.

De toutes ces influences combinées et librement acceptées, ou plutôt ardemment embrassées, il s'est formé un état d'esprit très curieux, très cohérent aussi, qui, avec certaines nuances provenant des divergences individuelles de tempérament ou d'éducation, a été, entre 1865 et 1870 environ, comme le fonds commun de toute la jeunesse française. C'est sur ce fonds, plus ou moins modifié, adultéré, corrigé par la vie, qu'elle a vécu. C'est de là qu'elle est partie. Incrédulité foncière, tendance à ne voir dans les religions qu'une forme de pensée périmée, désormais destinée à fournir des symboles aux poètes et des sujets d'étude à l'historien, croyance à l'universel déterminisme et à la souveraineté absolue de la science, disposition très marquée à une sorte de panthéisme évolutionniste, goût

1. *La Gazette rimée* (20 mars et 20 juin 1867). — C'est dans cette revue que Verlaine a publié *Fêtes galantes* : « Votre âme est un paysage choisi... » et *Trumeau*. — Voyez sur tout ceci L. Xavier de Ricard, *Anatole France et le Parnasse contemporain*, dans *la Revue* du 1er février 1902.

très vif pour la culture classique et pour le naturalisme antique, vagues aspirations révolutionnaires, humanitaires et démocratiques, absence presque complète de la préoccupation morale : il faut croire que ce credo répondait assez bien aux dispositions profondes de M. France, car il l'a adopté avec une ferveur singulière. Plus de vingt ans après, il rappelait encore, avec une émotion communicative, ces juvéniles enthousiasmes :

Les livres de Darwin étaient notre bible; les louanges magnifiques par lesquelles Lucrèce célèbre le divin Épicure nous paraissaient à peine suffisantes pour glorifier le naturaliste anglais.... Pour moi, je pénétrais *comme dans un sanctuaire* dans ces salles du Muséum encombrées de toutes les formes organiques, depuis la fleur de pierre des encrines et les longues mâchoires des grands sauriens primitifs jusqu'à l'échine arquée des éléphants et à la main des gorilles. Au milieu de la dernière salle s'élevait une Vénus de marbre, *placée là comme le symbole de la force invincible et douce par laquelle se multiplient toutes les races animées*. Qui me rendra l'émotion naïve et sublime qui m'agitait alors devant ce type délicieux de la beauté humaine? Je la contemplais avec cette satisfaction intellectuelle que donne la rencontre d'une chose pressentie. Toutes les formes organiques m'avaient insensiblement conduit à celle-ci, qui en est la fleur. *Comme je m'imaginais comprendre la vie et l'amour!* Comme sincèrement je croyais avoir surpris le plan divin[1]!

Vous vous rappelez la célèbre page de poésie naturaliste qui termine *les Philosophes classiques*, de Taine : il y en a là comme un direct écho.

Le jeune homme faisait des vers : je serais bien étonné qu'il n'en eût pas fait dès le collège ; des amis l'entraînèrent aux tumultueuses réunions de l'entresol du passage Choiseul; il devint Parnassien. Un très libre Parnassien, à ce qu'il semble, mais qui pourtant, sur les points essentiels, accepta la discipline de l'école. « Il me semble aussi insensé, disait-il alors, à propos des *Poèmes saturniens*, de séparer

1. *La Vie littéraire*, t. III, p. 56.

la forme du fond qu'un parfum d'une cassolette... c'est pour cela que je sais à M. Verlaine grand gré du souci qu'il montre de la Forme[1]. » Ce culte de « la Forme » est, de toutes les leçons du Parnasse, celle que le biographe de Sylvestre Bonnard a le plus fidèlement retenue. Et c'est peut-être parce que la forme n'en était pas entièrement impeccable qu'il n'a pas recueilli un long poème de *Thaïs*, — ce sujet, on le voit, l'a hanté de bonne heure, — qu'il insérait dans une obscure revue parisienne, et sur lequel nous aurons lieu de revenir[2].

« J'ai vécu, nous dit quelque part M. Anatole France, d'heureuses années sans écrire[3]. » Cela n'est pas tout à fait exact. Je ne me vante pas d'avoir retrouvé tout ce qu'a *imprimé*, — je ne dis pas écrit, — l'auteur de *Crainquebille*. Mais si, pendant une quinzaine d'années, jusque vers 1880 environ, ou même 1886, sa production n'a pas été très abondante, elle a pourtant été ininterrompue, et depuis 1867, il ne s'est pas passé une seule année où il n'ait livré un certain nombre de pages à l'impression. Que d'ailleurs l'ambition littéraire lui soit venue de très bonne heure, c'est ce qui ressort de son premier écrit publié, un devoir d'écolier, la *Légende de sainte Radegonde*, qu'un de ses oncles fit lithographier, et qui est dédié « à un père et une mère bien-aimés ». — « Votre Anatole, y disait l'enfant, vous consacrera *toutes les lignes sorties de sa plume*; sur chacune *des pages qu'il écrira*, vous pourrez lire : A mes chers parents[4]. » Dès l'âge de vingt-trois ans, nous le

1. *Le Chasseur bibliographe*, février 1867 (non recueilli).

2. On y lit des vers comme ceux-ci :

> Elle avait de son corps fait à l'Esprit du mal
> Non pas un logement, mais bien un arsenal...
> Je me souviens l'*ave* que m'apprenait ma mère.

« Cette pièce, disait une note, est extraite d'un recueil actuellement sous presse. » (*Le Chasseur bibliographe*, mars 1867.)

3. *La Vie littéraire*, t. II, p. 125.

4. Je dois à une aimable communication d'avoir pu prendre connaissance de cette plaquette qui est devenue extrêmement rare, et qui, comme bien l'on pense, n'est pas un chef-d'œuvre. Voici la dédicace de ce petit travail. Est-ce que je me trompe? Il me semble

voyons collaborer assez activement à de modestes revues bibliographiques, *le Chasseur bibliographe*, *l'Amateur d'autographes*, la *Gazette bibliographique*, la *Gazette rimée*, le *Bibliophile français :* c'est là qu'il a fait ses premières armes de critique et d'écrivain. Enfin il publiait son premier livre : c'était une étude sur *Alfred de Vigny* (1868).

Quand on lit aujourd'hui ce petit volume, on est un peu déçu. Rien n'y fait prévoir un critique de premier, ou même de second ordre; rien n'y annonce un grand écrivain. Très décousu, mal composé, écrit d'un style élégant et facile sans doute, mais trop fleuri et peu personnel, plus abondant en anecdotes qu'en impressions originales et en jugements très motivés, il ne nous renseigne avec précision ni sur Vigny, ni sur son critique. Ces pages ne sont pas de celles qui s'inscrivent en naissant dans la « littérature » d'un sujet, et l'on peut écrire sur le poète des *Destinées* sans les avoir lues. Il y a quelques années, l'Académie française mettait au concours l'*Éloge d'Alfred de Vigny :* les deux mémoires couronnés, et qui ont été publiés, de MM. P.-Maurice Masson et Firmin Roz sont bien supérieurs à l'opuscule de M. Anatole France, et l'on peut se demander si l'auteur de *Thaïs* s'est bien soucié, dans ce premier petit livre, de donner toute sa mesure.

déjà y reconnaître par places le rythme et le tour de phrase de M. France :

« Chers parents, les premiers mots que prononce l'enfant sur la terre sont : maman, papa! Ce sont les seuls mots qu'il sache; aussi les applique-t-il à toutes choses : s'il souffre, il crie : « Maman »; s'il veut quelque chose, il dit : « Maman »; s'il a besoin d'aide, il appelle : « Maman ». Puis quand la mère lui a appris à exprimer quelques idées, il dit : « Maman, je t'aime; papa, je t'aime ». *Ces mots, hymne de reconnaissance que n'a dictés ni la crainte ni la cupidité, sont l'expression d'une amitié bien naturelle.* Ainsi font tous les enfants, ainsi fit votre Anatole. Maintenant que, grâce à vos soins, il apprend à parler le langage des hommes, il ne sera pas plus ingrat que le petit enfant qui exprime son amour pour sa mère avec tant de simplicité et de vérité; il vous consacrera toutes les lignes sorties de sa plume; sur chacune des pages qu'il écrira vous pourrez lire : « A mes chers Parents ». D'ailleurs, à quels juges plus indulgents et mieux disposés que vous en ma faveur pourrais-je présenter mes faibles essais? Votre fils dévoué : Anat. Fr. Th., 20 novembre 1859. »

Car il ne suffirait pas, je crois, pour expliquer notre déception, de nous dire que cette étude sur Vigny est l'œuvre d'un jeune homme de vingt-quatre ans. La raison serait assurément valable si les autres *juvenilia* du même auteur ne s'imposaient pas à notre attention d'une manière plus décisive : ce ne serait pas le premier talent qui se serait formé lentement et laborieusement. Mais, précisément, les autres pages de la même époque, de simples et courts comptes rendus le plus souvent, ont déjà un tour, un accent, qui dénotent une personnalité fort attachante et déjà très arrêtée, et elles ne dépareraient certainement pas le recueil des articles de *la Vie littéraire*. Nous aurons à en tenir compte quand nous en viendrons à définir M. France critique. Mais faudrait-il déjà induire de là qu'il est né avant tout chroniqueur et journaliste?...

« Il essaya à plusieurs reprises d'écrire des poèmes, des tragédies, des romans; mais sa paresse, sa stérilité, ses scrupules et ses délicatesses l'arrêtaient dès les premières lignes, et il jetait au feu la page à peine noircie. Bientôt découragé, il tourna ses pensées vers la politique[1]. » Jusqu'à quel point ces lignes des *Désirs de Jean Servien* s'appliquent-elles à leur auteur? Jusqu'à quel point celui-ci a-t-il mis, dans ce roman à demi autobiographique, quelque chose de sa vie sentimentale et de sa vie réelle? Faut-il dire, avec M. Jules Lemaître, qu' « il eut comme Jean Servien, une jeunesse pauvre, dure, avec des amours absurdes, des désirs démesurés, des aspirations furieuses vers une vie brillante et noble, des déceptions, des amertumes[2] »? Je ne sais, et il est possible : lui-même, en son propre nom, nous parle bien quelque part « de ces années de jeunesse *dont le goût fut tant de fois amer*, et dont le parfum reste si doux dans le souvenir ». Ce qui paraît assez probable, c'est que, avec cette ardeur de passion philosophique et même politique que nous avons déjà notée en lui, M. France, — comme Jean Servien encore,

1. *Les Désirs de Jean Servien*, éd. actuelles, p. 196.
2. *Les Contemporains*, t. II, p. 88, 89.

— suivit attentivement les divers événements qui signalèrent la fin de l'Empire. En 1870, nous le retrouvons soldat, mais « soldat d'une espèce particulière ». « Pendant la bataille du 2 décembre, placés en réserve sous le fort de la Faisanderie, nous lisions le *Silène* de Virgile, au bruit des obus qui tombaient devant nous dans la Marne[1] » : tel, — et toutes proportions gardées, — tel Chateaubriand lisant Homère sous les murs de Thionville. La guerre franco-allemande, l'invasion, la Commune ont-elles fait sur cet amoureux obstiné de la poésie antique une impression aussi forte et aussi durable que sur quelques autres écrivains de sa génération? C'est ce qu'il est assez difficile de démêler nettement[2]. Il est, en tout cas, infiniment probable qu'il vit sans douleur s'écrouler l'Empire et se fonder le régime nouveau. Lemerre l'avait attaché à sa maison d'édition; une place de « commis-surveillant » à la bibliothèque du Sénat que lui avait procurée Leconte de Lisle lui laissait quelques loisirs[3] : il lisait beaucoup, rêvait encore plus, se livrait sous les ombrages du Luxembourg avec quelques jeunes gens, — dont était M. Bourget, — à d'interminables discussions où il affirmait sa foi intransigeante et encore inentamée dans le déterminisme et dans la science; il écrivait des articles, un roman, — *les Désirs de Jean Servien* sont de cette époque, — il écrivait des vers. Un recueil se trouva prêt, et dans les premiers mois de 1873, paraissaient *les Poèmes dorés*.

1. *La Vie littéraire*, t. II, p. 309.

2. Je note pourtant, dans un article intitulé *Vacances sentimentales : En Alsace* (*Revue Bleue* du 14 octobre 1882), les quelques lignes que voici : « Les femmes de Strasbourg adorent la musique militaire; mais elles ne vont point entendre celles que leur donnent les Allemands, qui pourtant est très bonne.... Ce sont les veuves de la France.... En sortant par la porte d'Austerlitz (*qu'on me permette de lui rendre ce nom comme un souvenir et comme un présage*).... L'Alsace nous regrette parce qu'elle nous aime. Elle a des maîtres intelligents, elle les hait pourtant. Pour nous, *gardons nos espérances : elles sont permises*. Mais fondons-les sur nos vertus et nos talents plutôt que sur les fautes de nos vainqueurs. » (Non recueilli.)

3. Claude Louis, *les Poètes assis* (*Nouvelle Revue*, 15 mai 1902).

III

« *A Leconte de Lisle, auteur des Poèmes antiques et des Poèmes barbares, en témoignage d'une vive et constante admiration, ce livre est dédié par Anatole France.* » Jamais dédicace ne fut plus justifiée que celle-là. Elle est partout, dans les *Poèmes dorés* et dans les *Idylles et légendes*, qui leur font suite, comme elle sera dans *les Noces corinthiennes* qui leur succéderont, l'influence du maître des *Poèmes barbares*; et si ce n'est pas la seule, si M. G. Michaut y a justement relevé des réminiscences ou des imitations de Sully Prudhomme et de Coppée, de Sainte-Beuve et de Dickens, de Vigny et de Victor Hugo, — on peut ajouter : de Baudelaire [1], — c'est pourtant celle qui prédomine. On pourrait appliquer au poète ce qu'il disait lui-même jadis, à propos du *Reliquaire* de François Coppée : « Un nom très aimé et très vénéré, le nom de Leconte de Lisle est inscrit au seuil de ce volume. L'auteur, avant de s'embarquer, l'a mis là comme un phare qui le préservât lui et les autres, des écueils de la banalité et de la convention. Le souci de la forme, le respect de la poésie qui est chose sainte, voilà ce qu'il doit au maître [2]. » Il y a pourtant quelque distance entre les deux écrivains. C'est un grand poète que Leconte de Lisle : il a le souffle; il a l'accent; il a, dans le verbe comme dans la pensée, cette originalité hautaine qui caractérise le poète sûr et fier de sa force; son vers, d'un éclat un peu dur peut-être et trop « marmoréen », a une plénitude, une densité, une vigueur qui s'imposent à la mémoire; bref, — et n'est-ce pas là, toujours, qu'il faut en revenir, quand il s'agit de juger et de classer un poète? — il a créé « un frisson nouveau ».

1. De grands *lis pleins d'odeurs* et de phosphorescences,

lisons-nous dans la pièce intitulée : *Vénus, étoile du soir*. C'est la reprise, insuffisamment déguisée, du vers célèbre, du vers admirable de Baudelaire :

Nous aurons des *lits pleins d'odeurs* légères.

2. *Le Chasseur bibliographe*, février 1867 (non recueilli en volume).

On n'en saurait dire autant de M. France, quels que soient les rares mérites de sa poésie. Dans son bizarre langage, Verlaine la définissait en ces termes : « Une allure tendre, bien rare à ce moment de quelque tension, signalait cet art correct sans recherche inutile, savant sans plus de pédantisme qu'il n'est de droit strict, et melliflu, point fade, fort aussi d'ailleurs, imprégné, comme sublimé de philosophie comme alexandrine, mêlant la décadence, la noble décadence alexandrine, aux pures saveurs platoniciennes [1]. » Et l'on peut souscrire à tous ces éloges.

Ce qu'on ne saurait nier tout d'abord, c'est que l'auteur des *Poèmes dorés* est un artiste accompli. Il cisèle son vers, — le vers parnassien, — avec une perfection, une virtuosité, une habileté technique qui font le plus grand honneur à ses maîtres. Si çà et là il n'est pas impossible d'y noter un peu de recherche, de préciosité, et même d'obscurité, ces menus défauts sont rares, et le plus souvent la forme poétique est d'une belle venue, limpide et claire. La qualité dominante est une grâce fluide, parfois un peu molle, mais dont les « morbidesses » mêmes ne sont pas sans charme, et qui d'ailleurs, quand il le faut, sait s'allier à une réelle vigueur :

> Enfin l'un des deux cerfs, celui que la Nature
> Arma trop faiblement pour la lutte future,
> S'abat, le ventre ouvert, écumant et sanglant.
> L'œil terne, il a léché sa mâchoire brisée;
> Et la mort vient déjà, dans l'aube et la rosée,
> Apaiser par degrés son poitrail pantelant [2].

Et les vers charmants, les vers délicieux, de vrais vers de poète, se cueillent à pleines mains dans ce petit livre. L'ode *A la Lumière* est célèbre, et les anthologies la guettent. Mais ne goûtera-t-on pas ces vers sur Gautier?

> Heureux qui, comme Adam, entre les quatre fleuves,
> *Sut nommer par leur nom les choses qu'il sut voir*,
> Et de qui l'écriture est un puissant miroir
> Fidèle à les garder immortellement neuves! [3]

1. Paul Verlaine, *Œuvres complètes*, Vanier, 1900, t. V, p. 409.
2. *Les Cerfs* (*les Poèmes dorés*, éd. originale, p. 10).
3. *Poésies de Anatole France*, éd. actuelle, p. 118. — La pièce,

Et cette strophe de la curieuse pièce intitulée *le Désir* :

> Vivez, mourez, pleines de grâce :
> Les hommes et les dieux, tout passe,
> Mais la vie existe à jamais.
> Et toi, forme, parfum, lumière,
> Qui fleuris ma vertu première,
> Ah! je sais pourquoi je t'aimais! [1]

Et ces vers extraits de *la Part de Madeleine* :

> Sa tristesse rendait plus belle sa beauté;
> Ses regards au ciel bleu creusaient un clair sillage,
> Et ses longs cils mouillés étaient comme un feuillage
> *Dans du soleil, après la pluie, un jour d'été* [2].

Et pourtant, malgré tant de qualités diverses, l'originalité de cette poésie n'apparaît pas assez neuve, les multiples sources auxquelles elle puise ne sont pas assez fondues dans l'intimité frémissante d'un accent assez pro-

intitulée *Au Poète*, ne figure pas dans l'edition originale des *Poèmes dorés*. — Le premier vers est une imitation de Du Bellay, dans le sonnet célèbre :

> *Heureux qui comme Ulysse* a fait un long voyage.

Quatre autres pièces ne figurent pas dans l'edition originale des *Poèmes dorés* : ce sont *la Perdrix*, *Ames obscures*, *les Choses de l'amour...*, *la Veuve*; ces deux dernieres sont deja dans l'edition originale des *Noces corinthiennes*. En revanche, l'edition originale des *Poèmes dorés* comprenait une piece, *Blason*, qui n'est pas dans les éditions actuelles.

1. *Le Désir* (*les Poèmes dorés*, éd. originale, p. 39). — La premiere partie de cette piece est datee, dans l'edition originale, de septembre 1863, la dernière, de juin 1869. — Le vers

> Qui fleuris ma vertu premièro

est d'ailleurs singulièrement obscur.

2. *Poésies de Anatole France*, éd. actuelle, p. 124. L'édition originale des *Poèmes dorés* porte :

> *On ne sait quoi de pur embellit sa beauté*

La pièce a figuré, avec *la Danse des morts*, dans *le Parnasse* de 1869 ; elle comprenait alors cinq strophes de plus qu'aujourd'hui ; deux de ces strophes primitives ont ete conservées dans l'edition originale. En voici une :

> Sur la haute terrasse assise solitaire,
> Par la nuit indulgente, à l'heure des aveux,
> Elle laissait rouler, dans l'or de ses cheveux,
> Des perles, doux spectacle aux amants de la terre,

fond et assez unique, pour que l'auteur ait pu, d'emblée, être classé par le public et la critique en dehors et au-dessus du cercle, certes enviable, des *poetæ minores*. Et l'on conçoit un peu que les *Poèmes dorés* n'aient pas été accueillis, à leur apparition, comme les premiers vers de Sully Prudhomme, de Hérédia, ou même de Coppée.

Ce n'est pas d'ailleurs qu'en cherchant bien, on ne finisse par trouver, ou tout au moins par entrevoir, dans son fond intime et permanent, la personnalité du poète. Ils sont nombreux, les vers où, mêlant ensemble Lucrèce, Darwin et Schopenhauer, il chante et absout les transformations incessantes de l'être, la mort, condition et rançon de la vie, la vie éternelle sous ses infinies métamorphoses, et « la Volupté féconde », loi bonne, loi sainte de l'univers immortel. Qu'on lise *les Cerfs*, *les Arbres*, *les Sapins*, *le Désir*. Une des pièces les plus anciennes, *l'Adieu*, est plus significative encore. Le poète, un vendredi saint, est entré dans une église, et il y a vu prier avec une sombre ardeur la femme qui l'aimait :

Alors, pleurant sur moi, je reconnus, pensif,
Que tu m'avais repris cette femme, ô beau Juif,
Roi, dont l'épine a ceint la chevelure rousse!...
Dieu de la vierge sage et de la vierge folle!
C'est écrit : pour jamais *toi seul achèveras*
Les plus belles amours qu'on essaye en nos bras....
Jusqu'à la fin des temps toutes nos Madeleines
Verseront à tes pieds leurs urnes encor pleines.
Christ! elle a délaissé mon âme pour ton Ciel,
Et c'est pour te prier que sa bouche est de miel!

Les Noces Corinthiennes [1], qui parurent en 1876, sont le chef-d'œuvre de M. Anatole France poète. La donnée n'en est pas très originale, puisque c'est celle non pas seulement de *la Fiancée de Corinthe*, de Gœthe, mais aussi — je ne suis pas le premier à l'observer, — d'*Atala*, et les imitations ou inspirations de détail y sont innombrables; mais tout cela est très adroitement fondu dans un joli cadre

1. La premièce partie des *Noces corinthiennes* a paru, sans changements, dans *le Parnasse* de 1876.

d'hellénisme, ou plutôt d'alexandrinisme; et, comme dans *les Martyrs* de Chateaubriand, avec un vif sentiment de la réalité historique, l'auteur a très bien su représenter l'opposition morale du paganisme finissant et du christianisme naissant. La *Préface* est fort curieuse, et mérite d'être citée tout entière :

Je touche en ce livre à des choses grandes et délicates, aux choses religieuses. J'ai refait le rêve des âges de foi : *je me suis donné l'illusion des vives croyances.* C'eût été trop manquer du sens de l'harmonie que de traiter sans piété ce qui est pieux. *Je porte aux choses saintes un respect sincère.*

Je sais qu'il n'est point de certitude hors de la science. Mais je sais aussi que les vérités scientifiques ne valent que par les méthodes qui y conduisent et que ces méthodes sont inaccessibles au commun des hommes. *C'est une pensée peu scientifique que de croire que la science puisse un jour remplacer la religion.* Tant que l'homme sucera le lait de la femme, il sera consacré dans le temple, et initié à quelque divin mystère. Il rêvera. *Et qu'importe que le rêve mente, s'il est beau?* N'est-ce pas le destin des hommes d'être plongés dans une illusion perpétuelle? Et cette illusion n'est-elle pas la condition même de la vie?

Oui, plus j'y songe, plus cette page me paraît significative, plus elle me semble éclairer d'une vive lumière l'œuvre toute entière de M. Anatole France. Elle exprime du moins admirablement sa philosophie à cette date. S'il avait, quelques années auparavant, publié son *credo*, ce *credo* eût été, je crois, d'inspiration comme d'expression, plus rude, plus intransigeant, plus « sectaire ». Mais le temps a fait son œuvre : s'il n'a pas entamé les croyances essentielles du poète, il les a adoucies, humanisées, il l'a rendu plus indulgent, plus hospitalier aux croyances contraires. Par largeur intellectuelle, par épicurisme sentimental, par élégance esthétique, il a fait, comme Renan, le rêve, — la gageure peut être, — de parler avec un « respect sincère » des « choses saintes », sans y croire, et de se donner même à force d'imagination et de sympathie critique, « l'illusion des vives croyances ». Y réussira-t-il longtemps? Y réussira-t-il toujours? Et comme pour Renan,

son tempérament ne finira-t-il pas par donner de cruels démentis aux généreuses velléités de sa pensée? Le problème est maintenant posé publiquement, et nous ne tarderons pas à pressentir la solution que la vie va en préparer.

Dès les premiers vers du poème, dans l'invocation à Hellas, — invocation très belle, encore qu'imitée de Leconte de Lisle, — on lit ceci :

Moi, cet enfant latin qui te trouva si belle
Et qui nourrit ses yeux de tes contours divins....
D'autres ont exprimé ton enfance tranquille....
Moi, j'ai mis sur ton sein de pâles violettes,
Et je t'ai peinte, Hellas, *alors qu'un Dieu jaloux*,
Arrachant de ton front *les saintes bandelettes*,
Sur le parvis rompu brisa tes blancs genoux.

Dans le monde assombri s'effaça ton sourire;
La grâce et la beauté périrent avec toi;
Nul au rocher désert ne recueillit ta lyre,
Et la terre roula dans un obscur effroi,

Et je t'ai célébrée, ô fille des Charites!
Belle et pleine d'amour en tes derniers moments,
Pour que ceux qui liront ces paroles écrites
En aiment mieux la vie et soient doux aux amants.

Certes, ces vers sont beaux; ils sont même admirables de couleur antique et de mouvement; mais, ô subtil, ô ingénieux « enfant latin » que vous êtes, n'avez-vous pas déjà oublié votre promesse? Et est-ce là ce que vous appelez « faire le rêve des âges de foi », et en parler le langage?

Et ce n'est pas tout. Dans la suite du poème, Hippias, séparé de sa fiancée par un vœu imprudent de la mère de Daphné, se livre aux imprécations que voici :

Dieu des Galiléens! *Je ne te cherchais pas.*
O fantôme! tu viens te dresser sur mes pas,
Tu lèves contre moi ta droite ensanglantée!
Écoute, Prince impur d'une race infestée :...
Je t'ai cru bon, pareil à ces rois de l'éther
Qui pensent hautement et pour qui l'homme est cher,
Je te connais enfin, *Esprit gonflé d'envie*,
Spectre qui viens troubler la fête de la vie,

Mauvais démon, armé contre le genre humain,
Qui fais traîner le chant des pleurs sur ton chemin,
Dieu contempteur des lois, puissant par la magie,
O prince de la mort, dont la froide énergie
Ne vaut que pour glacer nos vierges en nos bras!...

Rapprochons ce dernier vers de ceux de l'*Adieu* que nous citions tout à l'heure. Daphné aura beau calmer ensuite et réfuter — mollement — Hippias : nous voyons désormais clairement ce que M. France reproche en son propre nom au « Dieu des Galiléens ».

Il est assez surprenant, à première vue, que M. Anatole France, après avoir écrit ce beau poème dramatique des *Noces corinthiennes*, ait renoncé, au moins extérieurement, à la poésie. M. Lanson, qui a consacré à l'auteur de *Thaïs* une fine et pénétrante notice, échafaude là-dessus une très ingénieuse théorie : d'après lui, la forme du vers convient mal à l'expression d'une pensée riche, nuancée, subtile, comme l'est celle des plus intelligents de nos contemporains. Il me semble pourtant que la complexité de leur intelligence n'a pas empêché Vigny, ni, plus près de nous, Angellier, d'écrire de très beaux vers, et même d'avoir une préférence marquée pour la forme poétique. L'explication est sans doute plus simple. La poésie, aujourd'hui plus que jamais, est un luxe qui assure malaisément, ne parlons même pas de la gloire, mais la grande notoriété, et, — disons les choses comme elles sont, — le pain quotidien. Il est donc tout naturel qu'un artiste, même de grand talent, et qui, en d'autres circonstances, serait devenu sinon un grand, tout au moins un excellent poète, après avoir publié quelques vers, un peu découragé de n'être goûté et connu que d'un cercle assez restreint, veuille enfin prendre contact avec le grand public, et se laisse tenter par des genres plus « productifs », la critique, ou l'histoire, par exemple, et surtout le roman. Ce fut le cas de nombre d'écrivains au XIXe siècle. Ce fut aussi celui de M. France.

IV

Il est d'usage, quand on parle de M. Anatole France, de ne tenir aucun compte des éditions d'anciens chefs-d'œuvre qu'il a procurées, — ou tout au moins préfacées. Je crois qu'on a tort. « Travaux de librairie ! » pense-t-on sans doute dédaigneusement. Mais est-on bien sûr que ces travaux soient toujours « commandés » par le libraire? N'y a-t-il pas des cas, plus nombreux qu'on ne l'imagine, où l'habitude de vivre avec certains livres de chevet nous inspire le désir de les répandre, de les commenter, et en les commentant, de dire les raisons profondes de notre attachement littéraire ou moral ? et notre commentaire ne devient-il pas alors une page de notre vie intérieure? Et puis, les travaux, même « commandés », valent ce que valent ceux qui les acceptent. Croit-on que si Sainte-Beuve, Taine ou Renan avaient fait des éditions classiques, ces éditions ne seraient pas utiles à consulter pour qui voudrait connaître à fond Renan, Taine ou Sainte-Beuve? En ce qui concerne M. France, l'examen s'impose d'autant plus que, à l'époque où nous sommes, entre 1870 et 1880, les éditions qu'il a signées de Racine, de *Paul et Virginie*, de *Manon Lescaut*, de Molière, du *Diable boîteux*, d'Albert Glatigny, de l'*Heptaméron*, des *Poésies* de Sainte-Beuve, d'*Atala* et de *René*, et des œuvres de Lucile de Chateaubriand, du *Jocko* de Pougens, de Bernard Palissy constituent le plus clair de son activité, au moins extérieure; que, s'il réunissait en un volume toutes les notices, introductions ou préfaces qu'il a écrites, le volume serait à la fois très intéressant et considérable; et enfin, s'il faut en croire un de ses amis, Robert de Bonnières, qu' « il se plaisait beaucoup à ces sortes de travaux, et qu'il a fallu vraiment l'en arracher ».

Supposons donc recueillies toutes ces pages éparses [1], et

1. Un certain nombre d'entre elles ont été recueillies, et retouchées, dans le récent volume intitulé *Génie latin* (Lemerre, in-16).

tâchons d'en indiquer l'intérêt. On a loué, — c'est Octave Gréard, — en M. France son « goût de l'érudition ». « En toute chose, lui disait l'élégant moraliste en le recevant à l'Académie, il faut que vous remontiez aux sources, que vous touchiez la date sûre, le détail vérifié, le document incontestable. » C'est beaucoup, et c'est trop dire. L'érudition véritable exige moins de « paresse » que n'en avoue fréquemment l'auteur de *Thaïs*. Il est curieux sans doute, et généralement assez bien informé des sujets qu'il traite ; mais son information est assez rarement de première main. Quand il insère dans ses notices des documents nouveaux, des pièces originales, il n'a pas eu à les chercher bien loin : son ami Étienne Charavay lui a ouvert ses cartons [1]. D'autre part, je soupçonne qu'il n'a pas dû le plus souvent surveiller lui-même l'établissement critique et l'annotation des textes qu'il préfaçait. Et enfin, il n'a pas su toujours se garder de certaines erreurs qu'il aurait pu aisément éviter, même à l'époque où il écrivait. Il y a, par exemple, bien des inexactitudes dans la notice qu'il a consacrée à Bernard Palissy, — on n'a, pour s'en convaincre, qu'à ouvrir le remarquable livre de M. Ernest Dupuy sur le même sujet. Il y en a aussi plus d'une dans l'étude sur *la Jeunesse de Chateaubriand* qu'il a mise en tête de son édition d'*Atala* : l'ingénieux biographe se trompe quand il nous déclare qu'*Atala* a paru tout d'abord au *Mercure de France*, et il faut n'avoir pas lu l'*Essai sur les Révolutions*, — ou l'avoir lu à travers Sainte-Beuve, — pour dire que c'est un livre « profondément irréligieux ». Un pur érudit n'aurait pas commis ces méprises.

J'insisterais moins lourdement sur ces misères, si j'y attachais la moindre importance, et s'il ne s'agissait pas avant tout de louer M. France « où il faut ». L'érudition est quelque chose ; mais il n'en faut pas être dupe, et même en matière de biographie ou d'histoire, elle ne vaut pas le talent. Or, que de fines et jolies pages le poète des *Noces*

1. Voyez entre autres les notices sur *Bernardin de Saint-Pierre*, sur *Henriette d'Angleterre*, sur *l'Elvire de Lamartine*.

corinthiennes a dispersées dans les nombreuses *Préfaces* qu'il a écrites, et quelle délicieuse anthologie on en pourrait faire! Dans des genres très différents signalons celles qu'il a consacrées à Lucile de Chateaubriand, à Bernardin de Saint-Pierre, à Racine; n'oublions pas, dans une *Lettre de Sicile*, qui sert de préface à une traduction de l'*Oaristys*, une description, presque digne de Théocrite, du bélier de Syracuse [1]. Et citons au moins ces quelques lignes charmantes, que je cueille dans un *Guide artistique et historique au palais de Fontainebleau* [2] :

Je voudrais, pour ma part, que tous les Français fissent le pèlerinage de Fontainebleau. Ils y apprendraient à respecter, à admirer, à aimer l'ancienne France, qui a enfanté ces prodiges. Nous croyons trop aisément que la France date de la Révolution. Quelle erreur détestable et funeste! C'est de la vieille France que la nouvelle est sortie. Ne serait-ce que pour cela il faudrait la chérir. Il n'y a de salut pour nous que dans la réconciliation de l'ancien esprit et du nouveau. Il me semble que, bien mieux que partout ailleurs, c'est à Fontainebleau que cette réconciliation pourrait s'opérer par coup de la grâce. C'est pourquoi je supplie tous mes compatriotes d'aller passer une journée dans ce palais, dont les souvenirs marquent la continuité de l'esprit français à travers ces régimes qu'une illusion nous montre opposés entre eux, mais qui, en réalité, sortent naturellement, nécessairement l'un de l'autre. Ils s'en iraient de là, j'en suis sûr, dans un heureux état d'esprit, aimant leur temps, qui est ingénieux, inventif, tolérant, spirituel, et respectant les vieux âges et leur fécondité magnifique.

Ils ne manqueront pas, au sortir du Palais, de se promener dans la forêt, dont les arbres séculaires, qui verdoient pour nous, verdiront encore pour vos enfants, et nous enseignent que la vie est trop courte pour qu'on doive l'occuper d'autre chose que de ce qui élève et de ce qui console.

1. Théocrite, *l'Oaristys*, texte grec et traduction de M. André Bellessort, précédée d'une *Lettre de Sicile*, par M. Anatole France, Paris, Pelletan, 1896, in-8, p. VII-VIII.

2. *Guide artistique et historique au palais de Fontainebleau*, par Rodolphe Pfnor, préface par Anatole France. Paris, Daly fils, 1889, in-8, p. VI-VII.

A fréquenter les poètes, et surtout les poètes grecs, à faire des vers lui-même, M. France, on le voit, a gagné d'écrire bien joliment en prose.

Un trait commun à toutes ces *Préfaces*, à toutes ces notices biographiques, c'est d'être non seulement bien finement écrites, mais encore extrêmement vivantes. On peut, je crois, scruter plus profondément que M. France ne l'a fait la vie intérieure et la pensée d'un Chateaubriand ou d'un Molière, d'un Bernardin ou d'un Scarron, d'un abbé Prévost ou d'une Marguerite de Valois, d'un Racine ou d'une Henriette d'Angleterre : on ne saurait évoquer avec une verve plus attachante et, parfois, plus amusée, les événements de leur vie extérieure. On sent un homme que le spectacle de la vie largement éployée, sous toutes les formes, intéresse prodigieusement, et qui, peut-être même, prend d'autant plus de plaisir à ses éphémères contingences, qu'il est plus intimement convaincu que c'est la seule réalité que nous puissions véritablement saisir. Puisque tout n'est que phénomène, puisque l'être nous échappe, puisque nous vivons dans un monde merveilleusement ondoyant et divers d'apparences et d'illusions, sachons nous contenter de ce que la vie nous offre : contemplons ces apparences, jouissons de ces illusions, et puisque l'art nous est un moyen, sinon d'en assurer l'immortalité, tout au moins d'en prolonger la durée et d'en perpétuer un peu le souvenir, donnons-nous la subtile jouissance de faire revivre dans notre pensée et dans la pensée de ceux qui nous liront les vies les plus mémorables d'autrefois.... Il me paraît peu douteux qu'une idée de ce genre ait sinon déterminé, du moins inspiré et soutenu les études biographiques de M. France[1] : il a

1. « Les plus belles images entre celles qu'il (Racine) a créées vivront longtemps dans les âmes. Nous dirions qu'elles sont immortelles si quelque réflexion et les enseignements scientifiques de notre siècle ne nous avaient appris que l'homme ne construit rien pour l'éternité. On prend peut-être un intérêt plus sensible aux créations des poètes quand, sachant qu'elles sont les plus belles choses du monde, on songe qu'elles sont périssables. » (*Les Œuvres de Jean Racine*, notice par Anatole France, t. I, p. v.)

conçu chacune d'elles comme un petit roman vrai, et il a mis à raconter ces divers romans toute son imagination et tout son art de poète.

Très diverses de ton, et comme baignées chacune d'une lumière historique différente, — l'auteur de *Thaïs* a toujours excellé à imiter et à reproduire le langage des personnages et des époques qu'il met en scène, — ces biographies manifestent toutes, chez le biographe, une disposition d'esprit que nous verrons assez se développer et même s'étaler dans tout le reste de son œuvre. M. France ne se contente pas d'être spirituel : il est ironique. Il ressemble un peu au démiurge dont Renan nous a si souvent parlé, et qui, du fond de son éternité, s'amuse royalement de l'humaine comédie dont il s'est donné le spectacle. Du haut de la tranquille sagesse où il est parvenu, M. Anatole France contemple en souriant, et en s'en moquant un peu, les erreurs des hommes dont il nous conte l'histoire. Non seulement il n'est pas dupe des faits et gestes de ses héros, mais il tient à montrer qu'il ne l'est pas. Et cette ironie légère qui se glisse et s'insinue jusque dans la grâce pittoresque du style donne à ces « vies » d'écrivains ou de personnages célèbres telles qu'il nous les raconte, un tour piquant qui n'est pas leur moindre charme.

Ce qui achève de nous rendre ces « vies » précieuses, c'est qu'en même temps que le biographe y raconte les autres, il s'y raconte aussi lui-même. D'abord, à chaque instant, sa pensée s'échappe en observations générales, en « maximes » même, où se traduit son expérience de moraliste et de philosophe : « La religion offre aux âmes voluptueuses une volupté de plus; la volupté de se perdre. » « Le don de ressentir vivement toute sorte d'impressions donne de l'inconstance et une sorte de perfidie aux natures les plus tendres et les plus exquises. » « Les hommes qui firent les œuvres les moins vaines sont ceux qui voient le mieux la vanité de toutes choses. Il faut payer par la tristesse, par la désolation, *l'orgueil d'avoir pensé.* » C'est à

propos de Jean Racine [1] que le poète des *Noces corinthiennes* s'exprime ainsi. Et il dira dans sa notice sur Scarron : « Pour rendre la vie douce à autrui, il n'est pas nécessaire d'être dur à soi-même : défiez-vous des bourreaux de soi ; ils vous maltraiteront par mégarde [2]. » Ce n'est pas là un propos de stoïcien. De fait, ce n'est pas précisément la tendance stoïcienne qui domine dans ces « Vies des hommes illustres » où le bon Plutarque aurait eu quelque peine à reconnaître un de ses émules. Un goût singulier de la volupté, de la sensualité même y perce souvent, et l'on peut, sans être prude, trouver que ces « inquiétantes gaîtés de jeune faune » reviennent avec une insistance quelque peu indiscrète. L'historien s'attarde avec une visible complaisance aux anecdotes scabreuses, et il les conte en termes dont la décence extérieure même est dépourvue de toute timidité. Il en glisse, de ces anecdotes jusque dans la vie de l'honnête Marguerite de Valois, et les mésaventures de Scarron et les escapades de l'abbé Prévost ont en lui le plus joyeux des narrateurs. L'étude si lestement troussée sur *les Aventures de l'abbé Prévost* a parfois l'air d'une première version de *la Rôtisserie de la reine Pédauque*, et « ce gros garçon, de vive humeur et de complexion sanguine » qui, « enclin à l'amour » et « ne s'accommodant pas de servir en même temps Dieu et les demoiselles », « saute par-dessus les murs de son couvent et s'en va mener joyeuse vie avec toutes les Manons qu'il rencontre [3] » pourrait bien avoir fourni quelques traits au peintre rabelaisien de maître Jérôme Coignard. Dans une fort intéressante *Vie de Nicolas Fouquet*, à propos de l'amitié de Pellisson et de Mlle de Scudéry, M. France nous dira

1. *Les Œuvres de Jean Racine*, texte original avec variantes, notice par Anatole France, t. I, Lemerre, 1873, p. IV, IX-X, XXXVI.

2. *Œuvres de Paul Scarron : le Roman comique*, notice par Anatole France, t. I, Lemerre, 1881, p. XVI.

3. *Histoire de Manon Lescaut*, par l'abbé Prévost, avec une notice par Anatole France, Lemerre, 1878, in-8, p. VI-VII. Trois pages sont consacrées à nous donner un aperçu des nocturnes tentations monastiques.

encore : « Beaux tous deux, ils n'eussent pas fait de leur liaison un artifice si compliqué; ils se fussent aimés tout naturellement; mais il était laid, elle était laide. Et *comme il faut aimer en ce monde* (*tout le dit*), ils s'aimèrent avec ce qu'ils avaient, avec leur bel esprit et leur subtilité. Ne pouvant faire mieux, ils firent un chef-d'œuvre [1]. » Et dans une notice sur Albert Glatigny : « Est-ce que les heures d'amour ne sont pas les seules qui comptent dans la vie? Qu'importe que le temps nous soit mesuré, si l'amour ne nous l'est pas? Souhaitons, pour chacun de nous, que le songe de la vie soit, non pas long et traînant, mais affectueux et consumé de tendresse [2]. » Et voilà certes, une aimable et accommodante philosophie.

V

On l'a sans doute noté au passage. Les qualités qui nous frappent le plus dans les notices biographiques qu'a écrites M. France sont parmi celles qu'on goûte le plus vivement chez les romanciers; il était donc presque inévitable qu'un jour ou l'autre le biographe de Racine et de Bernardin aboutît au roman. Aussi bien le roman, avec les formes si libres qu'il affecte de nos jours, n'est-il pas comme le confluent naturel de presque tous les genres littéraires? Rares sont ceux, même parmi les critiques, qui ont su, toute leur vie, résister à l'espèce de fascination qu'exerce sur les écrivains d'aujourd'hui le genre romanesque. A notre époque, et pour des raisons analogues, le roman joue, dans notre littérature, le rôle qu'y jouait autrefois la tragédie. Poète, historien, critique, écrivain d'imagination et de pensée abstraite, le roman guettait

1. *Le Château de Vaux le Vicomte*, dessiné et gravé par Rodolphe Pfnor, accompagné d'un texte historique et critique par Anatole France, Paris, Lemercier, 1888, in-f°, p. 34.
2. *Œuvres d'Albert Glatigny*, notice par A. France, Lemerre, 1879, p. XXXI-XXXII.

M. France. Il n'était pas homme à résister à la tentation.

Pourtant, on ne peut pas dire qu'il y ait cédé de trop bonne heure. *Jocaste*, sa première œuvre romanesque, — en librairie, — est de 1879 : il avait donc trente-cinq ans. Mais il gardait depuis plusieurs années dans un tiroir un manuscrit qui doit dater de 1872, et qui, profondément remanié, parut en 1882 sous le titre de *les Désirs de Jean Servien*. Pourquoi ne l'a-t-il pas publié tout de suite? Timidité? Défiance de soi? Paresse? On ne sait. Dans la préface, aujourd'hui supprimée, de la première édition, l'auteur nous donnait sur cet ouvrage les curieuses explications que voici :

En relisant cette année *les Désirs de Jean Servien*, je n'y ai pas retrouvé moi-même tout ce que j'y avais mis autrefois. J'ai dû, pour bien faire, déchirer la moitié des pages et récrire presque toutes les autres.

C'est sous une forme réduite et châtiée que je prends la liberté d'offrir ce récit aux personnes assez nombreuses aujourd'hui qui s'intéressent aux romans d'analyse. C'en est un, et, en réalité, mon premier essai en ce genre, car, si destructeur qu'ait été mon travail de revision, le fond primitif de l'ouvrage est resté. *Ce fond a quelque chose d'âcre et de dur qui me choque à présent. J'aurais aujourd'hui plus de douceur*. Il faut bien que le temps, en compensation de tous les trésors qu'il nous ôte, donne à nos pensées une indulgence que la jeunesse ne connaît pas.

Avant d'écrire sur le monde moderne, j'ai étudié, autant que je l'ai pu, les mondes d'autrefois, et je ne me suis détourné de la vue du passé qu'après avoir senti *jusqu'au malaise* l'impossibilité de me bien figurer les anciennes formes de la vie....

Comment l'âcreté, la violence et l'amertume de la jeunesse ont-elles peu à peu fait place à l'indulgence souriante de l'âge mûr? Il me semble qu'en rapprochant cette page de toutes celles où, sous une forme plus ou moins voilée, l'auteur de *Pierre Nozière* se confesse à nous, on peut, sans trop d'inexactitude, se représenter à peu près ainsi son évolution morale. Taine, Renan, Leconte de Lisle, les Encyclopédistes ont fait de lui un croyant à rebours, un

apôtre, un apôtre de la Science, telle qu'on l'entendait alors. Dans cette « âme de désir » éprise de gloire et de vie ardente, éprise aussi de beauté antique, les difficultés de l'existence quotidienne, les déceptions de la sensibilité et de l'amour-propre, peut-être aussi le spectacle des événements de 1870-71 ont mis un fond de pessimisme, ont laissé comme un levain de révolte sociale dont l'arrière-goût se fera toujours sentir. Puis sont venues les désillusions intellectuelles : la science reconnue moins sûre, le déterminisme moins absolu, l'histoire plus illusoire, l'art moins divin. C'était le moment où Renan, un désabusé lui aussi, souriait, en en jouissant encore, de tous les rêves de sa jeunesse et formulait les lois séduisantes de l'universel dilettantisme : il y avait là un exemple bien engageant à suivre. La vie d'ailleurs s'était faite plus douce, plus facile : le mariage, la paternité avaient, comme il arrive toujours, tempéré la vivacité intransigeante des convictions juvéniles. Un demi-scepticisme, une disposition d'âme plus accueillante et plus humaine allait, pour quelques années, succéder au farouche et amer dogmatisme que le jeune parnassien avait affiché jadis.

C'est, en dépit des retouches ultérieures, l'échantillon le plus complet et le plus significatif de sa première manière que M. France nous a livré en publiant son *Jean Servien*. Livre évidemment à demi autobiographique. C'est l'histoire douloureuse d'un fils d'artisan qui, ayant fait de bonnes études, l'âme trop pleine de désirs et de rêves, ne peut s'adapter aux prosaïques exigences de la vie pratique, et meurt, la tête trouée d'une balle pendant la Commune. Le héros ressemble à Jack et au petit Chose; il ressemble aussi à tel personnage de Jules Vallès; il ressemble surtout à M. France jeune; ce sont bien, à peine transposés, ses souvenirs d'enfance et de jeunesse que l'auteur met en œuvre, et les traits d'imagination sensuelle qu'il prête à son Jean Servien ont quelque chose de trop précis et de trop vécu pour avoir été inventés de toutes pièces. « Quel Dieu inepte et féroce avait muré dans la pauvreté son âme

pleine de désirs? [1] » Est-ce le fils du relieur, est-ce son biographe qui parle ainsi? La forme courte et rapide, plus nerveuse, plus *directe*, — le mot est d'Édouard Rod, — qu'elle ne l'est généralement chez M. France, annonçait un écrivain. « Œuvre d'un rare mérite [2] », disait Maxime Gaucher dans la *Revue Bleue*; et M. de Wyzewa nous a confié plus tard la très vive émotion que lui a procurée la lecture de ce livre [3] : il ne semble pas avoir eu beaucoup de succès.

Jocaste et *le Chat maigre*, deux longues nouvelles réunies en un seul volume, l'une un peu bien mélodramatique, l'autre trop caricaturale, laissent au lecteur une impression trop indécise pour s'imposer à son attention avec cette force et cette autorité qui classent d'emblée un écrivain et font que l'on s'attache désormais à lui. L'originalité réelle du talent perce dans certains épisodes et certains personnages; mais elle est trop composite, mêlée de trop d'éléments d'emprunt pour apparaître en pleine lumière; l'observation aiguë et d'ailleurs trop souvent ironique de la réalité est associée trop étroitement à la fantaisie, à la convention même, pour qu'un peu de gêne et de malaise ne se glisse pas dans les esprits, — ce sont les plus nombreux, — qui aiment dans les livres l'unité de ton, d'inspiration et de facture. Enfin il arrive à ce romancier qui se fera bientôt une réputation, généralement justifiée, de pureté classique, d'écrire des phrases comme celles-ci : « sous l'influence de l'excitation que ce sentiment imprimait à toutes ses facultés... » — « A mesure que ces faits élégants et tristes lui apparaissaient par suite d'un examen subjectif et d'une enquête intérieure [4]... » Mais toutes ces

1. *Les Désirs de Jean Servien*, éd. originale (Lemerre), p. 115; éd. actuelle (C. Levy), p. 132.

2. *Revue Bleue* du 15 juillet 1882.

3. Teodor de Wyzewa, *Nos maîtres*, Perrin, 1895, p. 216-217.

4. *Jocaste* et *le Chat maigre*, éditions actuelles, p. 122, 260. — L'édition originale est précédée d'une *Préface* qui a été supprimée depuis; cette *Préface* renferme une petite nouvelle intitulée *Andrée*, laquelle figure aujourd'hui, avec de curieux changements, dans *le Livre de mon ami*.

défaillances n'empêchent pas le général Télémaque d'être une invention bien réjouissante, et M. Fellaire de Sisac d'être un assez vivant fantoche, encore qu'il soit imité de certains personnages d'Alphonse Daudet. La figure la plus originale de ces deux récits, c'est peut-être celle de René Longuemarre, le carabin cynique et sentimental, sous les traits duquel l'auteur s'est évidemment peint lui-même, — nous savons par Robert de Bonnières qu'il s'occupait alors de physiologie, comme il s'était auparavant occupé d'archéologie préhistorique, — et qui sans aucun doute parle au nom de M. France quand il s'écrie : « Je prouverai que les stoïciens ne savent ce qu'ils disent et que *Zénon était un imbécile*. Vous ne connaissez pas Zénon, mademoiselle? Ne le connaissez jamais. Il niait la sensation. *Et tout n'est que sensation.* Vous aurez des stoïciens un aperçu exact et suffisant quand je vous aurai dit que c'étaient *des fous sans gaîté* qui méprisaient la douleur avec une affectation insipide [1]. » Le futur moraliste du *Jardin d'Épicure* n'a jamais été tendre pour les adversaires de ses doctrines.

Enfin, au mois d'avril 1881, paraissait *le Crime de Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut.* Quoique l'ouvrage ait été couronné par l'Académie, il ne me semble pas qu'il ait été, dans sa nouveauté, accueilli par la critique et le grand public comme il méritait de l'être [2]. Car il n'est pas bien

1. *Jocaste*, éd. actuelle, p. 4.

2. La 4ᵉ édition qui porte la mention « ouvrage couronné par l'Académie française » est de 1882. C'est dire qu'en une année (avril 1881 — mai 1832), et peut-être plus, il s'est vendu 1 500 exemplaires du livre. En 1896, il n'était parvenu qu'à la 27ᵉ édition. Aujourd'hui, il en est à la 133ᵉ. « La naïveté du savant, l'ingénuité de son âme, et sa bonté sont peintes d'une façon charmante, — disait le rapport académique. — Le récit est vif et l'intérêt soutenu. Si parfois le style tombe un peu dans la préciosité, sa facture en général, est plutôt bonne, élégante et correcte. L'Académie a voulu honorer par une récompense exceptionnelle une œuvre délicate et distinguée, exceptionnelle aussi peut-être. »

En ce qui concerne l'édition originale, les bibliophiles distinguent les exemplaires à couverture bleue, les plus recherchés, et les exemplaires à couverture jaune.

loin d'être un petit chef-d'œuvre, ce mince volume dont la grâce discrète et subtile est allée au cœur de tant de lecteurs. A le relire aujourd'hui, après trente années écoulées, le charme ne s'en est pas évaporé : il est aussi frais, aussi pénétrant qu'au premier jour. Et assurément, le livre n'est pas sans défauts : mais de quel chef-d'œuvre authentique ne pourrait-on en dire autant? Ce n'est pas, à proprement parler, un roman, ni même un livre : c'est la juxtaposition de deux longues nouvelles, de deux « épisodes » dont l'unique lien commun est d'avoir pour héros le même personnage, un vieux savant naïf, célibataire et philosophe : et le titre même de l'ouvrage ne s'applique qu'au second de ces épisodes. Il y a de plus des longueurs, des digressions, des invraisemblances, surtout dans la première version[1]. Et enfin l'on aurait pu souhaiter une originalité d'invention plus vive, moins d'imitations livresques[2], un contact plus permanent et plus direct avec la nature et avec la vie.

Mais, tout cela dit, que de choses il reste à admirer et à louer! Et d'abord, le sujet, si exactement adapté au talent et au tempérament de l'auteur. On se le rappelle : Sylvestre Bonnard, membre de l'Académie des Inscriptions, a eu, dans sa prime jeunesse, un amour malheureux : il retrouve orpheline, la petite fille de cette Clémentine aux boucles blondes et à la capote rose qui, jadis, l'a dédaignée : il l'enlève d'une pension équivoque où on l'exploite indignement, vend, pour la doter, sa bibliothèque constituée avec tant d'amour, et la marie à un jeune chartiste d'avenir. Cette donnée très simple, un peu romanesque, a permis à M. Anatole France non seulement de déployer toutes ses

1. M. Anatole France a publié en 1903 une nouvelle édition « revue et sensiblement modifiée » du *Crime de Sylvestre Bonnard*; la comparaison entre les deux textes serait fort intéressante à faire pour qui voudrait étudier les procédés de l'écrivain : un certain nombre de variantes sont motivées par le fait que, dans la dernière version, Jeanne Alexandre est devenue non pas la fille, mais la petite-fille de Clémentine.

2. Voyez sur *les Sources du « Crime de Sylvestre Bonnard »*, l'article de M. Henri Potez (*Mercure de France* du 1er mars 1910) et le livre déjà cité de M. Michaut.

qualités d'écrivain et de conteur, mais encore, mais surtout, de déguiser ou de dissimuler ses imperfections, et même de les utiliser et de les tourner en qualités véritables. C'est là le comble de l'art ou de l'habileté pour un auteur : les plus belles œuvres de la littérature ne sont-elles pas celles où l'écrivain, par une heureuse rencontre, s'est mis avec tous ses dons, portés à la suprême puissance, et avec le moins possible de ses défauts? Par exemple, il y a eu de tout temps, chez M. France, une tendance, souvent un peu désobligeante, à la gauloiserie et à la raillerie irréligieuse. Ici, dans *le Crime de Sylvestre Bonnard*, en cherchant bien, il n'est pas impossible d'en relever quelques légères traces; mais elles sont légères, elles sont rares, et, encore une fois, il faut bien chercher pour les trouver. D'autre part, l'art de la composition n'est pas sa qualité dominante; mais la forme qu'il a choisie, celle du journal intime, comporte une liberté d'allures qui l'autorise à ne point se faire violence. La langue très raffinée, toute nourrie de doctes réminiscences, qu'il parle, et qui, parfois, peut paraître un peu artificielle, est ici toute naturelle, et l'on ne saurait en vouloir à un vieil érudit de voir le monde et la vie à travers les livres, de tenir de longs discours fleuris et poétiques, et de parler souvent comme le vieil Homère. Enfin, l'ironie dont l'auteur de *Jocaste* s'est fait de tout temps, une habitude, peut-être dangereuse, a, dans *Sylvestre Bonnard*, une piquante raison d'être : elle convient excellemment à l'âge, à l'expérience, à l'humeur enjouée du héros; elle mêle à l'ingénuité de ses propos, à la candeur de ses actes, à la naïveté de ses sentiments je ne sais quelle grâce spirituelle qui en rehausse le prix; elle glisse comme un léger sourire dans les émotions qu'il éprouve et qu'il sait nous faire partager; et comme elle s'est dépouillée de toute amertume, nous pouvons en jouir sans remords.

M. France n'a pas été moins bien inspiré en choisissant comme héros de roman son Sylvestre Bonnard. Il est charmant, ce vieux garçon qui a fait « le rêve de sa vie » dans sa bibliothèque, entre son chat Hamilcar, « prince

somnolent de la cité des livres », et sa maussade et honnête gouvernante. Il ne se croit aucune imagination, et il parle comme un poète. Il se croit le cœur bien racorni par un demi-siècle de poudreuse érudition et d'existence solitaire; mais il est charitable, sensible à la pitié; mais il a gardé, tout au fond de lui-même, la chaste petite fleur bleue d'un sentiment exquis, d'un tendre et doux souvenir; et elle n'est pas séchée, la petite fleur bleue, et elle refleurit dès qu'il se laisse aller à ses rêves. Et quand il a retrouvé la petite-fille de Clémentine, pour assurer le bonheur de cet enfant, ce faux égoïste change toutes les habitudes de sa vie, devient hardi et résolu, lui si timide, et vend, presque sans hésitation, tous ses chers vieux livres « acquis au prix d'un modique pécule et d'un zèle infatigable ». Oui, il est charmant, ce Bonnard, et il est très vivant. Et il l'est, parce qu'il est, pour une large part, copié sur l'auteur lui-même. Sylvestre Bonnard, c'est M. Anatole France, non pas tout entier, ni tel qu'il était alors, mais tel qu'à ses meilleurs moments il s'imaginait qu'il pourrait être à trente années de là, et tel aussi qu'il avait été dans le passé. Là encore, le rêve, la fantaisie, prolongent la réalité vécue, et s'y mêlent en de si exquises proportions que l'impression d'ensemble, bien loin d'en être heurtée, en est rendue plus richement nuancée et plus poétiquement complexe.

Et ce n'est pas seulement sa propre personne morale, ce ne sont pas seulement ses propres souvenirs d'enfant, d'adolescent ou d'homme mûr que M. Anatole France prête à son héros, c'est sa philosophie. Cet aimable récit n'est pas simplement l'œuvre d'un conteur original, d'un artiste délicat; c'est l'œuvre d'un homme qui a beaucoup lu, qui s'est attardé aux ouvrages des philosophes, même contemporains, et qui a longuement réfléchi sur le monde et sur la vie. A chaque instant, et d'une façon souvent inattendue, il nous ouvre des vues, des aperçus sur toute sorte de questions morales ou métaphysiques. Si sur quelques points de détail, ses convictions d'antan ont été ébranlées, si, par exemple, il professe maintenant un très curieux

scepticisme historique, le fond de sa pensée sur les choses et sur l'homme n'a guère changé, et il nous l'insinue sous les plus divers prétextes. Seulement, comme il est maintenant en veine d'indulgence, de douceur et même d'optimisme, au lieu de nous présenter sa philosophie sous son aspect farouchement ironique et même cruel, il nous en découvre l'aspect tendrement mélancolique et même consolant. Peu s'en faut même que, par une ingénieuse équivoque, il ne se rallie, en dernière analyse, à la robuste et confiante sagesse des simples :

D'où vous êtes aujourd'hui, Clémentine, dis-je en moi-même, regardez ce cœur maintenant refroidi par l'âge, mais dont le sang bouillonna jadis pour vous, et dites s'il ne se ranime pas à la pensée d'aimer ce qui reste de vous sur la terre. *Tout passe,* puisque vous avez passé; *mais la vie est immortelle*; *c'est elle qu'il faut aimer dans ses figures sans cesse renouvelées. Le reste est jeu d'enfants*, et je suis avec tous mes livres comme un petit garçon qui agite des osselets. Le but de la vie, c'est vous, Clémentine, qui me l'avez révélé [1].

Et l'on se rappelle les dernières lignes du livre, que M. Jules Lemaître ne pouvait jamais lire « sans un grand désir de pleurer » :

Dieu vous bénisse, Jeanne, vous et votre mari, dans votre postérité la plus reculée. *Et nunc dimittis servum tuum, Domine.*

Resterait à savoir si la simple adoration de la vie immortelle dans ses figures mortelles et sans cesse renouvelées conduit bien à une conclusion de ce genre. Mais que M. France ait failli ou paru le croire un instant, c'est la seule chose qui importe en ce moment.

Un joli conte bleu, *Abeille*, d'intéressantes impressions de voyage, *En Alsace*, — elles n'ont pas été recueillies en volume, — enfin le *Livre de mon ami* suivirent *le Crime de Sylvestre Bonnard. Le Livre de mon ami* est, pour une large

1. *Le Crime*, etc., éd. originale, p. 131. Le texte a été un peu modifié dans les éditions actuelles.

part, sous une forme à peine romancée, un délicieux recueil de souvenirs d'enfance : on peut y puiser à pleines mains, — et nous n'avons pas manqué de le faire, — pour retracer la biographie morale, et même matérielle, de son auteur. M. Anatole France a l'art et la vocation de se raconter lui-même. Le jour où il voudrait écrire ses *Mémoires*, il n'aurait guère qu'à copier et à extraire nombre de pages de presque tous ses livres.

« Je suis, écrivait-il au début du *Livre de mon ami* (1885), je suis au milieu du chemin de la vie, à supposer ce chemin égal pour tous et menant à la vieillesse. » Ses écrits jusqu'alors s'étaient succédé sans hâte, sans fièvre. Ils lui avaient conquis l'attention, l'estime, la sympathie, et même l'admiration des connaisseurs et des lettrés, ainsi qu'en témoignent les articles contemporains de M. Maurice Barrès à *la Jeune France*[1], de Robert de Bonnières au *Figaro*

1. Maurice Barrès, *les Hommes de la Jeune France : Anatole France* (*la Jeune France* du 1er février 1883, p. 589 610). Cet article, qui avait été inspiré par la lecture de *Sylvestre Bonnard*, « ce petit chef-d'œuvre de grâce, d'émotion délicate, de fine analyse, qui demeure l'expression parfaite d'un art nouveau tout original en notre pays », est, je crois, le premier article de M. Barrès. Il a été réimprimé dans une brochure, devenue extrêmement rare (Charavay, 1883). Cette étude d'un jeune homme de vingt ans n'est assurément pas exempte de quelques naïvetés, mais elle est fort intéressante, au moins comme témoignage, et déjà toute pleine de talent. Citons-en quelques lignes : « Le talent de France ne pouvait dégager ses ailes délicates qu'à la chaleur du foyer domestique.... Devant la femme il s'incline, grave, attentif, la tête découverte ; en elle il voit non l'idole, non le jouet, mais la mère de l'avenir.... La volupté n'agite jamais ses vers ; ils retombent sur elle et la voilent de longs plis gracieux.... Amoureux de l'étrange, du bizarre même, dévot de toutes les audaces, nous abordons peut-être indiscrètement cette œuvre qui, semblable à une jeune femme vêtue de soleil, allonge auprès d'un volume ouvert ses lignes harmonieuses, ses teintes fugitives, et songe, sous un voile fait de sourire, au passé qu'elle n'a pu revivre, à l'avenir où elle se veut survivre. En elle, toute émotion témoigne une chaste sensibilité, chaque parole, une exquise délicatesse.... Ces phrases délicates, enlaçantes, qui font sourire juste pour refouler une larme, pour désarmer une indignation, et préoccupées avant tout d'exactitude, ne troublent jamais plus par l'émotion la netteté de notre intelligence qu'un souffle ne ternit une glace. Style distingué qui retombe le long de l'idée en plis nets et gracieux, sans entraver la marche,

et de M. Jules Lemaître à la *Revue Bleue*; en raison de leur nature même, ils n'avaient pas, ou ils n'avaient guère touché le grand public, celui qu'on atteint par le livre à gros succès et à gros tirage, ou par la grande revue, et, plus sûrement peut-être encore, par le journal. C'est à ce moment-là, — mars 1886, — qu'au *Temps* où il avait déjà, de loin loin, donné quelques articles, M. Anatole France fut chargé d'une chronique régulière, d'abord sur *la Vie à Paris*, puis sur *la Vie littéraire*. La gloire dont il rêvait tout enfant allait maintenant lui venir.

VI

C'est une dure tâche, quand on veut la bien remplir, que de suivre au jour le jour, dans une revue ou dans un journal, le mouvement littéraire. D'abord, pour un livre qu'on a cru devoir retenir, et dont on parlera, il en faut lire au moins dix dont on ne parlera pas. D'autre part, le livre dont on veut parler, il ne suffit pas d'en feuilleter la préface ou la table des matières; il faut le lire à fond, la plume à la main, et souvent le relire. Si c'est une œuvre d'imagination, il faut, pour la bien comprendre et la juger avec exactitude, pouvoir la « situer » dans l'œuvre totale de son auteur, dans l'histoire du genre auquel elle appartient, dans l'ensemble de la production contemporaine : de là, pour préciser des impressions trop vagues ou des souvenirs trop effacés, bien des lectures parallèles ou convergentes. S'il s'agit d'un livre d'histoire ou de critique, il faut, pour en éprouver la solidité, étudier le sujet qu'il traite, et refaire une partie, plus ou moins considérable,

sans rechercher d'autres ornements que les impressions du lecteur; *style savant qui converse à toute heure avec les plus exquis des anciens, les plus savants des modernes, et dédaigne de s'en vanter*, style loyal qui, à force d'énergie, saisit, comme en se jouant, le mot propre et met en fuite la tourbe tentatrice des épithètes et des métaphores; n'est-ce pas que nous y retrouvons ce même principe, le premier et le dernier de l'art, que toute œuvre, jusqu'au moindre détail, doit être atterie en harmonie avec la figure qui en fait le sujet? »

du travail auquel l'auteur s'est livré. Cela fait, le labeur de la rédaction commence. Il s'agit, en quelques pages, de donner à des lecteurs qui ne l'ont pas lu, dont beaucoup ne le liront jamais, une idée à la fois rapide, vivante et exacte du livre qu'on leur présente, de leur en signaler les qualités et les défauts, l'intérêt, la valeur et la portée, de définir avec précision la nature du talent qu'il exprime, de porter enfin sur l'œuvre et sur l'auteur un jugement motivé, impartial, pénétrant, qui puisse s'imposer au public, et même éclairer l'écrivain sur lui-même. Et l'article à peine paru, il faut recommencer sur de nouveaux frais, et en préparer un autre....

Oui, rude métier, quand on y songe, et qui exige de celui qui s'y voue un scrupule de conscience, une ardeur au travail, des réserves de connaissances et d'idées, une fraîcheur, une ouverture et une promptitude d'esprit, une fertilité de plume et un talent de style dont bien peu d'hommes de lettres sont capables. C'est d'ailleurs à ce prix que l'on atteint, que l'on conquiert et que l'on conserve ce quelque chose d'extrêmement rare qui s'appelle l'autorité critique. Et que l'on ne dise pas que cet idéal est chimérique et inaccessible. Ne parlons pas de nos critiques contemporains qui, évidemment, le réalisent presque tous. Parmi les morts, je n'en vois guère que quatre, mais j'en vois quatre, qui aient su l'atteindre : Sainte-Beuve, Émile Montégut, Scherer et Brunetière. Pour apprécier les *Lundis* à leur réelle valeur, il faut songer qu'ils paraissaient *tous les huit jours* dans *le Constitutionnel* ou dans *le Temps*, et l'on sait toute la peine que chacun d'eux coûtait à leur auteur. Je comprends ceux qui veulent faire de Sainte-Beuve le modèle idéal et le patron du vrai critique.

En succédant, à vingt ans d'intervalle, à Sainte-Beuve dans la chronique littéraire du *Temps*[1], M. Anatole France n'a pas conçu sa tâche avec tous les scrupules de « béné-

1. La première chronique régulière de M. France au *Temps*, sur la *Vie à Paris*, est du 21 mars 1886. Les chroniques sur *la Vie littéraire* ont commencé le 16 janvier 1887.

dictin » qu'avait eus son devancier; mais il en a retenu quelques-uns. Lui aussi, il estimait que « tout ce qui est d'intelligence générale et intéresse l'esprit humain appartient de droit à la littérature ». Et comme il avait déjà derrière lui un long passé, trop peu connu, de critique, il avait pu longuement réfléchir à son art, et non seulement élaborer, mais même formuler la conception qui sera de tout temps la sienne. En commençant, au mois de mai 1870, dans le *Bibliophile français* une chronique sur les *Livres du mois*, il écrivait :

La belle société du XVIIe siècle avait un mot délicieux de louange discrète pour désigner les personnes avec lesquelles elle se plaisait à avoir commerce. On disait alors d'un homme qui savait les bienséances et avait un souci des choses de l'esprit que c'était un *honnête homme*. Racine était un très honnête homme qui faisait de beaux vers; aussi allait-il au Louvre, bien qu'il fût de naissance médiocre. Il fallait, pour être honnête homme, avoir un sentiment délicat du beau, qui est le charme de la vie. Bien que notre siècle ait fait des honnêtes gens à meilleur marché, il en possède, Dieu merci! certains qui sont tels que M. de la Rochefoucauld ou Mlle de Scudéry les eussent souhaités. Les honnêtes gens du XVIIe siècle, hommes de loisir, lisaient et écrivaient de longues lettres sur les nouveautés littéraires; nos honnêtes gens (en conservant à ce titre sa belle acception ancienne) écrivent moins de lettres, et lisent plus d'articles. Il me semble qu'écrire dans une revue comme *le Bibliophile français, c'est s'entretenir avec eux, et que c'est à eux qu'il faut s'efforcer de ne point déplaire.*

Nous ne pensons pas qu'une revue des livres du mois *puisse être autre chose qu'une causerie tenue avec le ton qu'exigent les sujets, mais dégagée de tout système et de toute théorie.*

Un travail de ce genre gagnera, ce nous semble, en charme et en sincérité, à exprimer les idées et les impressions par le menu, à l'aventure, sans lien esthétique apparent. Si le critique a une manière de voir, bonne ou mauvaise, qui lui soit propre, le sentiment général se dégagera de soi-même, sans qu'il soit besoin de formules.... Nous aurons bien soin de ne présenter aux lecteurs que des livres dignes de leur intérêt.

Au reste, nous croyons que cet intérêt s'étend sur le tout domaine des lettres et des arts. En ce temps-ci, où les littéra-

teurs sont volontiers plastiques, et les artistes parfois très littéraires, il n'y a plus guère de cloisons entre les arts, et un critique, pour bien parler des livres, doit fréquenter les musées presque autant que les bibliothèques. Nous passerons donc, à l'occasion, de l'histoire aux beaux-arts, et des beaux-arts à la poésie, et le titre de *Bibliophile français* qui viendra s'inscrire à chaque verso de nos pages ne nous frappera d'aucun scrupule dans nos divers entretiens, mais nous rappellera, au contraire, que *tout livre digne de ce nom est ouvert à notre amour ou à notre curiosité*[1].

Il me semble que jamais M. France, même dans ses *Préfaces* de la *Vie littéraire*, n'a mieux exprimé sa manière de concevoir et de pratiquer la critique des livres du jour : c'est, pour la définir d'un mot, la libre causerie d'un honnête homme sur les ouvrages de l'esprit. Cette méthode, — si c'en est une, — avec certains inconvénients, offre bien des avantages. Elle en offre surtout dans le cas de M. France, qui est avant tout un esprit *discursif*, aussi peu régulier et systématique que possible, et qui vaut surtout quand on lui laisse tout son jeu et toute son ouverture. Et d'abord, pour le style. Dès ses toutes premières « causeries » littéraires, il trouvait, pour traduire ses « impressions », une forme charmante, souvent un peu poétique, et dont la vivacité originale n'avait jamais mieux son emploi que lorsqu'il s'agissait de caractériser un poète. Sur les *Poèmes saturniens* de Verlaine : « C'est tournoyant, vertigineux, fou et grave.... La Muse, comme une belle femme, doit avoir le col flexible et les reins souples, mais il est inutile qu'elle prenne à chaque instant ses talons avec ses dents, comme il est d'usage parmi les acrobates[2]. » Sur le *Reliquaire*, de Coppée : « Ce qui est à lui, c'est un sentiment de douce mélancolie que voile vaporeusement le tissu très serré de sa poésie ; M. Coppée a le rare talent, tout en peignant très solidement des scènes et des paysages, de les estomper délicieusement avec le je ne sais quoi qui

1. *Le Bibliophile français*, mai 1870 (non recueilli en volume).
2. *Le Chasseur bibliographe*, février 1867 (non recueilli en volume).

est le charme et qui est le rêve, cette chose sympathique et communicative, au point que, quand on lit, on croit qu'elle vient de soi, et que c'est soi qui la met[1] ». Sur les *Intimités*, du même Coppée : « Une vingtaine de poésies au crayon, sans ordre, sans lien, pleines de naïveté et de science, exquises, gardent ces souvenirs comme autant de bouquets de violettes séchées dans le tiroir qu'ils ont parfumé[2]. » Sur l'abbé Cotin, enfin : « Vous fûtes très libidineux, cher abbé; de plus, vous fûtes très sot et, à ce titre, vous étiez très digne d'entrer dans la galerie des « grotesques d'autrefois », que M. Larousse vient d'inaugurer par votre portraiture de main de maître, très exactement, et pourtant très finement, qu'il dessina avec le sourire discret d'un honnête homme qui fustige un maître sot comme vous[3]. »

Et l'on pense bien que ces juvéniles qualités de style n'ont fait que s'affiner et se développer avec les années. Il suffit d'ouvrir au hasard un volume de *la Vie littéraire*, pour rencontrer, avec de piquantes et neuves formules, une de ces pages ingénieuses, brillantes, vivement enlevées, qui dénotent l'écrivain de race. « Une pauvre petite âme sombre de ouistiti voleur et amoureux[4] » : est-il possible de mieux définir la Fatou-Gaye de Loti? « Les *Géorgiques* de la crapule[5] » : le mot est dur; mais ne qualifie-t-il pas comme il convient *la Terre* de Zola? Et que dites-vous de cette façon d' « attaquer » un article? « Oui, je les appellerai tous! diseurs de fabliaux, de lais et de moralités, faiseurs de diableries et de joyeux devis, jongleurs et vieux conteurs gaulois, je les appellerai et les défierai tous! Qu'ils viennent, et qu'ils confessent que leur gaie science ne vaut pas l'art savant et délié de nos conteurs modernes![6] »

1. *Le Chasseur bibliographe*, février 1867 (non recueilli en volume).
2. *Gazette bibliographique*, 20 avril 1868 (non recueilli en volume).
3. *L'Amateur d'autographes*, 1er mai 1867, p. 143 (non recueilli en volume).
4. *La Vie littéraire*, t. Ier, p. 359).
5. *Id.*, *ibid.*, p. 235.
6. *Id.*, *ibid.*, p. 41.

Et quel est enfin l'écrivain français qui ne voudrait avoir écrit la page que voici?

Au milieu de l'éternelle illusion qui nous enveloppe, une seule chose est certaine, c'est la souffrance. Elle est la pierre angulaire de la vie. C'est sur elle que l'humanité est fondée, comme sur un roc inébranlable. Hors d'elle, tout est incertitude. Elle est l'unique témoignage d'une réalité qui nous échappe. Nous savons que nous souffrons, et nous ne savons pas autre chose. Là est la base sur laquelle l'homme a tout édifié. *Oui, c'est sur le granit brûlant de la douleur, que l'homme a établi solidement l'amour et le courage, l'héroïsme et la pitié, et le chœur des lois augustes, et le cortège des vertus terribles ou charmantes.* Si cette assise leur manquait, ces belles figures sombreraient toutes ensemble dans l'abîme du néant. L'humanité a la conscience obscure de la nécessité de la douleur. Elle a placé la tristesse pieuse parmi les vertus de ses saints. Heureux ceux qui souffrent, et malheur aux heureux! Pour avoir poussé ce cri, l'Évangile a régné deux mille ans sur le monde[1].

Évidemment, quand on écrit ainsi, on est un peu excusable de ne pas concevoir son métier de chroniqueur comme le commun des critiques. Si M. France s'astreignait à toujours rendre compte bien sagement des livres dont il parle, il se priverait, et nous priverait, de bien des jolies pages, des échappées ingénieuses ou brillantes où se laisse entraîner sa verve. C'est un fantaisiste, et il suit sa fantaisie partout où elle le conduit. Le sujet pour lui n'est qu'un prétexte, et s'il lui arrive de le traiter quelquefois, il aime encore mieux « *s'amuser seulement un peu tout autour*[2] ». Anecdotes, souvenirs personnels, confidences, rapprochements imprévus, paraboles, rêveries, évocations pittoresques, portraits, digressions philosophiques ou morales, tout lui est bon, quand il n'est pas disposé à parler d'un livre, pour esquiver l'objet même de son article. Encore une fois, cette liberté d'allures est charmante, et, à lire chacune des chroniques de M. Anatole

1. *La Vie littéraire*, t. I, p. 335.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 293.

France dans le journal même où elles paraissaient, on éprouvait une rare et fine jouissance, indéfiniment renouvelée. Faut-il avouer cependant que ces chroniques mises bout à bout et recueillies en volumes perdent un peu à être relues d'une manière suivie? Ce procédé de digression perpétuelle est fatigant à la longue, et bien loin de donner l'impression, qu'il poursuit trop visiblement, de la variété, c'est l'impression de monotonie qu'il produit assez vite. Et puis, s'il y a des sujets qui comportent des « diversions » plus intéressantes que le sujet lui-même, il en est d'autres qui les admettent plus malaisément. « Faut-il essayer de vous rendre l'impression que j'ai éprouvée en lisant ce deuxième volume de l'*Histoire d'Israël*? Faut-il vous montrer l'état de mon âme quand je songeais entre les pages? C'est un genre de critique pour lequel, vous le savez, je n'ai que trop de penchant[1]. » Et certes, nous pourrions être curieux de l'état d'âme de M. France, — si d'ailleurs nous ne connaissions pas de longue date l'histoire de sa vieille Bible d'enfant qu'il va nous raconter longuement une fois de plus; mais peut-être le sommes-nous plus encore du livre de Renan, du grand sujet qu'il y traite, et du jugement qu'il convient de porter sur l'historien. Tout ce que Brunetière, à ce propos, dans une controverse célèbre[1], a objecté à l'auteur de *la Vie littéraire* reste vrai, et il ne me semble pas que M. France y ait véritablement répondu. Car, quand il serait prouvé, comme le prétend ce dernier, qu' « on ne sort jamais de soi-même », il n'en est pas moins certain qu'il faut faire effort pour sortir de soi : il n'y a pas plus de critique qu'il n'y a de morale sans cela. Dussions-nous, finalement, retomber sur nous-mêmes, l'effort que nous aurons fait, suivant la belle formule de Taine, « pour ajouter à notre esprit tout ce qu'on peut puiser dans les autres esprits » n'aura pas été vain : notre « subjectivisme » en sera moins étroit, et notre « impressionnisme » plus élevé, plus riche, plus désintéressé.

1. *La critique impressionniste* dans les *Essais sur la littérature contemporaine* (C. Lévy, 1892).

Discutable comme procédé critique, la méthode de M. France reprend une partie de ses avantages quand on la considère comme un simple moyen d'expression artistique. Au fond, chacun fait la théorie de son propre talent, et, sauf de bien rares exceptions, nos idées générales ne sont guère que la projection, en dehors de nous, de nos tendances instinctives. Né artiste, conteur, romancier, poète, et non pas critique, — Brunetière l'avait fort bien vu, — M. Anatole France défend les droits de son originalité et de sa fantaisie d'artiste; et envisagées comme de légères œuvres d'art, ses chroniques ont bien de la saveur et bien de la grâce. Si, d'autre part, elles ne nous renseignent pas toujours comme nous le voudrions sur les « livres du jour », elles nous renseignent abondamment sur le critique, sur ses idées littéraires ou philosophiques, sur ses dispositions morales. S'il est faux que la critique soit « une espèce de roman à l'usage des esprits avisés et curieux », et donc « une autobiographie », que « le bon critique soit celui qui raconte les aventures de son âme au milieu des chefs-d'œuvre [1] », quand il s'agit d'un esprit aussi « avisé et curieux » que M. France, cette conception, d'ailleurs illégitime, a son intérêt, — tout au moins pour un autre critique. En lisant d'un peu près les chroniques de l'auteur de *Thaïs*, on arrive à le connaître presque tout entier, et plus à fond peut-être qu'à travers tous ses autres livres.

Et d'abord, il nous y révèle la nature de son goût. Je ne saurais, je crois, mieux définir ce dernier qu'en le rapprochant de celui de Sainte Beuve. Chez les deux écrivains, même souci de la nuance, même amour de la mesure, de l'équilibre, de l'harmonie, de l'élégance discrète, de la simplicité ornée, même goût des « *coteaux modérés* ». Pour tout dire, l'un et l'autre sont des humanistes, des classiques. M. France nous l'a déclaré en propres termes [2], et même s'il ne nous l'avait pas dit, nous aurions pu le

1. *La Vie littéraire*, t. II, p. III.

2. « Je me suis entêté dans ma littérature, et je suis resté un classique. » (*Le Livre de mon ami*, p. 152.)

deviner à la qualité de sa langue, à l'espèce de ses sympathies littéraires. Il s'est vanté un jour de n'avoir « jamais médit de Nicolas[1] », et il est évident que Racine et La Fontaine remplissent exactement tout son idéal esthétique : Racine, « le maître souverain en qui réside toute vérité et toute beauté[2] », et en l'honneur duquel il entonnait récemment un véritable dithyrambe, et La Fontaine, qu'il a commenté si finement, et qu'il a proclamé « le plus Français de nos poètes[3] ». Le dirai-je? Je ne suis pas sûr que ce classicisme foncier ne puisse être accusé de quelque étroitesse. Il y a d'autres classiques que ceux que M. France idolâtre! Je ne me souviens pas que jamais il ait parlé de Bossuet écrivain comme Sainte-Beuve lui-même en a plus d'une fois parlé; il ne me semble pas qu'il admire Molière aussi profondément que l'auteur des *Lundis* l'admirait[4]; et s'il reconnaît « la perfection de l'art » dont témoignent les *Provinciales*, c'est pour tenir, aussitôt après, sur l'apologiste des *Pensées* des propos bien étranges[5]. Il a sur Corneille des mots d'une ironie un peu bien dure, et, à mon gré, injuste; et dire du « bonhomme » qu'il n'est, près de Racine, « qu'un habile déclamateur[6], » c'est peut-être pousser un peu bien loin l'amour du naturel et de la commune vérité psychologique. La grandeur est aussi dans la nature, et, sous prétexte d'atticisme, il ne faut pas la proscrire de l'art.

Ce fond du tempérament littéraire explique assez bien l'attitude qu'a prise M. France à l'égard des diverses écoles qui se sont succédé chez nous depuis la fin du XVIIe siècle. Du XVIIIe siècle il accepte et goûte à peu près tout, sauf

1. *La Société d'Auteuil et de Passy*, conférence, C. Lévy, 1894, p. 10.

2. *L'Homme libre*, 5 mai 1913.

3. *Temps* du 7 octobre 1888. Cf. *Fables de La Fontaine*, avec une *Notice sur La Fontaine* et des notes par Anatole France. Lemerre, 1883 (p. XII, XXXIX, XLIII, XLIV).

4. « O doux et grand Racine.... Je ne sais si Molière lui-même est aussi vrai que vous. » (*L'Homme libre, art. cit.*).

5. *La Vie littéraire*, t. IV, p. 215-222.

6. *L'Homme libre, art. cit.* — Cf. *Vie littéraire*, t. IV, p. 112-113.

Rousseau, qu'il ne peut sentir; et l'on sait qu'il est nourri de Voltaire, de Diderot et des petits romanciers leurs contemporains. S'il n'aime pas ce « Jean fesse[1] » de Rousseau, c'est que celui-ci est le père du romantisme, c'est qu'il est en grande partie responsable de ce débordement d'imagination et de sensibilité qui, plus d'un demi-siècle durant, va envahir la littérature, et qui offusque sa claire, mesurée et peut-être un peu courte raison classique. Parmi les grands poètes romantiques, sa sympathie va à ceux que le classicisme pourrait le plus aisément revendiquer, à Lamartine, à Musset, à Vigny. Au contraire, et à plus d'une reprise, il a été très dur pour Hugo : « Victor Hugo est démesuré parce qu'il n'est pas humain.... Il vécut ainsi de sons et de couleurs, et *il en soûla le monde*[2]. » Dans son opuscule sur *Vigny*, il disait déjà d'Olympio : « Le sang bouillonne avec trop de fracas dans sa tête, pour que ses oreilles puissent percevoir *au milieu de ce vacarme intérieur* les bruits du passé. » S'il s'est enrôlé dans le Parnasse, c'est que la nouvelle école avait, par réaction contre le romantisme, restauré plus d'un des principes de l'art classique, entre autres ce culte de la forme dont il ne s'est, pour sa part, jamais départi. Et d'autre part il a traité sans indulgence les naturalistes, — exception faite pour le classique Maupassant, — et les décadents. Mais comment, tel que nous le connaissons, aurait-il pu goûter le « gros talent », les truculences et les grossièretés d'un Zola, ou les écrivains, à demi barbares, qui menaçaient de troubler dans son cours la limpide clarté du génie français?

C'est dans ces dispositions d'esprit que M. France a examiné et jugé, — car il juge, plus souvent qu'il ne prétend, — les productions contemporaines; c'est au nom de cet idéal d'art qu'il rejette « hors de la littérature », — on se rappelle avec quelle terrible ironie, — les romans de M. Ohnet, ou qu'il exalte les livres de Renan. Mais comme il est d'esprit très souple, et qu'il se pique volontiers de

1. *Les Dieux ont soif*, p. 148.
2. *Vie littéraire*, t. Ier, p. 115. — Cf. *Alfred de Vigny*, p. 49-50.

tout comprendre, il a fini par accepter et presque par goûter quelques-unes des formes d'art auxquelles il avait été d'abord le plus réfractaire. Après avoir médit du symbolisme, il ira jusqu'à prendre plaisir aux vers de Mallarmé. Après avoir, dans un article célèbre, dit de Zola : « Son œuvre est mauvaise, et il est un de ces malheureux dont on peut dire qu'il vaudrait mieux qu'ils ne fussent pas nés, » il s'est peu à peu accoutumé à l'odeur des écuries d'Augias, et, avant même les apologies trop intéressées d'aujourd'hui, — M. G. Michaut l'a fort bien montré, — « regrettant un peu ses colères », il rendait justice au talent du romancier, à « sa brutale épopée pleine de grands tableaux ».

C'est que le dogmatisme intransigeant et sectaire, — celui-là même qui traduit le plus spontanément ses manières naturelles de penser et de sentir, — n'est pas une attitude, nous l'avons déjà observé, où M. France se guinde très longtemps. Il est assez intelligent pour se déprendre de ses impressions irréfléchies, pour essayer d'entrer dans une pensée étrangère et contredisante. Et surtout, peut-être, il est trop voluptueux pour ne pas se prêter à toutes les formes de la vie et de l'art, pour ne pas essayer de cueillir dans chacune d'elles l'âme de plaisir qu'elles recèlent. De là cet universel dilettantisme dont il a fait si souvent la théorie, et qu'il a, généralement, assez bien mis en pratique. De là cette aimable indulgence qu'il professe, non pas toujours, mais communément, à l'égard des hommes et des œuvres qui ne choquent pas trop vivement ses tendances personnelles. De là enfin ce scepticisme souriant qu'il affecte à l'égard de presque toutes les doctrines qui se présentent à sa pensée, et qu'il a su manier avec une telle maîtrise que, longtemps, on a voulu voir dans cette attitude le trait distinctif de sa physionomie morale.

Mais ce n'était bien là, — on n'allait pas tarder à s'en apercevoir, — qu'une attitude, une attitude superficielle, et toute provisoire, et dont lui-même n'était pas dupe. D'abord, il n'y a pas de scepticisme complet. M. France

lui-même s'y est efforcé, sans succès. « J'ai regardé, je l'avoue, nous dit-il, plus d'une fois du côté du scepticisme absolu. Mais je n'y suis jamais entré ; j'ai eu peur de poser le pied sur cette base qui engloutit tout ce qu'on y met. J'ai eu peur de ces deux mots d'une stérilité formidable : je doute. Leur force est telle que la bouche qui les a une fois convenablement prononcés est scellée à jamais et ne peut plus s'ouvrir. Si l'on doute, il faut se taire ; car quelque discours qu'on puisse tenir, parler, c'est affirmer. Et puisque je n'avais pas le courage du silence et du renoncement, j'ai voulu croire, j'ai cru. J'ai cru du moins à la relativité des choses et à la succession des phénomènes [1]. »

Il a cru, nous le verrons, à d'autres choses encore. Mais nous voilà bien avertis. Nous ne croirons pas trop au scepticisme foncier de M. Anatole France. S'il consent bien, par « honnêteté », à ne pas contredire les idées qu'il ne partage pas, si, par nonchalance, par ironie quelquefois, par parti pris d'indulgence, par virtuosité dialectique et par une sorte de sensualité intellectuelle, il a l'air d'accepter, d'accueillir et de faire siennes des doctrines qu'il combattra très violemment plus tard, les réserves ne sont jamais bien loin, et d'ailleurs il accueillera aussi, et même plus facilement, des doctrines toutes contraires. Son choix n'est pas encore fait, ou, s'il est fait intérieurement, l'écrivain n'éprouve pas le besoin de le faire publiquement connaître. Aussi rien n'est plus facile que de le prendre en flagrant délit de contradiction, et que d'opposer l'une à l'autre telle ou telle de ses pages. Par exemple, à propos de la bénédiction d'une barque : « Pour moi, dira-t-il, j'entendrai résonner longtemps dans ma mémoire le *Te Deum* qui appelle sur la barque d'un pêcheur la bénédiction divine [2]. » Une autre fois, il se fera l'apologiste des religieuses [3], ou encore il flétrira comme il convient le

1. *Vie littéraire*, t. III, p. x-xi.
2. *La Vie à Paris*, *Temps* du 29 août 1886 (non recueilli en volume).
3. *La Vie à Paris*, *A propos des sœurs*, *Temps* du 31 octobre 1886 (non recueilli en volume).

fanatisme de « nos radicaux », des « sectaires » qui veulent proscrire le nom de Dieu des ouvrages scolaires, et font à « l'idéal de tant de personnes respectables » une guerre « méchante », « maladroite » et « stupide [1] ». Ailleurs enfin, il se révèle à nous comme un lecteur fervent de l'*Imitation*, et il nous apprend qu'il y a dans son exemplaire de « ce livre délicieux » des pages qui « s'ouvrent toutes seules [2] ». Et c'est le même homme qui écrira : « J'aurais plusieurs reproches à faire aux moines. J'aime mieux dire tout de suite que je ne les aime pas beaucoup [3] », ou encore, à propos de saint Antoine : « Cet homme seul commande une innombrable armée, *une armée obéissante, ignorante et féroce, trois fois invincible* [4]. » « La philosophie du XVIIIe siècle, dira-t-il ailleurs, avait affranchi les intelligences [5]. » Et l'éloge des contemporains de Voltaire revient souvent sous sa plume : « Ils surent s'affranchir des vaines terreurs, déclare-t-il; *ils eurent l'esprit libre, et c'est là une grande vertu* [6]. » « Quel siècle! s'écriera-t-il enfin. Le plus hardi, le plus aimable, *le plus grand* [7]! » Michelet, comme on voit, n'aurait pas mieux dit.

Chose curieuse! cet amoureux du XVIIIe siècle n'est point pacifiste, et il honore — quelquefois — les vertus guerrières. Dans ces chroniques où il aborde les sujets les plus divers, passant d'un *Dialogue entre la dame qui porte un roman de Bourget dans son manchon et l'auteur sur le roman psychologique*, à un *Essai d'une chronique spirituelle*, ou à *M. Drumont et la question juive*, il en vient, un jour, à parler de la Revue du 14 juillet, et il nous avoue qu'il a été « amusé, enchanté, touché, ravi ». « Aussi, s'écrie-t-il, c'est quelque chose d'admirable qu'une armée! Songez donc! Tant de cœurs réunis dans une seule pensée! Une telle force et si bien

1. *Vie littéraire*, t. II, p. 315-316.
2. *Id.*, t. Ier, p. 348-349.
3. *La Vie à Paris*, *Temps* du 29 août 1886 (non recueilli en volume).
4. *Vie littéraire*, t. II, p. 226.
5. *Vie littéraire*, t. Ier, p. 324.
6. *Vie littéraire*, t. II, p. 160.
7. *Id.*, *ibid.*, p. 236.

contenue! Un si bel ordre! Un organisme si admirablement combiné pour produire du courage avec de l'obéissance! Quoi de plus beau? » Et il ajoute ces paroles remarquables et profondes :

Les vertus militaires! elles ont enfanté la civilisation tout entière. Industrie, arts, police, tout sort d'elles. Un jour, des guerriers armés de lances de silex se retranchèrent avec leurs femmes et leurs troupeaux derrière une enceinte de pierres brutes. Ce fut la première cité. Ces guerriers bienfaisants fondèrent ainsi la patrie et l'État; ils assurèrent la sécurité publique; ils suscitèrent les arts et les industries de la paix, qu'il était impossible d'exercer avant eux. Ils firent naître peu à peu tous les grands sentiments sur lesquels l'État repose encore aujourd'hui; car, avec la cité, ils fondèrent l'esprit d'ordre, de dévouement et de sacrifice, l'obéissance aux lois et la fraternité des citoyens. Voilà ce qu'a fait l'armée quand elle n'était composée que d'une poignée de sauvages demi-nus. *Depuis, elle a été l'agent le plus puissant de la civilisation et du progrès.* L'épée a toujours donné l'empire aux meilleurs.... On se plaint que l'armée, c'est la force, et rien que la force. Mais on ne songe pas que cette force a remplacé l'anarchie, et qu'enfin partout où il n'y a pas d'armée régulière, les massacres sont domestiques et quotidiens. Le soldat est nécessaire, et la guerre est, de toutes les fatalités sociales, la plus constante et la plus impérieuse.

J'oserai dire que la guerre est humaine, en ce sens qu'elle est le propre de l'humanité. *Elle représente la seule conciliation que l'homme ait jusqu'ici trouvée entre ses instincts brutaux et son idéal de justice.* Elle règle la violence et constitue ainsi le plus grand résultat que notre espèce ait encore obtenu pour l'adoucissement des mœurs. Fera-t-on mieux plus tard? Supprimera-t-on la violence, qu'on a seulement réglée? Cessera-t-on de faire la guerre, et le soldat disparaîtra-t-il un jour? *Il est chimérique d'espérer ce résultat et dangereux d'y travailler.*

L'homme est soumis aux fatalités de son origine. Sa nature est d'être violent. Quand il sera pacifique, il ne sera plus l'homme, mais quelque chose d'inconnu dont nous n'avons même pas le pressentiment. Le dirai-je? *Plus j'y songe et moins j'ose souhaiter la fin de la guerre. J'aurais peur qu'en disparaissant, cette grande et terrible puissance n'emportât avec elle les*

vertus qu'elle a fait naître et sur lesquelles tout notre édifice social repose encore aujourd'hui. Supprimez les vertus militaires, et toute la société civile s'écroule. Mais cette société eût-elle le pouvoir de se reconstituer sur de nouvelles bases, *ce serait payer trop cher la paix universelle que de l'acheter au prix des sentiments de courage, d'honneur et de sacrifice que la guerre entretient au cœur des hommes. Elle enfante et berce les héros dans ses bras sanglants. Et c'est cette fonction qui la rend auguste et sainte.* Il me semble que les applaudissements qui saluaient, à la fête, le défilé des Tonkinois voulait dire un peu tout cela.

Ces applaudissements signifiaient aussi et surtout que le peuple français est encore un peuple militaire, qu'il aime son armée, et qu'il ne veut point qu'on la noie et qu'on la dissolve en une vaste garde nationale, où il n'y aurait plus ni commandement, ni obéissance, et qui, loin de nous protéger et de nous défendre, nous ferait tomber avec elle dans l'impuissance et la férocité. *Vive l'armée*[1]!

Oui, c'est bien le futur et violent adversaire de la loi de trois ans qui a écrit ce « petit essai philosophique sur la guerre »; et ce sont bien ses lèvres alexandrines qui ont ainsi sonné l'olifant.

Mais voici qu'un autre jour, à propos de Rabelais, il s'avise d'écrire ceci : « Il faut laisser le martyre à ceux qui, ne sachant point douter, ont *dans leur simplicité même l'excuse de leur entêtement.* Il y a *quelque impertinence* à se faire brûler pour une opinion.... *Les martyrs manquent d'ironie, et c'est là un défaut impardonnable*, car sans l'ironie le monde serait comme une forêt sans oiseau; l'ironie, c'est la gaieté et la joie de la sagesse. Que vous dirai-je encore? J'accuserai les martyrs de quelque fanatisme; je soupçonne entre eux et leurs bourreaux une certaine parenté naturelle, et je me figure qu'ils deviennent volontiers bourreaux, dès

1. *La Vie à Paris*, *Temps* du 18 juillet 1886 (non recueilli en volume). — M. France a repris quelques fragments de cette page dans la Préface qu'il a écrite pour le *Faust* de Gœthe, traduction par Camille Benoit (Lemerre, 1891, p. xv-xvi). — Sur les reprises et utilisations successives de son propre texte, si fréquentes chez M. France, voyez le livre déjà cité de M. G. Michaut, p. 194-210.

qu'ils sont les plus forts[1]. » — Paroles « odieuses » et « impies », comme on l'a fort bien dit, mais peut-être surtout paroles inintelligentes et paroles ridicules. Car il faut ne rien comprendre à l'héroïsme pour oser y souscrire, et l'on s'étonne qu'elles aient pu être prononcées par le futur historien de Jeanne d'Arc. Certes, il est humain, trop humain de n'avoir pas la vocation du martyre; mais il ne faut point s'en vanter; il ne faut point surtout, du seul droit que nous confère notre lâcheté morale, accabler d'un mépris transcendant ceux qui ont un courage que nous n'avons pas, ceux qui entretiennent parmi les hommes le culte nécessaire des vertus « surhumaines ». Il ne faut point laisser dire aux aveugles que ce sont eux qui voient clair.

On pouvait se demander laquelle de ces deux attitudes de pensée allait l'emporter chez M. France, quand, au mois de juin 1889, M. Bourget publia *le Disciple*. J'ai naguère[2] essayé de dire l'émoi que ce livre mémorable avait, au moment de son apparition, provoqué chez tous ceux qui pensent. Tandis qu'avec sa bravoure et sa décision coutumières Brunetière se rangeait aux côtés de M. Bourget, M. France, comme s'il s'était senti touché par la thèse essentielle de l'ouvrage, en prenait fort nettement le contre-pied. « Je persiste à croire, écrivait-il, que la pensée a, dans sa sphère propre, *des droits imprescriptibles* et que tout système philosophique peut être légitimement exposé. C'est le droit, disons mieux, c'est le devoir de tout savant qui se fait une idée du monde d'exprimer cette idée, *quelle qu'elle soit*. Quiconque croit posséder la vérité *doit la dire*. Il y va de l'honneur de l'esprit humain.... *Les droits de la pensée sont supérieurs à tout, c'est la gloire de l'homme d'oser toutes les idées*. Quant à la conduite de la vie, *elle ne doit pas dépendre* des doctrines transcendantes des philosophes. Elle doit s'appuyer sur la plus simple morale. » M. France faisait plus. S'en prenant, dans un second article, à Brunetière lui-même, il opposait vivement, — plus vivement

1. *Vie littéraire*, t. III, p. 31.
2. Voyez nos *Maîtres de l'Heure*, t. I, p. 277-283.

que solidement, — ses propres théories à celles du critique moraliste. « Il ne saurait y avoir, déclarait-il, pour la pensée pure *une pire domination que celle des mœurs*.... Ne disons pas trop de mal de la science. Surtout ne nous défions pas de la pensée. *Loin de la soumettre à notre morale, soumettons-lui tout ce qui n'est pas elle*.... N'accusons jamais d'impiété la pensée pure. *Ne disons jamais qu'elle est immorale, car elle plane au-dessus de toutes les morales.... Subordonner la philosophie à la morale, c'est vouloir la mort même de la pensée*, la ruine de toute spéculation intellectuelle, le silence éternel de l'esprit. *Et c'est arrêter du même coup le progrès des mœurs et l'essor de la civilisation.* » Et Brunetière ayant répliqué avec sa rude et persuasive éloquence, M. France essaya, dans un troisième article, de répondre à son contradicteur en invoquant, en faveur de sa propre thèse, l'autorité d'un « très grand psycho-physiologiste ». Mais la polémique avait réveillé, irrité peut-être son ancienne foi philosophique, qu'on aurait pu croire toute prête sinon à abdiquer, tout au moins à s'apaiser et à s'endormir sur le mol oreiller d'un élégant scepticisme. Gêné, à ce qu'il croit, par toutes ces clameurs « réactionnaires » dans sa pleine liberté de penser et d'écrire à sa guise, il va désormais devenir plus sévère aux nouvelles tendances « mystiques » qui se font jour dans la pensée contemporaine. Il ne se piquera plus maintenant de vouloir tout comprendre. Comme Voltaire, il nous parlera de l' « inhumanité » de Pascal, et il le traitera de « fanatique ». Comme Voltaire encore, il verra en lui non seulement un « malade », mais un « halluciné ». Comme Voltaire enfin, il nous dira de la foi de l'auteur des *Pensées* qu' « elle était lugubre, qu'elle lui inspirait l'horreur de la nature et en fit l'ennemi de lui-même et du genre humain »; qu' « il se reprochait *niaisement* le plaisir qu'il pouvait trouver à manger d'un plat »; que « l'excès de sa pureté le conduisait à des idées *horribles* [1] ». Et enfin, dans un article, d'ailleurs bienveillant, sur le « malaise de l'esprit nouveau », parlant des croyances de

1. *Vie littéraire*, t. IV, p. 33, 216, 217, 218.

sa jeunesse, il laissera échapper le mot décisif : « Nous étions persuadés qu'avec de bonnes méthodes expérimentales et des observations bien faites nous arriverions assez vite *à créer le rationalisme universel*. Et nous n'étions pas éloignés de croire que *du XVIIIe siècle datait une ère nouvelle. Je le crois encore*[1]. » L'esprit de « grand'maman Nozière » semble l'avoir emporté sur toutes les autres influences.

Et M. Jules Lemaître, dans un très bel article sur M. France, pourra bientôt écrire : « On a vu depuis quelques années croître magnifiquement ce que des théologiens appelleraient son esprit de malice et son impiété. Nous sommes un peu redevables de cette évolution au plus impérieux de nos critiques : c'est M. Brunetière qui, en morigénant M. France, *l'a contraint à sortir pour ainsi parler, tout le dix-huitième siècle qu'il avait dans le sang*[2]. » On ne saurait mieux voir, ni mieux dire. Encore gênés et parfois dissimulés dans les chroniques de la *Vie littéraire*, cet « esprit de malice » et cette « impiété » vont s'étaler librement dans les romans et les contes.

VII

« Que le conte ou la nouvelle est de meilleur goût que le roman ! Que c'est un moyen plus délicat, plus discret et plus sûr de plaire aux gens d'esprit, dont la vie est occupée et qui savent le prix des heures ! La première politesse de l'écrivain, n'est-ce point d'être bref? *La nouvelle suffit à tout*. On y peut renfermer beaucoup de sens en peu de mots. Une nouvelle bien faite est le régal des connaisseurs et le contentement des difficiles. C'est l'elixir et la quintessence, c'est l'onguent précieux[3].... » C'est M. France qui parle ainsi ; car, pour ma part, je pense précisément le contraire. J'apprécie, certes, à leur prix, le conte ou la nouvelle, et j'en veux à tous les romanciers, — et ils sont nombreux!

1. *Vie littéraire*, t. IV, p. 43.
2. Jules Lemaître, *les Contemporains*, t. VI, p. 373.
3. *Vie littéraire*, t. IV, p. 319, 320.

— qui nous racontent en trois cents pages ce qui pourrait tenir en vingt. Mais je ne puis admettre que « la nouvelle suffise à tout ». Il y a des sujets de nouvelles comme il y a des sujets de romans, et il y a des talents ou des génies de novellistes comme il y a des génies ou des talents de romanciers; et il ne faut pas hésiter à dire qu'il y a entre les deux « genres » non seulement une différence de nature, mais une différence de degré. Il n'est pas vrai, comme l'a dit étourdiment Boileau, que

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème;

et le meilleur sonnet de Ronsard ou de Heredia ne vaudra jamais *Jocelyn* ou la *Divine Comédie*. Pareillement, et quoi qu'en dise M. France, — car il a soutenu ce paradoxe, — si Balzac, qui fut un novelliste de génie, n'avait écrit que des nouvelles, il ne serait pas Balzac, et je suis de ceux qui donneraient pour *Pierre et Jean*, peut-être même pour *Une vie*, plusieurs volumes des nouvelles de Maupassant. Mais il est curieux, il est intéressant d'entendre un écrivain, qui a été, presque de tout temps, romancier et novelliste tout ensemble, nous manifester sa préférence secrète, intime pour le plus « discret », le plus modeste — et le plus accessible — des deux genres.

Cette préférence nous est-elle un signe et une preuve involontaire que l'auteur du *Lys rouge* a mieux réussi dans la nouvelle que dans le roman? Il serait un peu prématuré de trancher dès maintenant la question. Ce que l'on peut dire, en comparant, même superficiellement, les recueils de contes aux romans qu'il a donnés avant l'*Histoire contemporaine*, c'est que M. France a dû sentir de très bonne heure[1] que le genre de la nouvelle, beaucoup mieux que le genre du roman, lui permettait de dérober aux regards les imperfections ou les lacunes de son propre talent. Une certaine monotonie de pensée, de style et de ton, une relative indigence d'invention créatrice, une singulière

1. D'après M. G. Michaut, le premier conte de M. France serait *le Cas du Dr Hardrel* dans la *Jeune France* du 1er novembre 1878.

insouciance de la composition, si ce sont bien là les principaux défauts de son art, ils se dissimulent le plus souvent dans le cadre étroit de la nouvelle, lequel d'ailleurs est assez bien adapté à sa légendaire « paresse ». Ajoutons que le conte ou la nouvelle, infiniment mieux que le roman, se prêtent au travail minutieux du style et doivent attirer davantage un écrivain qui, comme M. France, est né « miniaturiste » bien plutôt qu'artiste à fresque. Et si l'on songe enfin que certaines de ses qualités ou des tendances qui lui sont le plus familières, l'ironie, la fantaisie, la disposition philosophique trouvent plus aisément leur emploi dans les contes que dans tout autre genre littéraire, on s'expliquera peut-être la secrète sympathie de l'historien de Jérôme Coignard pour cette libre et souple forme d'art.

Les contes ou nouvelles qui composent les trois recueils intitulés : *Balthazar* (1889), *l'Étui de nacre* (1892), *le Puits de Sainte-Claire* (1893), n'ont pas tous égale valeur ; et si M. Anatole France avait compté sur *le Réséda du curé* et sur *le Joyeux Buffalmacco* pour passer à la postérité, il se serait, je crois, bien trompé. Constatons aussi, comme pour les chroniques de la *Vie littéraire*, que tous ces contes gagnent beaucoup plus à être lus isolément qu'à être rapprochés les uns des autres : en dépit de la variété apparente des sujets, la répétition des mêmes procédés de style, des mêmes motifs d'inspiration devient vite un peu fatigante. Et enfin, même quand on ne reconnaît pas les multiples sources livresques auxquelles l'auteur a puisé pour composer ses divers récits, on les sent qui affleurent, ces sources ; et sans méconnaître le droit qu'ont tous les vrais écrivains, — un Molière comme un Shakespeare et un Racine comme un Chateaubriand, — de prendre leur bien partout où il se trouve, on voudrait pourtant, chez M. France conteur, une domination plus forte exercée sur ces matériaux d'emprunt, une sorte de confiscation plus impérieuse et plus soudaine, un air d'improvisation et d'originalité jusque dans l'imitation, bref, quelque chose de plus libre, de moins concerté, de plus hardiment fondu : le métal de Corinthe laisse trop

deviner la diversité des alliages qui l'ont formé, et l'on y aperçoit des soudures. On souhaiterait aussi.... Mais on ne souhaiterait plus rien, quand on rencontre des pages comme celle-ci, qui ouvre *le Puits de Sainte-Claire*.

J'allais au-devant du silence, de la solitude et des *douces épouvantes* qui grandissaient devant moi. Insensiblement *la marée de la nuit* recouvrait la campagne. *Le regard infini des étoiles clignait au ciel.* Et, dans l'ombre, *les mouches de feu faisaient palpiter sur les buissons leur lumière amoureuse.*

Ces étincelles animées couvrent par les nuits de mai toute la campagne de Rome, de l'Ombrie et de la Toscane. Je les avais vues jadis sur la voie Appienne, autour du tombeau de Cœcilia Metella, *où elles viennent danser depuis deux mille ans.* Je les retrouvais sur la terre de sainte Catherine et de la Pia de' Tolomei, aux portes de cette ville de Sienne, douloureuse et charmante. Tout le long de mon chemin, *elles vibraient dans les arbres et dans les arbustes, se cherchant, et, parfois, à l'appel du désir, traçant au-dessus de la route l'arc enflammé de leur vol.*

Oui, voilà une admirable page, et qui, fût-elle unique dans une œuvre, suffirait presque à classer un écrivain. La rêverie philosophique y sort tout naturellement de l'évocation pittoresque, et nous saisissons là, sur le vif, un des traits essentiels du talent de M. Anatole France. D'autres, — un Maupassant, par exemple, — content pour conter, pour le plaisir de nous amuser et de s'amuser peut-être eux-mêmes par la représentation concrète et vivante d'un fragment de réalité directement observé. L'auteur de *l'Étui de nacre* raconte surtout pour suggérer des idées. Il n'est assurément pas incapable d'observer le réel, de décrire un coin de nature, de camper une vive silhouette, de conter avec entrain et avec humour; mais, à l'ordinaire, il s'en soucie assez peu: c'est là pour lui l'accessoire, un moyen comme un autre d'attirer et de retenir la curiosité ou l'attention de ses lecteurs et de les intéresser à une thèse dont le sens secret n'apparaîtra qu'à la fin de son récit. De là son peu de goût pour les sujets anecdotiques ou d'observation courante qui forment l'habituelle matière des conteurs ou novel-

listes les plus goûtés du public : l'écueil fréquent de ces sortes de sujets, c'est la banalité ou l'insignifiance philosophique, et il n'est peut-être pas de défaut qui choque plus M. France que celui-là. Si donc de préférence il emprunte ses sujets à l'histoire, ou à la légende, ou à la fantaisie pure, c'est que sur ce terrain d'élection, où peu de rivaux peuvent le suivre, il n'a pas à se préoccuper des conventions ou des vraisemblances coutumières et peut donner aisément cours à la liberté de son inspiration, à ses pensées de derrière la tête. Il écrira, par exemple, *le Procurateur de Judée* pour nous faire entendre, contrairement d'ailleurs à toute psychologie, combien la condamnation et la mort de Jésus ont été un fait insignifiant, non pas seulement dans l'histoire toute contemporaine, mais encore aux yeux mêmes de ceux qui y avaient participé [1]. Il écrira *Læta Acilia* pour nous faire sentir, tout à la fois, combien la « folie » chrétienne répugnait à l' « honnêteté » païenne, et jusqu'à quel point la jalousie peut rendre dure et ingrate une âme de femme. Il écrira enfin *l'Humaine tragédie* pour nous montrer que l'orgueil de l'esprit et la concupiscence de la chair viennent à bout des vertus les plus rares, les plus saintes qu'ait enfantées l'ascétisme chrétien. Et telle est aussi, à très peu près, la signification de *Thaïs*.

Thaïs est un « conte philosophique », et pour voir en quel sens vont se développer le talent de conteur et la pensée de M. Anatole France, rien n'est plus intéressant que de comparer le livre en prose de 1890 au poème oublié de 1867. Dans la *Légende de sainte Thaïs, comédienne*, quelques libertés que prenne déjà l'écrivain avec le texte de la *Légende dorée*, il s'écarte au total assez peu de la donnée traditionnelle en ce qui concerne les deux personnages de Thaïs et de Paphnuce. En des vers un peu durs, parfois incorrects, et pleins de naïves chevilles, le poète nous

1. Par contraste, on pourra lire, dans les *Contes et Fantaisies* d'Émile Gebhart (Bloud, 1912) un conte d'une inspiration fort différente, *Une nuit de Pâques sous Néron*, qui a aussi Ponce Pilate pour héros.

décrit longuement la beauté, la vie et les amours de Thaïs. Un soir, passant dans les rues de la ville, elle est accostée par un groupe sordide et repoussant : — car

...chez les chrétiens, c'est un signe de race
D'avoir l'haleine infecte et de suer la crasse, —

qui s'apprête à la lapider. Survient « un grand vieillard farouche » qui, la prenant sous sa protection, rappelle ses coreligionnaires à la charité et à l'humilité :

Jugez-moi donc aussi, selon votre équité.
J'ai prié soixante ans, et ma chair est restée,
Dans la soif et la faim, débile et révoltée;
Certes, pour la dompter, j'ai souffert de grands maux :
J'ai fait mon front semblable aux genoux des chameaux,
Le tenant prosterné jour et nuit sur le sable,
Et je suis cependant un pécheur misérable,

Sauvée par Paphnuce, Thaïs s'humilie.

Elle : « J'ai honte, ô ciel. » Lui : « Pour cette parole,
Dieu rallume ta lampe, ô pauvre vierge folle ! »

Elle accepte la pénitence imposée par le vieil anachorète, brûle tous les présents de ses amants et se laisse enfermer vingt mois dans une cellule vide. La cellule alors ouverte, c'est au tour de Paphnuce à demander sa bénédiction à la nouvelle sainte, qu'un ange conduit, à travers le désert, à une femme mystérieuse :

Aimez-vous, leur dit-il, car le Verbe est Amour.

On le voit, c'est par hasard, et non de propos délibéré, comme dans la *Légende dorée* et dans le conte de *Thaïs*, que Paphnuce, ici, sauve Thaïs, et la courtisane ne lui inspire pas les sentiments de jalousie et les désirs charnels que M. France prêtera libéralement à son héros plus tard. Le poème est, en plus d'une de ses parties, assez libre de ton, et comme imprégné d'une chaude poésie sensuelle, mais on n'y trouve pas ce raffinement dans la perversité, ce « satanisme » un peu désobligeant que l'auteur, visiblement, se complaira à y introduire quand il le récrira en prose, — dans une prose très composite, très savante, qui,

plus d'une fois, touche au pastiche, mais dont la grâce molle et le rythme alangui atteignent parfois à des effets extraordinaires :

Au matin, il vit des ibis immobiles sur une patte, au bord de l'eau, qui reflétait leur cou pâle et rose. Les saules étendaient au loin sur la berge *leur doux feuillage gris*; des grues volaient en triangle dans le ciel air et l'on entendait parmi les roseaux le cri des hérons invisibles. Le fleuve roulait à perte de vue ses larges eaux vertes où des voiles glissaient comme des ailes d'oiseau, où, çà et là, au bord, se mirait une maison blanche, et sur lesquelles flottaient au loin des vapeurs légères, tandis que des *îles lourdes de palmes*, de fleurs et de fruits, laissaient s'échapper de leurs ombres des nuées bruyantes de canards, d'oies, de flamants et de sarcelles. A gauche, la grasse vallée étendait jusqu'au désert ses champs et ses vergers *qui frissonnaient dans la joie*, le soleil dorait les épis, et *la fécondité de la terre s'exhalait en poussières odorantes*[1].

Oui, il y a là-dedans du Chateaubriand, — début d'*Atala*, — du Flaubert, peut-être du Loti[2]. Mais il y a certaines alliances de mots, certaines sonorités verbales, — surtout dans les fins de phrases, — qui sont bien de l'Anatole France. Et le tableau est achevé, complet et parlant dans sa concision harmonieuse. Si l'art était aussi grand dans l'ensemble de l'œuvre que dans certains détails, le livre, en dépit des innombrables imitations qu'il décèle, pourrait être dit un chef-d'œuvre. Mais la composition en est défectueuse, les longueurs y abondent, et l'intérêt y languit bien souvent. A supposer même, — ce qui est non seulement discutable, mais faux, — qu'il soit permis à l'artiste de tout dire, que toutes ses inspirations se vaillent, on doit au moins exiger de lui, — du simple point de vue de l'art, — une certaine cohérence intérieure qui se marque dans l'invention des personnages qu'il met en

1. *Thaïs*, p. 14.

2. On notera le procédé descriptif cher à Loti, qui consiste à encadrer le substantif entre deux épithètes heureusement choisies, et à créer ainsi une brève et originale image : leur *doux* feuillage *gris*; ses *larges* eaux *vertes*.

scène. Or, cette qualité nécessaire est totalement absente du caractère de Paphnuce, et cela, remarquons-le, non pas parce que ce caractère est complexe, mais parce que l'auteur, en le concevant et en le développant, n'a pas su se décider nettement entre les divers sentiments que son héros lui inspirait. Car M. France n'est pas homme à se dissimuler derrière ses personnages, à nous dérober ce qu'il en pense, — ses préoccupations philosophiques lui interdisent d'ailleurs l'objectivité. Sympathie, admiration, étonnement, curiosité, ironie, pitié, mépris, indignation, colère, il passe évidemment par tous ces sentiments à l'égard de l'abbé d'Antinoé, et il le traite en conséquence. A la fin, c'est la colère et la haine qui l'emportent : Paphnuce est maudit par son biographe comme par Dieu même : « Il était devenu si hideux qu'en passant la main sur son visage, il sentit sa laideur. » Et pourquoi cette punition, juste Ciel? La seule raison qu'on en puisse trouver est que Paphnuce a voulu arracher Thaïs à son existence de désordres et de voluptés, et qu'il s'est, par ascétisme chrétien, condamné lui-même à ne pas prendre sa part de « la fête de la vie ». Seulement, cette intention, si c'est bien celle qui, au total, inspire et résume le livre, n'apparaît pas clairement dans le cours de l'ouvrage qui reste obscur et énigmatique. Et puis, quelle idée singulière, et, moralement, un peu pauvre! Ah! M. France n'est pas tendre pour ceux qui se refusent à suivre la nature; et il est décidément moins indulgent au pauvre Paphnuce qu'il ne l'a été, jadis, à l'abbé Prévost, et qu'il ne va l'être bientôt à maître Jérôme Coignard.

M. l'abbé Jérôme Coignard, « docteur en théologie, licencié ès arts », est, comme l'on sait, le héros de *la Rôtisserie de la reine Pédauque* (1893), et c'est l'une des créations, sinon les plus originales, tout au moins les plus vivantes de M. France. Cet ancien régent du collège de Beauvais, à la parole subtile, abondante et fleurie, prêtre intermittent, ivrogne, gourmand et libertin, qui a été successivement colporteur, comédien, moine, laquais, et qui,

après mille aventures, meurt assassiné par un juif dont il a aidé à enlever la nièce, est l'un des deux ou trois personnages dans lesquels l'auteur de *Thaïs* a mis toutes ses complaisances. S'il n'a pas, à proprement parler, voulu se représenter lui-même sous les traits, un peu bien rabelaisiens, du bon maître de Jacques Tournebroche, il est sûr qu'il lui a prêté nombre de ses idées et de ses propos familiers. Et ces idées ne sont pas toujours justes, ni ces propos toujours édifiants. D'autre part, les histoires de magie auxquelles sont mêlés Jérôme Coignard et son disciple sont bien longues et bien dénuées d'intérêt. Mais, malgré tout cela, malgré toutes les imitations livresques qu'on a relevées dans *la Rôtisserie* [1], et toutes celles qu'on y relèvera encore, le roman est très intéressant, au moins par places, et il reflète avec une singulière fidélité la personnalité de son auteur. Sous le voile d'une fiction transparente, cette âme de volupté et d'anarchie s'y exprime à nous tout entière. On ne saurait contempler et conter avec une complaisance plus encourageante et plus approbative les exploits de Jeannette la vielleuse, de Catherine la dentellière ou de Jahel, la belle juive : maître Jérôme Coignard est, pour les faiblesses de la chair, d'une indulgence d'autant plus inépuisable qu'elle n'est pas, de son propre aveu, pleinement désintéressée, et il a une façon, peut-être un peu bien libérale, de prendre son parti des « innombrables conséquences » de « la chute d'Ève ». Mais là ne se borne pas son libéralisme. Sur toutes les questions métaphysiques ou morales, sociales ou religieuses que rencontre ou soulève sa verve dialectique il abonde en opinions « particulières » : opinions d'autant plus spécieuses qu'elles ont parfois un air de profondeur et qu'elles sont presque toujours exprimées avec une grande

1. Voyez à cet égard, dans la *Grande Revue* du 25 novembre 1911, l'article de M. J.-E. Morel sur *Une source de la Rôtisserie*, dans la *Grande Revue* encore du 25 décembre 1912 et du 10 janvier 1913, les articles de M. Léon Carias sur *Quelques sources d'Anatole France*, et le livre déjà cité de M. G. Michaut, p. 161-168.

élégance littéraire, avec une sorte de douceur insinuante et d'onction sacerdotale qui en dissimulent le venin ; mais opinions qui toutes vont à légitimer et à libérer de toute contrainte extérieure, de toute discipline collective les écarts ou les fantaisies de l'instinct individuel. Nous le verrons mieux encore tout à l'heure, quand nous en viendrons à feuilleter le recueil qui s'intitule précisément *les Opinions de M. Jérôme Coignard.*

La Rôtisserie nous transportait dans le Paris du XVIIIe siècle. C'est de nos jours, à Paris, à Florence, un peu en province, que les héros du *Lys rouge* (1895) promènent leurs « amours simplifiées ». Ils sont les contemporains de Verlaine qui, sous le nom de Choulette, fait partie des bagages de Mme Martin-Bellème [1]. Ils ont « pioché » Baedeker, dont les impressions pittoresques leur sont parfois restées dans la mémoire [2]. Ils ont trop lu, — si l'on peut trop lire, — les romans de M. Bourget, car ils les copient un peu, et si Dechartre a plus d'un trait de René Vinci, la comtesse Martin ressemble « comme une sœur » à Suzanne Moraines, l'héroïne de *Mensonges*. Et que d'autres ressemblances on pourrait relever entre ce roman florentin et les œuvres romanesques de l'auteur du *Disciple* !

Mais quand imitations, inspirations ou ressemblances seraient plus considérables encore, il y a une chose qui appartient bien en propre à M. France : c'est son style. Il n'y a peut-être pas, dans toute la littérature française contemporaine, depuis *Dominique*, de roman aussi « bien écrit » que *le Lys rouge* : il est même, à certains égards, trop bien écrit, car les personnages y parlent comme des livres,

1. Verlaine n'est d'ailleurs pas le seul qui ait posé pour le personnage de Choulette.

2. « Ils visitèrent les cellules où, sur la chaux nue, Fra Angelico, aidé de son frère Benedetto, peignit pour les religieux, ses compagnons, des peintures *innocentes*. » (*Le Lys rouge*, p. 230.) — Cf. *Italie : Manuel du Voyageur*, par K. Baedeker, *Italie septentrionale*, 11e édition, 1886, p. 368, Ollendorff : « ... ces fresques charmantes qui n'ont pas encore été surpassées jusqu'ici, pour la vérité dans l'expression des sentiments extatiques et la grâce *innocente*. »

ci ces livres ont beau être admirablement écrits, puisqu'ils le sont par M. France, ce sont des livres, et les livres ne donnent pas l'illusion de la vie. Mais si c'est là un excès, c'est l'excès d'une qualité certaine, et il n'y a certes, pas beaucoup d'écrivains qui sauraient évoquer, en ces termes, la vision nocturne d'un enterrement à Florence :

A ce moment, ils virent, dans la nuit tombée, rouler de loin vers eux des lumières et des chants lugubres. Et puis, comme des fantômes chassés par le vent, apparurent les pénitents noirs. Le crucifix courait devant eux. C'étaient les Frères de la Miséricorde, qui, sous la cagoule, tenant des torches et chantant des psaumes, portaient un mort au cimetière. Selon la coutume italienne, le cortège allait de nuit, d'un pas rapide. Les croix, le cercueil, les bannières bondissaient sur le quai désert. Jacques et Thérèse se rangèrent contre la muraille pour laisser passer cette trombe funèbre, les prêtres, les enfants de chœur, les hommes sans visage et, *galopant avec eux, la Mort importune*, qu'on ne salue pas sur cette terre voluptueuse [1].

Et ailleurs, quand le romancier nous montre « le vieux savetier qui tirait le ligneul d'un geste *éternel* [2] », je sais peu de phrases qui nous fassent aussi bien sentir tout ce qu'un grand écrivain peut faire tenir de choses dans le raccourci d'une simple épithète.

Si ce style n'est pas toujours capable, — M. Jules Lemaître l'a très finement noté, — de figurer aux yeux des personnes vivantes, il traduit avec une rare puissance l'impression maîtresse que l'écrivain a voulu rendre dans tout son livre, l'idée générale dont il est la savante illustration : c'est à savoir que le seul amour qui existe, et qui compte, est l'amour physique, et qu'en amour les plus raffinés des civilisés se retrouvent les êtres primitifs qui, jadis, s'unissaient sauvagement au fond des grands bois. Il n'est pas une des pages du roman qui ne nous crie cette douloureuse vérité, — ou cet inquiétant paradoxe, — pas une qui ne respire la plus ardente, la plus sombre volupté. La comtesse Martin

1. *Le Lys rouge*, p. 206-207.
2. *Id.*, p. 222.

et le sculpteur Jacques Dechartre, ces deux parfaits mondains, dès qu'ils sont mis en présence l'un de l'autre, s'aiment, — si c'est là s'aimer, — avec une sorte de frénésie, d'impudeur farouche, de brutalité sensuelle, sur laquelle les grâces élégantes du plus fin langage et les plus habiles sous-entendus ne parviennent pas à nous donner le change.

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée,

mais une Vénus toute physique, et qui, si elle a jamais eu une âme, en a totalement perdu le souvenir. Les amants de M. France semblent avoir été créés pour justifier le mot de Pascal : « Ceux qui croient que le bien de l'homme est en la chair, et le mal en ce qui les détourne du plaisir des sens, qu'ils s'en soûlent et qu'ils y meurent. » Et ils n'y « meurent » pas, mais ils « s'en soûlent » copieusement. M. Jules Lemaître qui a écrit, sur *le Lys rouge*, un article admirable de pénétration et de justesse, a dit bien joliment : « La chose se pourrait passer aisément entre habitués des fortifications ou des boulevards extérieurs.... La femme pourrait fort bien être une fille; le premier amant, quelque rôdeur de barrière, et le second, quelque garçon boucher. Vous apprendriez sans nulle surprise que la femme s'appelle Titine, et l'un des hommes Bibi, et l'autre la Terreur des Ternes[1]. » M. Lemaître raille à peine : la psychologie des héros du *Lys rouge* est prodigieusement rudimentaire; et j'ai tort de parler de leur psychologie; c'est leur physiologie qu'il faudrait dire.

Pour les relever un peu à nos yeux, M. Anatole France leur a prêté, aux heures, aux rares heures où ils ne songent pas à ce qu'ils considèrent comme « la chose uniquement nécessaire », des sentiments assez complexes, et dont quelques uns, semble-t-il, n'ont pas encore fait leur apparition dans son œuvre. Détachés de toute croyance dogmatique, il ne leur est pas indifférent de s'aimer sur la terre de saint François, de Fra Angelico et de sainte Claire, et leur amour se pimente d'une pointe d'esprit « franciscain ».

1. *Contemporains*, 6e série, p. 365.

De plus, ces parvenus, ces oisifs, qui jouissent largement de la vie, ne sont pas des pharisiens; ils ont été atteints par les prédications de Tolstoï; ils ne sont pas durs aux déshérités de l'existence; ils éprouvent pour les humbles, pour les simples une sympathie qui paraît naturelle et sincère. Évidemment, ils ne sont pas très assurés de l'excellence de l'institution sociale, et s'ils en sont les bénéficiaires, ils n'en veulent pas être les dupes. Leurs velléités d'altruisme leur sont comme une absolution qu'ils se donnent à eux-mêmes pour leur égoïsme sentimental.

VIII

Pour nous épargner sans doute la peine de dégager la philosophie qui est comme enveloppée dans toute cette série d'œuvres, M. Anatole France a pris soin de la formuler directement lui-même en deux volumes qui se complètent très bien l'un l'autre, *les Opinions de M. Jérôme Coignard* et *le Jardin d'Épicure*. Il suffit d'exprimer la substance de ces deux ouvrages pour connaître exactement à cette date, entre les années 1886 et 1897, le fond de la pensée du subtil écrivain.

« *Les Opinions de Jérôme Coignard*, a dit M. Jules Lemaître, sont assurément le plus radical bréviaire de scepticisme qui ait paru depuis Montaigne. » Je ne sais si, comparés aux *Opinions*, les *Essais* eux-mêmes ne pourraient point passer pour un livre dogmatique. Montaigne, évidemment, ne croit pas très fortement à beaucoup de choses; sa critique laisse pourtant debout plus d'idées essentielles qu'il ne semble à première vue. Avec M. France, au contraire, on a perpétuellement l'impression qu'on nage en plein nihilisme, et quand on vient de le lire, on cherche en vain une seule idée dont il n'ait point sapé la base. Même les notions qu'il a l'air, je n'ose dire de respecter, tout au moins de réserver et de mettre à part, je ne sais comment, il se trouve à la fin les avoir enveloppées avec les autres, — et plus que les autres peut être, — dans sa raillerie am-

verselle. Personne, par exemple, n'a condamné plus fortement l'esprit révolutionnaire, n'a plus vivement raillé les « grands principes », les « droits de la démocratie », « ces sottises qui parurent augustes et furent parfois sanglantes[1] »; personne n'a plus âprement dénoncé l'absurdité, la vanité, l'inutilité des changements politiques et sociaux : un autre eût tiré de semblables prémisses l'apologie de l'esprit « conservateur », le rappel à la tradition, l'exhortation aux vertus sociales; ce qu'il prêche, lui, ou plus exactement, ce qu'il suggère, c'est proprement l'esprit anarchique. Pareillement, M. Jérôme Coignard ne perd pas une occasion d'affirmer son grand respect pour « les principes chrétiens et catholiques », et, « pour son salut », il se félicite de n'avoir « point appliqué sa raison aux vérités de la foi[2] ». Le bon apôtre! Si la religion, — que ses mœurs d'ailleurs n'honorent guère, — n'avait pas d'autre représentant ou d'autre défenseur que l'excellent maître de Jacques Tournebroche, je craindrais fort pour elle. La vérité est qu'elle est emportée comme tout le reste, dans le flot de sa verve ironique et de son inquiétante dialectique.

Et M. Anatole France se moque quand il nous présente son héros comme « le plus sage des moralistes, une sorte de mélange merveilleux d'Épicure et de saint François d'Assise », ou, ailleurs, quand, à propos d'une de ses théories, il le rapproche de Pascal[3]. On ne s'attendait pas à voir paraître le Poverello ou Pascal en cette affaire. Certes, l'auteur des *Pensées* n'a pas, sur la nature humaine, plus d'illusions que M. Jérôme Coignard, et si l'on y tient, ces deux grands moralistes semblent avoir plus d'une idée commune : ni l'un ni l'autre, par exemple, n'ont une confiance immodérée dans le pouvoir de la raison et dans la science. Mais, dans ses plus virulentes invectives contre l' « homme sans Dieu », on sent percer, chez Pascal, une tendresse infinie pour le pécheur qu'il rudoie; ses ironies,

1. *Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 36-37.
2. *Id.*, p. 209.
3. *Id.*, p. 12, 119.

ses colères lui sont dictées par sa charité. Pascal, lui, ne méprise point l'humanité; il va jusqu'à dire que « la grandeur de l'homme est si visible, qu'elle se tire même de sa misère ». Au contraire, M. Jérôme Coignard n'est jamais plus éloquent que lorsqu'il exprime son universel et tranquille « mépris philosophique des hommes ». « Les humains, petits ou grands, dira-t-il, ne sont, par eux-mêmes, que des bêtes féroces et dégoûtantes. » « Je n'ai point d'illusions sur les hommes, dira-t-il encore, et, pour ne les point haïr, je les méprise. Monsieur Rockstrong, je les méprise tendrement. Mais ils ne m'en savent point de gré. Ils veulent être haïs. On les fâche quand on leur montre *le plus doux, le plus indulgent, le plus charitable, le plus gracieux, le plus humain des sentiments qu'ils puissent inspirer : le mépris*. Pourtant le mépris mutuel, c'est la paix sur la terre. » Car, qu'on ne croie pas que M. Coignard s'excepte lui-même, — au moins théoriquement, — de cette opinion peu optimiste. « Les humains seront heureux quand, ramenés au véritable sentiment de leur condition, ils se mépriseront les uns les autres, sans qu'aucun s'excepte soigneusement de ce mépris excellent [1]. »

Et pour mettre ces généreuses maximes en pratique, le bon maître de Jacques Tournebroche passe en revue toutes les choses qui se partagent l'activité, l'ambition ou le respect superstitieux des hommes, et il s'efforce d'en montrer la ridicule vanité. La politique? En voici tout le mystère : « Si l'on se mêle de conduire les hommes, il ne faut pas perdre de vue qu'ils sont de mauvais singes. (Voltaire n'avait il pas dit déjà quelque chose d'analogue?) A cette condition seulement on est un politique humain et bienveillant [2]. » La philosophie? La science? Pures billevesées dont nous trompons notre éternelle ignorance. « L'homme est par essence une sotte bête et les progrès de son esprit ne sont que les vains effets de son inquiétude. C'est pour cette raison, mon fils, que je me défie de ce

1. *Opinions*, p. 71, 42, 209, 210, 211.
2. *Id.*, p. 25.

qu'ils nomment science et philosophie, et qui n'est, à mon sentiment, qu'un abus de représentations et d'images fallacieuses.... Les plus doctes d'entre nous diffèrent uniquement des ignorants par la faculté qu'ils acquièrent de s'amuser à des erreurs multiples et compliquées.... Ils découvrent des apparences nouvelles et sont par là le jouet de nouvelles illusions. Voilà tout! Si je n'étais pas persuadé, mon fils, des saintes vérités de notre religion, il ne me resterait, par cette persuasion où je suis que toute connaissance humaine n'est qu'un progrès dans la fantasmagorie, qu'à me jeter de ce parapet dans la Seine.... Je hais la science, pour l'avoir trop aimée, à la façon des voluptueux qui reprochent aux femmes de n'avoir pas égalé le rêve qu'ils se faisaient d'elles. J'ai voulu tout connaître et je souffre aujourd'hui de ma coupable folie[1]. » Et il en va de même pour ce que l'on appelle justice, morale, pudeur : *sunt verba et voces*.... Il y a, dans les *Opinions*, tout un chapitre intitulé *Monsieur Nicodème*, qui est destiné à ridiculiser l'un des sénateurs les plus respectables et les plus justement respectés de la troisième République. On souffre de voir un écrivain comme M. France prêter ici main-forte à certaine presse trop intéressée à railler la vertu, ou même à maint directeur d'entreprises louches et bassement immorales. Eh quoi! maître Jérôme Coignard, fallait-il donc vous prendre au mot quand vous nous déclariez tout à l'heure que vous ne vous êtes « jamais fait une idée exagérée du péché de la chair[2] »?

Ce n'est pas d'ailleurs le seul « préjugé » que le truculent abbé prenne plaisir à battre en brèche. « De bonne foi, Tournebroche, mon fils, qu'est-ce que la peine de mort, sinon l'assassinat perpétré avec une auguste exactitude[3]? » Et il n'a pas assez de sarcasmes pour les « atrocités » des conseils de guerre, et pour « ces justices de

1. *Opinions*, p. 143, 144, 146, 149.
2. *Id.*, p. 57.
3. *Id.*, p. 284.

gens à sabres, qui périront un jour, selon la prophétie du fils de Dieu[1] ». L'institution militaire, on le pense bien, n'est pas épargnée, et le temps n'est plus où on la couvrait de fleurs, où l'on criait : « Vive l'Armée! » où l'on faisait l'apologie de la guerre : « J'ai fait tous les métiers, hors celui de soldat qui m'a toujours inspiré *du dégoût et de l'effroi*, par les caractères de servitude, de fausse gloire et de cruauté qui y sont attachés.... Et je ne vous cache pas, mon fils, que le service militaire me paraît la plus effroyable peste des nations policées.... L'état militaire a cela aussi d'approprié à la nature humaine, qu'on n'y pense jamais.... Il faut que les hommes soient légers et vains, mon fils, pour donner aux actions d'un soldat plus de gloire qu'aux travaux d'un laboureur et pour mettre les ruines de la guerre à plus haut prix que les arts de la paix[2]. » Et comme vous n'êtes pas sans avoir observé que les plus déterminés pacifistes prennent beaucoup plus gaillardement leur parti de la guerre civile que de la guerre étrangère, voici qui complète le portrait et achève la doctrine : « La guerre civile est assez odieuse, mais non point très inepte, car les citoyens, lorsqu'ils en viennent aux mains entre eux, ont plus de chances de savoir pourquoi ils se battent que dans le cas où ils vont en guerre contre des peuples étrangers. Les séditions et querelles intestines naissent généralement de l'extrême misère des peuples. Elles sont l'effet du désespoir, et la seule issue qui reste aux misérables, qui y peuvent trouver une vie meilleure et parfois même une part de souveraineté[3]. » Donc, elles sont « excusables ». Et nous ne sommes pourtant qu'en 1893!

Le Jardin d'Épicure n'est pas tout à fait ce que l'on aurait pu craindre, et ce que le titre semblait promettre. Il me semble bien que l'idée du livre a dû être suggérée par cette *pensée* de Sainte-Beuve :

1. *Opinions*, p. 277-278.
2. *Id.*, 157, 158, 162, 166.
3. *Id.*, p. 170.

Sénèque nous le dit : à la porte des jardins d'Épicure, on lisait cette inscription engageante : « Passant, tu feras bien de rester ici ; ici on met le souverain bonheur dans la volupté. » Et l'on entrait ; on était reçu par le maître du lieu avec hospitalité, et il vous servait un mets de farine frugale ; il vous versait de l'eau claire avec abondance, et il vous disait : « N'êtes-vous pas content?... » De même j'ai fait dans ce roman de *Volupté*. Ceux qui y venaient dans une mauvaise espérance, et comptant y trouver une nourriture à leurs vices, n'y ont trouvé qu'une leçon. Et pourtant le livre bien considéré ne ment pas à son titre[1].

Ces lignes, en tout cas, pourraient servir d'épigraphe au *Jardin d'Épicure*. Ce livre où il y a un peu de tout, des pensées, des maximes, des considérations, des dissertations plus ou moins longues sur toute sorte de questions, des fragments d'articles de journal, des rêveries, des anecdotes, des nouvelles, des dialogues, — ce livre n'est pas, à proprement parler, un bréviaire d'épicurisme : M. l'abbé Jérôme Coignard oublie un peu Jeannette la vielleuse et Catherine la dentellière, et son petit collet ne sort pas de là trop froissé. Il nous apparaît cette fois comme capable non pas seulement de sérieux, mais de tristesse. Déjà, dans les *Opinions*, il nous avait dit de « celui qui a étudié dans les livres » qu' « il lui en reste à jamais une fière amertume et une tristesse superbe » ; et, à plus d'une reprise, il se plaignait d'avoir perdu « la paix du cœur, la sainte simplicité et la pureté des humbles ». Le livre même se terminait par une curieuse apologie du cœur : « Les vérités découvertes par l'intelligence demeurent stériles. Le cœur est seul capable de féconder ses rêves. Il verse la vie dans tout ce qu'il aime. C'est par le sentiment que les semences du bien sont jetées sur le monde. *La raison n'a point tant de vertu*[2]. » Ici, dans *le Jardin d'Épicure*, les mêmes idées reviennent avec plus d'insistance : « Quand on a repoussé les dogmes de la théologie morale, comme nous l'avons fait presque tous en cet âge de

1. *Table* des *Causeries du lundi*, p. 43.
2. *Opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 150-151, 288.

science et de liberté intellectuelle, il ne reste plus aucun moyen de savoir pourquoi on est sur ce monde et ce qu'on y est venu faire.... Il faut vraiment ne penser à rien *pour ne pas ressentir cruellement la tragique absurdité de vivre.* C'est là, *c'est dans l'absolue ignorance de notre raison d'être qu'est la racine de notre tristesse et de nos dégoûts*.... Dans un monde où toute illumination de la foi est éteinte, le mal et la douleur perdent jusqu'à leur signification et n'apparaissent plus que comme des plaisanteries odieuses et des farces sinistres[1]. »

Un croyant ne dirait pas mieux. Seulement, ce scepticisme mélancolique et parfois douloureux qui forme comme l'inspiration maîtresse de tout l'ouvrage n'a pas plus de respect pour les arguments du dogmatisme religieux que pour ceux du dogmatisme philosophique. L'immortalité personnelle paraît un leurre à M. France, et il a sur l'impossibilité du miracle, cette « conception enfantine » de la nature, une dizaine de pages auxquelles Renan eût pleinement souscrit[2]. Mais d'autre part, son rationalisme n'ira pas jusqu'à lui faire placer dans la raison une confiance exagérée. « Il est clair, dira-t-il, que *nous ne pouvons rien savoir*, que tout nous trompe et que la nature se joue cruellement de notre ignorance et de notre imbécillité. » « Aussi bien, dira-t-il ailleurs, est-ce faire *un abus vraiment inique* de l'intelligence que de l'employer à chercher la vérité. » « Ce qu'on appelle métaphysique, éthique, esthétique », ce sont tout simplement des « jeux plus compliqués que la marelle ou les échecs ». « L'esthétique ne repose sur rien de solide. C'est un château en l'air. On l'appuie sur l'éthique. Mais il n'y a pas d'éthique. Il n'y a pas de sociologie. Il n'y a pas non plus de biologie. L'achèvement des sciences n'a jamais existé que dans la tête de M. Auguste Comte, dont l'œuvre est une prophétie. » « Tu n'en croiras pas même l'esprit mathématique, si parfait, si sublime, mais d'une telle délicatesse que cette machine ne peut

1. *Le Jardin d'Épicure*, p. 66, 67.
2. *Id.*, p. 148, 202-213.

travailler que dans le vide et qu'un grain de sable dans les rouages suffit à les fausser. On frémit en songeant jusqu'où ce grain de sable peut entraîner une cervelle mathématique. *Pensez à Pascal.* » Et il y a certes là de quoi frémir! Ne comptons pas non plus sur l'histoire pour nous donner la vérité : « L'histoire n'est pas une science, c'est un art. On n'y réussit que par l'imagination. » Et quant à la philosophie proprement dite, que pourrait-elle bien nous révéler sur le fond des choses? « Songez-y, un métaphysicien n'a, pour constituer le système du monde, que le cri perfectionné des singes et des chiens. » N'attachons donc pas trop d'importance à « cette suite de petits cris éteints et affaiblis qui composent un livre de philosophie ». « Un système comme celui de Kant ou de Hegel ne diffère pas essentiellement de ces *réussites* par lesquelles les femmes trompent, avec les cartes, l'ennui de vivre[1]. »

Ce ne sont pas là, direz-vous, des perspectives bien gaies. Et, en effet, elles peuvent inspirer à une âme bien née une mélancolie salutaire. Pourtant, on aurait tort de trop s'en attrister. « Quand on dit que la vie est bonne et quand on dit qu'elle est mauvaise, on dit une chose qui n'a point de sens.... La vérité est que la vie est délicieuse, horrible, charmante, affreuse, douce, amère, et qu'elle est tout. » M. Anatole France a, d'ailleurs, beau nous vanter « les délices d'un calme désespoir » et nous dire : « Les contradicteurs qui, *malgré la beauté esthétique de ces pensées, les trouveraient funestes à l'homme et aux nations*, suspendront peut-être l'anathème quand on leur montrera la doctrine de l'illusion universelle et de l'écoulement des choses naissant à l'âge d'or de la philosophie grecque avec Xénophane et se perpétuant à travers l'humanité polie, dans les intelligences les plus hautes, les plus sereines, les plus douces, un Démocrite, un Épicure, un Gassendi[2] : » il resterait d'abord à démontrer que Gassendi, Épicure, Démocrite et Xénophane ont été « les intelligences les

1. *Le Jardin d'Épicure*, p. 85, 77, 78, 217, 218, 141, 80, 81, 94.
2. *Id.*, p. 87, 156, 157.

plus hautes » de l'humanité pensante, et ensuite que leurs doctrines ont été véritablement bienfaisantes. Le scepticisme qu'on nous prêche est contagieux; et il se trouvera des esprits assez dépravés pour juger ces deux propositions un peu bien téméraires.

Ils discuteront peut-être aussi les conclusions dernières de cette philosophie, telles que les a formulées, en une fort jolie page, le moderne disciple d'Épicure :

Plus je songe à la vie humaine, plus je crois qu'il faut lui donner pour témoins et pour juges l'Ironie et la Pitié, comme les Égyptiens appelaient sur leurs morts la déesse Isis et la déesse Nephtés. L'Ironie et la Pitié sont deux bonnes conseillères : l'une, en souriant, nous rend la vie aimable ; l'autre, qui pleure, nous la rend sacrée. L'Ironie que j'invoque n'est point cruelle. Elle ne raille ni l'amour, ni la beauté. Elle est douce et bienveillante. Son rire calme la colère, et c'est elle qui nous enseigne à nous moquer des méchants et des sots, que nous pouvions, sans elle, avoir la faiblesse de haïr.

Il ne faut pas haïr, fût-ce les méchants et les sots; mais plutôt que de les railler, mieux vaut encore les plaindre. Et la Pitié elle-même, nous ne la vénérons que si elle ne se contente pas de pleurer sur les misères humaines, que si sa compassion est active; en un mot, nous n'aimons la Pitié que si, de son vrai nom, elle s'appelle la Charité.

Un artiste plus délicat que vigoureux, plus souple qu'inventif, plus habile à ciseler finement les détails qu'à brosser puissamment les ensembles; un curieux et un voluptueux plus enclin à suivre sa fantaisie qu'à s'incliner devant une règle morale ou sociale; un esprit ingénieux, pénétrant, parfois profond, subtil surtout, et successif, plus ami des lentes démarches de l'analyse que des larges vues synthétiques; un sceptique fertile en négations ironiques, en paradoxes imprévus, en contradictions à demi volontaires; un écrivain souvent exquis et auquel il ne manque, pour égaler parfois les plus grands, qu'un je ne sais quoi de moins concerté, de plus spontané, de plus jaillissant : voilà, un peu grossièrement dessinée sans doute, l'image qu'on

se pouvait généralement faire de M. France vers 1896, au moment où il entrait à l'Académie française. Poète, romancier, novelliste, chroniqueur et critique, il séduisait et inquiétait tour à tour par la variété de ses dons, par le charme un peu pervers de sa pensée et de son style. Dans un fort curieux article qu'il lui consacrait en 1893, M. Maurice Barrès appréciait en ces termes l'auteur de *Thaïs* :

Il n'est pas dans l'Ile-de-France, au coucher du soleil, un jardin planté à la française et ennobli de quelques marbres délités, qui nous offre un plaisir plus doux, une noblesse plus gentille que l'œuvre d'Anatole France. Avoir vingt-deux ans et pour la première fois de sa vie, vers six heures au mois de mai, se promener sur la terrasse de Versailles, c'est ressentir la volupté qu'on trouve chez ce maître et dont l'intensité atteint à la tristesse. *Dangereuse mollesse de cette œuvre pleine de plus de rêves que ne peut en contenir un jeune homme qui se promet d'être sociable et utile. Certaine beauté est un dissolvant;* elle brise les nerfs, dégoûte, attriste. Dans l'atmosphère d'Anatole France, nous nous promenions touchés d'amour pour les femmes futiles et passionnées, pour les sophistes, pour tous ceux qui raffinent sur l'ordinaire de la vie, *et par là, France peut être suspect aux magistrats chargés de veiller à la bonne santé de ce peuple....*

Je le dirai, — ajoutait-il encore, — le plus sage et le moins sage de nos contemporains, très profond et très frivole : *c'est un corrupteur aussi bien qu'un éducateur....*

Tout cela était fort bien vu, et, comme disait Sainte-Beuve, « deviné de poète à poète ». Et je ne m'étonne point que quelques années plus tard, M. Maurice Barrès se soit fait gloire d'avoir écrit cette page.

IX

En 1897, une affaire, qui touchait l'armée dans ses bureaux et ses conseils de guerre, émut le pays. Pour l'ardeur des passions qu'elle souleva, elle ne peut être comparée qu'à celle de la bulle *Unigenitus*, survenue cent soixante-quatorze ans

auparavant et qui fut aussi, j'ai plaisir à le dire, une querelle des Français sur le juste et l'injuste. L'affaire de 1897, sortie d'un jugement secret, avait cela de dangereux, que le mystère dont elle était environnée favorisait le mensonge. A son origine, on trouve les antisémites, qui travaillaient depuis quelque temps la France paisible. Et, qu'il se soit rencontré, par des temps calmes, chez un peuple aimable et tolérant, des hommes pour réveiller les vieilles haines de races et fomenter des guerres de religion, ce serait un sujet d'étonnement, si l'on ne savait d'où venaient ces hommes et si l'on ne reconnaissait en eux des missionnaires de l'Église romaine. Aux antisémites se joignit bientôt un parti nombreux, le parti noir, qui, dans les salons, dans les faubourgs, dans les campagnes, semait des bruits sinistres, soufflait des nouvelles alarmantes, parlait de complot et de trahison, inquiétait le peuple dans son patriotisme, le troublait dans sa sécurité, l'imbibait longuement de colère et de peur. Il ne se montrait pas encore au grand jour et formait dans l'ombre une masse immense et confuse, où l'on devinait comme une ressemblance avec les frocs cuirassés de la Ligue. Mais, quand il eut rallié toutes les forces de la contre-révolution, attiré les mécontents de la République, soulevé enfin devant lui tout ce qu'un coup de vent de l'opinion peut emporter de poussière humaine, il dressa son front immense et bigarré, et prit le nom brillant de nationalisme....

Ce n'est ni Henri Brisson, ni Arthur Ranc, ni M. Combes qui parle ainsi; c'est M. Anatole France lui-même, dans une *Préface* qui lui fera, je le crains, peu d'honneur aux yeux de la postérité, et qu'il a écrite en 1904 pour un recueil de discours... de M. Combes en personne[1]. Oui, le délicat auteur du *Crime de Sylvestre Bonnard* a éprouvé le besoin de prononcer publiquement l'apologie de l'un des deux hommes, — l'autre est Waldeck-Rousseau, — qui, depuis vingt ans, ont fait assurément le plus de mal à leur pays. Il a loué « la probité de son esprit », « la fermeté de son caractère »,

1. Émile Combes, *Une Campagne laïque*, 1902-1903, préface par Anatole France. Paris, Simonis Empis, 1904, in-8, p. v-vi. — Comme il ne faut rien perdre, une bonne partie de cette *Préface* a été reproduite par M. France dans son livre *l'Église et la République*, éditions d'art Édouard Pelletan. Paris, 1904, p. 32 et suivantes.

« son goût pour la simplicité, l'ordre et la clarté ». « Dans sa petite maison blanche de Pons où se voit encore la sonnette du docteur (car il pratiqua longtemps la médecine), — écrit-il, — M. Combes passe ses vacances en promenades et en lectures. Il sait les langues anciennes et il aime, m'a-t-on dit, les orateurs et les historiens grecs. Il a raison. Les Grecs ont ce mérite, entre autres, de garder la juste mesure et de n'être jamais excessifs. *M. Combes les suit en cela....* » En d'autres termes, M. Combes est un attique, et il est mûr sans doute pour l'Académie.... Ariel, gentil et subtil Ariel, qu'avez-vous donc fait aux Muses pour qu'elles vous aient abandonné, et qu'elles vous aient laissé, si loin d'elles, monter sur les tréteaux de Caliban?

Donc, ce gracieux joueur de flûte s'est réveillé un beau jour radical-socialiste, et, chose plus grave, il l'est resté. Hier encore, en termes dignes d'Eugène Sue, n'appelait-il pas aux armes « contre le parti noir » les Jeunesses laïques, et prenant les tristes fantômes de ses sombres rêveries pour d'abominables réalités, ne leur dénonçait-il pas une fois de plus l'éternel péril clérical? « Déjà, s'écriait-il, angoissé, déjà l'on parle d'un général pour en faire un diplomate et l'envoyer négocier au Vatican[1]. » Et je ne puis rappeler en quels termes peu académiques il flétrissait dans *l'Humanité* les auteurs responsables de la loi de trois ans[2]. Depuis une quinzaine d'années, il n'est pas une des manifestations publiques de son nouveau parti auquel il n'ait pris part. Il ne s'est pas contenté de signer d'innombrables et souvent fâcheuses affiches : il a présidé des banquets et des meetings, des réunions électorales; il a inauguré des universités populaires, des « soirées ouvrières », des « restaurants coopératifs », des « imprimeries communistes »; il a porté des toasts, prononcé des allocutions ou de grands discours; ou bien, quand il ne pouvait rehausser de sa présence réelle fêtes ou assemblées, il envoyait des encycliques qui étaient lues avec recueil-

1. *L'Humanité* du 4 septembre 1913.
2. *L'Humanité* du 23 mai 1913.

lement. Pas de cérémonie « laïque », pas de réunion radicale ou socialiste qui, depuis quinze ans, ne soit bénie par M. France, ne soit honorée d'un mandement de lui : la prose de Sylvestre Bonnard est l'un des « numéros » nécessaires du programme, presque au même titre que *l'Internationale*. Il est « l'Écrivain », il est « le Penseur », il est le « Mage » du parti ; parlons-en mieux : il est devenu, comme le disait si joliment Dumas fils de Renan, une sorte de Pape de la libre pensée. Ah! maître Jérôme Coignard, si l'on avait votre ironie, comme on pourrait s'amuser de vous voir officier sous ce costume!

Nous ne recueillerons pas tous ces propos de table, et nous ne nous attarderons pas à les discuter bien longuement : aussi bien ils se réfutent par leur violence même. Traiter de « fourbes » et d' « hypocrites[1] » ceux qui ne sont pas de notre avis, ce n'est peut être pas faire preuve d'une grande sérénité philosophique. Définir Thiers « un petit vieillard habile, égoïste, cruel, qui défendait la République sans générosité, sans honneur, mais âprement et subtilement comme son bien[2] », ce n'est probablement pas porter sur le « libérateur du territoire » le jugement qu'en portera l'histoire. Appeler Godefroy Cavaignac « sinistre Gribouille qui, de peur du méprisable orage dont le menaçaient les criminels, va se noyer dans leur crime[3] », c'est sans doute une injure, ce n'est pas une définition. Et enfin qualifier de « criminel », et cela non pas seulement dans un journal français, mais dans une Revue anglaise[4], un gouvernement dont le seul crime est d'avoir fait un peu d'apaisement et d'avoir pris l'initiative d'une loi de sécurité nationale, c'est avoir sur les intérêts supérieurs de son pays des idées un peu bien particulières. En

1. *Vers les Temps meilleurs*, éditions d'art Édouard Pelletan, 1906, t. I, p. 64.

2. *L'Église et la République*, éditions d'art Édouard Pelletan, 1904, p. 31.

3. *Vers les Temps meilleurs*, t. I, p. 12.

4. *Lettre aux Jeunesses laïques*, dans *l'Humanité* du 4 septembre 1913. — Cf. *Pour la paix* (*The English Review*, août 1913).

vérité, est-ce la peine d'être l'un des premiers écrivains de son temps, pour en venir à ces étranges excès de langage?

Ce n'est pas que le rare écrivain ne se retrouve encore quelquefois dans ces sermons laïques, — et très laïques. Vous ne le reconnaîtriez certainement pas dans l'homme qui nous représente Spuller « vieux, fatigué, gras » et « soufflant dans les bureaux des Cultes un esprit qu'il appelait l'esprit nouveau[1] », ou qui nous montre le nationalisme « ratant le coup du catafalque[2] »; mais si vous persistez à préférer la *Prière sur l'Acropole* au discours de M. France à Tréguier, vous avouerez pourtant que les paroles de Pallas Athéné à Renan, dans ce dernier discours, sont, en leur genre, une assez belle chose. Seulement, pourquoi faut-il qu'à chaque instant la phraséologie radicale ou socialiste vienne alourdir et gâter les développements les plus littéraires? Le « cléricalisme », la « réaction », le « prolétariat », les « préjugés », la « superstition », « pas d'ennemis à gauche », toutes les formules usées, tous les clichés connus reviennent dans ces homélies à l'usage des « citoyennes et citoyens » réunis pour flétrir le « tsarisme », la politique coloniale, la guerre et tous les innombrables fléaux qui désolent l'humanité, depuis qu'il y a des hommes et des sociétés constituées. Et quand, parfois, au bas de ces manifestes, on lit : « Salut et fraternité », on a l'illusion qu'ils sont signés non pas Anatole France, mais Évariste Gamelin.

Si maintenant l'on va au fond des choses, et que, parmi ces violences et ces déclamations électorales, on essaie de saisir et de classer les quelques idées qui les inspirent, on est un peu effrayé et humilié du caractère étrangement simpliste de la philosophie qu'elles recouvrent. Deux partis, deux camps dans l'humanité : d'un côté, les partisans aveugles, féroces ou perfides du passé; de l'autre, les ouvriers généreux, purs, ardents, désintéressés de l'avenir; d'un côté, tous ceux qui, par intérêt, par peur ou par sottise, sont attachés à l'absurde idéal théologique; de

1. *L'Église et la République*, p. 31.
2. *Vers les Temps meilleurs*, t. I, p. 69.

l'autre, tous ceux qui, affranchis des vieilles servitudes, ne croient qu'à la Raison, à la Science, à la Solidarité humaine. Ceci tuera cela, et ceci doit tuer cela. Pas de quartier à l'obscurantisme! « Citoyens, il faut finir ce que vous avez commencé, il faut achever la déconfiture des moines[1]. » Cela fait, une ère de progrès, de lumière, de joie, de concorde luira enfin pour l'humanité. Plus de guerres, plus de contrainte, plus de frontières, plus de misères sociales; l'union féconde de tous les travailleurs fera régner la paix universelle. Et voilà le nouvel Evangile.

Citoyennes et citoyens..., c'est parce que les découvertes des grandes lois physiques qui régissent les mondes ont été lentes, tardives, longtemps renfermées dans un petit nombre d'intelligences, *qu'une morale barbare, fondée sur une fausse interprétation des phénomènes de la nature, a pu s'imposer à la masse des hommes et les soumettre à des pratiques imbéciles et cruelles.*

Croyez-vous, par exemple, citoyens, que si les savants avaient connu plus tôt la vraie situation du globe terrestre... il eut été possible d'effrayer des hommes en leur faisant croire qu'il y a sous terre un enfer et les diables? *C'est la science qui nous affranchit de ces grossières imaginations et de ces vaines terreurs que certes vous avez rejetées loin de vous.* Et ne voyez-vous pas que de l'étude de la nature vous tirerez une foule de conséquences morales qui rendront votre pensée plus assurée et plus tranquille? *N'écoutons pas les prêtres qui enseignent que la souffrance est excellente. C'est la joie qui est bonne....* A vous citoyens, à vous travailleurs, de hausser vos esprits et vos cœurs, et de vous rendre capables, *par l'étude et la réflexion, de préparer l'avenir de la justice sociale et de la paix universelle*[2]...

Et dire que, parmi ces « citoyennes et citoyens », il ne s'est levé personne pour leur crier qu'on les trompait; que notre science n'est qu'ignorance, qu'elle n'est d'ailleurs accessible qu'aux rares privilégiés de l'intelligence; que, fût-elle complète et, comme ils disent, « intégrale », étant d'un autre ordre, elle ne peut contredire les enseignements des antiques disciplines; que, n'étant capable de supprimer

1. *Vers les Temps meilleurs*, t. I, p. 79.
2. *Id.*, t. I, p. 18-22.

ni la douleur, ni la mort, et qu'étant impuissante à fonder une morale, elle n'assure ni le bonheur, ni la paix de l'esprit, ni la tranquillité du cœur; et qu'enfin, dans l'avenir comme dans le passé, les seuls adoucissements réels dont soit susceptible notre condition humaine seront les fruits non pas de la science, mais de la charité et de la bonté, lesquelles n'ont rien à voir avec la science! Pauvre Caliban, quand cesseras-tu d'écouter tes flatteurs?

Que M. Anatole France ait été du reste la première dupe de tous ces sophismes, — qu'il avait plus d'une fois réfutés jadis, — qu'en plaidant comme il l'a fait la cause des « prolétaires », des Arméniens massacrés, des Finlandais opprimés, des révolutionnaires russes, il ait cédé généreusement à l'entraînement de son cœur, c'est ce que l'on n'a garde de nier ici. Et l'on n'aurait qu'à applaudir à cette générosité même, si, trop souvent, elle n'avait pour revers ou pour rançon une sourde excitation à l'odieuse lutte des classes. Le « socialisme » de M. France n'est point pacifique : il combat, il proscrit, il veut détruire; il est à base d'anarchie. Il a pour mot d'ordre essentiel non point la devise de Gambetta qu'il trouve insuffisante : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi », mais bien : « L'Église, voilà l'ennemi[1] ». Personne, je veux dire aucun écrivain depuis quinze ans, n'a plus fait que l'auteur de *Crainquebille* pour séparer « les deux Frances », pour les dresser et les jeter l'une contre l'autre; personne n'a plus applaudi aux mesures de persécution, d'exception, de spoliation et de proscription prises contre les prêtres et les moines, n'a plus contribué à la nouvelle révocation de l'édit de Nantes dont nous avons été témoins. Où est le temps où il déclarait, nous l'avons vu, qu'il ne serait jamais « ingrat » envers ses anciens maîtres de Stanislas, qu'il a pourtant poussés sur les chemins de l'exil? Où est le temps où il

1. Il (Gambetta) lança une parole retentissante : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi! » *coup de clairon qui sonnait la charge contre le vide. En désignant le cléricalisme comme l'ennemi, il détournait de l'Église les coups des républicains* pour les attirer sur un être de raison, un fantôme d'État. » (*L'Église et la République*, p. 24-25.)

proclamait « détestable et funeste » l'erreur qui consiste à croire que « la France date de la Révolution », où il rêvait une « réconciliation de l'ancien esprit et du nouveau » au palais et sous les ombrages de Fontainebleau? Depuis quinze ans, M. France n'a plus fait « le pèlerinage de Fontainebleau ».

Comment ce subtil et ingénieux artiste, comment ce délicat écrivain en est-il venu là? comment cet attique est-il devenu, ou peut s'en faut, un « primaire »? En dépit des contradictions dont fourmille son œuvre, oserai-je le dire? il me semble qu'au fond, tout au fond, il n'a guère changé. Assurément, et nous l'avons assez dit, pendant une certaine période de sa vie, sous diverses influences, à tout prendre heureuses, il a essayé, sinon de s'oublier, tout au moins de se dépasser lui-même, et il y a, du reste, assez bien réussi. Il a, de propos, je crois, très délibéré, laissé dans l'ombre, et peut-être comprimé, certains côtés moins heureux de sa nature; il en a développé d'autres, plus superficiels, si je ne m'abuse, et il s'est ouvert, ou il a paru s'ouvrir à certaines idées, à certaines préoccupations sur lesquelles s'exerçait sa prestigieuse virtuosité, mais qu'en secret son tempérament répudiait! Même alors, d'ailleurs, ce tempérament perçait quelquefois, et nous avons eu souvent à en noter les saillies inattendues. Et ce tempérament, tel qu'il s'est révélé à nous dès ses premiers écrits, c'est celui d'un fils du XVIII[e] siècle, ennemi né de toute autorité morale, ou sociale, et surtout religieuse, jaloux de toute atteinte portée au libre développement de l'instinct individuel. On l'a bien vu, lorsque, à propos du *Disciple*, M. France a pu croire qu'on allait laisser mettre en discussion le droit, selon lui, imprescriptible, qu'a tout homme qui pense d'aller jusqu'au bout de sa pensée et de l'exprimer librement. L'esprit du XVIII[e] siècle, ainsi réchauffé et provoqué chez l'auteur de *Thaïs*, allait désormais circuler ouvertement dans tous ses livres, et *la Rôtisserie*, *le Lys Rouge*, *les Opinions de Jérôme Coignard* ne nous prêchent

assurément pas le respect des disciplines sociales. Survient l'Affaire, et le vent de folie qu'elle déchaîna non seulement sur la France, mais sur l'Europe entière. M. France s'imagina que les temps de la Ligue et de l'Inquisition allaient revenir : il vit rouge, — ou noir, comme on voudra : l'auteur des *Légions de Varus*, de *Denys, tyran de Syracuse*, l'adversaire du régime impérial, l'ennemi personnel des « prétoriens » se réveilla plus jeune et plus ardent que jamais, et par la parole ou par la plume, il « sauva la République »; il a continué depuis. L'esprit de « grand'maman Nozière », qui veillait toujours en M. France, a définitivement supplanté cette fois toutes les influences contraires. Et si l'on veut connaître l'origine, l'une des origines tout au moins du farouche anticléricalisme qu'il a déployé en tant de circonstances récentes, peut-être faut-il se reporter à une page de *l'Orme du mail* où l'écrivain nous conte la façon dont M. l'abbé Lantaigne s'y prit pour renvoyer du grand séminaire un élève trop subtilement indiscipliné du nom de Firmin Piédagnel :

Il regarda M. Lantaigne. La douceur résolue, la tranquillité ferme, la quiétude de cet homme le révoltèrent. Soudain, un sentiment naquit et grandit en lui, le soutint et le fortifia, *la haine du prêtre, une haine impérissable et féconde, une haine à remplir toute la vie*. Sans prononcer une parole, il sortit à grands pas de la sacristie.

A l'âpreté soudaine de l'accent, on devine que M. France parle ici en son propre nom. Je ne pense pas qu'il ait été, au collège Stanislas, l'objet d'une mesure aussi grave que celle dont il vient de nous entretenir : mais n'aurait-il pas été, dans sa jeunesse, ou ne se serait-il pas cru la victime de quelque injustice ou de quelque maladresse ecclésiastique? En tout cas, cet enfant qui « n'avait ni l'esprit théologique, ni la vocation du sacerdoce », dont « la foi même était incertaine », cette « âme à qui le doute était tolérable et léger, *et dont les pensées coulaient à l'irréligion par une pente naturelle* », cet « esprit tranquillement indocile »,

« ingénieux », « dissimulé par politesse », et qui « n'avait retenu de l'enseignement du séminaire *que des élégances de latinité, de l'adresse pour les sophismes et une sorte de mysticisme sentimental*[1] », si cet enfant-là, de son vrai nom, ne s'appelle pas, non pas Firmin Piédagnel, mais Anatole Thibault, je veux que M. France ne se soit jamais peint dans ses livres. Et si l'assimilation est légitime, à l'exemple de tant d'autres anticléricaux élevés par des prêtres, — ah! comme il a eu la rancune vivace!

X

Sortons de ce « bain de haine » où nous a plongés la lecture des opuscules politiques ou sociaux, ou plutôt socialistes, de l'auteur de *Thaïs*. Hélas! nous ne le pourrons pas complètement. A l'inverse de M. Jules Lemaître qui, lui, n'a presque rien laissé passer de ses expériences et de ses conceptions politiques dans ses œuvres d'imagination, M. Anatole France n'a pas su se dédoubler, et nous retrouverons trop souvent le préfacier de M. Combes dans les romans et les contes qui ont suivi l'Affaire.

Et d'abord, dans les quatre volumes qui composent l'*Histoire contemporaine*. Sont-ce bien des romans que ces livres qui s'intitulent *l'Orme du mail* (1897), *le Mannequin d'osier* (1897), *l'Anneau d'améthyste* (1898), *M. Bergeret à Paris* (1901), et où l'on voit reparaître toujours les mêmes personnages, saisis dans des attitudes parfois identiques et parfois différentes? Ce sont plutôt des « chroniques », suivant le mot qu'employait M. France lui-même pour désigner son premier roman[2] des chroniques non pas

1. *L'Orme du mail*, p. 16, 17, 27. — Ce qui achève de me faire croire que cette histoire de Firmin Piédagnel a une valeur autobiographique, c'est que M. France l'a reproduite, presque intégralement, dans ses *Opinions sociales*. (Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1903, t. II, p. 103-108.)

2. « J'y ai joint [à *Jocaste*] une petite chronique, que nous nommerons, si vous voulez, *le Chat maigre*. » (*Jocaste et le Chat maigre*, 1re édition, Préface.)

peut-être d' « histoire contemporaine », mais de mœurs provinciales d'aujourd'hui, écrites par un Parisien artiste, observateur et ironiste; chroniques souvent bien décousues, presque toujours trop longues, et qui ne savent comment finir, mais chroniques parfois bien amusantes, et d'où se détachent maintes scènes lestement enlevées, maintes physionomies inoubliables.

Les scènes de libertinage, — elles sont nombreuses, et elles n'ont pas peu contribué au succès de l'ouvrage, surtout à l'étranger, — y sont admirables. M. Anatole France est passé maître dans l'art de tout dire, ou de tout laisser entendre, — je dis tout, — presque sans un mot cru, sans un geste brutal, en phrases gentiment papelardes et innocemment perfides, qui déshabillent sans qu'on y songe, et dont l'audace n'apparaît qu'à la réflexion. Il sait être grivois avec décence : c'est une grande force pour un conteur. Et les scènes aussi où il fait parler les prêtres, sont généralement bien savoureuses : celle, par exemple, où Mgr Charlot, pour s'épargner l'ennui de répondre à une démarche gênante de l'abbé Lantaigne, feint de le consulter au sujet d'une fausse histoire de pendu et le renvoie sans l'avoir laissé parler, celle aussi où l'abbé Guitrel intéresse à ses ambitions épiscopales un jeune baron juif un peu snob, sont de délicieuses scènes de comédie ecclésiastique. Comme le disait si joliment M. Jules Lemaître de certaines pages de Ferdinand Fabre, il n'y a là pas une phrase qui ne porte la soutane. Et nous ne sommes pas loin d'éprouver pour le peintre la « surprise mêlée d'admiration » que la diplomatie sacerdotale de M. l'abbé Guitrel inspire au jeune Bonmont.

L'art du peintre se manifeste encore par le relief qu'il a su prêter aux principaux personnages qu'il fait mouvoir sous nos yeux. Ce sont d'abord les prêtres, tous si bien campés dans cette attitude de réserve intérieure et de politesse onctueuse qui est chez eux la marque indélébile du caractère professionnel : Mgr Charlot, le cardinal-archevêque, si fin sous ses apparences un peu vulgaires, si

habile à ne pas se compromettre, à éviter les « affaires », à finir en paix avec le pouvoir civil comme avec l'autorité ecclésiastique une vie d'administrateur prudent et ferme; M. l'abbé Lantaigne, supérieur du grand séminaire, orateur abondant, théologien robuste, orgueilleux, maladroit, prompt aux dénonciations et aux jugements peu charitables, mieux fait pour manier des syllogismes et pour disserter sans fin, « le regard en dedans », sur les droits inaliénables de l'Église que pour vivre parmi les contingences mondaines; M. l'abbé Guitrel, le professeur d'éloquence sacrée, prêtre aux dehors « libéraux », ambitieux, aimable et insinuant, complaisant pour les riches et les gens en place, mais invinciblement secret, digne malgré tout, et qui, une fois évêque, saura racheter par son « intransigeance » ses compromissions d'autrefois. Puis, parmi tous les autres comparses de la comédie contemporaine, le ministre égrillard Loyer, Joseph Lacrisse, le secrétaire de la jeunesse royaliste, la vulgaire Mme Bergeret, la sentimentale juive convertie Élisabeth de Bonmont, la facile Mme de Gromance; quelques figures curieusement dessinées et qui se détachent en pleine lumière : le vieux général Cartier de Chalmot, qui « commande sa division sur fiches » et qui a été converti au nouveau régime par « la gravité douce et la chaste raideur » du président Carnot; le préfet Worms-Clavelin, israélite de naissance, créature des loges, irrémédiablement vulgaire et médiocre, mais bon garçon, bon vivant, et qui se soutient par ses grosses habiletés, la modération de son zèle et son éternelle belle humeur; et enfin, l'ineffable M. Bergeret. M. Bergeret mérite, lui, une attention toute particulière, car il est devenu, avec le temps, — et l'Affaire aidant, — une des incarnations de M. Anatole France. Je ne crois pas que celui-ci l'ait délibérément voulu tout d'abord, car, sans cela, lui eût-il prêté les ridicules dont il a commencé par l'affubler? On ne saurait, en effet, s'y tromper : M. Lucien Bergeret, maître de conférences de littérature latine, mari trompé et sans bravoure, auteur

sur fiches d'un *Virgilius nauticus*, M. Bergeret est ridicule : il l'est du moins dans *l'Orme du mail* et *le Mannequin d'osier*. Mais comme ce professeur chétif, maladroit et aigri, à l'esprit subtil, paradoxal et bizarre, n'est pas sans avoir quelques idées générales qui lui sont communes avec M. France, étant voltairien, pacifiste, antinationaliste, son biographe finira par le prendre en affection et par en faire son porte-parole. Pauvre M. Bergeret! Il peut se consoler maintenant de « n'avoir aucun commerce avec des écrivains tels que MM. Faguet, Doumic ou Pellissier » : il est devenu le familier, le « double » de l'auteur de *Thaïs*; et comme tel, il est probablement immortel.

C'est que, dans cette voie du réalisme discret et modéré, M. France trouvait l'utilisation de tous ses dons d'artiste épris de formes vivantes, d'observateur narquois, d'analyste ingénieux. Au fond, — qu'on s'en rappelle la curieuse préface, — c'est cette voie qu'il cherchait depuis *les Désirs de Jean Servien*. N'ayant pas assez d'imagination pour « se bien figurer les anciennes formes de la vie », il s'était rabattu sur le « roman d'analyse » et il avait entrepris d' « écrire sur le monde moderne ». Mais, poète incorrigible, il n'avait pu se réduire à analyser la vie moderne, telle qu'elle était : il y avait mêlé trop de romanesque; il y a trop de romanesque dans *Servien*, dans *Jocaste*, même dans *le Lys rouge*. Cette fois, dans l'*Histoire contemporaine*, le romanesque a disparu : l'auteur peint la réalité des mœurs et des caractères d'aujourd'hui, telle qu'il l'a vue, dans leur platitude originelle, et il fait œuvre vivante, parce qu'il y a un accord secret entre les sujets qu'il traite et ses véritables aptitudes.

Trois choses cependant nous gâtent la vérité et l'intérêt de cette peinture. Et d'abord, le débordement de sensualité qu'on y rencontre, et dont il est impossible à un « honnête homme » de ne pas être un peu choqué. Les scènes d'alcôve, ou de fiacre sont décidément trop abondantes dans ces quatre volumes, et développées avec une complaisance quelque peu disproportionnée à leur impor-

tance. Les personnages, presque tous les personnages de M. France ne songent guère qu'à « la bagatelle », et si Mme de Gromance s'y était prêtée, il n'est pas jusqu'à M. Bergeret lui-même... Cela est vraiment excessif. N'avais-je même pas tort tout à l'heure de dire que la pudeur du langage est toujours respectée? Les plaisanteries des habitués du libraire Paillot sur Philippe Tricouillard et celles de M. Bergeret sur Hercule mélampyge ne sont pas d'un goût fort relevé. Les choses de l'amour ne tiennent pas, sauf chez quelques maniaques, dans la vie des hommes, la place démesurée que leur attribue le gaulois chroniqueur de l'*Histoire contemporaine*, et le laisser croire, c'est, en fait, qu'on le veuille ou non, spéculer sur les plus fâcheuses dispositions d'un certain public. Tourguénef, complimentant un jour Maupassant sur ses *Contes*, lui disait : « Mais quel plaisir éprouvez-vous donc à émouvoir les vieux marcheurs? » — il employait des expressions plus vives. — Et Maupassant de protester, et d'invoquer, suivant l'usage, les droits imprescriptibles de l'art. — « Mais non, mais non, répliquait Tourguénef, ce n'est pas là de l'art, et vous le savez bien! »

M. France a jadis trop vivement critiqué Zola pour ne pas le savoir lui aussi. Mais aujourd'hui qu'il voit en Zola « un moment de la conscience humaine[1] », pour mériter sans doute un jour pareille qualification, il ne se contente pas d'être un trop joyeux conteur, il introduit la politique, l'odieuse politique dans le roman. A l'exemple de Voltaire qui, pour le plus grand dommage de l'art, utilisait la forme tragique comme un instrument de propagande philosophique, l'auteur de l'*Histoire contemporaine* glisse dans ses romans, sans même se donner la peine de leur faire subir

1. *Discours prononcé aux funérailles d'Émile Zola* (*Vers les Temps meilleurs*, t. II, p. 13). Ailleurs (t. I, p. 66), dans un toast porté au banquet offert à Georg Brandes, le 14 mars 1902, M. France disait sans ironie, je le veux croire, au critique danois : « Votre œuvre, à la fois critique, philosophique, est, avec celle de Sainte-Beuve, la plus considérable de notre temps. » Je ne pense pas que M. Brandes ait jamais reçu, dans son propre pays, pareil compliment.

une transposition préalable, toutes ses opinions sur les affaires du moment. M. Bergeret ne parle pas autrement que ne parlerait M. France justifiant la politique de M. Combes ou présidant une réunion de la Ligue des Droits de l'homme. Et, quelque chaleur qu'il y mette, ces fragments de pamphlet, n'étant ici point à leur place, paraissent dénués de tout intérêt. Je cherchais un romancier, et je trouve un politicien. Nombre de pages de *l'Anneau d'améthyste*, et surtout de *M. Bergeret à Paris*, sont devenues aujourd'hui parfaitement ennuyeuses; dans un demi-siècle, et peut-être avant, elles seront illisibles. La vieille distinction des genres, décidément, avait du bon.

Et enfin, goûtera-t-on beaucoup, dans un demi-siècle d'ici, cette ironie perpétuelle, et si monotone à la longue, où M. France baigne, pour ainsi dire, chacun de ses personnages? Ironie très complexe, et dont je n'ai garde de nier la grâce subtile et la perverse séduction. Si l'on essaie d'analyser les principaux éléments dont elle se compose, on croit y reconnaître l'habituel persiflage de l' « artiste » à l'égard des « bourgeois », des « philistins » qu'il coudoie dans la vie; le facile, trop facile dédain du « Parisien » endurci pour les pauvres « provinciaux « qu'il rencontre; le mépris transcendant du « philosophe » pour la tourbe humaine qui « ne pense pas ». Et encore une fois, que tout cela donne aux récits de l'*Histoire contemporaine* un air de vivacité spirituelle et légère, c'est ce qui est l'évidence même. Mais il y a le revers de la médaille. L'auteur semble prendre si peu au sérieux ses personnages, qu'il nous inspire des doutes sur la vérité de leurs portraits. L'illusion, qui ne demandait qu'à naître, s'évanouit. Nous craignons d'être dupes. Nous voulions bien nous intéresser à des hommes, nous nous refusons à contempler trop longuement des fantoches. Et comme nous sommes hommes, après tout, comme nous sentons bien que nous ne sommes pas plus épargnés que nos frères du livre, nous nous révoltons contre cette continuité d'ironie, d'amertume et de pessimisme. Quoi! parmi tous ces con-

temporains qui défilent devant nous, pas une âme honnête, droite et saine! Rien que des intrigants, des coquins, des pleutres, des fêtards, ou des imbéciles! Un seul être sympathique : c'est le chien Riquet. On peut, sans avoir grande illusion sur ses semblables, trouver cette vision du monde un peu bien sommaire. Il y a, même en province, des professeurs de littérature latine qui ne sont pas trompés par leur femme et leur meilleur élève; il y a, même en province, de bons prêtres qui songent plus à sauver des âmes qu'à conquérir l'anneau d'améthyste. Tout cela est de l'« histoire contemporaine » simplifiée pour l'exportation. M. Anatole France ne l'a point voulu, je le sais bien. Mais quand je songe à la diffusion de son œuvre hors de France, — depuis l'Affaire, — je ne puis m'empêcher de penser qu'avec Zola aucun écrivain français ne nous a plus calomniés aux yeux de l'étranger.

M. France a-t-il fini par sentir lui-même le danger de sa manière? Ou bien, tout simplement, a-t-il éprouvé le besoin de se renouveler? Ce qui est sûr, c'est qu'à partir de 1901, il a arrêté l'*Histoire contemporaine*, — qui pouvait se prolonger aussi longtemps que celle des Rougon-Macquart, — pour nous donner plusieurs volumes de contes et de romans. Les recueils de contes s'intitulent : *Clio* (1900), *Crainquebille, Putois, Riquet, et autres récits profitables* (1904), *Sur la Pierre blanche* (1905), *les Contes de Jacques Tournebroche* (1908), *les Sept Femmes de la Barbe-Bleue* (1909). De tous ces contes et du conteur on dirait volontiers ce qu'il dit lui-même d'un de ses personnages épisodiques, le joyeux Jeronimo : « Il parlait abondamment, joyeusement, richement, lançait des propos en l'air, enfilait des histoires, les unes excellentes, les autres moins bonnes, mais qui faisaient rire[1] ». Quelques-unes, en effet, sont « moins bonnes », et pour écrire *les Grandes Manœuvres à Montil*, ou *Émile*, il n'était point nécessaire de s'appeler M. Anatole France. D'autres sont des rognures, ou même des extraits de l'*Histoire contemporaine*. D'autres sont un peu grasses,

1. *Les Sept Femmes de la Barbe-Bleue*, p. 205.

et d'autres un peu bien longues. D'autres ont un peu trop l'air de pastiches scolaires. D'autres sont gâtées par toute sorte d'allusions politiques, et d'autres enfin le sont par ce ton sournois de raillerie irréligieuse que l'auteur de *Gallion* et du *Procurateur de Judée* a mêlé à tant de ses récits. Sur ce dernier point d'ailleurs, M. France s'est d'avance condamné lui-même, et il n'y a qu'à lui rappeler ce qu'il écrivait jadis en tête des *Noces corinthiennes* : « C'eût été trop manquer du sens de l'harmonie que de traiter sans piété ce qui est pieux. Je porte aux choses saintes un respect sincère. » Le respect s'est évaporé, — c'est du reste une question de savoir s'il a jamais été sinon « sincère », du moins profond, — et le sens de l'harmonie, et le goût en même temps. Mais le talent de style n'a point baissé, et je sais peu d'écrivains qui aient aussi bien su, en quelques lignes, parfois en une phrase, faire tenir tout un tableau, étonnant de précision pittoresque et d'ampleur suggestive :

Le soleil, descendu derrière le Capitole, frappait de ses dernières flèches l'arc triomphal de Titus sur la haute Vélia. *Le ciel, où nageait à l'Occident la lune blanche, restait bleu comme au milieu du jour.* Une ombre *égale, tranquille et claire* emplissait le Forum silencieux. Les terrassiers *bronzés* piochaient ce champ de pierres, tandis que, *poursuivant le travail des vieux rois*, leurs camarades tournaient la roue d'un puits pour tirer l'eau qui mouille encore le lit où dormait, aux jours du pieux Numa, le Vélabre ceint de roseaux[1].

Et ceci encore :

Le soleil trempait dans le cercle de brumes qui bordaient l'horizon son disque agrandi et rougi. *Le ciel était semé, vers l'Orient, de nuées légères comme les feuilles d'une rose effeuillée.* La mer agitait mollement les plis de vermeil et d'azur de sa nappe luisante[2].

1. *Sur la Pierre blanche*, p. 6-7.
2. *Clio*, p. 182.

Et ceci peut-être surtout :

Dans un ciel sans lune et sans nuées, *la neige ardente des étoiles était suspendue en flocons tremblants*[1].

Soyons assurés que, si Flaubert avait pu lire cette dernière phrase, il en eût rugi d'admiration. Il aurait eu bien raison, le vieux Flaubert!

Ce n'est pas seulement le mérite de la forme qui fera vivre longtemps les meilleurs de ces contes; les idées que l'auteur y a exprimées ou insinuées n'y nuiront certainement pas. Non que ces idées soient toujours justes : ce sont celles qui forment le fond des trois volumes *Vers les Temps meilleurs*. Par exemple, dans les longues conversations qui relient l'un à l'autre les deux contes du recueil intitulé *Sur la Pierre blanche*, entre une diatribe contre la Russie et une autre contre la politique coloniale, nous apprenons que M. Jaurès et M. Ribot, « sont tous deux pacifiques », mais que « Jaurès l'est simplement », tandis que « M. Ribot l'est superbement », et « qu'il est temps pour la France de se résigner à la gloire que lui assurent l'exercice de l'esprit et l'usage de la raison[2] » : comme si cette gloire même, la France ne l'avait pas conquise et défendue les armes à la main!... Mais les idées, même discutables, même fausses, valent mieux en art que l'absence d'idées. Il arrive d'ailleurs au conteur, comme dans *le Christ de l'Océan*, de développer, sous une forme ingénieuse, une idée des plus heureuses, celle de l'humilité nécessaire du christianisme. Il est aussi fort intéressant et piquant, quand, dans les pages intitulées *Par la Porte de corne ou par la porte d'ivoire*, M. France nous expose son rêve d'une cité future, de l'entendre dire qu'en cet heureux temps triomphera l'union libre, que le mariage ne subsistera plus que « chez les Cafres », et que, « *quoi qu'en disent les Cafres, il faut subordonner la société à la nature* et non, comme on l'a fait trop longtemps, la nature à la

1. *Clio*, p. 167.
2. *Sur la Pierre blanche*, p. 217, 223, 226-227, 232-234.

société [1] ». Nous autres, naïfs ou médiocres esprits, nous nous imaginions que ce sont précisément les Cafres qui subordonnent aujourd'hui la société à la nature; et voilà qu'on nous engage à les imiter! Cette engageante théorie aurait été du goût de Diderot. Et enfin si le biographe de Sylvestre Bonnard avait eu quelque scrupule à aller, dans ses contes comme dans ses autres écrits, jusqu'au bout de sa pensée, nous n'aurions pas eu *Crainquebille*, et, à bien des égards, il faut avouer que c'eût été dommage.

Crainquebille, c'est le *Candide* de M. France, et, en son genre, c'est un petit chef-d'œuvre. On connaît l'histoire de ce « pauvre marchand des quatre-saisons » qui, accusé à tort par un « sergot » monomane d'avoir crié : « Mort aux vaches! » passe en correctionnelle, est condamné à quinze jours de prison, malgré la déposition contraire d'un honnête médecin, et, renié par ses anciennes clientes, aigri par le malheur immérité, devient alcoolique, et rêve de retourner en prison où du moins il ne souffrait ni du froid, ni de la faim. Histoire aussi navrante qu'elle est invraisemblable, mais histoire admirablement contée, et dont tous les détails concourent à nous suggérer l'idée que la société humaine est mal faite, que la sottise et le pharisaïsme en sont les bases indestructibles, qu'elle a été littéralement inventée pour opprimer les faibles, que les erreurs judiciaires ne sont pas l'exception, mais la règle, qu'elles sont conditionnées par le fonctionnement même de l'appareil social, et qu'en un mot « Vive l'anarchie! » Je ne m'étonne pas qu'on ait trouvé *Crainquebille* dans le repaire d'un des plus sinistres compagnons de la « bande tragique »; il y a des coïncidences symboliques, et que le pur hasard ne suffit pas à expliquer.

Les contes et nouvelles de M. France ont toujours été des « divertissements » ou des « intermèdes » entre des œuvres de plus longue haleine; et c'est ainsi qu'après ce « roman », ou plutôt ce recueil de souvenirs, suivis de notes de voyage, qu'il a intitulé *Pierre Nozière* (1899), il

1. *Sur la Pierre blanche*, p. 299-300.

nous a donné l'*Histoire comique* (1903), *l'Ile des Pingouins* (1908) et *les Dieux ont soif* (1912).

L'*Histoire comique*, — entendez *Histoire d'une comédienne*, — est, dans le genre léger ou libertin, une fort jolie chose. M. France n'a peut-être rien écrit, à cet égard, de plus osé, ni qui sente plus son XVIIIe siècle. Il y a conté aussi l'enterrement d'un cabotin en des pages qui sont à mettre à côté des funérailles de Désirée Delobelle, dans *Fromont jeune et Risler aîné*. Et enfin, il n'y a fait aucune allusion à l'Affaire. Ce sont là de grandes qualités réunies. Pourquoi donc l'auteur de ce livre peu édifiant, mais pimpant et amusant, a-t-il voulu forcer son talent, et écrire *l'Ile des Pingouins !*

Les écrivains « arrivés » sont bien heureux! Quoi qu'ils fassent, on les imprime, on les achète, on les lit peut-être, et il ne se trouve presque personne pour crier : « Après l'*Agesilas*, hélas! » Supposez que *l'Ile des Pingouins*, au lieu d'être le trentième ouvrage de M. France, eût été son livre de début, et essayez d'imaginer comment on en aurait parlé, si même on en eût parlé! Et pourtant, *l'Ile des Pingouins* a eu, dans sa fraîche nouveauté, cinquante fois plus d'éditions que *le Crime de Sylvestre Bonnard* ; nos arrière-petits-neveux auraient beau jeu là-dessus à tourner en dérision la vanité de nos jugements littéraires, s'ils n'étaient pas prédestinés à faire exactement comme nous. Ce qui paraît dès maintenant bien certain, c'est qu'ils liront sans joie, en dépit des polissonneries, des railleries ou des impiétés qui l'égayent, cette interminable Histoire de France travestie, à laquelle M. Homais semble avoir mis la main au moins autant que M. Anatole France, et s'ils prennent quelque intérêt à l'émiral Châtillon[1] ou à l'affaire des quatre vingt mille bottes de foin, c'est qu'ils auront de bien grands loisirs. Ils trouveront sans doute aussi que cette ironie cuite, recuite, et même réchauffée, ne laisse pas d'être grimaçante, et qu'elle manque souvent de légè-

1. Ces plaisanteries sur l'émiral Châtillon sont bien amusantes, quand on songe que M. France a été « boulangiste ».

reté, pour ne rien dire de plus. Un ange délivre un jeune religieux du nom d'Oddoul, qui a résisté aux avances de la reine Glamorgane, et il est naturellement indigné de cette vertu : « Alors, s'écria l'ange, *qu'est-ce que tu fiches ici, espèce d'andouille*? » — une petite note nous avertit que l'expresion est traduite littéralement du latin : *species inductilis.* — Et je renonce à vous dire ce qu'Oddoul reçoit sur la tête en quittant sa prison, et ce qui le fait s'écrier : « Tes desseins sont mystérieux, Seigneur, et tes voies impénétrables ». Peut-être n'était-il point nécessaire d'avoir écrit *le Livre de mon ami* pour trouver pareilles plaisanteries[1].

Si j'avais l'honneur d'être radical-socialiste, j'aurais lu sans grand plaisir *les Dieux ont soif.* « Eh quoi! n'aurais-je pu manquer de dire, n'est-ce point là une trahison? Cet écrivain, ce penseur, ce mage, sur lequel nous comptions, avec lequel nous avions combattu les grands combats, est-ce que, par hasard, il ne passerait pas aujourd'hui à l'ennemi? Il semble avoir, en tout cas, sur la Révolution des idées singulièrement réactionnaires : il n'a pas pour l'âge héroïque, pour les grands ancêtres, toute l'admiration respectueuse qui conviendrait; des maniaques dissolus et sanguinaires, voilà, pour lui, les fondateurs de la France moderne. Son Évariste Gamelin semble l'illustration des trop célèbres pages où Taine étudie la psychologie du Jacobin : il est odieux et stupide. Et celui de ses personnages qui a toutes ses sympathies, et où il passe pour s'être peint lui-même, le vieux traitant Brotteaux des Ilettes, tout philosophe qu'il soit, n'est qu'un sceptique, un épicurien d'ancien Régime; il est d'ailleurs parfaite-

1. Signalons aux futurs exégètes de *l'Ile des Pingouins*, parmi les sources du livre, *la Légende celtique* de Th. de la Villemarqué. Par exemple (*l'Ile des Pingouins*, p. 143) : « Révélez-moi, Seigneur, *la part que vous fîtes à celui qui chanta sur la terre comme les anges chantent dans les cieux* »; — (*Légende celtique*, éd. de 1887, p. 203) : « Je ne mangerai ni ne boirai que je ne sache au juste *quelle part Dieu fait à ceux qui chantaient dans le monde comme chantent les anges dans le ciel.* »

ment ridicule, ce Brotteaux, qui ne peut faire un pas sans son Lucrèce, — ce Lucrèce relié en maroquin rouge qu'il tire à chaque instant de la poche béante de sa redingote puce pour le lire comme un bréviaire d'un nouveau genre.... Non, non, l'auteur de *les Dieux ont soif* a beau haranguer les instituteurs, encourager les « Jeunesses laïques », déclarer qu' « à cette heure, c'est l'ombre du Père du Lac qui gouverne la France[1], » il n'est pas sûr, il n'est plus des nôtres.... »

Je ne suis pas radical-socialiste, et ne suis donc point qualifié pour reprocher à M. France une « défection » politique. Mais, je l'avoue, telle qu'elle ressort de ce roman où il y a de si jolies pages et tant de talent[2], sa conception de la Révolution m'étonne. On peut, certes, concevoir la Révolution de bien des façons différentes : il me semble, quitte à les discuter et à choisir, que je les comprends et les admets à peu près toutes. Je conçois fort bien qu'un Joseph de Maistre y voie quelque chose de « satanique »; je conçois tout aussi bien qu'un Michelet ou un Louis Blanc célèbrent 1789, ou même 1793, comme l'avènement d'une ère nouvelle; je comprends l'indignation d'honnête homme que les ruines et les crimes du temps inspirent à Taine; et j'admets enfin que, comme Thiers ou Mignet, Tocqueville ou Lamartine, on veuille « choisir » dans l'œuvre révolutionnaire, et ne pas tout admirer ou tout réprouver « en bloc ». Mais se promener, si je puis dire, le sourire aux lèvres, à travers cette époque, répandre également sur toutes choses les grâces légères, — oh! bien légères, — d'une ironie transcendantale, et, quand on marche à l'échafaud, songer à la bagatelle, c'est peut être faire preuve d'un esprit médiocrement philosophique, c'est contempler le monde par le petit bout de la lorgnette, et,

1. *Radical* du 2 juin 1913.

2. Voyez dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1908 et du 15 juillet 1912, sur *l'Ile des Pingouins* et *les Dieux ont soif*, les articles de M. Doumic, et, dans la *Revue hebdomadaire* du 23 mars 1912, celui de M. André Chaumeix sur *M. Anatole France et l'Histoire*.

pour tout dire, c'est manifester une certaine impuissance foncière à embrasser dans toute sa grandeur un grand événement historique. J'ai peur que l'examen de la *Vie de Jeanne d'Arc* ne nous conduise à la même conclusion.

XI

Car M. France, on le sait, a voulu, comme son maître Renan, écrire sa *Vie de Jésus*, et il s'est fait, sur le tard, l'historien de Jeanne d'Arc. J'ai tort d'ailleurs de dire : sur le tard, car si le livre n'a vu le jour qu'en 1908, il était préparé et commencé de longue date. De tout temps l'auteur de *Thaïs* a été attiré par la glorieuse et sainte figure de la Pucelle, et, dans ses chroniques de *la Vie à Paris* ou de *la Vie littéraire*, toutes les fois que l'occasion se présentait de parler d'elle, il la saisissait avec empressement. Il y a près de trente ans, il écrivait déjà :

Une messe a été célébrée à Notre-Dame des Victoires, le lundi 30 mai 1886, pour le 455e anniversaire de la mort de Jeanne d'Arc. La religion honore cette sainte; la patrie et l'humanité lui doivent les plus pieux hommages. Elle nous a rendu notre patrie et elle a montré au monde ce que peut l'amour. Je ne puis me défendre de contempler un moment avec vous cette belle mémoire. *On vous dit qu'il y a deux Frances, l'ancienne et la nouvelle; que celle-ci est bonne et que l'autre était mauvaise. Ne le croyez pas. Il n'y en a qu'une.* Elle s'est développée; elle n'a point changé de nature. L'âme de la vieille France était charmante : elle s'est incarnée dans une bergère, et l'on a vu alors l'être le plus doux, le plus ingénu, le plus fin, le plus généreux qui ait vécu sur le terre. Jeanne était, de son temps, la meilleure créature qu'il y eût en France, mais tout le monde lui ressemblait dans le royaume. Et elle était la pensée de tous; elle portait en elle le génie de tous. C'est pourquoi elle fut obéie et suivie[1].

Il est peut-être regrettable que l'ingénieux écrivain n'ait point achevé et publié sa *Jeanne d'Arc* au temps où il

1. *Temps* du 6 juin 1886 (non recueilli en volume).

n'admettait pas l'existence des « deux Frances », où il n'avait pas « d'ennemis à droite » : le livre y eût gagné une unité de ton, une générosité et une largeur d'inspiration qu'il n'a plus, ou plutôt qu'il a perdues en route.

Et l'on peut se demander ce qui, dans la vie et la personne de Jeanne d'Arc, a pu séduire et attacher le biographe de maître Jérôme Coignard ; car enfin, il semble bien que, si la Pucelle avait pu choisir son historien, ce n'est certainement pas le préfacier de M. Combes, même dans sa bonne époque, qu'elle eût désigné ou souhaité : je crois, pour toute sorte de raisons, qu'elle eût préféré même Michelet, et surtout M. Hanotaux. Mieux que personne, M. France a dû sentir l'intime dissemblance morale qui existait entre son héroïne et lui-même : comment se fait-il donc qu'il ait insisté, persévéré dans son dessein ? Sans doute, comme tant d'autres écrivains ou artistes, il a tout d'abord été séduit par ce qu'il y avait d'extraordinaire, et donc de « poétique », dans la destinée de la Pucelle ; et il est d'ailleurs à remarquer que ce négateur intrépide du surnaturel a toujours eu, en vrai fils du XVIII[e] siècle, un goût immodéré, — il l'a bien montré dans ses œuvres romanesques, — pour tout ce qui a l'apparence ou la réalité du surnaturel. D'autre part, — et à cet égard, son cas n'est pas unique, — cette âme subtile, compliquée et un peu perverse a éprouvé de tout temps pour les âmes claires, ingénues et simples une sympathie qui semble bien n'être point affectée, une sympathie où il entre de la curiosité, de l'ironie, de la pitié, de l'admiration, de l'envie peut-être, et même un peu de tendresse. Et enfin, et, je crois, surtout, le désir de rivaliser avec Renan, presque sur son propre terrain, et non pas peut-être de le « supplanter », mais tout au moins de lui « succéder » et de partager sa gloire est entré, pour une part considérable, dans le projet qu'a formé de bonne heure M. France d'écrire une *Vie de Jeanne d'Arc*. Jusqu'à quel point a-t-il réalisé ses multiples ambitions ?

Littérairement, d'abord, la *Vie de Jeanne d'Arc* est assez loin de valoir la *Vie de Jésus*. Le livre est trop long, il abonde

en digressions qui souvent en ralentissent la marche et qui, plus d'une fois même, nous font perdre de vue l'héroïne dont on nous retrace la biographie. La composition successive, un peu flottante, donne à tout l'ouvrage un air de lenteur laborieuse qui ne convient pas très bien au sujet : combien j'aime mieux l'allure un peu trépidante assurément, mais si martiale, de M. Hanotaux! M. France a voulu reconstituer autour de Jeanne d'Arc tout son milieu, toute la vie de son temps, et cette préoccupation, peut-être excessive, ne pouvait manquer d'entraîner quelques-uns des inconvénients que nous venons de signaler. Il faut reconnaître d'ailleurs qu'elle a eu aussi ses avantages, et qu'elle a conduit l'artiste à écrire nombre de ces pages pittoresques où il est décidément passé maître : c'est une très belle chose, par exemple, vivante et colorée, que le récit du siège d'Orléans. Et je goûte fort aussi ces deux lignes descriptives sur la « baie de Somme, morne et grise, au ciel bas, traversé du long vol des oiseaux de mer [1] », et ce paysage qui ouvre le premier volume :

De Neufchâteau à Vaucouleurs, la Meuse coule libre et pure entre les trochées de saules et d'aulnes et les peupliers qu'elle arrose, se joue tantôt en brusques détours, tantôt en longs circuits, et divise et réunit sans cesse les glauques filets de ses eaux, qui parfois se perdent tout à coup sous terre. L'été, ce n'est qu'un ruisseau paresseux qui courbe en passant les roseaux du lit qu'il n'a presque pas creusé : et, si l'on approche du bord, on voit la rivière ralentie par des îlots de joncs, couvrir à peine de ses moires un peu de sable et de mousse. Mais dans la saison des pluies, grossie de torrents soudains, plus lourde et plus rapide, elle laisse, en fuyant, une rosée souterraine qui remonte çà et là, en flaques claires, à fleur d'herbe, dans la vallée.

Mais son style habituel n'a pas suffi à M. France. « J'ai nourri mon texte, nous dit-il, de la forme et de la substance

1. Tome II, p. 224. La Préface (p. LXXVII) donne un premier ou un second état de ce tableau : « La baie de Somme si triste et nue sous le vol des oiseaux de passage ».

des textes anciens, mais je n'y ai, autant dire, jamais introduit de citations littérales : je crois que, sans une certaine unité de langage, un livre est illisible, et j'ai voulu être lu. » Scrupule assurément très louable, mais qui va peut-être se retourner contre son auteur. Est-il d'abord bien sûr qu'un livre où l'on « introduit des citations littérales » soit illisible? Voilà Taine, Sainte-Beuve, — et combien d'autres! — déclarés « illisibles »! M. France est dur pour quelques-uns de ses confrères. En second lieu, il peut paraître bon, sous prétexte d' « unité de langage » et de couleur locale, de « garder le ton de l'époque » et de « préférer les formes archaïques de la langue ». Mais quoi! n'est-ce pas précisément ce qu'on appelle le *pastiche*? Et M. France est assurément en ce genre un maître incomparable : avouons pourtant que bien des pages de sa *Jeanne d'Arc* pourraient être intitulées : *A la manière de... Froissart ou de Comines*. J'ouvre le livre et je cite au hasard :

Puisque les Anglais ne lui avaient point renvoyé son héraut, elle venait à eux, à leurs chefs, comme un héraut de Messire; elle venait requérir qu'ils fissent paix. Et s'ils ne voulaient faire paix, elle était prête à combattre. C'est seulement après leur refus qu'elle serait assurée de vaincre, non par des raisons humaines, mais parce que son conseil le lui avait promis [1]....

Notez que ces affectations d'archaïsme, — car M. France a beau dire : ce sont des affectations, — pourraient, à la rigueur, avoir leur raison d'être, si l'allure habituelle de son style et de sa pensée avait quelque parenté naturelle avec celle de ces vieux auteurs qu'il imite. Mais M. France n'est rien moins qu'un « primitif »! Il est tout au contraire le moins naïf, le plus roué des artistes contemporains. Et à chaque instant, la dissonance éclate : à chaque instant, le masque se dénoue et laisse apparaître les véritables traits du visage : « Elle (Jeanne d'Arc) prophétisait et, comme il arrive à tous les prophètes, elle n'annonçait pas

1. *Vie de Jeanne d'Arc*, t. I, p. 305.

toujours ce qui devait arriver. *Ce fut le sort du prophète Jonas lui-même. Et les docteurs expliquent comment les prophéties des véritables prophètes peuvent ne pas être toutes vraies*[1]. » Est-ce un contemporain de Jeanne d'Arc, ou est-ce Voltaire qui parle ici? Il arrive même à M. France d'unir dans une même phrase l'archaïsme et le « modernisme » verbal d'une manière tout à fait inattendue : « Il (Charles VII) avait ceci d'excellent qu'il n'aimait pas du tout les prouesses et qu'il n'était ni ne pouvait être de ces *chevalereux* qui faisaient la guerre *en beauté*[2] ». On pourrait multiplier les exemples. Peut-être était-il imprudent de faire tant de sacrifices à l'unité de ton et de langue, et de s'en vanter, alors qu'en fait on la respecte si rarement.

Discutable comme œuvre d'art, malgré de fort belles parties, la *Vie de Jeanne d'Arc* a-t-elle, au point de vue historique, toute la haute et durable valeur que l'on pourrait souhaiter? A en croire M. France, il aurait tout fait pour qu'il en fût ainsi. Étude directe de toutes les sources imprimées, de tous les documents ou travaux de détail publiés ultérieurement, voyages, vision personnelle de tout ce qui, — miniatures, images peintes ou taillées, monuments, meubles, costumes, objets divers, — nous reste de ces âges disparus, l'historien n'aurait rien négligé pour que son enquête fût aussi complète que possible, pour faire œuvre non seulement « très honnête », mais impartiale, impersonnelle et objective : « Je crois, nous dit-il, qu'au risque de ne point montrer toute la beauté de son cœur, il vaut mieux ne pas paraître dans les affaires qu'on raconte. J'ai écrit cette histoire avec un zèle ardent et tranquille; j'ai cherché la vérité sans mollesse, je l'ai rencontrée sans peur. Alors même qu'elle prenait un visage étrange, je ne me suis pas détourné d'elle[3]. » Ce sont là de bien belles déclarations, et Dieu veuille qu'elles soient justifiées!

1. *Vie de Jeanne d'Arc*, t. I, p. 402.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 171.
3. *Id.*, *ibid.*, p. LXXXI.

Si l'on en croyait M. France, elles le seraient pleinement. Dans une *Préface* de 1909, — *Préface* où il y a beaucoup d'ironie, et un peu d'aigreur, — il nous affirme que ses plus sévères censeurs « n'ont pu découvrir dans son œuvre aucune erreur grave, aucune inexactitude flagrante ». « Il a fallu, ajoute-t-il, que leur sévérité se contentât de quelques inadvertances et de quelques fautes d'impression. » M. France se vante un peu. Si je pouvais résumer ici tous les articles critiques dont sa *Vie de Jeanne d'Arc* a été l'objet, et qui n'ont pas tous pour auteurs des « hagiographes », comme il le dit dédaigneusement, on verrait qu'il y a dans son information plus de lacunes, et dans ses interprétations plus d'erreurs graves, plus d'arbitraire qu'il ne veut bien l'avouer[1]. Mais ce ne sont là que les petits côtés de la question. La valeur historique d'une œuvre n'est pas à la merci de ces erreurs de détail, comme il s'en glisse même dans les œuvres le plus justement réputées. Quand toutes les inexactitudes que M. Aulard reproche à Taine seraient matériellement établies, — et elles ne le sont qu'une fois sur deux, — et quand elles auraient, — ce qui n'est pas, — toute l'importance que M. Aulard leur attribue, *les Origines de la France contemporaine* n'en seraient pas moins *les Origines de la France contemporaine*. Il faut voir les choses plus largement et de plus haut.

« L'histoire de Jeanne, — écrit très justement M. France, — l'histoire de Jeanne, je ne puis assez le dire, est une

1. Voyez, entre autres, outre l'article de M. Doumic dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1908, ceux de Gabriel Monod dans la *Revue historique* de mai-août 1908 (p. 410-416), de M. Germain Lefèvre-Pontalis dans *l'Opinion* du 22 février 1908, de M. Frantz Funck-Brentano dans la *Revue hebdomadaire* du 4 juillet 1908, de M. Salomon Reinach dans la *Revue celtique* de mars 1909, le petit livre de M. Andrew Lang, *la Jeanne d'Arc de M. Anatole France* (Perrin, 1909), et l'article d'Achille Luchaire dans la *Grande Revue* du 25 mars 1908 (p. 207-235) : « Au total, conclut Luchaire, un livre singulier, et difficile à classer, où se décèle, avec une rare finesse de vision historique et un véritable effort d'érudition, l'inexpérience d'un historien de fraîche date ».

histoire religieuse, une histoire de sainte, tout comme celle de Colette de Corbie ou de Catherine de Sienne [1]. » Et donc, son historien sera nécessairement un « hagiographe ». De quel droit, dès lors, écrire de l'honnête *Jeanne d'Arc* de l'honnête Wallon : « C'est une œuvre consciencieuse, morne et *d'un fanatisme modéré* [2] »? Wallon, un fanatique, même « modéré », — comme si les fanatiques pouvaient être modérés! — J'ai peur que M. France ne traite un peu bien aisément de fanatiques tous ceux qui ne pensent pas comme lui. Mais voilà un mot qui me met en garde et en défiance au seuil même du livre. Est-ce là l'objectivité, l'impersonnalité qu'on nous avait promises? Car enfin, Jeanne d'Arc, pas plus que Wallon, n'était une « libre penseuse » : elle a droit, au moins autant que son historien, à l'épithète de « fanatique ». Et assurément, M. France ne le dit pas, il n'ose pas le dire, même si, dans le fond de son cœur, il le pense. Mais s'il ne le pense pas, pourquoi tant d'ironies, tant de traits cinglants ou impies à l'adresse de l'héroïne, ou des croyances qui ont soutenu son héroïsme? « En fait, comme on le pense bien, confessés ou non, près d'elle ou loin d'elle, ces soudards commettaient *tous les péchés compatibles avec la simplicité d'esprit*, mais *l'innocente* n'en voyait rien; ouverts aux choses invisibles, *ses yeux étaient fermés aux choses sensibles* [3]. » Aimez-vous beaucoup ce ton disgracieux de supériorité protectrice? « La Pucelle avait raison plus qu'elle ne croyait. *Tout dans son armée allait à la grâce de Dieu* [4]. » « Le duc d'Alençon admira cette prophétie. Sans doute la Pucelle était venue pour le sauver, et elle n'était pas venue pour sauver le sire Du Ludde. *Les anges du Seigneur viennent pour le salut des uns et la perte des autres* [5]. » « Depuis plus de trois mois, *ses voix la tympa-*

1. *Vie de Jeanne d'Arc*, t. I, p. LXXX; — Cf. aussi, p. XXXII.
2. *Id.*, *ibid.*, p. LXVII.
3. *Id.*, *ibid.*, p. 309.
4. *Id.*, *ibid.*, p. 409.
5. *Id.*, *ibid.*, p. 413.

nisaient avec l'assaut de Paris... Elle agissait sur le conseil de ses voix, et ses déterminations *dépendaient du moindre bruit qui se faisait dans ses oreilles*[1]. » « Si les docteurs avaient vu, comme elle, à toute heure du jour, *le ciel leur dégringoler sur la tête*....[2] » Et je passe sur bien d'autres inconvenances! Comprenez-vous maintenant pourquoi M. France, dans sa Préface, est si indulgent pour « les petits vers de *la Pucelle* » de Voltaire[3]? Et est-ce là vraiment ce qu'il appelait « ne pas paraître dans les affaires qu'on raconte », et, au temps des *Noces corinthiennes*, « porter aux choses saintes un respect sincère »?

Si ce n'étaient là que des fautes de tact et de goût, on les passerait volontiers à maître Jérôme Coignard. Mais elles sont le signe et la preuve d'un état d'esprit qui se traduit par des torts historiques infiniment plus graves. M. France appartient à l'époque, déjà bien lointaine, où l'on niait, sans même le discuter, le surnaturel, et où l'on expliquait toutes choses en histoire par « les grandes pressions environnantes ». Comme il a négligé, sur tous ces points, de reviser les idées de sa jeunesse, il a cru faire merveille en appliquant à l'histoire de Jeanne d'Arc les théories qui avaient cours il y a un demi-siècle, et c'est, si je puis dire, à travers ce parti pris philosophique qu'il a lu les textes et regardé les faits. Dès 1890, il écrivait déjà à propos de la *Jeanne d'Arc* de Jules Barbier :

Je crois, pour ma part, que rien dans la vie de Jeanne d'Arc ne se dérobe, en dernière analyse, à une interprétation rationnelle. *Là, comme ailleurs, le miracle ne résiste pas à l'examen attentif des faits*. Le tort de ses biographes est de *trop isoler* cette jeune fille, de l'enfermer dans une chapelle. Ils devraient, au contraire, la placer dans son groupe naturel, au milieu des

1. *Vie de Jeanne d'Arc*, t. II, p. 73-74.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 280.
3. *Id.*, t. I, p. LXII. — Est-ce que je me trompe? Il me semble qu'un certain nombre de ces traits fâcheux, surtout dans le premier volume, ont été ajoutés après coup, comme si le préfacier de M. Combes, revoyant une première rédaction déjà ancienne, avait voulu y mettre sa marque nouvelle.

prophétesses et des voyantes qui foisonnaient alors.... *Notre Jeanne ne perdrait rien* à être expliquée de la sorte. Elle n'en paraîtrait ni moins belle, ni moins grande, pour avoir incarné le rêve de toutes les âmes, pour avoir été véritablement celle qu'on attendait[1].

M. France a, depuis, réalisé ce programme. Personne ne lui reprochera d'avoir « trop isolé » Jeanne d'Arc : par tous les moyens possibles, il la « baigne » dans son temps, il l'y noie. Sa mission avait été prophétisée, préparée de longue date; elle lui a été *suggérée* par on ne sait quel religieux contemporain. Et comme cette mission correspondait aux vœux de tout un parti puissant et habile, Jeanne n'a eu, en quelque sorte, qu'à se laisser porter par ce parti, et par les circonstances, pour la bien remplir. Elle croyait agir sur les conseillers du Roi; ce sont eux qui agissaient sur elle; ce sont eux qui l'ont « mise en œuvre », suivant une expression que M. France emploie jusqu'à satiété. Et voilà, en bref, tout « le mystère de Jeanne d'Arc ».

Et voilà aussi une admirable façon de simplifier l'histoire! Les grands événements, on les résout en une série de petits faits obscurs, qui ont la banalité des « faits divers » de la vie quotidienne; les grands hommes, les héros, les saints, on les réduit à l'état d'automates, aveugles et bornés; on dissout leur personnalité dans la foule anonyme et inglorieuse de ceux qui rêvent éternellement sans agir: et l'on ramène le drame émouvant de l'histoire à la platitude de nos destinées communes.

Mais l'histoire ne se laisse pas ainsi impunément travestir; les faits et les hommes parlent plus haut que les constructions arbitraires d'un rationalisme à courte vue. Si l'on compare la situation générale non seulement de la France, mais de la chrétienté tout entière, à la veille de l'apparition de Jeanne d'Arc et au lendemain de sa mort, — ce que M. Anatole France s'est bien gardé de faire, mais ce que M. Hanotaux a fait supérieurement, — on constate ce que

1. *Vie littéraire*, t. III, p. 252.

Pascal eût appelé « un renversement du pour au contre »; et ce changement peut s'exprimer en deux mots. Avant Jeanne, un grand peuple se débat dans les dernières convulsions de l'agonie et va disparaître de la scène du monde; après Jeanne, un grand peuple est ressuscité. Et que ce soit là l'œuvre de Jeanne, et de Jeanne seule, — de Jeanne aidée, bien entendu, par ceux à qui elle avait fait partager sa foi, et dont elle avait renouvelé l'âme, — c'est ce qui ressort non seulement de l'étude des textes et des documents contemporains, non seulement des *Histoires* autres que celle de M. France, mais, chose bien plus piquante, puisqu'elle est involontaire, de l'*Histoire* de M. France lui-même. Oui, M. France a beau vouloir nous montrer, — en dépit des faits les plus avérés et des témoignages les plus certains, — que rien dans l'œuvre de la Pucelle n'appartient en propre à la Pucelle même : à travers ses réticences, ses atténuations, ses hypothèses, ses interprétations soi-disant rationnelles, nous entrevoyons, malgré lui, que Jeanne, forte de l'assurance de ses Voix, a su imposer sa conviction, et sa volonté, aux conseillers du roi Charles, au faible roi Charles lui-même, aux chefs de l'armée royale. *Venit, vidit, vicit.* Et c'est si bien là la vérité de l'histoire qu'elle s'impose même à M. France : « *Elle avait tout fait, puisque sans elle on n'aurait rien fait*[1] », dit-il de la Pucelle après sa première victoire. On ne saurait mieux dire : ce pourrait être là l'épigraphe d'une *Vie de Jeanne d'Arc.*

Pourquoi donc M. France, non seulement dans sa *Préface*, mais dans tout le cours de son livre, et plus particulièrement, ce me semble, dans son second volume, a-t-il pris comme tâche, sous prétexte de l' « humaniser », de rabaisser la Pucelle, de diminuer l'importance de son rôle et de sa mission? C'est sans doute parce que son intelligence, essentiellement amie des « coteaux modérés », est peu familière avec les hauts sommets de l'histoire. Mais, — et ici nous quittons l'ordre proprement historique pour l'ordre philosophique, — cela tient peut-être surtout à ce

1. *Vie de Jeanne d'Arc*, t. I, p. 138.

qu'elle habite aussi peu volontiers les hauts sommets de la pensée. Le problème métaphysique et psychologique que soulèvent la personne et la destinée de Jeanne d'Arc, — ce problème qu'un autre historien, M. Hanotaux, a posé avec tant de vigueur et de franchise[1], — M. France, lui, ne le pose nulle part; nulle part il ne l'aborde directement, bien en face; il le fuit, il l'élude, il se contente de le trancher... par prétérition. Il ne croit pas au surnaturel, il n'admet pas le miracle. Et cela est assurément son droit. Mais il ignore évidemment comment la question se pose dans la philosophie contemporaine; il ne connaît pas les travaux de M. Lachelier, de M. Boutroux, de M. Bergson, de M. Le Roy, et même si certain *Bulletin de la Société française de philosophie*, où le *Problème du miracle* est discuté d'une manière bien suggestive[2], avait paru avant l'achèvement de sa *Jeanne d'Arc*, je ne pense pas qu'il aurait eu la curiosité de le feuilleter. Or, l'on peut regretter que l'auteur d'une « Vie de sainte » où sont nécessairement impliquées de si graves questions, soit resté étranger à la manière dont les plus « libres » esprits les envisagent aujourd'hui.

Métaphysiquement donc, peut-on admettre que la destinée et l'œuvre de Jeanne d'Arc s'expliquent tout « naturellement », — comme par exemple celles d'un Du Guesclin, — en vertu, je ne veux pas dire des lois, mais des habitudes du déterminisme historique? ou bien sommes-nous en présence d'un phénomène « hors cadre » et « hors série », inséré, bien entendu, dans la suite des événements historiques, mais y formant contraste, et irréductible aux explications communes? Et, psychologiquement, suffit-il, pour expliquer la Pucelle, de reconnaître en elle une jeune fille de grand cœur et de haute piété, exaltée jusqu'à l'héroïsme par

1. On me permettra de renvoyer sur ce point à l'étude que j'ai consacrée à *la Jeanne d'Arc de M. Hanotaux* dans mes *Maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui* (Hachette, 1912).

2. *Bulletin de la Société française de philosophie*, mars 1912. *Le Problème du miracle* (Thèse de M. Le Roy: — Discussion de MM. Blondel, Brunschvicg, Couturat, l'abbé Laberthonnière, Parodi), 8°; Paris, Armand Colin.

sa piété même, ou une malade, une anormale, « fanatisée », jouet et victime des fatalités organiques? A ces questions, on sait comment, en fait, non sans se contredire d'ailleurs quelquefois, M. France a essayé de répondre. Il ne voit rien d'étonnant dans la destinée de Jeanne : « La mauvaise fortune des Anglais à partir de 1428, nous dit-il, *s'explique tout naturellement*.... Ce dont on peut être surpris, ce n'est pas que les Anglais aient été chassés de France, c'est qu'ils l'aient été si lentement[1]. » Et il ne va pas jusqu'à faire de la Pucelle une « hystérique notoire », — il se contente de le laisser insinuer par le Dr Dumas, contre l'autorité duquel on peut invoquer celle du Dr Babinski[2], — mais il en fait une malade, — il parle de son « état pathologique », — une perpétuelle hallucinée, et il admet comme une chose évidente que ses « perceptions de l'ouïe et de la vue » sont « fausses », qu'elles ne correspondent à aucune espèce de réalité objective. « Une automate, perpétuellement hallucinée, qui n'obéit qu'aux suggestions des clercs, incapable de sentiment propre et d'initiative personnelle, et qui n'a même pu concevoir d'elle-même l'idée qu'un prince français n'est roi que lorsqu'il est sacré, et qu'il faut avant tout le conduire à Reims, est-ce là vraiment la Jeanne d'Arc de la vérité et de l'histoire? On nous permettra encore d'en douter. » C'est un historien de métier peu suspect de « cléricalisme », c'est un médiéviste ici qui parle ; c'est Achille Luchaire, et on ne peut que lui donner raison.

Pour ma part, je l'avoue, ces façons de raisonner m'étonnent toujours. Comment ne voit-on pas qu'elles

1. *Vie de Jeanne d'Arc*, t. I, p. XLIX, LI.

2. Voyez J. Babinski, *Démembrement de l'hystérie traditionnelle : Pithiatisme* (Paris, Imprimerie de *la Semaine médicale*, 1909), et J. Babinski et Jean Dagnan Bouveret, *Émotion et hystérie* (*Journal de psychologie normale et pathologique*, mars-avril 1912). — Il résulte des travaux du docteur Babinski que nombre de faits que jusqu'ici on désignait sous le nom d'hystériques doivent être rapportés à de tout autres causes, et que, comme le disait Lasègue, « l'hystérie est une corbeille dans laquelle on jette les papiers qu'on ne sait où classer ».

éludent, qu'elles ajournent la difficulté, disons mieux, qu'elles l'escamotent, mais qu'elles ne la suppriment pas? C'est un clerc qui a suggéré à Jeanne sa mission? — Pourquoi un clerc? et quel est donc le nom de ce clerc mystérieux? Et pourquoi a-t-il fallu une Jeanne d'Arc pour réaliser son plan de salut? Mais n'insistons pas sur tout ce qu'il y a de vague, d'arbitraire, et même de fantaisiste, et en tout cas, d'hypothétique et de conjectural, — de l'aveu même de M. France, — dans ces explications soi-disant « rationnelles[1] ». Accordons à l'historien de la Pucelle tout

1. A mon gré, personne n'a dénoncé avec plus de force, de bon sens et d'humour le vice secret de la méthode imaginée par M. France et, avant lui, par Renan, pour expliquer les faits ou les témoignages qui les gênent, qu'un original écrivain anglais contemporain, trop peu connu en France, M. Chesterton, dans une très vivante page que je crois devoir citer ici tout entière :

« Je ne connais pas l'histoire, — écrit donc M. Chesterton, — mais je connais la raison aussi bien qu'Anatole France. Et, s'il y a quelque chose d'irrationnel, c'est bien, il me semble, la méthode Renan-France appliquée aux histoires miraculeuses. Elle consiste simplement en ceci : on explique des histoires surnaturelles, qui ont un certain fondement, en inventant des histoires naturelles qui n'en ont aucun. Par exemple, vous vous trouvez en présence de cette affirmation : que Jack monta au ciel en grimpant le long d'une tige de haricot. Il est parfaitement philosophique de répondre que ce n'est pas vrai. Il est encore, à mon avis, plus philosophique de répondre que c'est peut-être bien possible. Mais la méthode Renan-France se ramène à dire : « Quand nous considérons la singulière et même « dangereuse hérédité de Jack, qu'il tenait certainement d'une frui- « tière et d'un prêtre dissolu, nous pouvons aisément comprendre « comment l'idée du ciel et celle d'un haricot arrivèrent à se com- « biner dans son esprit. De plus, il semble peu douteux qu'il ait « rencontré quelque magicien errant venu de l'Inde qui lui expliqua « les tours qu'on peut faire avec le manguier et comment on fait « monter cette plante jusqu'au ciel. Imaginons ces deux amis, le « vieillard et le jeune homme, se promenant ensemble dans les bois « au coucher du soleil et contemplant les nuages rouges et horizon- « taux, comme ce soir-là où précisément le vieillard, désignant du « doigt à son jeune compagnon trop imaginatif un petit haricot, lui « dit qu'on pourrait faire aussi grimper cette plante jusqu'au ciel. Et « alors, nous rappelant la psychologie tout exceptionnelle de Jack et « qu'il y avait en lui un goût des légumes ordinaires uni à un désir « presque invraisemblable de l'inaccessible, de l'invisibilité et du vide, « nous ne serons pas le moins du monde étonnés que ce soit à lui,

ce qu'il veut; accordons-lui même plus qu'il ne demande, et acceptons comme faits prouvés, vérifiés, inattaquables, toutes les hypothèses qu'il présente. C'est entendu : Jeanne d'Arc a été toute sa vie un instrument entre les mains des prêtres. On lui a suggéré sa mission et ses voix. On lui a inspiré, dans le plus petit détail, tout son plan de campagne. C'était une hallucinée, une des pénitentes du frère Richard, comme la Pierronne, comme Catherine de la Rochelle. C'était une hystérique notoire.... Et puis après? Qu'est-ce que cela prouve? En est-il moins vrai qu'une simple « bergerette » a fait ce que tant d'autres n'ont pas su, pu, ou voulu faire? En est-il moins vrai qu'une enfant de dix huit ans, *en écoutant ses voix*, a traversé la moitié de la France pour aller trouver son « gentil » dauphin à Chinon, qu'elle a fait lever le siège d'Orléans, conduit et fait sacrer son roi à Reims, et, malgré son emprisonnement, malgré sa mort, « bouté les Anglais hors de France », changé le cours de l'histoire de son pays, et même, M. Hanotaux l'a bien montré, de l'histoire universelle? Oui ou non, est-ce Jeanne d'Arc qui a fait cela? Et si c'est elle, et non pas une autre, voilà ce qui est, ne disons pas surnaturel, pour ne rien préjuger, mais extraordinaire, mais « hors de l'ordre commun », mais véritablement unique. Ce qui est extraordinaire, c'est, d'une part, l'*unicité* du cas de Jeanne d'Arc ; et ce qui est extraordinaire, c'est, d'autre part, la *disproportion* qui existe entre la personne de l'héroïne et la grandeur de son œuvre. Et voilà ce qu'aucune hypothèse « rationnelle » n'expliquera. En présence d'un cas comme celui de Jeanne d'Arc, il faut ou admettre les raisons d'ordre « surnaturel » que Jeanne donnait elle même de son rôle et de sa mission, — et pourquoi son propre témoignage sur elle-même ne serait-il pas aussi recevable que celui de M. France? — ou s'incliner respectueusement, modeste-

« tout spécialement, qu'advint ce rêve délicieux, mais purement symbolique, de l'union de la terre et du ciel par une tige de haricot. »
On pourra lire sur M. Chesterton une très intéressante étude de M. André Chevrillon dans ses *Nouvelles Études anglaises* (Hachette, 1910).

ment, humblement devant le mystère, et dire tout simplement : « Je ne comprends pas[1]. » Toute autre attitude de pensée me paraît non seulement peu philosophique, mais même un peu puérile. Quand, comme l'historien de Jérôme Coignard et de M. Bergeret, on ne se contente pas de nier le surnaturel, le miracle, — et il y a, quoi qu'il en pense, des manières fort intelligentes d'y croire, — mais quand encore et surtout on prétend l'*expliquer*, on peut, autant qu'on le voudra, écrire une *Vie de Voltaire*; on n'écrit pas une *Vie de Jeanne d'Arc*.

XII

Nous nous sommes jusqu'ici prêté aussi complaisamment que nous l'avons pu, à cet art savant, ingénieux, fertile en ressources, à cette pensée subtile, et un peu fuyante, qui charme et déconcerte tout ensemble. Le moment est venu d'immobiliser en quelque sorte notre modèle, de tâcher de préciser et de fixer les traits qui composeront son image dans la mémoire de ses futurs lecteurs. Son œuvre n'est assurément point achevée : telle qu'elle est pourtant, elle est très suffisamment complète, et il n'est guère probable qu'elle nous réserve à l'avenir beaucoup d'imprévu.

Un artiste : c'est, je crois, le premier mot qui vient à l'esprit ou sous la plume, quand, après avoir lu les trente et quelques volumes de M. France, on essaie de traduire l'impression qu'il nous laisse. Un artiste qui n'est point complet, auquel il manque, dans tous les genres où il s'est exercé, la grande originalité créatrice, la puissance de composition et le don de sympathie, mais un artiste qui rachète, en partie, par l'habile exécution du détail, par la grâce élégante et industrieuse de la forme, quelques-unes de ses imperfections ou de ses lacunes. On a tout dit sur

1. M. Hanotaux a une formule très suggestive pour désigner ce qu'il y a eu d'inexplicable dans le rôle et dans le « génie » de Jeanne d'Arc : il parle d'*hyperraison* (*Jeanne d'Arc*, p. 418).

la langue et le style de M. Anatole France, et nous-même, nous avons cité de lui des pages auxquelles nous n'avons pas marchandé notre admiration. Mais à cet égard, n'est-on point parfois allé un peu bien loin dans l'éloge, et même dans l'hyperbole? A en croire quelques-uns de ses panégyristes, — les Léon Blum, les Fernand Gregh, — c'est aux plus grands maîtres de la langue qu'il faudrait comparer, et peut-être préférer, l'auteur de *Crainquebille*, et les noms de Racine, de Fénelon, de Voltaire, de Renan, sont par eux bien aisément prononcés. « Le premier écrivain de son temps[1] », dit l'un. Et l'autre : « Ce sera un grand classique. On n'a jamais mieux écrit en français, ni au XVII[e], ni au XVIII[e] siècle. C'est la perfection. Renan même écrivait moins bien[2].... » N'exagérons rien. On trouve chez M. France des « dans le fait », des « dans un but », des « par contre », des « voire même », qui feraient froncer le sourcil à plus d'un puriste. Il emploie presque toujours le mot « sensualisme » pour le mot « sensualité[3] », et je sais de petites incorrections jusque dans *le Crime de Sylvestre Bonnard*. D'autre part, son style a infiniment de grâce, c'est entendu; mais n'est-il pas un peu monotone? Les effets, trop calculés, manquent trop souvent d'imprévu; les mêmes coupes de phrases se répètent avec une insistance quelque peu fatigante, et le rythme, le balancement de la période a l'air d'obéir à des lois fixes, presque à un mot d'ordre. Bref, il y a du procédé et un peu d'artifice dans ce style; et il suffit de le comparer à celui des « grands classiques » pour voir ou pour sentir ce qui lui manque de spontanéité, de liberté, de vigueur nerveuse. Sainte-Beuve parle quelque part, à propos de Balzac, de « ce style si souvent chatouilleux et dissolvant, énervé, rosé, et veiné de toutes les teintes, ce style d'une corrup-

1. Léon Blum, *En lisant*, Ollendorff, 1906, p. 45.
2. Fernand Gregh, *Anatole France*, *Revue Bleue* du 23 février 1901.
3. « Hélène était d'un *sensualisme* précoce. » (*Jocaste*, éd. actuelle, p. 31); « la nature réunit le *sensualisme* et l'ascétisme dans son sein immense. » (*Le Jardin d'Épicure*, p. 164.)

tion délicieuse, tout asiatique comme disaient nos maîtres, plus brisé par places et plus amolli que celui d'un mime antique[1] ». Est-ce que quelques-uns de ces traits ne s'appliqueraient pas assez bien à l'auteur de *Thaïs*? « La langue de celui-ci, a dit Angellier, pour exquise qu'elle soit, sent le renfermé; elle a une odeur de cabinet de travail ou de salon, un parfum d'autrefois, de fleur desséchée; elle est dépaysée au grand air. Même ses paysages sont vus à travers des vitres; ils ont quelquefois la couleur, ils n'ont jamais la brise[2]. »

Il y a bien du vrai dans ces observations. Mais il nous faut serrer les questions de plus près, et, nous remémorant les plus belles pages de M. France, nous demander ce qui, en dépit des imitations qu'elles trahissent, en constitue, malgré tout, l'originalité, et ce qu'elles nous révèlent aussi du tempérament propre de l'écrivain :

Chaque fois que de sa voix grasse de vieux sermonnaire il prononçait lentement cette phrase : « Les débris de l'armée romaine gagnèrent Canusium à la faveur de la nuit », je voyais passer en silence, à la clarté de la lune, dans la campagne nue, sur une voie bordée de tombeaux, des visages livides, souillés de sang et de poussière, des casques bossués, des cuirasses ternies et faussées, des glaives rompus. *Et cette vision, à demi voilée, qui s'effaçait lentement, était si grave et si fière, que mon cœur en bondissait de douleur et d'admiration dans ma poitrine*[3].

Qu'on rapproche de cette page étonnante celle où M. France nous conte sa première « vision éblouie » de Cléopâtre. « C'était au collège, l'année de sa rhétorique, l'hiver, un vendredi, pendant le repas de onze heures. » Dans la salle maussade, humide, bruyante et froide, un élève lisait tout haut du Rollin : « Jamais je n'avais senti plus péniblement les vulgarités et les inélégances de la vie.... Tout m'était à dégoût. Dans le tintement de la vais-

1. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. II, p. 449.
2. Auguste Angellier, *Préface* à la traduction d'*An Inland Voyage*, par R. L. Stevenson. Le Chevallier, 1900, p. 6.
3. *Le Livre de mon ami*, p. 153.

selle, la voix du lecteur, par intervalles, m'arrivait aux oreilles. »

Tout à coup j'entendis le nom de Cléopâtre et quelques lambeaux de phrases charmantes : « Elle allait paraître devant Antoine dans un âge où les femmes joignent à la fleur de leur beauté toute la force de leur esprit.... Sa personne plus puissante que toutes les parures.... Elle entra dans le Cydnus.... La poupe de son vaisseau était toute éclatante d'or, les voiles de pourpre, les rames d'argent.... » Puis les noms caressants des flûtes, de parfums, de Néréides et d'Amours. *Alors une vision délicieuse remplit mes yeux. Le sang me battit aux tempes ces grands coups qui annoncent la présence de la gloire et de la beauté. Je tombai dans une extase profonde.* Le préfet des études, qui était un homme injurieux et laid, m'en tira brusquement en me donnant un pensum pour ne m'être pas levé au signal. Mais, en dépit du cuistre, j'avais vu Cléopâtre [1] !

Voyez-vous comme, chaque fois, la scène se reconstitue avec une exacte et vivante précision dans sa pensée? Sa vision d'autrefois renaît devant les yeux de son âme aussi nette, aussi émouvante qu'au premier jour, et il n'a qu'à en noter scrupuleusement tous les détails pour la faire surgir à nos regards. Et en même temps, voyez-vous comme les images, même celles qui sortent des choses imprimées agissent sur cette organisation d'artiste? Il s'y livre, si l'on peut dire, corps et âme. C'est une sensation qui entre en lui, qui s'empare de tout son être, même physique, contre laquelle il se garde bien de réagir, à laquelle il s'abandonne passionnément comme pour épuiser toute la volupté qu'elle recèle. Et c'est ce frémissement voluptueux, c'est cet ébranlement sensuel qu'il réussit à faire passer dans ses phrases, et qui donne à ses meilleures pages « cette *efflorescence* » que Sainte-Beuve goûtait déjà dans Balzac. « Chateaubriand, a dit bien joliment M. Charles Maurras, communique au langage, aux mots, une couleur de sensualité, *un goût de chair.* » J'en dirais volontiers autant de M. Anatole France.

2. *La Vie littéraire*, t. IV, p. 129.

Cet artiste n'est d'ailleurs pas uniquement un artiste. Il ne faudrait assurément pas le travestir en philosophe, ni même en un grand penseur : il n'a pas créé de système, et il est difficile de lui assigner, dans l'ensemble des théories contemporaines, une idée dont il soit proprement l'inventeur. Mais il a touché à beaucoup de questions, au moins incidemment; il a exprimé avec une vivacité originale, parfois avec profondeur, presque toujours avec un rare bonheur, les conceptions qui avaient cours autour de lui, et il est fort remarquable que ses pages les plus concrètes, le plus poétiquement descriptives, ne sont pas uniquement plastiques; elles ont, à chaque instant, comme des échappées sur le monde des idées abstraites. Il est donc possible, et il est légitime, plus même que pour d'autres écrivains, de scruter ses tendances maîtresses et de définir l'attitude générale de sa pensée.

Rien de plus difficile, semble-t-il au premier abord. Peu d'esprits passent pour être plus malaisément saisissables, et il est certain qu'il s'est beaucoup contredit. Nous-même, sur plus d'un point important, avons dû l'opposer à lui-même, et si nous avions mis la moindre malice à nous amuser à ce jeu, comme nous aurions pu nous y livrer plus souvent! Mais quoi! quel est l'homme, quel est le logicien même qui ne s'est jamais contredit dans sa vie? Et n'est-ce pas Pascal qui a déclaré que « la contradiction n'est pas marque infaillible d'erreur » ? Et puis, à y regarder d'un peu près, je suis très frappé de voir que les esprits à qui l'on a fait une réputation, d'ailleurs justifiée, de dogmatisme, — un Bossuet, un Taine, un Brunetière, — sont justement ceux dont la pensée est, au fond, sinon le plus flottante, tout au moins le plus variable, tandis que les esprits réputés ondoyants, — un Fénelon, un Renan, — sont ceux qui, au total, varient le moins. Sur ce point encore, M. France ressemble à Renan, dont le *discours fluide*[1], — comme il l'a dit d'un mot qui s'appliquerait si bien à lui-même, — recouvre, en fait, une pensée si ferme,

1. *Vers les Temps meilleurs*, t. II, p. 48.

et même si obstinée. M. Anatole France s'est contredit souvent, j'y consens : mais a-t-il jamais célébré l'avènement du christianisme comme un fait heureux de l'histoire humaine? a-t-il jamais fait l'apologie de l'ascétisme? a-t-il jamais condamné la volupté? Et assurément, il a évolué, mais beaucoup moins qu'on ne l'a dit; et c'est le *ton* de ses ouvrages qui a évolué, bien plutôt que le *fond* de sa pensée. Je l'ai déjà indiqué, et je le répète avec insistance : plus je creuse en M. France, plus je trouve en lui un fils du XVIIIe siècle, un héritier direct du « bon » Denis Diderot. « Le fond de M. France, a très bien dit M. Faguet, c'est l'horreur du merveilleux, l'horreur du surnaturel, l'horreur, pour parler cru, des religions. Or, en son temps de nonchalance, il détestait tout cela autant qu'aujourd'hui. Toute la différence, c'est qu'il le détestait sournoisement. Sa plus grande volupté intellectuelle d'alors, c'était de raconter des histoires religieuses, en y glissant des sourires d'impiété discrets et élégants[1]. » Et quand je songe à ses tout premiers écrits, — ceux d'avant 1870, — à quelques-uns de ses vers, aux insinuations, aux déclarations qui lui échappaient, même « en son temps de nonchalance », à l'âpreté, à la violence multipliée des négations dont il a émaillé ses livres et ses discours depuis vingt ans, à sa *Jeanne d'Arc* enfin, je ne puis m'empêcher de donner pleinement raison à M. Faguet.

Je n'ai pas à discuter, à réfuter ici les opinions religieuses, ou plutôt irréligieuses, de M. Jérôme Coignard. Si je le faisais, je ne croirais pas pouvoir mieux faire que de reprendre et de développer une page inédite de Brunetière sur Diderot. Elle date de 1880, cette page; elle est donc d'une époque où, travaillant sur l'*Encyclopédie*, Brunetière, simple historien et « philosophe », n'avait encore pris position ni sur la question religieuse, ni contre M. France :

Eh bien! — s'écriait-il, — supposons un instant que Diderot ait raison; supposons qu'au XVIIIe siècle il ait eu le droit de ne

1. Émile Faguet, *1890-1912*, *la Revue* du 15 novembre 1912, p. 206.

voir dans le christianisme qu'un amas de « superstitions impertinentes », et de « pratiques abominables »; allons plus loin, suivons-le jusque dans cette honteuse dérision de l'Évangile, et supposons un instant avec lui que dix-huit siècles de christianisme aient tiré leur origine d'une fable enfoncée dans la mémoire des hommes par la violence et la brutalité; rien n'est plus contraire à la vérité de l'histoire, on le sait; mais n'importe, accordons-lui comme à Voltaire tout ce qu'ils nous demandent; ils n'oublient qu'un point, un seul point, et ce seul point est tout : c'est que, dix-huit cents ans, ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, ce qu'il y a de plus gracieux, comme ce qu'il y a de plus héroïque, ce qu'il y a de plus humble comme ce qu'il y a de plus fier, est venu se greffer sur cette tige....

Oui, voilà ce que n'explique pas *l'Ile des Pingouins* elle-même.

Mais, encore une fois, nous essayons de définir M. France, nous ne le discutons pas. Et, à cet égard, tout persistant qu'il soit, je me demande si son antichristianisme est bien son fond véritable, ou plutôt encore son *tréfond*, et s'il ne procéderait pas lui-même d'une disposition plus générale et plus permanente qui nous expliquerait tout entier l'auteur de *Thaïs*. A la question ainsi posée, il n'y a, je crois, qu'une réponse. On se rappelle la page célèbre où Montaigne fait l'éloge de la volupté : « ... Quoi qu'ils en disent, en la vertu même le dernier mot de notre visée, c'est la volupté. *Il me plaît de battre leurs oreilles de ce mot qui leur est si fort à contre-cœur....* » Est-ce que ce ne pourrait pas être la devise de M. France? et puisqu'on l'a souvent rapproché de Montaigne, est-ce qu'il ne pourrait pas emprunter cette épigraphe au vieil écrivain? Le poète des *Noces corinthiennes* nous l'a dit d'ailleurs, ou laissé entendre plus d'une fois, il nous le crie par toute son œuvre : sa faculté maîtresse est la volupté. « *Je puis dire que mon existence ne fut qu'un long désir* », écrivait-il hier encore. De là son style où, dans les meilleures pages, on goûte et l'on admire, comme l'a très bien dit le dernier et le plus pénétrant de ses critiques, M. G. Michaut, « je ne sais quelle langueur ardente, à la fois insinuante et chaude, dont

l'impression est contagieuse ». De là son goût pour les scènes voluptueuses, et la perfection avec laquelle il les traite. De là sa haine pour les religions en général et en particulier pour le christianisme, qui proscrit le plaisir, prêche l'ascétisme, et divinise la douleur. De là son horreur du stoïcisme qui est « rude » et « professe trop d'austérité[1] ». De là son attachement au XVIIIe siècle qui a si généreusement affranchi les instincts du frein des antiques disciplines. De là le dilettantisme qu'il a si longtemps affiché : car il n'est rien au voluptueux qui ne puisse être objet de volupté secrète. De là ses tendances à l'anarchie : car toute règle sociale est une barrière imposée à la fantaisie de la jouissance individuelle. De là son « socia-

1. Discours prononcé au *Dîner des « Amis de Montaigne »*, le 8 juin 1912 par Anatole France (*Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*, 1913, fasc. I, p. 24). Il y a là toute une page sur l'épicurisme de Montaigne, et contre le stoïcisme et contre le christianisme, qui résume très bien toute la philosophie de M. France, et dont je ne puis m'empêcher de citer quelques lignes : « Montaigne était épicurien. Et les épicuriens sont des hommes qu'on a plaisir à fréquenter. Forcés d'être vertueux, ils donnent à la vertu une figure qui n'effraye pas; ils la rendent humaine et naturelle et, s'il se peut, agréable et même voluptueuse. Et puis, ils sont discrets, ne s'imposent point et ne parlent point au nom des dieux jaloux. .. Il y a dans le stoïcisme quelque chose de roide et de tendu qui répugnait à son génie aimable. Le stoïcisme est rude; il va rarement sans orgueil ni même sans quelque hypocrisie. C'est s'exposer à feindre que de professer trop d'austérité. Le stoïcisme est ennuyeux, même chez un Marc-Aurèle, et il n'est point artiste. On en peut dire autant, et même on en peut dire davantage de toutes les doctrines qui demandent trop d'efforts à la nature humaine, qui la veulent raidir à l'excès et qui nient que la douleur soit un mal. Mais que penser des doctrines, plus sombres mille fois, qui veulent que la douleur soit un bien désirable, une faveur céleste, qu'elle ait des mérites spéciaux, que des privilèges y soient attachés, et que la vue enfin d'un homme accablé de privations et de souffrances, soit un spectacle agréable à la divinité ? » — Le même discours contient une allusion directe à Brunetière : « Il fut naguère, il fut, dans le royaume de scolastique, un petit homme parleur et disputeur, d'un bois très dur et de formes acerbes, coupant comme un couteau à papier. Athée et fanatique, il avait feuilleté Montaigne ... » Parler en ces termes parfaitement désobligeants, et d'ailleurs inexacts et injustes, d'un adversaire qui n'est plus là pour se défendre, ce n'est peut-être pas faire preuve d'une vertu très aimable, — ni très généreuse.

lisme », car il n'a pas mauvais cœur, et il veut que tous les hommes aient leur part de « la fête de la vie ». Et de là enfin l'amertume, la tristesse et le goût de cendre qui se dégagent de son œuvre : car, comme tous les grands Épicuriens, il n'a pu assouvir son immortel désir, il a vu l'ombre de la mort se mêler à toutes ses joies, et il en a touché l'irrémédiable néant. *Surgit amari aliquid....*

Et de là peut-être aussi sa perpétuelle ironie. Car « l'ironie, c'est la gaieté de la réflexion et la joie de la sagesse ». L'ironie est un régal divin, et nul doute que, si le monde pouvait avoir un sens, il ne fût l'œuvre, prodigieusement réjouissante, de quelque ironique démiurge. L'ironiste se ménage des voluptés à nulles autres secondes, puisqu'il est le seul à pouvoir en jouir pleinement. Songez donc! il se moque à la fois de son sujet, de ses lecteurs et de lui-même, et il est le seul à percevoir, — quelquefois, — où finit sa raillerie et où le sérieux commence. Fête suprême d'une intelligence souveraine qui se crée un univers transcendant où nul esprit n'est assez fin, assez agile, assez ailé pour le suivre! Quelle joie de sentir que l'on plane bien loin au-dessus de la tourbe des intelligences épaisses et vulgaires! — Joie égoïste, en tout cas, et plus fallacieuse qu'on ne pense. Oh! je sais qu'à médire de l'ironie dans Athènes on se fait accuser d'être né en Béotie et de manquer totalement d'esprit de finesse. Mais la vérité vaut bien qu'on coure quelques risques pour elle. Et la vérité, c'est que l'ironie continue, l'ironie qui ne respecte rien, l'ironie qui bafoue, dégrade, dissout et corrode tout ce qu'elle touche, bien loin d'être une marque de supériorité, est un signe d'étroitesse d'esprit et de sécheresse de cœur. Tout railler, c'est ne rien comprendre, et que de fois l'ironie dissimule une légèreté, une irréflexion, une lourde méprise! Il est plus facile de sourire que de penser. Croyez-vous donc qu'avec tout son génie, il fût une haute, large et profonde intelligence, ce Voltaire qui a été le roi des ironistes? Essayez de compter toutes les choses qu'il n'a pas comprises! Les ironistes peuvent bien, un temps,

ravir l'admiration des hommes : ils ne la gardent pas toujours; surtout, ils ne conquièrent jamais ce quelque chose d'infiniment plus précieux : leur tendresse. Les hommes n'aiment que ceux qui les aiment, ceux qui souffrent avec eux de leurs misères, de leurs faiblesses, qui en prennent leur humaine part, qui les aident à vivre le rêve douloureux de la vie. Mais ceux qui les méprisent, qui les raillent, qui les accablent du poids d'une supériorité d'ailleurs bien hypothétique, ceux qui tournent en dérision non seulement leurs passions et leurs vices, mais leurs vertus mêmes et leurs plus chères, leurs plus nécessaires croyances, ceux-là, les pauvres hommes peuvent bien, quelques années, s'amuser de leur virtuosité, et se laisser prendre à leurs grâces : ils ne les mettent pas au rang des grands génies bienfaisants; ils ne les introduisent pas dans le chœur sacré des Dieux lares de la vie morale.

La vraie critique, assez souvent, ce n'est pas celle qu'on lit dans les journaux; c'est celle qu'on *parle*, en échangeant ses impressions entre amis, ou entre honnêtes gens. Dans un cercle assez nombreux où je me trouvais récemment, la conversation vint à tomber sur M. France. Il y avait là beaucoup de jeunes gens, et donc beaucoup d'iconoclastes. Chacun proposait sa définition, risquait sa formule, exprimait son opinion avec la vivacité tranchante et la liberté qui sont le charme piquant des entretiens de cette nature. Je voudrais pouvoir rendre la vivante physionomie de cette réunion, recueillir les « mots », les ripostes, les saillies souvent contradictoires qui jaillissaient de toutes ces cervelles. — « Une magnifique orchidée », disait l'un. — « Un homme de désir », disait l'autre. — « Moi, reprenait un troisième, je pense de lui exactement comme Jules Lemaître : « Cet homme est « l'extrême fleur du génie latin. » — « Vous voulez dire : alexandrin. M. France est le dernier des Alexandrins. » — « En tout cas, c'est le premier écrivain d'aujourd'hui. » — « Peut-être, si Pierre Loti, et, dans un autre genre, Jules

Lemaître n'existaient pas. » — « Grand écrivain, si vous voulez, mais grand écrivain d'une époque de décadence. » — « En effet, il a le génie du pastiche : du pastiche intellectuel comme du pastiche verbal. » — « C'est l'Ironie faite homme. » — « C'est un demi-Montaigne qui a tourné à l'aigre. » — « C'est un corrupteur de la jeunesse. De mon temps, quand un collégien voulait s'émanciper, il lisait du Renan en cachette. Aujourd'hui, ou plutôt hier, car cela change un peu, il lisait du France. C'est le fils légitime du dernier Renan, le Renan de *l'Abbesse de Jouarre.* » — « Vous exagérez! vous êtes un puritain! Il n'y a pas corruption là où il y a tant de grâce.... »

Un mathématicien philosophe et fin lettré, que toute cette jeunesse considère avec raison comme un maître, assistait en souriant à cet assaut de verve inventive. Il n'avait rien dit encore. Tout à coup, et comme s'il suivait un rêve intérieur, il laissa tomber ces mots : « Anatole France? le plus séduisant et le plus dangereux professeur d'anarchie que nous ayons eu depuis Renan. »

Octobre-Décembre 1913.

IX

CONCLUSION

LE BILAN

DE LA

GÉNÉRATION LITTÉRAIRE DE 1870

LE BILAN

DE LA

GÉNÉRATION LITTÉRAIRE DE 1870

Quelle physionomie doit garder dans l'histoire la génération littéraire dont nous avons étudié quelques-uns des principaux représentants? C'est ce qu'il y a lieu de rechercher maintenant.

I

Deux grandes influences, l'une d'ordre national, l'autre d'ordre intellectuel et moral, se sont exercées sur tous ces écrivains qui arrivaient à l'âge d'homme il y a quelque quarante ans.

La première est celle de la guerre de 1870. Je ne crois pas qu'on puisse en exagérer l'importance. C'est le propre des grands événements comme celui-là non seulement de bouleverser les destinées individuelles et collectives, mais encore d'atteindre jusqu'à l'âme de ceux qui en ont été les témoins. Et quand ces âmes sont des âmes d'artistes ou de penseurs, plus sensibles, plus inquiètes, plus vibrantes que d'autres, la répercussion d'un désastre public s'y fait sentir avec une singulière, une douloureuse acuité. Quel est celui d'entre ceux que j'ai cru pouvoir appeler les « maîtres de l'heure » qui serait exactement tout ce qu'il est, si, à cet âge où les fortes impressions entrent en nous avec une sorte de violence irruptive pour n'en plus jamais

sortir, il n'avait pas vu de ses yeux l'année terrible, la patrie vaincue, violée, envahie, mutilée, et les sanglants désordres de la Commune, et les tragiques convulsions d'un grand peuple qui croit sa dernière heure venue et qui ne veut pas périr? Ceux qui ont eu, vers leur vingtième année, cette sinistre vision n'ont jamais pu l'oublier totalement. Elle a hanté leurs heures de rêverie solitaire. A chaque instant elle se représente à leurs regards. A chaque instant le goût de cendre leur remonte aux lèvres. A chaque instant sous leur plume se pressent les allusions au cauchemar de leurs jeunes années. Même ceux qui, dans leurs œuvres, ont évoqué rarement ces tristes souvenirs, — un Pierre Loti, un Anatole France, — s'en sont peut-être moins affranchis qu'il ne semble. Mais tous les autres, comptez combien de leurs pages en sont visiblement ou secrètement inspirées! C'est la *Préface* du *Disciple*. C'est celle de Vogüé *A ceux qui ont vingt ans*. Ce sont tels ou tels articles de M. Jules Lemaître. Et rappelez-vous en quels termes d'une pieuse et pénétrante émotion Brunetière, en 1900, haranguait les orphelines alsaciennes-lorraines du Vésinet : « Et nous, ce qui nous émeut quand nous vous regardons, filles d'Alsace et de Lorraine, c'est que vous êtes à la fois pour nous l'espérance, le regret et le souvenir. Vous êtes le souvenir!... Il y a de cela trente ou quarante ans, mes enfants, nous habitions une autre France!... Que s'est-il donc passé depuis lors? Ce qui se passe, mes enfants, — et puissiez-vous n'en faire jamais l'épreuve! — quand on enlève un de ses enfants à une mère de famille.... Vous êtes l'inconsolable regret! Mais vous êtes aussi l'espérance! et vous la serez aussi longtemps que votre vue éveillera parmi nous ces regrets et ces souvenirs.... » — Nous autres, qui n'avons pas vu la guerre, quand nous lisons de telles pages, nous sommes remués jusqu'au fond de l'âme : nous devinons sans peine tous les échos qu'elles vont réveiller dans le cœur de nos aînés.

Une France humiliée et amoindrie à l'extérieur, une France désunie, divisée contre elle-même au dedans, en

quête d'un régime inédit conforme à ses aspirations profondes et susceptible de lui fournir un abri pour y panser ses blessures, telle est la situation de fait qu'a créée la guerre franco-allemande ; tel est le spectacle qu'ont eu sous les yeux, durant leurs années d'apprentissage littéraire, les écrivains qui viennent d'atteindre la soixantaine. Il en est de plus réconfortants, et si tous, plus ou moins, ont été entamés par le pessimisme, s'ils ont prêté aux prédications de Schopenhauer une oreille trop aisément attentive, il faudrait être un peu naïf pour s'en étonner outre mesure. Il faut dire, à leur éloge à tous, qu'ils n'ont jamais désespéré des destinées de la patrie commune, que, quelles que fussent à cet égard les suggestions intéressées, et d'ailleurs ignorantes, qui leur venaient d'outre-Rhin, et les inquiétudes que leur a si souvent inspirées l'instabilité de nos affaires intérieures, ils n'ont jamais cru à la « décadence française »; et, la mort dans l'âme quelquefois, ils ont presque tous travaillé courageusement, patiemment, chacun à son poste et dans sa voie, à restaurer une partie de l'antique patrimoine. L'un d'eux au moins est mort à la peine. Noble exemple, et parfois méritoire, qu'ils nous ont donné là; grande et fière leçon de foi robuste et de virile espérance. Nous, leurs cadets, nous serions ingrats, si, d'abord, sur ce point, nous ne leur rendions pas hautement témoignage.

Pour porter le poids si lourd des responsabilités qu'entraînait la défaite, quel appui spirituel ont-ils trouvé chez ceux qui les avaient précédés dans l'existence? C'est ici qu'intervient l'autre influence décisive qu'a subie toute cette génération littéraire. Deux grands noms la symbolisent : ceux de Taine et de Renan. Ces deux maîtres avaient exprimé entre 1860 et 1870 avec une telle autorité de style, une telle richesse de pensée, un tel éclat de talent, toutes les tendances intellectuelles et morales de leur époque, qu'il était alors, pour un jeune esprit, littéralement impossible d'échapper à leur action. Très dissemblables de tempérament, de culture et même de langage, ils se complé-

taient, en raison même de leurs dissemblances, admirablement l'un l'autre, et cela d'autant mieux que le fond de leurs enseignements était rigoureusement identique. On ne saurait, je crois, mieux comparer l'ensemble de leur œuvre à tous deux qu'à cette *Somme* de saint Thomas où sont venues s'instruire tant de générations de théologiens successives. Les livres de Renan et de Taine ont été la « Somme » de leur temps, la source commune où, pendant au moins un quart de siècle, ont largement puisé toutes les jeunes pensées, et ceux-là mêmes qui, plus tard, devaient le plus vivement les contredire. Ces deux grands écrivains avaient, dans leurs écrits, résumé, *totalisé*, vulgarisé avec tant de maîtrise les résultats de la science et de la philosophie contemporaines que, pour connaître avec exactitude le dernier état des questions et les conclusions provisoires les plus assurées ou les plus probables, il n'y avait guère qu'à les lire. C'est ce qu'on fit avec une singulière ferveur. On peut dire que tous ceux qui, en 1870, avaient entre quinze et trente ans, ont été nourris de Renan et de Taine, ont été comme envoûtés par eux.

A les lire d'un peu près, on s'apercevait bien vite que, sous la diversité des langues et des styles, c'était bien la même doctrine qui circulait, ici plus âprement formulée, plus fortement déduite, là plus subtilement nuancée et comme diluée, plus ingénieusement parée, plus discrètement, plus onctueusement insinuée, plus doucereusement distillée. Rationalisme absolu, phénoménisme universel et universel déterminisme, croyance religieuse à la toute-puissance, à l'infaillibilité, à l' « omnicompétence » de la Science, que l'on confond, sans le dire, avec la philosophie, disons mieux, avec *une* philosophie particulière, tels sont les articles essentiels de ce *credo* dont, à la suite de Taine et de Renan, pendant vingt-cinq ou trente ans, s'est enchantée, s'est enivrée la pensée française. On observera que, quelques contradictions de détail que leur œuvre puisse nous présenter, l'auteur de la *Vie de Jésus* et celui de *Graindorge* n'ont jamais varié sur ces divers points.

« La science approche enfin, et approche de l'homme ; elle a dépassé le monde visible et palpable des astres, des pierres, des plantes, où, dédaigneusement, on la confinait ; c'est à l'âme qu'elle se prend, munie des instruments exacts et perçants dont trois cents ans d'expérience ont prouvé la justesse et mesuré la portée... » On se rappelle cette belle page de l'*Histoire de la littérature anglaise*. La foi un peu candide dont elle témoigne, ni Renan, ni Taine ne l'ont jamais répudiée.

On n'en saurait dire autant de ceux qui les ont suivis. Ils n'ont pas gardé intact ce *credo* que leur avaient transmis leurs maîtres, et qu'ils avaient commencé presque tous par adopter intégralement. Mais, d'abord, ils en ont conservé plus d'un article, ou, tout au moins, plus d'un commencement d'article. Et ensuite, chose bien curieuse et significative, même quand ils rejetaient ou rectifiaient telle idée essentielle de Taine ou de Renan, c'est d'eux, de leur esprit qu'ils s'inspiraient encore ; on pourrait presque dire que, s'ils les réfutaient, c'était pour leur rester au fond plus fidèles. Il en était des doctrines communes de Taine et de Renan, comme de celles qui avaient cours à l'époque de Zénon et d'Épicure : chacun pouvait les interpréter comme il l'entendait. La célèbre devise : *Vivre conformément à la nature*, ζῆν ὁμολογουμένως τῇ φύσει, était susceptible d'un sens stoïcien comme d'un sens épicurien. Le stoïcisme et l'épicurisme doivent correspondre à deux dispositions permanentes de la nature humaine, car on les retrouve, au moins à titre de tendances, à toutes les époques de la pensée, et parfois même au sein d'une même doctrine philosophique. Il y avait dans Renan, — on l'a longtemps ignoré, il l'ignorait lui-même, — un épicurien authentique qui ne s'est révélé au public que dans les dernières années de sa vie. Ébranlé, déconcerté par les événements de 1870, gâté par le succès et par l'adulation dont il était l'objet, il a dégagé de ses conceptions premières les conséquences épicuriennes qu'elles pouvaient comporter, et il est devenu le joyeux théoricien du dilettantisme que l'on sait. Taine,

au contraire, stoïcien dans l'âme, douloureusement affecté et troublé par la guerre et par la Commune, sans renoncer d'ailleurs aux idées maîtresses de sa vie, les interprétait dans un sens de plus en plus élevé et austère, jusqu'à y réintégrer quelques-unes des notions qu'il semblait avoir, jadis, le plus vivement combattues. Et tandis que l'un composait l'*Histoire d'Israël* et cette *Abbesse de Jouarre*, dont personne ne fut plus scandalisé que Taine, l'autre, dans les *Origines de la France contemporaine*, écrivait ses belles pages sur la tradition, sur la conscience et sur l'honneur, sur l'Église catholique enfin, et il se rapprochait, en fait, de cette religion que sa pensée persistait à repousser.

Or, quand un Brunetière, un Bourget, poussant jusqu'au bout les dernières conclusions des *Origines*, réfutaient en quelque manière Taine par lui-même, que faisaient-ils, sinon « suivre » Taine et obéir encore à la pensée profonde et presque inconsciente et involontaire qui, à son insu, entraînait le stoïcien du naturalisme hors du cercle étroit qu'il s'était tout d'abord tracé? Et pareillement, quand M. France maniait l'ironie transcendantale, quand il apostrophait « les larves et les fantômes », quand il se livrait à toutes les fantaisies d'une imagination voluptueuse, — je n'ose dire : quand il préfaçait un livre de M. Combes, et pourtant!... — il avait sans doute oublié l'article célèbre sur *la Théologie de Béranger*, mais c'était pour se mieux souvenir de *l'Abbesse de Jouarre*, du *Prêtre de Némi*, et de quelques autres œuvres où s'émancipait enfin le secret épicurisme de l'historien d'Israël. N'est-ce pas Brunetière qui a dit que les hommes de sa génération n'ont pris conscience de leur personnalité véritable qu'au fur et à mesure qu'ils se dégageaient de l'influence de Renan et de Taine, et qu'ils s'opposaient aux grands écrivains qui avaient enchanté leur jeunesse? Et c'est vrai; mais ce qu'on peut ajouter, c'est que, même en combattant leurs maîtres, ces disciples infidèles leur obéissaient encore : Taine et Renan ont continué à agir sur eux, par leurs con-

traditions finales plus encore que par leurs affirmations premières, et nos maîtres à nous n'ont jamais pu dépouiller entièrement la tunique de Nessus.

II

Sous toutes ces influences combinées, comment ont-ils posé le problème politique et social? Nous ne nous étonnerons pas qu'à l'exemple de Renan et de Taine, — et plus encore même que le premier Renan et surtout le premier Taine, — ils en aient été de tout temps anxieusement préoccupés. *Primum vivere.* Les conditions mêmes, si angoissantes, si douloureusement incertaines, où ils arrivaient à la vie de l'esprit, leur en faisaient un impérieux devoir. Quand la cité est en flammes, quand la patrie menace de s'effondrer sous le talon de l'étranger, une âme bien née ne saurait s'enfermer dans sa tour d'ivoire. Aussi ne l'ont-ils pas fait. Ils étaient d'ailleurs trop jeunes pour agir : mais les uns, — ceux qui l'ont pu, — se sont engagés, ont fait bravement et simplement leur devoir de soldats; et tous ont longuement réfléchi aux questions d'organisation politique et sociale qui s'agitaient passionnément autour d'eux.

Si, sur ces questions d'ordre intérieur, ils ont été assez partagés, ils ne l'ont pas été sur la question essentielle, celle de l'attitude extérieure de la France. L'un d'entre eux, il est vrai, a pu médire publiquement de la politique coloniale, railler l'inintelligence de Napoléon, accabler de ses faciles ironies l'armée et nos institutions militaires, célébrer la loi de deux ans comme « une nouveauté bienfaisante », et développer des théories pacifistes jusque dans la Préface d'une *Vie de Jeanne d'Arc* ; aucun d'eux n'a pu prendre son parti de la défaite, et, dans le fond de son cœur, se résigner au traité de Francfort. Qu'on se rappelle, dans la Préface du *Disciple*, les émouvantes paroles de M. Bourget « à un jeune homme » : « Nous autres, nous n'avons jamais pu considérer que la paix de 71 eût tout

réglé pour toujours.... Que je voudrais savoir si tu penses comme nous! Que je voudrais être sûr que tu n'es pas prêt à renoncer à ce qui fut le rêve secret, l'espérance consolatrice de chacun de nous, même de ceux qui n'en ont jamais parlé! » Et assurément, les hommes de cette génération n'ont pas résolu l'angoissante question d'Alsace-Lorraine, — hélas! le pouvaient-ils? — mais ils n'ont jamais oublié qu'elle existait, que, tant qu'elle ne serait pas résolue, la France ne recouvrerait pas son équilibre moral et national; et ils ont eu cette attitude un peu paradoxale que M. Lanson a très justement définie dans une remarquable conférence sur *la France d'aujourd'hui*, et qui consiste à « ne pas se résigner à la paix, et à ne pas vouloir la guerre » : attitude où, — quoi qu'en pensent encore les Allemands, — il entrait plus de véritable humanité que de crainte d'une autre défaite, mais attitude qui suffit à empêcher la prescription du droit. La France et l'Allemagne n'ont aucun droit sur l'Alsace-Lorraine, — sauf ceux que leur confère l'Alsace-Lorraine elle-même : voilà un axiome de moralité internationale que nos aînés n'ont jamais laissé obscurcir.

Ils n'ont pas été aussi unanimes sur la question politique et sociale proprement dite. Le régime nouveau que les événements et la volonté des hommes ont imposé au pays ne s'est pas fondé sans froisser bien des convictions respectables, sans violer bien des intérêts légitimes, sans commettre de bien lourdes maladresses, — dont beaucoup auraient pu être évitées, — et même de graves fautes, dont quelques-unes pourraient bien ressembler à des crimes de lèse-patrie. La France d'aujourd'hui est, je crois, plus forte qu'elle ne l'était à la veille de la guerre : n'est-elle pas plus désunie encore? Tous les écrivains que nous avons eu l'occasion d'étudier ont commencé par faire généreusement crédit aux hommes qui assumaient la lourde tâche d'assurer la vie politique de trente-six millions de Français vaincus. Les déceptions sont venues assez vite : on se rappelle encore la Préface du *Disciple*, et, peut-être,

tel article de M. Jules Lemaître, à trente-trois ans, que nous avons longuement cité. En dépit de ces désillusions, qu'ils partageaient, la plupart des hommes de lettres de cette époque, Brunetière, Vogüé, M. France, ont pris très franchement leur parti du nouveau régime : ils n'ont eu aucune répugnance à se dire républicains et démocrates. Ils n'avaient aucune espèce de mysticisme politique. Positivistes d'éducation, formés à l'école de l'opposition libérale dans ces dernières années du second Empire, où la République « était si belle », — précisément parce qu'elle n'existait pas, — ils n'avaient contre elle aucun préjugé d'aucune sorte; ils ne demandaient pas mieux que de « l'essayer »; et cela d'autant plus volontiers que les autres régimes antérieurs leur paraissaient périmés, condamnés, en France du moins, par l'histoire. Ils s'y rallièrent donc très sincèrement. Tout au plus espéraient-ils, dans la générosité de leur libéralisme, qu'on pouvait lui faire oublier quelques-unes de ses origines, qu'on pouvait en extirper le vieux germe jacobin, dont ils réprouvaient la néfaste virulence. Un seul d'entre eux, M. France, sur ce dernier point, a fait tristement exception : il a été républicain jusqu'au jacobinisme inclusivement. Si le jacobinisme n'existait pas, il l'aurait inventé; il n'a pas admis qu'une République non jacobine pût exister, et il faut bien avouer que jusqu'ici les faits ne lui ont pas trop donné tort. Mais les autres ont persisté dans l'illusion ou la croyance libérale; ils ont cru jusqu'au bout que, la bonne volonté et le temps aidant, on pourrait modérer, assagir l'institution républicaine; ils ont proposé, à cet effet, d'utiles et d'ingénieuses réformes; ils ont fait appel aux « modérés très énergiques », selon le mot de M. Faguet; ils ont réclamé un pouvoir central plus fort, un Président de la République plus prompt à user de tous les droits que lui donne la Constitution, et, patiemment, suivant l'admirable parole de Vogüé, ils ont attendu « l'inconnu, l'âme qui se réserve quelque part dans l'ombre et le silence, pour rassembler et garder l'âme éparse de

la France ». Deux d'entre eux sont morts sans avoir vu surgir le mystérieux inconnu.

Et tandis qu'ils continuaient à croire « qu'on peut améliorer la peste », comme l'a dit avec une spirituelle injustice M. Jules Lemaître, d'autres, impatients d'attendre, las d'être le jouet d'une éternelle illusion, trop sévères d'ailleurs pour un régime qui, avec tous ses défauts, a laissé pourtant quelques œuvres utiles et durables et nous a permis de vivre depuis quarante ans, d'autres ont réagi avec violence contre leurs idées ou leurs aspirations d'autrefois, et se sont faits les théoriciens ardents et les apologistes convaincus du « nationalisme intégral », autrement dit, du « royalisme par positivisme ». J'ai dit assez librement ce que je pensais des nouvelles conceptions politiques de M. Bourget et de M. Lemaître, pour avoir le droit de croire que le malaise même dont elles témoignent est un « signe des temps », et que des hommes politiques avisés et clairvoyants, de véritables hommes d'État, devraient bien en tenir compte. Quand un parti au pouvoir ne fait pas lui-même la révolution qu'il voit se dessiner dans les idées et dans les mœurs, cette révolution, fatalement, se fera un jour contre lui.

Et enfin, quelle a été l'attitude de cette génération d'écrivains en face du fait le plus important peut-être de l'histoire non pas seulement française ou européenne, mais « mondiale » de ce dernier demi-siècle, je veux dire l'avènement et le développement du socialisme? D'une manière générale, elle est fort loin d'avoir été hostile. Ne parlons pas de M. France qui, lui, depuis une quinzaine d'années, affiche le socialisme le plus pur, jusque dans sa *Jeanne d'Arc*. Mais il n'est pas jusqu'à M. Lemaître, ou même M. Bourget, si peu sympathiques qu'ils puissent être au collectivisme, chez lesquels on ne trouverait, je ne veux pas dire du socialisme, mais des préoccupations sociales parfois assez intenses. Pour M. Faguet, on connaît les fortes études, si libres et si lucides, où il a essayé d' « utiliser » le socialisme, et de l'adapter aux exigences de son « libé-

ralisme ». On sait aussi que la haute et généreuse intelligence de Vogüé était, dans cet ordre d'idées, prête à accueillir toutes les nouveautés, et même toutes les hardiesses conciliables avec l'intérêt supérieur et permanent de la patrie. Et quant à Brunetière, il eût repoussé assurément l'épithète de socialiste : mais il ne repoussait pas celle de « catholique social », et il nous a plus d'une fois déclaré que ce sont précisément des raisons « sociales » qui l'avaient acheminé au catholicisme. Non, décidément, les socialistes contemporains ne pourront pas dire que les hommes de lettres dont l'œuvre s'achève en ce moment aient fait preuve, à l'égard de leurs conceptions, d'un pharisaïsme bien étroitement conservateur.

III

Mais les hommes de lettres sont des hommes de lettres : la politique et la sociologie ne peuvent les préoccuper qu'accidentellement. C'est à leur œuvre littéraire qu'il faut surtout les juger.

A ce point de vue, et quoique la perspective nous fasse un peu défaut, pour établir des comparaisons et formuler des jugements en toute assurance, il semble que la génération de 1870 puisse attendre sans trop d'inquiétude le verdict définitif de la postérité. Elle a beaucoup travaillé, cela est hors de doute, et dans ce XIXe siècle français, qui aura compté de puissants, de prodigieux travailleurs, nous pouvons affirmer qu'elle ne viendra pas la dernière. Nos petits-neveux compareront peut être, — et je crois qu'ils auront raison, — l'activité totale d'un Brunetière à celle d'un Voltaire, et s'ils peuvent jamais évaluer toute la production d'un Faguet, — lequel écrit en ce moment *douze* volumes par an, — ils concluront, j'imagine, qu'ils sont en présence d'un phénomène unique dans toute l'histoire littéraire.

Mais, comme le temps, dira-t-on, le travail ne fait rien à l'affaire. Ce n'est pas sûr, — car la fécondité est, en elle-

même, une fort belle chose, — mais admettons-le. Reconnaissons aussi que cette génération n'a pas eu dans ses rangs un de ces poètes qui comme Hugo, Lamartine, Musset ou même Vigny, suffisent à illustrer une époque. Ceux qu'elle a applaudis, Sully-Prudhomme, Coppée, Heredia, Verlaine, appartiennent plutôt à la génération antérieure. Il est vrai; mais si la poésie, depuis Rousseau, n'est pas nécessairement inséparable de la forme du vers, ne compterons-nous pas, parmi les grands poètes du siècle qui vient de finir, l'auteur du *Roman d'un Spahi*, de *Pêcheur d'Islande* et de *Ramuntcho?* et une période littéraire qui se glorifie de l'œuvre de Pierre Loti peut-elle passer pour être entièrement déshéritée au point de vue poétique? D'autre part, et quelque cas que l'on puisse, que l'on doive faire de l'œuvre dramatique de M. Jules Lemaître, ou de M. Paul Hervieu, nous n'avons pas eu, il faut l'avouer, au théâtre, l'équivalent d'une œuvre comme celles d'Alexandre Dumas fils ou d'Émile Augier. Et enfin, il semble qu'il ait manqué à cette génération un de ces « héros », comme les appelait un jour M. Paul Desjardins, de l'espèce de Taine ou de Renan, par exemple, grands esprits et grands écrivains tout ensemble qui dominent toute une époque et lui imposent, pour de longues années, leurs manières de penser et de sentir. Mais croit-on, — et d'autres d'ailleurs l'ont dit avant moi, — qu'un Brunetière, s'il n'était pas mort si tôt, laissant interrompues toutes ses grandes œuvres maîtresses, n'aurait pas pu assez bien remplir ce rôle? Et songez à ce que, de son temps même, on eût dit de Voltaire, s'il était mort à cinquante-sept ans.

Mais on ne saurait tout avoir. Les générations littéraires qui se suivent ne se ressemblent jamais entièrement, et quand leurs mérites respectifs, — qu'on ne saurait jamais d'ailleurs évaluer avec une rigueur mathématique, — arrivent à se balancer, et, finalement, à s'équilibrer, les derniers venus peuvent avec une certaine fierté songer à leurs aînés. Or, les écrivains qui avaient environ vingt ans vers 1870 n'ont pas tous achevé leur œuvre, et ils peuvent

encore nous ménager des surprises : par exemple, un critique aurait-il pu parler de M. Hanotaux exactement après comme avant sa *Jeanne d'Arc*? Mais, à supposer qu'au total ils offrent aux historiens de l'avenir de moins grands noms, peut-être de moins hautes, fortes et durables œuvres que leurs devanciers, les Renan, les Taine, les Leconte de Lisle, les Flaubert, les Augier, les Dumas fils, quelle souple richesse de pensée, quelle variété d'aptitudes et quelle fertilité de talent ne feront-ils pas admirer en eux! Voyez un Jules Lemaître : poète, critique, chroniqueur, dramaturge, conteur et romancier, il a touché à tout, et si nulle part, sauf peut-être en critique, il n'a atteint le tout premier rang, en quel genre n'a-t-il point marqué sa place? Voyez un Paul Bourget : poète, critique, voyageur, romancier, novelliste, on pouvait croire, il y a quelques années, que tous ces titres de gloire allaient lui suffire, et voici maintenant qu'il aborde le théâtre, avec une conception et des formules d'art qui lui appartiennent bien en propre. Voyez un France, qui, lui non plus, n'a pu se cantonner dans un genre unique. Voyez un Vogüé qui, à près de cinquante ans, tente avec succès le roman. Voyez un Faguet qui, lui, à première vue, n'a jamais fait que de la critique : mais à quelles questions sa critique n'a-t-elle point touché? et quelle souplesse, quelle encyclopédique curiosité d'esprit son écrasant labeur ne dénote-t-il pas?

De toute cette activité littéraire, il est sorti, dans presque tous les genres, de bien beaux livres. Le recul nous manque, encore une fois, pour que nous puissions, avec toute la fermeté désirable, assigner aux œuvres et aux hommes leur vrai rang dans la série historique, et dégager de nos « impressions » la part d' « impersonnalité » qu'elles comportent. Mais ceci dit, — car enfin, l'excessive prudence, en critique, pourrait aussi s'appeler d'un autre nom, moins honorable, — croyez-vous que l'impartiale postérité ne placera pas *le Roman russe* tout à côté du livre *de l'Allemagne*? et concevez-vous qu'une histoire du roman

européen au XIXe siècle puisse jamais passer *Pêcheur d'Islande* sous silence? On y parlera aussi, j'en suis convaincu, du *Disciple* et de *l'Étape*, et du *Crime de Sylvestre Bonnard*, et peut-être du *Sens de la vie*, et des *Morts qui parlent*. S'il est possible que certaines pages des *Contemporains* paraissent un peu vieillies, que d'autres on en pourra extraire, ainsi que des *Impressions de théâtre*, pour enseigner à nos arrière-petits-enfants de quelle grâce ailée, de quelle fantaisie souriante le bon sens et l'esprit de finesse peuvent être revêtus dans notre clair pays de France! Et quoique M. Faguet ait déclaré tout récemment, à propos de Brunetière, que tous les critiques, « Sainte-Beuve excepté », sont voués à l'éternel oubli, nous n'en croirons pas son humilité sur parole, puisque, aussi bien, on lit encore et Quintilien et Boileau. On ne fera pas l'histoire de la critique sans parler de Brunetière et de M. Faguet lui-même. On mentionnera tout au moins la théorie de l'évolution des genres; on dira que *le Roman naturaliste* a consommé la « banqueroute » de l'école de Zola; et quand on comparera le grand livre de Nisard au *Manuel de l'histoire de la littérature française*, on déclarera sans doute que le premier paraît un peu léger. Et quant à M. Faguet, je crois qu'on lira longtemps son *Calvin*, son *Voltaire* et son *Buffon*, son *Chateaubriand*, et, sinon tous ses *Politiques et Moralistes*, au moins son *Auguste Comte*, et cela, pour ne rien dire des nombreuses et fortes pages de « moraliste » que l'on pourra extraire de toute son œuvre à lui, et de celle de son ami Brunetière. Je ne crois pas non plus que, de sitôt, l'on s'abstienne de lire les savoureux *Essais de psychologie contemporaine*. Quand une génération a produit, avec beaucoup d'autres, les œuvres que je viens de rappeler, elle n'a pas démérité de ceux qui, avant elle, ont eu l'honneur de tenir une plume française.

Je cherche une formule qui me serve à caractériser brièvement, mais avec une suffisante exactitude, le sens général et secret de son effort littéraire, et j'avoue que je ne la trouve pas aisément. Certaines générations, — celle de

1550, par exemple, celle de 1660, celle de 1750, celle de 1850, — sont visiblement associées à une œuvre commune, ont un idéal collectif, parfois même un programme, forment, comme l'on dit, une école, et rien n'est plus simple que de savoir avec précision ce qu'elles ont voulu et ce qu'elles ont fait. Il n'en est pas ainsi pour celle dont nous essayons de dresser le bilan. Soit que les événements de 1870 eussent dispersé les groupements juvéniles de la fin de l'Empire, soit que, au lendemain de la guerre, les jeunes apprentis écrivains se trouvassent déconcertés, désemparés par les malheurs publics, en quête d'une doctrine d'art et de vie qui leur pût pleinement convenir, et eussent pris le parti de se frayer isolément une voie, à leurs risques et périls, de travailler et d'écrire en tirailleurs, si je puis ainsi parler, on ne les voit pas, comme en d'autres temps, s'unir autour d'un maître, d'une devise, d'une théorie esthétique. A vrai dire, quelques années plus tard, l'école naturaliste était constituée; mais c'est une chose bien remarquable qu'à part Édouard Rod, qui s'y rattache un moment, aucun des écrivains dont nous avons eu l'occasion de parler, n'en a jamais fait partie. C'est qu'en réalité, — ils en avaient tous l'obscure ou nette consience, — le naturalisme retardait sur son temps. On conte que Taine, recevant un jour de je ne sais quel romancier naturaliste un livre avec un bel hommage d'auteur où on le saluait, lui Taine, comme le maître incontesté et « le père intellectuel » de la nouvelle école, envoya sa carte au jeune auteur avec ce vers de Racine, qui n'aura jamais été plus spirituellement cité :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Taine avait évolué depuis l'*Histoire de la littérature anglaise*; Zola, lui n'avait pas évolué. L'explosion de « littérature brutale » qui, sous le nom de naturalisme, s'est produite chez nous entre 1875 et 1890, aurait dû éclater vingt ans plus tôt. Et c'est pourquoi la fortune de cette école a été si rapide. Et c'est pourquoi, — exception faite pour Rod,

pour Maupassant et pour Huysmans, qui, du reste, s'en sont dégagés, — les jeunes écrivains d'avenir se sont bien gardés de s'y fourvoyer. C'est en dehors du naturalisme, et c'est souvent contre le naturalisme qu'ils se sont développés. Et assurément, ils ont gardé quelque chose du naturalisme, en ce sens qu'eux aussi se sont piqués d'observer et de peindre loyalement la nature. Mais ils n'ont pas réduit la nature à ce quelque chose de grossier, de matériel et d'automatique où se complaisait l'étroite pensée d'un Zola; ils ont cru que l'âme aussi était dans la nature, et ils ont revendiqué le droit de l'étudier et de l'exprimer. Et enfin, ils ne se sont pas contentés de copier la nature; ils ont prétendu l'interpréter; leurs observations leur ont suggéré des idées, et ces idées, ils ne se sont pas refusés à les suivre, et à nous les suggérer à leur tour. Et ainsi, de proche en proche, il ont été ramenés à une conception de la littérature qui n'est pas sans analogie avec celle de nos grands écrivains classiques. Prenez l'œuvre d'un Bourget et d'un Loti, d'un Brunetière et d'un Anatole France, d'un Vogüé et d'un Jules Lemaître, d'un Rod et d'un Faguet : peindre l'homme complet dans la nature indéfiniment élargie, et tirer de cette étude des observations et des leçons pour la vie : n'est-ce pas à peu près ainsi qu'ils ont tous entendu l'œuvre littéraire? Il n'y avait pas de conception qui fût alors plus opportune, et plus secrètement conforme à notre grande tradition nationale.

IV

Si cette conception, comme je le crois, implique une philosophie générale, il n'est peut-être pas sans intérêt d'essayer de la dégager. La génération précédente, celle des Renan et des Taine, avait vécu sous l'empire et sous l'obsession, on peut bien dire sous la tyrannie d'une idée unique, et presque d'une idée fixe, celle de la Science. Les merveilleux progrès et les applications indéfinies des sciences positives avaient fait naître dans les âmes les espérances les plus

naïves et les plus démesurées. On ne rêvait plus que de naître, de vivre et de mourir scientifiquement. On avait, non pas seulement la religion, mais la superstition de la Science, comme on avait eu, à l'époque de la Renaissance, la religion, et même la superstition de l'art. Et cette grande conception de la Science enfermait en son sein, couvrait en quelque sorte de son prestige plus d'une fâcheuse équivoque. D'abord, elle impliquait l'idée ou la croyance que la connaissance de type scientifique est le seul mode de connaissance qui soit à la portée de l'homme. Ensuite, elle effaçait arbitrairement la vieille, la nécessaire distinction entre les sciences morales et les sciences de la nature. D'autre part, à ne tenir compte même que de ces dernières, elle décrétait d'autorité la foncière unité de la science, comme si les sciences mathématiques, les sciences physiques, les sciences biologiques n'étaient pas profondément différentes de nature, de méthodes et d'objet. Et enfin, elle habituait les esprits à ne concevoir je ne dis pas seulement la science, mais les choses mêmes que sous les espèces de la mathématique. Sur tous ces points la récente critique des sciences a fait une lumière décisive, et l'on peut dire que la conception de la science qui dominait il y a un demi-siècle est aujourd'hui périmée.

Contre cette conception, que quelques-uns de ses savants et de ses philosophes commençaient déjà à battre en brèche, la génération littéraire de 1870 a réagi à sa manière. D'abord, en vertu de cette loi constante de la vie qui veut que les générations successives soient en contradiction les unes avec les autres, et que la première démarche par laquelle les fils manifestent leur existence personnelle soit de prendre le contre pied de ce qu'ont pensé leurs pères. En second lieu, la guerre était venue nous prouver par les faits que la science ne change pas grand'chose à la pauvre nature humaine, et nous pouvions nous demander en quoi cette Allemagne, si fière de sa science, et que nous avions si imprudemment admirée, nous aurait plus durement traités, si elle eût été moins savante : sa science, par

hasard, lui aurait-elle surtout servi à fabriquer de meilleurs canons? En même temps, l'idée spencérienne de l'inconnaissable s'insinuait chez les esprits les plus divers et y restaurait certaines conceptions sagement positivistes qu'un retour offensif de la métaphysique allemande avait, pendant trop longtemps, trop aisément oblitérées. Enfin, l'inquiétude morale et sociale que les grands bouleversements auxquels on venait d'assister avaient fait naître dans les âmes s'accommodait mal de ce déterminisme rigoureux, absolu, où les conceptions « scientistes » avaient voulu enfermer nos efforts. Si tout ce que nous sommes, si tout ce que nous voulons être est déterminé d'avance, à quoi bon agir, à quoi bon vivre même? Il n'y a qu'à se coucher au bord du chemin, et à attendre là que la roue de la fatalité daigne passer sur nous.

Voilà ce qu'un peuple qui veut vivre ne saurait admettre. Voilà ce contre quoi proteste en nous je ne sais quel instinct secret que nous sentons plus fort, plus fécond et plus juste que tous les syllogismes? « Le cœur a ses raisons... » : — le cœur, et la vie aussi. C'est ce qu'ont dû sentir les Renan et les Taine, car, dans leurs derniers écrits, sans renier assurément les convictions de leur jeunesse, et même en les maintenant toujours, ils s'efforcent visiblement, à leur insu d'ailleurs, d'en atténuer les conséquences, ou de les concilier avec les exigences de la vie morale et de l'action pratique. La lettre de Taine sur *le Disciple* est à cet égard infiniment curieuse, pour ne rien dire de maintes pages des *Origines*; et il suffit de lire la *Préface* de *l'Avenir de la Science* pour se rendre compte que, si Renan avait rédigé en 1890 « son vieux Pourana » de 1848, il l'eût écrit un peu différemment.

Ces atténuations, ces contradictions, ces repentirs n'ont pas échappé à la clairvoyance de leurs disciples. Le rationalisme éperdu que ses devanciers avaient hérité tout à la fois de la philosophie hégélienne et du XVIIIe siècle français, la génération de 1870 n'a pu s'en contenter; elle a vite trouvé illusoire cette foi profonde, aveugle et supersti-

tieuse dans la toute-puissance, la toute-bonté, la divinité de la Science qui avait animé, soutenu les grands esprits et les grands écrivains dont elle s'était nourrie avec une filiale ferveur. Il n'est pas jusqu'à M. Anatole France lui-même, qui, dans la majeure partie de son œuvre, n'ait jeté quelque discrédit sur « la nouvelle idole » à laquelle ses maîtres et lui-même avaient tant de fois payé tribut : *le Jardin d'Epicure* n'est pas d'un adorateur sans nuances et sans réserves de la Science[1]. Et quant aux autres, les Loti, les Bourget, les Vogüé, les Faguet, les Lemaître, les Rod, les Brunetière, chacun à sa manière et à son rang, les uns, en entretenant en nous le sens et l'effroi du mystère, en nous amenant jusqu'aux bords de l'inconnaissable, les autres, en défendant les droits du cœur et des puissances d'intuition, les uns en faisant profession d'impressionnisme critique, les autres en combattant l'esprit du XVIIIe siècle, ou en opposant la science à la religion, tous ils ont, plus ou moins consciemment, coopéré à cette *réaction contre le Scientisme*, qui restera, je crois, au point de vue philosophique, l'apport propre et le trait dominant de toute une génération intellectuelle. Le célèbre, trop célèbre article de Brunetière *Après une visite au Vatican* n'aurait pas fait tant de bruit si, d'une part, il n'avait pas été préparé par tout un mouvement de pensée antérieur, et si, d'autre part, il n'avait pas ramassé, condensé, cristallisé sous une forme brillante, impérieuse, et même agressive, mille tendances latentes des esprits contemporains.

Essayons des accidents et des exagérations de la polémique, de dégager sur ce point essentiel, l'état d'esprit de toute cette génération. Si l'on osait faire parler l'un des « maîtres de l'heure » au nom de tous, il me semble que l'on pourrait, à peu de chose près, lui prêter le langage que voici :

« Nous ne croyons plus à la Science, comme y ont cru les Renan, les Berthelot et les Taine. Nous n'en faisons plus une « religion » ; nous n'admettons plus qu'elle

1. Voyez à cet égard dans la *Revue du mois* du 10 juillet 1911, l'article de M. D. Mornet sur *M. Anatole France et la Science*.

réponde à toutes nos aspirations, et, comme eût dit Pascal qu'elle « remplisse tous nos besoins »; nous ne pensons plus qu'elle soit la seule génératrice de toute certitude; et nous ne pouvons plus la concevoir comme le type unique du savoir et comme l'unique règle de l'action. Entendons-nous bien : nous ne nions pas la science; nous n'en proclamons pas la « banqueroute »: nous n'en contestons pas les progrès; nous n'en répudions pas les acquisitions durables, ni même, quelle qu'en soit d'ailleurs la rançon, les réels « bienfaits ». Seulement, nous croyons qu'il y a une foule de choses, et de choses essentielles, qui échappent à ses prises : la religion, la morale, la politique, la philosophie même, l'art enfin sous toutes ses formes. Toutes ces choses-là nous paraissent décidément « d'un autre ordre », pour parler encore comme Pascal; et au seuil de chacune d'elles, nous voudrions, en la renversant, inscrire la devise de Platon : « Que nul n'entre ici, s'il n'est *que* géomètre ».

Et assurément, cette attitude de pensée, les écrivains dont nous avons parlé ne l'ont pas eue toujours et partout; cette « *via media* entre la Science et la Foi », comme l'appelle très heureusement M. Bourget, ils ne l'ont pas du premier coup découverte; ils ont tâtonné; ils se sont contredits; ils se sont repris; ils sont revenus plus d'une fois aux errements de la génération précédente; sur quelques points, ce que j'ai cru pouvoir appeler leur réaction contre le scientisme a été insuffisante. Par exemple, n'y a-t-il pas dans les constructions psychologiques de M. Bourget quelque excès d'appareil « scientifique »? Et Brunetière n'avait-il pas dans l'impersonnalité et l'objectivité de sa critique une confiance quelque peu excessive, et n'attribuait-il pas aux conclusions de la « méthode évolutive » une valeur « scientifique » et même, — il a prononcé le mot, — « mathématique », qu'elle était assez loin d'avoir?.. Mais il n'importe. Les novateurs les plus originaux ne le sont jamais entièrement; ils procèdent toujours de leurs devanciers; ils prolongent le passé, même quand

ils réagissent contre lui. La génération de 1870 a certainement gardé quelque chose de l' « intellectualisme » de sa devancière. A voir l'ensemble et la direction de son effort, elle n'en a pas moins vigoureusement réagi contre l'intellectualisme; elle a ruiné la « religion de la science ».

V

Elle a été plus divisée au point de vue moral : c'est qu'il est plus facile de détruire que de reconstruire, plus aisé de s'entendre sur des négations que sur des affirmations. Ce que l'on peut dire à l'honneur de presque tous ces écrivains, c'est qu'ils ont très vivement, et parfois douloureusement, senti l'importance du problème. Dans son beau livre sur *les Idées morales du temps présent*, Édouard Rod, on s'en souvient, distinguait en *négatifs* et en *positifs* les esprits qui, il y a vingt ans, agissaient le plus fortement sur les consciences; et il constatait que les seconds étaient plus nombreux que les premiers, et que le courant positif tendait de plus en plus à l'emporter sur l'autre. L'observation était juste, et elle l'est devenue plus que jamais. Parmi les écrivains qui ont aujourd'hui, — ou qui devraient avoir, — entre cinquante-cinq et soixante-dix ans, — j'entends ceux qui comptent, et que je n'ai pas tous étudiés, — je n'en aperçois véritablement qu'un seul, qui puisse être décidément rangé parmi les négatifs, ou, si l'on préfère, parmi les purs *amoralistes* : c'est le plus âgé d'entre eux, précisément, c'est M. Anatole France. Mais les autres, tous les autres, même les plus libres ou les plus fantaisistes, ont su faire, suivant une belle parole de Brunetière, « la part sacrée de ce qu'il fallait détruire et de ce qu'il fallait savoir conserver à tout prix[1] »; ils n'ont pas jonglé avec les questions de morale ou de moralité, et ils auraient pu dire avec le poète :

J'honore en secret la duègne
Que raillent tant de gens d'esprit
La Vertu....

1. Pages inédites sur l'*Encyclopédie*.

Seulement, ils n'ont pas tous été d'accord sur la façon de la concevoir et sur la base à lui trouver. Les uns, un peu flottants, comme M. Jules Lemaître, ballottés d'un pôle à l'autre, sans grand luxe de théories, sans grand effort de spéculations, se sont contentés de « laïciser » à l'usage des « honnêtes gens » d'aujourd'hui les enseignements les plus généraux de la morale chrétienne. Les autres, comme Édouard Rod, plus inquiets, plus ballottés encore, plus philosophes aussi, très frappés de l'inconsistance que présentent aux regards tous les essais de morale indépendante, embrassant d'ailleurs très exactement toutes les données du problème, semblaient, à chaque instant, sur le point de conclure que la seule solution satisfaisante en était dans le retour à la morale non seulement religieuse, et chrétienne, mais catholique; mais, la foi leur manquant, ils s'arrêtaient à un discret stoïcisme. Un autre encore, comme M. Émile Faguet, esprit incroyablement libre et réaliste, dégagé de toute espèce de mysticisme, positiviste d'éducation et de tendance, nourri d'Auguste Comte, nourri de Nietzsche, un peu sceptique peut-être sur le fond des choses pour avoir manié trop d'idées et fait le tour de trop de systèmes, mais profondément convaincu de la haute nécessité sociale de consolider les « préjugés nécessaires » et de respecter les « illusions bienfaisantes », fonde le devoir sur l'honneur, et propose de reconstruire sur cette base, peut-être plus fragile et « subjective » qu'il ne pense, tout l'édifice de la morale.

On sait comment les écrivains et penseurs de la génération précédente, quand il leur arrivait, ce qui n'était pas très fréquent, d'aborder la question morale, posaient le problème et inclinaient à le résoudre. A vrai dire, ils le posaient moins qu'ils ne l'éludaient, et ils le résolvaient moins qu'ils n'en ajournaient indéfiniment la solution. A leurs yeux, la science suffisait à tout, avait réponse à tout, et la morale qu'ils préconisaient était donc une « morale scientifique ». Mais comme ils ne pouvaient nier que la Science ne fût pas encore complètement constituée, c'était

donc à l'avenir, au lointain et incertain avenir qu'ils remettaient le soin de dégager de la Science achevée la morale nécessaire à l'humanité nouvelle. « Dans cet emploi de la science et dans cette conception des choses, écrivait Taine, il y a un art, une morale, une politique, une religion nouvelles, et c'est notre affaire aujourd'hui de les chercher. » Aujourd'hui, ou plutôt demain. Et pas un instant ces admirables idéologues ne se demandaient comment vivrait l'homme, l'homme réel, le pauvre être de chair et d'os, de sang et de muscles, de sentiments et d'instincts, de passions, de désirs et de rêves, en attendant qu'on lui eût trouvé une morale. Cette candide imprévoyance, jointe à la vanité foncière de l'entreprise, — car si l'on pouvait tirer une morale de la science, elle serait parfaitement immorale, — ont peu à peu détaché de cette conception d'une morale scientifique tous ceux qui pensent ; et c'est peut-être le seul point sur lequel ils soient, en pareille matière, aujourd'hui, tous à peu près d'accord.

Deux d'entre eux sont allés plus loin encore. Esprits très philosophiques et très réalistes tous les deux, très décidés à ne pas lâcher la proie pour l'ombre, obsédés d'ailleurs jusqu'à l'angoisse par le problème moral, ils sont arrivés l'un et l'autre, par des voies fort différentes, à des conclusions identiques. L'un, M. Bourget, en sa qualité de psychologue et de romancier, faisait profession d'étudier l'âme humaine sur le vif, dans la réalité quotidienne de ses passions, de ses maladies même. La question qui se posait à lui, qu'il rencontrait à chaque pas de ses études, de ses réflexions, de ses expériences, c'était celle de la nécessité d'une morale, non pas d'une morale théorique, abstraite, codifiée sur le papier « qui souffre tout », comme le disait déjà la grande Catherine, mais d'une morale pratique, efficace, et capable, dans la réalité de la vie, d'imposer un idéal, de faire respecter des règles, de refréner des passions, et, tantôt en les stimulant, tantôt en les bridant, d'agir sur des volontés. A la question ainsi posée on sait quelle réponse a finalement faite l'auteur du *Disciple*. Il a trouvé,

à l'usage, les prescriptions de la morale rationnelle toutes platoniques et inefficaces; seule la morale religieuse, et, plus précisément, la morale chrétienne, plus précisément encore, la morale catholique, lui a paru remplir toutes les conditions d'une morale véritable et réellement agissante. Nous voilà bien loin du temps où Édouard Rod rattachait M. Paul Bourget au groupe des « négatifs ».

A ce groupe jamais personne n'a été tenté d'agréger Brunetière, bien qu'il se soit trouvé jadis quelqu'un pour le mettre au rang des « malfaiteurs littéraires ». Lui aussi, de très bonne heure, il était en quête d'une vraie morale, et, nourri des enseignements de ses maîtres, plein de défiance à l'égard de l'idée religieuse, il cherchait en dehors d'elle la doctrine souhaitée. Un moment, sous l'influence de Schopenhauer, il crut l'avoir trouvée. En « laïcisant » les enseignements des grandes religions, il crut qu'on pourrait constituer une morale qui aurait à la fois l'autorité de la morale religieuse et l'intelligibilité des morales rationnelles. Vit-il un jour tout ce que cette « laïcisation » comportait d'arbitraire, comprit-il qu'elle ressemblait à un éclectisme d'un nouveau genre, et se rendit-il compte qu'étant une invention tout humaine, elle perdrait immédiatement aux yeux des hommes l'autorité même dont il voulait l'armer? Ce qui est sûr, c'est qu'un jour vint où cette solution lui parut bâtarde et ruineuse. Et les fortes paroles de Scherer s'imposaient à son esprit : « Sachons voir les choses comme elles sont : la morale, la bonne, la vraie, l'ancienne, l'impérative, a besoin de l'absolu; elle aspire à la transcendance : elle ne trouve un point d'appui qu'en Dieu. La conscience est comme le cœur : il lui faut un au-delà. Le devoir n'est rien s'il n'est sublime, et la vie devient une chose frivole si elle n'implique des relations éternelles.... Une morale n'est rien si elle n'est pas religieuse. » Mais il ne s'en tenait pas là; et choisissant, d'un point de vue tout spéculatif encore, entre les diverses formes religieuses, il manifestait nettement, pour des raisons morales et sociales tout ensemble, sa préférence à l'égard du catholicisme,

On sait le reste, et comment une adhésion simplement philosophique et toute théorique, est devenue peu à peu une adhésion engageant la foi personnelle et intime. Alors que la génération précédente s'était développée tout entière et jusqu'au bout en dehors de l'idée religieuse, la génération de 1870, par quelques-uns de ses principaux représentants, — pour ne rien dire ici de quelques autres, les Coppée et les Huysmans, par exemple, — n'a pas cru devoir imiter cette réserve. « En vain, disait Brunetière, a-t-on voulu écarter la question : elle est revenue; nous n'avons pas pu, nous non plus, l'éviter; et ceux qui viendront après nous ne l'éviteront pas plus que nous. »

VI

Ce n'est pas que, sur la question religieuse, nos aînés n'aient été partagés encore, et l'on sait de reste que tous n'ont point suivi Brunetière et M. Bourget. Celui d'entre eux qui s'est montré le plus résolument hostile à ces nouvelles tendances, c'est M. Anatole France. Étant de tous le plus âgé, il était d'ailleurs assez naturel qu'il restât de tous le plus engagé dans l'esprit de la génération précédente [1]. Si, un moment, on a pu le croire assez détaché des idées qu'il avait héritées d'elle, il s'est vite repris, et, depuis quinze ans, son anticléricalisme théorique et pratique n'a connu aucune défaillance. Renan lui-même, le dernier Renan, eût-il souscrit à toutes les déclarations auxquelles, sur ce chapitre, le biographe de Jérôme Coignard s'est laissé entraîner? On en peut douter. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'elles eussent vivement scandalisé le dernier Taine.

1. En pareille matière, les questions d'âge sont loin d'être indifférentes, et il suffit souvent de quelques années de plus ou de moins pour se trouver, en fait, rattaché à une génération plutôt qu'à une autre. Par exemple, il est visible que M. France, né en 1844, M. Faguet, né en 1847, Brunetière, né en 1849, M. Bourget, né en 1852, ont réagi d'une manière croissante contre l'esprit de la génération des Renan et des Taine.

Le cas de M. France a été, heureusement, isolé parmi ses contemporains. Ceux-là mêmes dont les tendances se rapprochaient le plus des siennes, ont été trop préoccupés du problème moral pour ne pas sentir qu'à combattre les idées religieuses, c'était la morale, et la moralité elle-même que l'on risquait d'affaiblir, et peut-être même de ruiner ; et quand on a conscience d'une pareille besogne, on conçoit qu'elle répugne à certaines délicatesses : tout le monde n'a pas l'âme d'un « combiste » impénitent.

Cet état d'âme, il faut le dire à l'honneur de la corporation, est extrêmement rare parmi les hommes de lettres d'aujourd'hui. Tous, ou presque tous, d'ailleurs, ont subi, plus ou moins directement, l'influence doucement apaisante d'un très grand et généreux Pape, — auquel, demain, on rendra justice, — et qui a usé sa vie et son génie à dissiper tous les vieux malentendus entre « l'Église et le siècle. » Pour nous en tenir à ceux que nous avons étudiés, voyez combien leur attitude à tous, quand elle n'est pas même chaleureusement sympathique, est profondément, sincèrement respectueuse à l'égard des choses religieuses. Ne parlons pas de Vogüé, si naturellement, si généreusement déférent pour tout ce qui est chose d'âme et de conscience, et qui, même lorsqu'il n'adhérait pas, même lorsqu'il constatait, dans cet ordre d'idées, des mesquineries ou des ridicules, ne se fût pas pardonné même un léger sourire. Mais M. Jules Lemaître qui, lui, sourit quelquefois, et même égratigne, si l'on en excepte peut-être *Sérénus*, son œuvre ne dément pas trop ce qu'il disait au début de sa carrière, lorsque, parlant de M. France, et énumérant les avantages d'une éducation ecclésiastique, il ajoutait : « Et (sauf le cas de quelques fous ou de quelques mauvais cœurs), quand plus tard la foi vous quitte, on demeure capable de la comprendre et de l'aimer chez les autres, on est plus équitable et plus intelligent. » Mais Pierre Loti, dans lequel de ses livres n'a-t-il pas proclamé son respect attendri pour tous les symboles, pour toutes les formes du sentiment religieux? dans lequel n'a-t-il pas

jeté son cri d'adoration éperdue pour la réalité ineffable qu'il pressentait derrière toutes ces images et toutes ces formules? Et puisque nous n'avons pu la citer dans l'étude que nous lui avons jadis consacrée, rappelons ici l'admirable page, presque testamentaire d'accent et d'intention, qui termine *Un Pèlerin d'Angkor* :

La souveraine Pitié, j'incline de plus en plus à y croire et à lui tendre les bras, parce que j'ai trop souffert, sous tous les ciels, au milieu des enchantements ou de l'horreur, et trop vu souffrir, trop vu pleurer et trop vu prier. Malgré les fluctuations, les vicissitudes, malgré les révoltes causées par des dogmes étroits et des formules exclusives, l'existence de cette Pitié suprême, on la sent plus que jamais s'affirmer universellement dans les âmes hautes qui s'éclairent à toutes les grandes lueurs nouvelles[1]. De nos jours, il y a bien, c'est vrai, cette lie des demi-intelligences, des quarts d'instruction, que l'actuel régime social fait remonter à la surface et qui, au nom de la science, se rue sans comprendre vers le matérialisme le plus imbécile, mais, dans l'évolution continue, le règne de si pauvres êtres ne marquera qu'un négligeable épisode de marche en arrière. La Pitié suprême vers laquelle se tendent nos mains de désespérés, il faut qu'elle existe, quelque nom qu'on lui donne ; il faut qu'elle soit là, capable d'entendre, au moment des séparations de la mort, notre clameur d'infinie détresse, sans quoi la création, à laquelle on ne peut raisonnablement plus accorder l'inconscience comme excuse, deviendrait une cruauté par trop inadmissible à force d'être odieuse et à force d'être lâche.

Et, de mes pèlerinages sans nombre, les futiles ou les graves, ce faible argument si peu nouveau est encore tout ce que j'ai rapporté qui vaille.

Je ne sais si M. Émile Faguet irait jusque-là. Simple positiviste nourri de Nietzsche, il n'a jamais, ce me

1. Pierre Loti met ici une note bien savoureuse : « En France, notre admirable Bergson qui vient de culbuter le déterminisme ; en Amérique, William James et les disciples qui le continuent ; aux Indes, quelques sages de Bénarès et de Nadyar. Les uns, par l'irréfutable raisonnement, les autres par l'observation merveilleuse, tous aujourd'hui en viennent peu à peu à consolider ces espoirs que nos ancêtres, sans autant chercher, savaient trouver si bien et si naturellement derrière les symboles des religions primitives. »

semble, abordé bien en face le problème religieux, et il a trouvé le moyen d'écrire un petit livre sur Dieu, sans nous dire avec précision si, oui ou non, il y croyait. Mais qu'il ne soit pas anticlérical, il a publié tout un juste volume pour nous le faire savoir, et qu'il soit très sincèrement respectueux de la religion, de toutes les religions, qu'il ait même pour elles une très active sympathie, une sympathie qui va jusqu'à les défendre quand elles sont persécutées, c'est ce que nous crie son œuvre tout entière. Les « positifs » ont toujours eu dans ce positiviste le plus libre, mais le plus sûr des alliés.

Une sympathie respectueuse et croissante pour la religion en général, et pour le catholicisme en particulier, sympathie allant, parfois, jusqu'à l'adhésion formelle; une préoccupation morale très sérieuse, très intense, très réaliste aussi; une disposition très philosophique à répudier les empiétements illégitimes de la science, et à la contenir dans ses justes limites; un libre retour en littérature à notre grande tradition nationale et classique; un grand désir de justice sociale et d'équité politique dans une France plus forte, plus respectée, plus unie : tel paraît bien avoir été le commun idéal intérieur de la génération littéraire dont l'œuvre aujourd'hui s'achève, et qui, déjà, a vu tomber plus d'un des siens dans les sillons qu'elle a tracés. A-t-elle réalisé tout son rêve? Hélas! quelle est la génération humaine qui réalise tout le sien? « Elle n'a pas de victoire à son actif, cette génération des jeunes gens de la guerre, cela est vrai, — écrivait il y a plus de vingt ans M. Bourget, dans l'émouvante Préface de son *Disciple*. — Elle n'a pas su établir une forme définitive de gouvernement, ni résoudre les problèmes redoutables de politique étrangère et de socialisme. Pourtant, jeune homme de 1889, ne la méprise pas. Sache rendre justice à tes aînés. Par eux, la France a vécu! »

Oui, la France a vécu, dangereusement vécu même par moments, et nous savons assez d'histoire pour rendre à

ceux qui l'ont fait vivre le juste hommage auquel ils ont droit. La génération de la guerre, nous le voyons mieux encore aujourd'hui, n'a pas à rougir de son œuvre. Venue à la vie spirituelle et civique à une heure tragique, elle a fait tout ce qui était en son pouvoir pour réparer les ruines qu'elle n'avait pas causées. Elle a souffert dans son esprit et dans son cœur, dans sa fierté et dans sa tendresse. Mais les amères leçons de l'expérience n'ont pas été perdues pour elle. Elle a mieux connu l'homme tel qu'il est, et la vie réelle, que celles qui l'avaient précédée dans l'existence; elle s'est fait moins d'illusions sur le monde et sur l'étranger; elle a moins vécu d'une vie toute cérébrale; elle nous a légué de belles œuvres, fortes, humaines et profondes; elle a entretenu parmi nous, avec l'idée toujours présente du relèvement de la patrie, de hautes et nobles inquiétudes. En un mot, elle a créé ce quelque chose d'assez complexe et pourtant de très précis qu'on appelait, il y a vingt ans, *l'esprit nouveau*.

Cet « esprit nouveau », c'est celui-là même que nous avons essayé de définir au cours des pages qui précèdent. C'est cet esprit qui a animé, soulevé, soutenu presque tous les écrivains dont nous avons parlé, et ceux aussi dont nous n'avons point parlé encore. Et nous, qui avions vingt ans vers 1890, nous à qui M. Bourget dédiait la Préface de son *Disciple*, et Vogüé celle de ses *Regards historiques et littéraires*, c'est cet esprit libre, clair, généreux, bien français, que nous avons respiré en nous éveillant à la vie intellectuelle. Nous aurons été dans l'histoire la génération de l'esprit nouveau.

Hélas! et sans qu'il y eût, ce semble, de notre faute, cet esprit a subi une longue éclipse. Notre jeunesse, à nous non plus, n'aura pas été gâtée par la vie. Si elle n'a pas, comme la génération antérieure, eu à vingt ans sous les yeux le douloureux spectacle de la guerre étrangère, de l'invasion, elle a vu, dès ses premiers pas, son élan brisé par une déplorable guerre civile. Elle a souffert, elle s'est mûrie dans l'angoisse. Elle a connu les jours sombres da

régime « abject », les injustes proscriptions, une nouvelle révocation de l'édit de Nantes. Elle n'a pourtant point perdu courage. Elle a travaillé dans le silence et dans la tristesse. Elle a continué, prolongé de son mieux l'œuvre de ses devanciers. Comme eux, elle a gardé dans les destinées du pays une invincible confiance. Voici que des jours meilleurs commencent à luire pour elle. Selon une parole qui mérite de devenir historique, « le fifre allemand a sonné le ralliement français ». Cette France qui, il y a quelques années à peine, paraissait minée de pacifisme et d'antipatriotisme, sans fracas, sans provocation inutile, s'est ressaisie, a montré qu'elle voulait vivre. Elle a très simplement accepté, avec entrain, presque joyeusement, à la française, le plus dur sacrifice qu'on pût demander à un peuple, à une démocratie surtout, et dont beaucoup ne la croyaient pas capable. Elle a voulu, elle a imposé à ses maîtres éphémères un chef élu de son choix qui la représente dignement devant l'étranger, et qui semble s'être donné pour tâche de favoriser, de réconcilier, de rassembler toutes les énergies nationales. L'esprit nouveau recommence à souffler sur ce peuple dont, paraît-il, on se partageait déjà les dépouilles. Il anime visiblement toute une jeunesse nouvelle qu'on dit meilleure que la nôtre, douée de plus de volonté, de plus de foi, de plus de vertu. Puisse-t-on dire vrai! Puisse-t-elle ignorer nos épreuves! En tout cas, elle nous aura avec elle pour les œuvres d'apaisement, de concorde et de relèvement que nous aussi, nous avions rêvées; et elle aura avec elle également tous ceux d'entre nos aînés qui nous ont prêché la confiance et frayé la voie. Et puissent les efforts concertés de ces trois générations unies dans un commun idéal préparer à nos descendants une France moins divisée, plus forte, plus prospère et plus heureuse que celle que nous avons connue, — et que nous avons tant aimée malgré tout[1] !

1. On n'a pas changé une virgule à ces pages, datées du 1er janvier 1914. Avouerai-je qu'aujourd'hui (juin 1922) je ne les relis pas sans plaisir?

TABLE DES MATIÈRES

VI

M. JULES LEMAITRE

VII

ÉDOUARD ROD

VIII

M. ANATOLE FRANCE

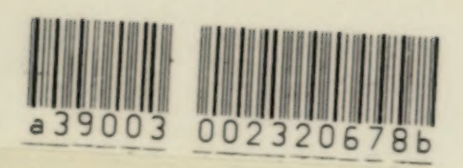
IX

CONCLUSION

LE BILAN DE LA GÉNÉRATION LITTÉRAIRE DE 1870

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 935-10-22-P


CE


a39003 002320678b